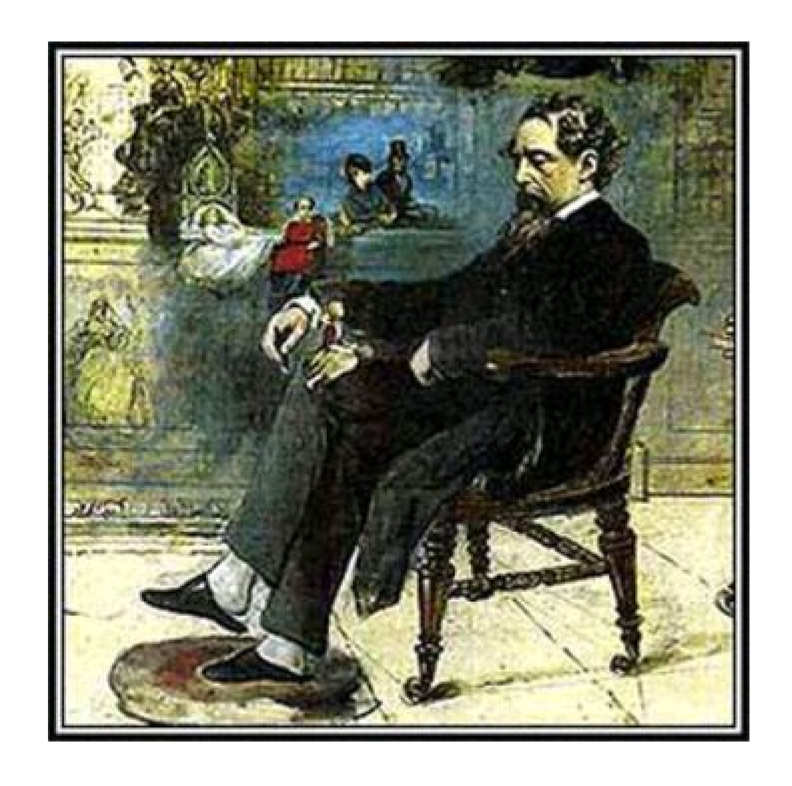
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Charles Dickens

BARNABÉ RUDGE

Tome II

(1841)
Traduction Mr Bonnomet

Table des matières

CHAPITRE PREMIER.

Le lendemain matin, le serrurier resta en proie aux mêmes incertitudes, et le surlendemain, et plusieurs jours de suite encore. Souvent, après la chute du jour, il entrait dans la rue et tournait ses regards vers la maison qu'il connaissait si bien ; et il était sûr d'y voir la lumière solitaire briller encore à travers les fentes du volet de la fenêtre, quand tout paraissait au dedans muet, immobile, triste comme un tombeau. Comme il ne voulait pas risquer de perdre la faveur de M. Haredale en désobéissant à ses injonctions précises, il ne s'aventurait jamais à frapper à la porte ou à trahir sa présence ; mais, chaque fois que l'attrait d'un vif intérêt et d'une curiosité non satisfaite le poussait à venir voir de ce côté, et Dieu sait s'il y venait souvent, la lumière était toujours là.

Quand il aurait su ce qui se passait au dedans, il n'en aurait guère été plus avancé ; ce n'est pas là ce qui lui aurait donné la clef de ces veilles mystérieuses. À la brune, M. Haredale se renfermait chez lui, et au point du jour il sortait. Il ne manquait jamais une seule nuit le même manège. Il entrait et sortait toujours tout seul, sans varier le moins du monde ses habitudes.

Voici comment il occupait sa veillée. Le soir, il entrait au logis, absolument comme le jour où le serrurier l'avait accompagné. Il allumait une bougie, parcourait l'appartement, l'examinant avec soin et en détail. Cela fait, il retournait dans la chambre du rez-de-chaussée, posait son épée et ses pistolets sur la table, et s'asseyait devant jusqu'au lendemain matin.

Il avait presque toujours avec lui un livre que souvent il essayait de lire, mais sans pouvoir jamais y fixer les yeux ou sa

pensée cinq minutes de suite. Le plus léger bruit au dehors frappait son oreille : il semblait qu'il ne pouvait pas résonner un pas sur le trottoir qui ne lui fit bondir le cœur.

Il ne passait pas ces longues heures de solitude sans rien prendre. Il portait généralement dans sa poche un sandwich au jambon, avec un petit flacon de vin, dont il se versait quelques gouttes dans une grande quantité d'eau, et il buvait ce sobre breuvage avec une ardeur fiévreuse, comme s'il avait la gorge desséchée ; mais il était rare qu'il prit une miette de pain pour déjeuner.

S'il était vrai, comme le serrurier, après mûre réflexion, paraissait disposé à le croire, que ce sacrifice volontaire de sommeil et de bien-être dût être attribué à l'attente superstitieuse de l'accomplissement d'une vision ou d'un rêve en rapport avec l'événement qui l'avait occupé tout entier depuis tant d'années ; s'il était vrai qu'il attendit la visite de quelque revenant qui courait les champs à l'heure où les gens sont tranquillement endormis dans leur lit, il ne montrait toujours aucune trace de crainte ou d'hésitation. Ses traits sombres exprimaient une résolution inflexible ; ses sourcils froncés, ses lèvres serrées, annonçaient une décision ferme et profonde ; et, quand il tressaillait au moindre bruit, l'oreille aux aguets, ce n'était point du tout le tressaillement de la peur, c'était plutôt celui de l'espérance : car aussitôt il saisissait son épée, comme si l'heure était enfin venue ; puis il la serrait à poing fermé, et écoutait avidement, l'œil étincelant et l'air impatient, jusqu'à ce qu'il n'entendît plus rien.

Ces désappointements étaient fréquents, car ils se renouvelaient à chaque son extérieur ; mais sa constance n'en était point ébranlée. Toujours, toutes les nuits, il était là à son poste, comme une sentinelle lugubre et sans sommeil. La nuit se passait, le jour venait : il veillait toujours.

Et cela bien des semaines. Il avait pris un logement garni au Vauxhall pour y passer la journée et goûter quelque repos ; c'est de là qu'à la faveur de la marée il venait, ordinairement par eau, de Westminster à London-Bridge. pour éviter les rues populeuses.

Un soir, peu de temps avant le crépuscule, il suivait sa route accoutumée le long de la rivière, dans l'intention de passer par la salle de Westminster-Hall, puis par la cour du palais, pour aller prendre, comme d'habitude, le bateau de London-Bridge. Il y avait pas mal de gens rassemblés autour des Chambres, pour voir entrer et sortir les membres du Parlement, qu'ils accompagnaient de leurs acclamations bruyantes, d'approbations ou de sifflets, selon leurs opinions connues. En traversant la foule il entendit deux ou trois fois pousser le cri de : « Pas de papisme ! » qui n'était pas nouveau pour ses oreilles ; mais il n'y fit seulement pas attention, en voyant qu'il partait d'un attroupement de fainéants de bas étage ; et, sans en prendre aucun souci, il continua son chemin avec la plus parfaite indifférence.

Il y avait dans la salle de Westminster de petits groupes épars au milieu desquels les uns, en petit nombre, levaient les yeux vers la voûte majestueuse de l'édifice, éclairée par les derniers feux du soleil couchant, dont les rayons obliques coloraient ses vitraux, avant de s'éteindre tout à fait dans l'ombre. D'autres, des passants bruyants, des ouvriers qui retournaient chez eux en sortant de leurs ateliers, pressaient le pas, éveillant de leurs voix animées les échos sonores, et bouchant le jour de la petite porte lointaine, quand ils défilaient devant pour continuer leur route. D'autres, en conversation réglée sur des sujets politiques ou personnels, se promenaient lentement de long en large, les yeux fixés sur le sol, et semblaient être tout oreilles depuis les pieds jusqu'à la tête, pour écouter ce qui se disait. Ici une demi-douzaine de gamins se chamaillaient ensemble, de manière à faire de Westminster une vraie tour de Babel ; là un homme isolé, demi-clerc et demi-mendiant, se promenait à pas

comptés, épuisé par la faim qui perçait dans le désespoir de ses traits ; coudoyé, en passant, par un petit garçon chargé de quelque commission, dandinant son panier, et fendant, de ses cris perçants, la charpente même du plafond ; pendant qu'un écolier, plus discret et surtout plus prudent, s'arrêtait à mi-chemin pour remettre sa balle dans sa poche, à la vue du bedeau qui arrivait de loin en grondant. C'était l'heure de la soirée où, rien que le temps de fermer les yeux, on trouve en les rouvrant que l'obscurité a fait des progrès. La dalle, usée par les pas qui la réduisaient en poussière, faisait un appel aux murs élevés de l'enceinte pour répéter le bruit retentissant des pieds toujours en mouvement, à moins qu'il ne fût dominé tout à coup par la chute de quelque lourde porte retombant contre le bâtiment, comme un coup de tonnerre, qui noyait tous les autres bruits dans son fracas éclatant.

M. Haredale, donnant à peine un coup d'œil à ces groupes en passant, et un coup d'œil distrait, avait déjà presque traversé la salle, lorsque son attention fut attirée par deux personnes debout devant lui. L'une d'elles, un gentleman d'une mise élégante, portait à la main une badine qu'il faisait tourner, en se promenant, de la façon la plus fashionable ; l'autre l'écoutait d'un air de chien couchant, avec des manières obséquieuses et rampantes : c'était à peine s'il se permettait de glisser un mot dans leur colloque. La tête rentrée dans les épaules jusqu'aux oreilles, il se frottait les mains avec une basse complaisance, ou répondait de temps en temps par une simple inclination de tête, qui tenait un juste milieu entre un signe d'approbation et une plate révérence.

Après tout, ces deux hommes n'offraient rien de bien remarquable : car ce n'est déjà pas si rare de voir des gens faire une cour servile à un bel habit accompagné d'une canne, sans vouloir parler ici des cannes à pommes d'or ou d'argent de nos seigneurs les lords, ni des baguettes officielles de nos magistrats. Et pourtant, dans ce monsieur bien mis, et aussi dans l'au-

tre, il y avait quelque chose qui fit éprouver à M. Haredale une sensation désagréable. Il hésita, s'arrêta, et se disposait à se jeter de côté pour éviter leur rencontre, lorsque, au même moment, les deux autres, s'étant retournés vivement, se trouvèrent face à face avec lui avant qu'il eût pu leur échapper.

Le gentleman à la canne leva son chapeau et commençait à s'excuser de ce choc imprévu ; M. Haredale se hâtait d'accepter l'explication et de s'évader, quand le premier s'arrêta tout court et s'écria : « Tiens ! c'est Haredale ! Parbleu ! voilà qui est étrange !

– C'est vrai, répondit-il avec impatience. Oui, je...

– Mon cher ami, cria l'autre en le retenant, comme vous êtes pressé ! Une minute, Haredale, au nom de notre ancienne connaissance.

– Je suis pressé, en effet. Nous ne désirions cette rencontre ni l'un ni l'autre. Nous n'avons rien de mieux à faire que de l'abréger. Bonsoir.

– Fi ! fi ! répliqua sir John, car c'était lui, vous êtes aussi trop maussade. Justement nous parlions de vous. J'avais encore votre nom sur les lèvres ; peut-être même me l'avez-vous entendu prononcer... Non ? J'en suis fâché, j'en suis vraiment fâché. Vous reconnaissez notre ami ici présent, Haredale ? convenez que c'est une singulière rencontre. »

L'ami en question, évidemment mal à son aise, avait pris la liberté de serrer le bras de sir John et de lui faire entendre, par toute sorte d'autres signes, qu'il désirait éviter cette présentation. Mais comme cela n'entrait pas dans les vues de sir John, il n'eut pas l'air de s'apercevoir de ces supplications muettes, et le montra de la main, en même temps qu'il disait « notre ami, » pour appeler plus particulièrement sur lui l'attention.

Notre ami n'eut donc plus d'autre ressource que d'étaler sur son visage le plus brillant sourire dont il pouvait disposer, et de faire une révérence propitiatoire au moment où M. Haredale tourna sur lui ses yeux. Se voyant reconnu, il avança la main d'un air de gaucherie et d'embarras, qui ne fit qu'augmenter lorsque Haredale la rejeta d'un air de mépris, en disant froidement :

« M. Gashford ! Alors on ne m'avait pas trompé. Il paraît, monsieur, que vous avez décidément jeté le masque, et que vous poursuivez à présent avec l'ardeur amère d'un renégat ceux dont les opinions étaient autrefois les vôtres. Grand honneur pour la cause que vous embrassez, monsieur ! Je fais mon compliment à celle que vous venez d'épouser, d'avoir fait, une pareille acquisition. »

Le secrétaire se frottait les mains avec force révérences, comme pour désarmer son adversaire en s'humiliant devant lui. Sir John Chester s'écriait de l'air le plus réjoui : « Vraiment, il faut convenir que c'est une singulière rencontre ! » Et là-dessus il prenait dans sa tabatière une prise de tabac avec son calme ordinaire.

« M. Haredale, dit M. Gashford, levant les yeux en cachette et les baissant tout de suite après, quand ils eurent rencontré le regard fixe et ferme du premier, M. Haredale est trop consciencieux, trop honorable, trop sincère, assurément, pour attribuer à d'indignes motifs un changement d'opinions plein de loyauté, même quand ces opinions nouvelles ne seraient pas d'accord avec celles qu'il professe lui-même ; M. Haredale est trop juste, trop généreux, d'une intelligence trop éclairée, pour…

– Ah ! vraiment, monsieur ? reprit l'autre avec un sourire sarcastique en le voyant s'arrêter embarrassé. Vous disiez donc… ?

Gashford haussa légèrement les épaules et, baissant encore les yeux sur les dalles, garda le silence.

« Non ; mais, réellement, dit John venant alors à son aide, convenons que c’est une rencontre tout à fait singulière. Haredale, mon cher ami, pardon ; je ne crois pas que vous soyez frappé, comme il faut l'être, de ce qu'elle a de remarquable. Voyez un peu : nous voici là, sans rendez-vous préalable, trois anciens camarades de collège, réunis dans la salle de Westminster ; trois anciens pensionnaires du triste et ennuyeux séminaire de Saint-Omer, où vous deux vous étiez obligés, par votre titre de catholiques, de faire votre éducation, et où moi, l'une des espérances en herbe du parti protestant de ce temps-là, j'avais été envoyé pour prendre des leçons de français d'un Parisien pur sang.

– Vous pourriez ajouter une particularité qui rend la chose encore plus singulière, sir John, dit M. Haredale : c'est que quelques-unes de ces espérances en herbe du parti protestant sont en ce moment liguées dans l'édifice là-bas pour nous dépouiller du privilège abusif et monstrueux d'apprendre à nos enfants à lire et à écrire ; c'est que, dans ce pays de liberté prétendue, en Angleterre même, où nous entrons par milliers tous les ans dans vos troupes pour défendre votre liberté, et pour aller mourir en masse à votre service dans les sanglantes batailles du continent, vous aussi, par milliers, à ce que j'entends dire, vous vous laissez persuader par ce M. Gashford, qu'il faut nous regarder tous comme des loups et des bêtes fauves. Vous pourriez ajouter encore que cela n'empêche pas cet homme-là d'être reçu dans votre société, de se promener tranquillement par les rues en plein jour, la tête levée (pas comme en ce moment) : et je vous réponds que ce n'est pas la particularité la moins étrange de cette étrange rencontre.

– Oh ! vous êtes bien sévère pour notre ami, répliqua sir John avec un sourire engageant ; vraiment, je vous trouve bien sévère avec notre ami.

« Laissez-le continuer, sir John, dit Gashford en tripotant ses gants, laissez-le continuer, j'y mettrai de la patience, sir John. Quand on a l'honneur de votre estime, on peut se passer de celle de M. Haredale. M. Haredale est un des hommes qui se sentent atteints par nos lois pénales, et naturellement je ne dois pas m'attendre à me voir en faveur auprès de lui.

– Ma faveur ! monsieur, repartit Haredale, jetant un regard amer à l'autre interlocuteur, elle vous est au contraire si bien acquise, que je suis charmé de vous voir en si bonne compagnie. N'êtes-vous, pas à vous deux, l'essence de votre fameuse *Association* ?

– Je dois vous dire, reprit sir John de son air le plus doucereux, qu'ici vous faites une méprise. C'est de votre part, pour un homme aussi exact et aussi judicieux, une erreur qui m'étonne. Je n'appartiens pas à l'Association dont vous parlez ; je professe un immense respect pour ses membres, mais je n'en fais pas partie, quoique je sois, il est vrai, opposé par conscience à ce qu'on vous rende vos droits. Je regarde cela comme mon devoir, j'en ai beaucoup de regret ; mais c’est une nécessité fâcheuse, et qui me coûte plus que vous ne pensez... Voulez-vous une prise ? si vous ne voyez pas d'inconvénient à prendre cette légère infusion d'un parfum innocent, vous en trouverez l'arôme exquis, j'en suis sûr.

– Pardon, sir John, dit Haredale en faisant signe qu'il n'en usait pas, pardon de vous avoir mis au rang des humbles instruments qui travaillent au grand jour. J'aurais dû faire plus d'honneur à votre génie. Les hommes de votre capacité se contentent de comploter impunément dans l'ombre et de laisser leurs enfants perdus exposés au premier feu des mécontents.

– Comment donc ! répliqua sir John, toujours avec la même douceur, vous n'avez pas besoin de vous excuser. Ce serait bien le diable si de vieux amis comme vous et moi ne pouvaient pas se passer quelques libertés. »

Gashford, qui avait été tout ce temps-là dans une agitation perpétuelle, mais sans lever les yeux, se tourna enfin vers sir John et se hasarda à lui glisser à l'oreille qu'il était obligé de partir, pour ne pas faire attendre milord.

« Vous n'avez que faire de vous tourmenter, mon bon monsieur, lui dit M, Haredale ; je vais vous quitter pour vous mettre plus à l'aise. » Et c'est ce qu'il allait faire sans plus de cérémonie, lorsqu'il fut arrêté par un murmure et un bourdonnement qui partaient du bout de la salle ; et, jetant les yeux dans cette direction, il vit arriver lord Georges Gordon, entouré d'une foule de gens.

La figure de ses deux compagnons laissa percer, chacun à sa manière, une expression de triomphe secret, qui donna naturellement à M. Haredale l'envie de ne point se déranger devant ce chef de parti, et de l'attendre de pied ferme sur son passage. Il se redressa donc, et, croisant ses bras derrière son dos, prit une attitude fière et méprisante, pendant que lord Georges s'avançait lentement, à travers la foule qui se pressait autour de lui, juste vers l'endroit où les trois interlocuteurs étaient réunis.

Il venait de quitter à l'instant la chambre des Communes, et était venu tout droit à la salle du palais, répandant, selon sa coutume, le long de son chemin, la nouvelle de ce qui avait été dit, le soir même, relativement aux papistes, des pétitions présentées en leur faveur, des personnes qui les avaient appuyées, du jour où l'on passerait le bill, et du moment opportun qu'il faudrait choisir pour présenter à leur tour leur grande pétition protestante. Il débitait tout cela aux personnes qui l'entouraient,

en élevant la voix et ne ménageant pas les gestes. Ceux qui se trouvaient le plus près de lui se communiquaient leurs commentaires, et laissaient éclater des menaces et des murmures ; ceux qui étaient en arrière de la foule criaient : « Silence, » ou bien : « Ne fermez donc pas le passage, » ou se pressaient contre les autres pour tâcher de leur prendre leurs places ; en un mot, ils avançaient péniblement, de la façon la plus irrégulière et la plus désordonnée, comme fait toujours la foule.

Quand ils furent arrivés près de l'endroit où se tenaient le secrétaire, sir John et M. Haredale, lord Georges se retourna en faisant quelques réflexions incohérentes d'une nature assez violente, finit par le cri banal de « À bas les papistes ! » et demanda aux assistants trois salves de hourras pour appuyer sa motion. Pendant qu'on s'empressait, autour de lui, d'y répondre avec une grande énergie, il se débarrassa de la multitude et s'avança auprès de Gashford. Comme ils étaient tous les deux, ainsi que sir John, bien connus de la populace, elle fit un pas en arrière pour les laisser tous quatre ensemble.

« Voici M. Haredale, lord Georges, lui dit sir John Chester, voyant que le noble lord regardait l'inconnu d'un œil scrutateur, un gentleman catholique malheureusement… je regrette beaucoup qu'il soit catholique… mais c'est une de mes connaissances que j'estime beaucoup, une ancienne connaissance aussi de M. Gashford. Mon cher Haredale, voici lord Georges Gordon.

– J'aurais reconnu tout de suite Sa Seigneurie, quand je ne l'aurais jamais vue auparavant, dit M. Haredale. J'espère qu'il n'y a pas deux gentilshommes en Angleterre qui, en s'adressant à une populace ignorante et passionnée, fussent capables de lui parler dans les termes injurieux que je viens d'entendre, d'une part considérable de leurs concitoyens. Fi ! milord, fi !

– Je n'ai rien à vous dire, monsieur, répliqua lord Georges à haute voix, en agitant la main avec un trouble visible ; il n'y a rien de commun entre nous.

– Il y a bien des choses au contraire qui devraient être communes entre nous, dit M. Haredale ; je puis dire même que Dieu nous a donné tout en commun… la charité commune à tous les hommes, le sens commun, les notions les plus communes des convenances qui devraient vous interdire une pareille conduite. Quand chacun de ces hommes que vous avez là autour de vous aurait des armes dans les mains, comme ils les portent déjà dans le cœur, je ne quitterais pas la place sans vous dire que vous déshonorez votre rang.

– Je ne vous entends pas, monsieur, répliqua-t-il encore du même ton ; je ne veux pas vous entendre, je me moque bien de ce que vous dites. Gashford, ne répliquez pas (en effet le secrétaire faisait mine de vouloir répondre), je n'ai rien de commun avec les adorateurs des idoles. »

À ces mots il lança un coup d'œil à sir John, qui leva les mains et les sourcils, comme pour déplorer la conduite téméraire de M. Haredale, en même temps qu'il adressait à la foule et à son chef un sourire d'admiration.

« Lui ! me répliquer ! cria Haredale en toisant Gashford des pieds à la tête. Un homme qui a commencé par être un voleur, quand il n'était pas plus haut que cela ; qui, depuis, est devenu le fripon le plus servile, le plus faux, le plus éhonté ! un homme qui a rampé à plat ventre toute sa vie, déchirant la main qu'il léchait et mordant ceux qu'il flattait ! Un sycophante qui n'a su, de sa vie ni de ses jours, ce que c'est qu'honneur, vérité, courage ; qui, après avoir ravi l'innocence à la fille de son bienfaiteur, l'a épousée pour lui briser le cœur par ses cruels traitements ! Un chien couchant qui allait remuer la queue à la fenêtre de la cuisine pour attraper un morceau de pain ! un men-

diant qui demandait trois pence à la porte de nos églises ! Voilà l'apôtre de foi dont la conscience délicate renie les autels où la honte de sa vie a été publiquement dénoncée !... À présent, vous reconnaissez l'homme.

– Oh ! réellement... vous êtes trop, trop sévère avec notre ami, s'écria sir John.

– Laissez continuer M. Haredale, dit Gashford, dont la hideuse figure était, pendant tout ce temps-là, trempée et dégouttante de sueur, il peut bien dire tout ce qu'il voudra, cela m'est aussi indifférent qu'à milord. S'il traite milord lui-même comme vous venez de l'entendre, comment voulez-vous que moi je n'y passe pas à mon tour ?

– Ce n'est pas assez, milord, continua M. Haredale, que moi, un aussi bon gentilhomme que vous, je ne puisse plus garder ma propriété, quelle qu'elle soit, que par une connivence de l'État, effrayé lui-même des lois cruelles dirigées contre nous ; que nous ne puissions plus faire apprendre à nos enfants, dans les écoles, les premiers éléments du bien et du mal : il faut encore qu'on lâche après nous des dénonciateurs comme cet homme-là ! En voilà un brillant chef de file pour donner le signal à vos cris de : « Pas de papistes ! » Fi donc ! fi donc ! »

La noble dupe, lord Georges Gordon, avait plus d'une fois regardé du côté de sir John Chester, pour lui demander s'il y avait quelque chose de vrai dans ce qu'on disait là de Gashford, et chaque fois sir John lui avait répondu en haussant les épaules et en lui faisant des yeux qui voulaient dire ; « Oh ciel ! non, » Alors milord reprit, toujours aussi haut et avec la même affectation que tout à l'heure :

« Monsieur, je n'ai rien à vous répondre, et ne me soucie pas d'en entendre davantage. Je vous prie de ne pas m'imposer votre conversation, et de ne point me mêler dans vos attaques

personnelles. Je ferai mon devoir envers mon pays et mes compatriotes, et ce n'est point par de telles violences qu'on m'en empêchera, qu'elles viennent ou non des émissaires du pape, je vous en réponds ; venez, Gashford. »

Ils avaient fait quelques pas, tout en parlant, et ils étaient arrivés à la porte de la salle, par laquelle ils passèrent ensemble. M. Haredale, sans un mot d'adieu, tourna du côté de l'escalier de la Tamise dont il était près, et appela le seul batelier qui se trouvât encore au bas.

Mais la populace, dont l'avant-garde n'avait pas perdu une parole de lord Georges Gordon, et dans laquelle avait promptement circulé le bruit que l'étranger était un papiste qui venait d'insulter milord pour s'être fait l'avocat de la cause populaire, se précipita pêle-mêle et, poussant devant elle le noble lord, son secrétaire et sir John Chester, qui avaient l'air d'être à sa tête, se réunit en foule au haut de l'escalier où M. Haredale attendait que le bateau fut prêt, et là se tint tranquille, laissant entre elle et lui un espace vide.

Mais si elle était inactive, elle n'était pas pour cela silencieuse. Il commença par s'élever au milieu d'eux quelques murmures indistincts, suivis de quelques sifflets, qui bientôt eux-mêmes se transformèrent en un orage violent. Alors on entendit une voix crier : « À bas les papistes ! » et tout le monde fit chorus, rien de plus. Quelques moments après un homme se mit à crier : « Il faut le lapider ; » un autre : « Il faut lui donner un plongeon ; » un autre d'une voix de stentor : « Pas de papisme ! » les autres répétèrent en écho ce cri favori que la foule (environ deux cents braillards) accueillit par une acclamation générale.

M. Haredale était resté calme jusque-là sur le bord des marches : en entendant cette manifestation, il leur jeta à la ronde un regard de mépris et descendit lentement l'escalier. Il

était déjà près du bateau, quand Gashford se retourna de côté, d'un air innocent, et aussitôt une main se leva dans la foule et lança à M. Haredale une grosse pierre qui le frappa à la tête, et le fit chanceler sur ses pieds comme un homme ivre.

Le sang jaillit à l'instant de sa blessure et coula le long de ses vêtements. Il se retourna tout de suite et, remontant les marches avec une audace et une colère qui les fit tous reculer :

« Qui est-ce qui a fait cela ? demanda-t-il. Qu'on me montre celui qui m'a visé. »

Pas une âme ne bougea ; et pourtant, je me trompe, il y eut un homme ou deux sur les derrières qui s'esquivèrent et se glissèrent de l'autre côté, où ils se mirent à regarder, les mains dans les poches, comme des spectateurs indifférents.

« Qui est-ce qui a fait cela ? répéta-t-il. Qu'on me montre celui qui l'a fait. Misérable chien que vous êtes, est-ce vous ? Le coup part de votre tête, si ce n'est pas de votre bras…, je vous connais. »

À ces mots, il se jeta sur Gashford et le jeta à ses pieds, il y eut un mouvement soudain dans la foule, et plusieurs bras se levèrent contre lui ; mais en voyant son épée nue, tous reculèrent encore.

« Milord, sir John, criait-il, allons ! Dégainez donc, l'un ou l'autre ; c'est vous qui me devez raison de cet outrage, et me voilà en face de vous. Allons ! l'épée au poing, si vous êtes des gentilshommes. »

En même temps, il frappait la poitrine de sir John du plat de sa lame, et se mettait en garde, la figure enflammée, l'œil étincelant, seul contre tous.

Un instant, un instant seulement, aussi rapide que la pensée, on vit passer sur la doucereuse figure de sir John un éclair sombre que personne n'y avait vu jamais. Le moment d'après, il fit un pas en avant, étendit une main sur l'arme de M. Haredale, pendant que de l'autre il essayait d'apaiser la foule.

« Mon cher ami, mon bon Haredale, vous êtes aveuglé par la colère ; c'est bien naturel, extrêmement naturel, mais cela vous empêche de reconnaître même vos amis d'avec vos ennemis.

– Que si, que je les reconnais bien, n'ayez pas peur que je m'y trompe, répliqua-t-il, presque fou de fureur. Sir John, lord Georges, est-ce que vous ne m'avez pas entendu ? Vous êtes donc des lâches !

– Allons, allons ! dit un homme qui perça la foule et le poussa doucement devant lui vers le bas des escaliers ; ne parlons plus de cela. Au nom du ciel, allez-vous-en. Que diable voulez-vous faire en face de tous ces gens-là ? et ne voyez-vous pas qu'il y en a deux fois autant dans la rue voisine, qui vont tomber sur vous dans un moment ? » Et, en effet, on les voyait accourir. « Vous n'auriez pas poussé la première botte, que vous tomberiez étourdi du coup de pierre que vous venez de recevoir. Voyons ! retirez-vous, monsieur, ou je vous promets que vous allez vous faire écharper. Venez, monsieur, dépêchez-vous… plus vite que ça. »

M. Haredale, qui commençait à se sentir tourner le cœur, reconnut la justesse de cet avis et descendit les marches avec l'assistance de son ami inconnu. John Grueby (car c'était lui) le fit monter dans le bateau qu'il poussa du pied, l'envoyant du coup à trente pieds du rivage, et recommanda au batelier de gagner au large hardiment ; puis il remonta avec autant de calme et de sang-froid que s'il venait de débarquer.

La populace montra d'abord quelque velléité de lui faire payer son intervention dans l'affaire ; mais, comme John avait l'air solide et de sang-froid, comme d'ailleurs il portait la livrée de lord Georges, on se ravisa, et l'on se contenta d'envoyer de loin, après le bateau, une grêle de cailloux qui firent sur l'eau des ricochets innocents : car la barque, pendant ce temps-là, avait passé le pont, et glissait à toutes rames au milieu du courant.

Après cette récréation, les gens de la foule s'en retournèrent, donnant, sur leur chemin, des coups de marteau à la protestante dans les portes des catholiques, cassant quelques lanternes et rossant quelques constables égarés. Mais, en entendant annoncer à voix basse qu'il arrivait un détachement des gardes du roi, ils prirent leurs jambes à leur col, et la rue fut balayée en un moment.

CHAPITRE II.

Après que le rassemblement se fut dispersé, se dirigeant, par petits groupes fortuits, dans différentes directions, il ne resta plus, sur le lieu de la scène du dernier événement, qu'un homme ; c'était Gashford. Tout meurtri de sa chute, mais plus abattu encore par la honte, et furieux de la flétrissure qu'il venait de subir, il s'en allait boitant de droite et de gauche, ne respirant que malédictions, menaces et vengeance.

Le secrétaire n'était pas homme à épuiser sa colère en vaines paroles. Tout en évaporant, dans ces effusions violentes, les premières bouffées de sa haine, il suivait d'un œil ferme deux hommes qui, après avoir disparu avec les autres, quand on avait sonné l'alarme, étaient revenus depuis, et se montraient à présent au clair de la lune, errant et causant ensemble, à quelque distance, sur la place.

Il ne fit pas un mouvement pour s'avancer vers eux, mais il attendit patiemment, dans le côté sombre de la rue, qu'ils fussent las de se promener de long en large et qu'ils fussent partis de compagnie. Alors il les suivit, mais d'un peu loin, ne les perdant pas de vue, mais sans le faire paraître, et surtout sans se laisser voir à ces deux personnages.

Ils montèrent dans la rue du Parlement, passèrent devant l'église Saint-Martin, tournèrent Saint-Gilles, gagnèrent la route de Tottenham-Court, derrière laquelle se trouvait alors, à l'ouest, une place appelée *les Chemins verts*. C'était un endroit retiré, assez mal famé, qui conduisait dans la campagne. De gros tas de cendres, des mares d'eau stagnante, une végétation de mouron et de chiendent ; des tourniquets cassés, quelques

pieux de barricades encore fichés en terre, après que les gens en avaient, depuis longtemps, emporté les barreaux pour faire du feu avec, et menaçant d'accrocher de leurs clous rouillés le promeneur distrait qui passait par là : voilà les traits les plus remarquables du tableau que présentait ce paysage. Seulement, çà et là, un baudet ou une rosse décrépite, attachés par la longe à un piquet, pour se régaler des misérables touffes d'herbe rabougrie qu'ils pourraient disputer au sol rude et pierreux, étaient en parfaite harmonie avec le reste et annonçaient clairement, quand les maisons ne l'auraient pas assez fait connaître par elles-mêmes, la pauvreté des gens qui vivaient là dans les buttes crevassées du voisinage, et la témérité qu'il y aurait à un homme qui aurait de l'argent dans ses poches, ou une mise cossue, de s'aventurer par là tout seul, autrement qu'en plein jour.

Les pauvres sont, à certains égards, comme les riches : ils ont aussi leurs caprices en fait de goût. Il y avait de ces cabanes avec de petites tourelles ; il y en avait d'autres qui avaient de fausses fenêtres peintes sur leurs murailles en ruine. L'une d'elles soutenait un joujou de clocher sur une tour caduque de quatre pieds de haut, qui servait à dérober aux yeux la cheminée. Il n'en était pas une qui n'eût, dans le petit morceau de terre devant la maison, un banc rustique ou un berceau. La population du lieu faisait le commerce d'os, de chiffons, de verres cassés, de vieilles roues, de chiens et d'oiseaux. Tous ces divers objets, distribués sans ordre, emplissaient les jardins et répandaient un parfum qui n'était pas des plus délicieux, dans l'air agité d'ailleurs par des aboiements, des cris, des hurlements.

C'est dans ce refuge que le secrétaire suivit les deux hommes qu'il n'avait pas perdus de vue ; c'est là qu'il les vit entrer chez eux dans une des maisons les plus misérables, qui ne se composait que d'une chambre, et encore assez petite. Il attendit dehors, jusqu'à ce que le bruit de leurs voix, mêlé à des chants discordants, lui eût fait connaître qu'ils étaient en belle humeur ; et alors, s'approchant de la porte, au moyen d'une plan-

che vacillante placée en travers sur le fossé, il frappa avec la main.

« Monsieur Gashford ! dit l'homme qui vint ouvrir, retirant sa pipe de ses dents avec une surprise évidente. Par exemple, nous ne nous serions jamais attendus à tant d'honneur. Entrez, monsieur Gashford… entrez, monsieur. »

Gashford, sans se le faire dire deux fois, entra d'un air gracieux. Il y avait du feu dans la grille couverte de rouille ; car, en dépit du printemps qui était déjà bien avancé, les nuits étaient fraîches, et Hugh s'y chauffait, en fumant sa pipe sur un tabouret, Dennis approcha une chaise, son unique chaise, pour le secrétaire, devant le foyer, et reprit lui-même sa place sur le tabouret qu'il avait quitté pour aller ouvrir au visiteur nocturne.

« Qu'est-ce qu'il y a donc de nouveau, monsieur Gashford ? dit-il en reprenant sa pipe et le regardant de côté. Est-il venu des ordres du quartier général ? Allons-nous nous mettre en train ? Contez-nous ça, monsieur Gashford.

– Oh ! rien, rien, dit le secrétaire en lui faisant un signe de tête amical. Mais c'est égal, voilà la glace rompue ; nous avons commencé la danse aujourd'hui… n'est-ce pas, Dennis ?

– Un bien petit commencement ! répondit en grognant le bourreau ; il n'y en a pas pour ma dent creuse.

– Ni moi non plus, cria Hugh. Donnez-nous seulement quelque chose à faire où il y ait une vie au bout… oui, une vie au bout, notre bourgeois. Ha ! ha !… à la bonne heure !

– Mais, dit le secrétaire, de son expression de physionomie la plus hideuse et de son ton de voix le plus doux, vous ne voudriez pas que je vous donnasse quelque chose à faire avec la mort… la mort d'un homme au bout ?

– Je ne connais pas tout ça, répliqua Hugh. Je ne connais que ma consigne. Je m'en moque pas mal, moi.

– Et moi donc ? vociféra Dennis.

– Les braves garçons ! dit le secrétaire, d'une voix aussi pastorale que s'il recommandait au prône quelque rare merveille de valeur et de générosité. À propos… » Et ici il s'arrêta un moment, pour se chauffer les mains ; puis les regardant en face soudainement : « Qui est-ce donc qui a jeté cette pierre aujourd'hui ?

M. Dennis toussa et branla la tête, comme pour dire : « Ça, c'est un mystère. » Hugh restait assis et fumait en silence.

« Pas mal visé, dit le secrétaire, se chauffant encore les mains devant le feu. Je voudrais bien connaître le gaillard qui a fait ce coup-là.

– Est-ce vrai ? dit Dennis après l'avoir regardé en face, pour s'assurer qu'il parlait sérieusement. Est-ce que réellement vous tenez à le connaître, monsieur Gashford ?

– Certainement, répliqua le secrétaire.

– Eh bien ! sur l'honneur, dit le bourreau en riant de la gorge, et en montrant Hugh du bout de sa pipe, vous le voyez assis là : voilà votre gaillard. Mille pipes ! monsieur Gashford, ajouta-t-il tout bas, en approchant de lui sa chaise et le poussant du coude, c'est une fine lame, allez ! On a autant de peine à le retenir qu'un bouledogue à la niche. Sans moi, il allait vous jeter à bas ce catholique romain, et, en moins de rien, vous aviez une émeute.

– Et pourquoi pas ? cria Hugh d'une voix hargneuse, attrapant à la volée cette dernière observation. Qu'est-ce qu'on gagne à remettre toujours les choses ? Il faut battre le fer tandis qu'il est chaud ; je ne connais que ça.

– Ah ! reprit Dennis, secouant la tête avec une espèce de pitié pour la candeur de son jeune ami ; vous supposez donc que le fer est chaud, mon cher frère ? Il faut échauffer le sang des gens avant de frapper le premier coup ; il faut les mettre en humeur. Ce n'est pas le tout, voyez-vous, que d'aller faire quelques provocations, comme aujourd'hui. Si je vous avais laissé faire, vous alliez nous gâter tout pour demain, et ruiner nos affaires.

– Dennis a parfaitement raison, dit Gashford d'un air doucereux. Parfaitement raison. Dennis a une grande connaissance du monde.

– Comment ne connaîtrais-je pas le monde, moi qui aide tant de gens à en sortir ? » fit le bourreau en riant avec une grimace, et prononçant sa plaisanterie à demi-voix derrière sa main.

Le secrétaire ne manqua pas de rire pour faire plaisir à Dennis ; puis après, se tournant vers Hugh :

« Vous avez pu voir, dit-il, que la politique de Dennis est aussi la mienne. Vous avez vu, par exemple, comme je me suis laissé tomber dès la première attaque. Je n'ai fait aucune résistance ; je n'ai rien fait pour provoquer une échauffourée. Grand Dieu ! je m'en suis bien gardé.

– Ma foi ! c'est vrai, cria Dennis avec un rire bruyant ; vous êtes tombé tout tranquillement, monsieur Gashford, et tout de votre long, qui plus est. Je me suis dit sur le moment : « Voilà M. Gashford fini. » Je n'ai jamais vu personne mieux étendu sur le dos, ni plus tranquillement que vous, à moins que ça ne fût un

cadavre. C'est que c’est un rude jouteur, ce papiste-là ; ça, c’est vrai. »

La figure de secrétaire, pendant que Dennis éclatait de rire en tournant ses yeux recoquillés du côté de Hugh, qui en faisait autant de son côté, aurait pu servir de modèle pour un portrait du diable. Il resta assis sans rien dire, jusqu'à ce que les autres eussent repris leur sérieux. Alors jetant un regard autour de lui :

« On est très agréablement ici, dit-il, si agréablement, Dennis, que, n'était le désir particulier que m'a témoigné milord que j'allasse souper avec lui, et voilà le moment d'y aller, je serais tenté de rester plus tard, au risque d'être arrêté en sortant sur mon chemin. Je suis venu vous trouver pour une petite affaire… oui… vous vous en doutez bien. Et vous ne pouvez manquer d'être flatté que j'aie pensé à vous pour cela. Si nous devions un jour être obligés… on ne peut pas répondre de ça, vous savez… La vie du monde est quelque chose de si incertain…

– Je crois bien, monsieur Gashford, dit en l'interrompant le bourreau avec un signe de tête plein de gravité ; en ai-je assez vu, moi, d'incertitudes en ce qui regarde l'existence de la vie du monde ! en ai-je assez vu, de ces chances inattendues comme il en arrive ! nom d'une pipe ! »

Et, trouvant le sujet trop vaste pour pouvoir y suffire, il se remit à fumer sa pipe en regardant les autres.

« Je disais donc, reprit le secrétaire lentement et avec une intention marquée, que nous ne pouvons pas répondre de ce qui arrivera ; et, si nous devions un jour être obligés d'avoir recours à la violence, milord (qui a souffert aujourd'hui toutes les impertinences qu'on peut souffrir) a fait choix de vous deux, parce que je vous ai recommandés comme de braves et solides garçons, sur lesquels on peut compter, pour vous donner l'agréable commission de punir cet Haredale. Arrangez-vous avec lui, ou

ce qui lui appartient, comme vous l'entendrez, pourvu que vous ne lui fassiez pas de quartier, et que vous ne laissiez pas deux soliveaux de sa maison debout à la place où les a mis le charpentier. Pillez, brûlez, faites ce que vous voudrez, mais que tout ça dégringole ; rasez-moi la place. Lui et tous ceux qui l'intéressent, mettez-les nus comme vers, comme des nouveau-nés que leurs mères viennent d'exposer sans abri. Vous m'entendez ? dit Gashford faisant une pause et se pressant doucement les mains l'une contre l'autre.

– Vous comprendre ? notre bourgeois ! cria Hugh. Vous vous expliquez assez clairement à présent ; à la bonne heure, voilà qui s'appelle parler !

– Je savais que cela vous ferait plaisir, dit Gashford en lui donnant une poignée de main, j'en étais sûr. Allons, bonsoir. Ne vous levez pas, Dennis, je trouverai bien mon chemin tout seul. Ce n'est peut-être pas la dernière fois que je reviendrai vous faire visite, et j'aime mieux aller et venir sans vous déranger. Je trouverai parfaitement bien mon chemin. Bonsoir. »

Et il était parti : il avait fermé la porte derrière lui. Les deux camarades s'entre-regardèrent avec un signe de satisfaction. Dennis, ranimant le feu :

« Ça m'a l'air, dit-il, de prendre tournure.

– Oui-da ! cria Hugh. Ça me va.

– J'avais toujours entendu dire que maître Gashford, dit le bourreau, avait de la mémoire et une constance surprenante, qu'il ne savait pas ce que c'était qu'oubli et pardon... Buvons à sa santé. »

Hugh ne se fit pas prier ; et, sans verser une goutte du liquide sur le plancher, en manière de libation, ils trinquèrent à la santé du secrétaire, de l'homme selon leur cœur.

CHAPITRE III.

Pendant que les passions les plus perverses des hommes les plus pervers travaillaient ainsi dans l'ombre, et que le manteau de la religion, dont ils se couvraient pour cacher les difformités les plus hideuses, menaçait de devenir le linceul de tout ce qu'il y avait d'honnête et de paisible dans la société, il y eut une circonstance qui changea la position de deux de nos personnages, dont nous nous sommes séparés depuis longtemps dans le cours de cette histoire, et que nous sommes obligés d'aller retrouver maintenant.

Dans une petite ville de province, en Angleterre, dont les habitants soutenaient leur existence par le travail de leurs mains, à tresser et préparer la paille pour les fabricants de chapeaux et autres articles de toilette et d'ornement de ce genre, vivaient sous un nom supposé, dans une pauvreté obscure, étrangers aux variations, aux plaisirs, aux soucis de ce monde, occupés seulement de gagner, à la sueur de leur front, leur pain quotidien, Barnabé et sa mère. Le pas d'un visiteur n'avait pas franchi le seuil de leur demeure dans les cinq ans qu'ils y avaient passés, depuis qu'ils étaient venus y chercher un asile ; et jamais, dans cet intervalle, ils n'avaient renoué connaissance avec le monde auquel ils s'étaient dérobés à cette époque. La triste veuve n'avait pas d'autre pensée que de travailler en paix, et de se sacrifier corps et âme pour son pauvre fils. Si le bonheur avait pu jamais être le partage d'une femme en proie aux chagrins secrets qui la poursuivaient, elle aurait pu se croire heureuse à présent. La tranquillité, la résignation, l'amour dévoué qu'elle portait à un être auquel elle était si nécessaire, formaient le cercle étroit de ses joies tranquilles ; et elle ne demandait qu'une chose : c'était de n'en pas voir la fin.

Quant à Barnabé, le temps avait coulé pour lui avec la rapidité du vent. Les jours et les années avaient passé sans éclaircir les nuages de sa raison, sans que l'aube qui devait dissiper la nuit, la sombre nuit de son intelligence, se fût encore levée pour lui. Souvent il restait assis des jours entiers, sur son petit banc, auprès du feu ou à la porte de la chaumière, occupé sans relâche du travail que lui avait enseigné sa mère, et prêtant l'oreille aux contes qu'elle lui répétait, pour le retenir sous ses yeux par l'appât de cette ruse innocente. Il ne se les rappelait jamais. Le conte de la veille était nouveau pour lui le lendemain, il l'entendait toujours avec le même plaisir ; et, dans ses moments de tranquillité, il restait patiemment à la maison, écoutant les histoires de sa mère comme un petit enfant, et travaillant gaiement depuis le lever du soleil jusqu'au moment où la nuit l'empêchait de continuer son ouvrage.

D'autres fois, et dans ces moments-là elle avait bien du mal à gagner leur pain grossier, il allait errer à l'aventure depuis les premières heures du jour jusqu'à l'heure où le crépuscule avait fait place à la nuit. Presque personne dans le pays, même les petits enfants, n'avait de temps à perdre dans l'oisiveté, et il n'avait pas de camarade pour l'accompagner dans ses excursions sans but. D'ailleurs, quand il y en aurait eu une légion, ils n'auraient pas été tentés de le suivre. Mais il y avait bien dans le voisinage une vingtaine de chiens errants dont il aimait tout autant la compagnie. Il en prenait deux ou trois, quelquefois une demi-douzaine, qui l'escortaient en aboyant derrière ses talons, quand il partait pour quelque expédition qui devait durer tout le jour. Et le soir, quand ils rentraient ensemble, ils étaient tous fatigués de leur course boitillant ou tirant la langue. Barnabé seul, debout le lendemain dès le lever du soleil, comme si de rien n'était, reprenait, avec un cortège plus frais, le cours de ses promenades lointaines, et revenait de même. Dans tous ses voyages, Grip, au fond de son petit panier, sur le dos de son maître, ne manquait pas une partie ; et, quand le beau temps les

mettait de belle humeur, il n'y avait pas un chien dans la bande qui criât plus haut que le corbeau.

Leurs plaisirs étaient bien simples : une croûte de pain, avec une bouchée de viande, l'eau de la source ou du ruisseau, suffisaient à leurs repas. Barnabé s'amusait à marcher, à courir, à sauter, jusqu'à ce qu'il fut las ; alors il se couchait sur l'herbe, ou le long du blé, ou à l'ombre de quelque grand chêne, suivant des yeux les nuages qui flottaient sur la surface d'un ciel d'azur, et écoutant le chant brillant de l'alouette qui s'élevait dans l'air. Et puis il y avait des fleurs champêtres à cueillir, le coquelicot d'un rouge éclatant, la jacinthe parfumée, le coucou ou la rose. Il y avait des oiseaux à regarder ; des poissons, des fourmis, des insectes ; des lapins ou des lièvres qui traversaient comme une flèche l'allée du bois et disparaissaient au loin dans le fourré. Il y avait des millions de créatures vivantes à étudier, à épier, qu'il accompagnait de ses battements de mains quand ils avaient fui de sa vue. À défaut de tout cela, ou pour varier son plaisir, il y avait le gai soleil à poursuivre à travers les feuilles et les branches des arbres, où il jouait à cache-cache avec lui, descendant bien avant, bien avant dans des creux semblables à une mare d'argent, où les rameaux frémissants baignaient leur feuillage en se jouant. Il y avait les douces senteurs de l'air par un soir d'été, quand il avait traversé les chants de trèfle et de fèves ; le parfum des feuilles ou de la mousse humides ; l'agitation vivante des arbres, dont les ombres changeantes suivaient tous les mouvements. Et puis après, quand il en avait assez de l'un ou de l'autre, ou même pour mieux savourer sa jouissance, il fermait les yeux, et il y avait un somme à faire au milieu de ces innocentes séductions de la campagne, avec le doux murmure du vent dont ses oreilles aimaient la musique, et tous les objets d'alentour dont le spectacle et le bruit se fondaient en un sommeil délicieux.

Leur hutte (car elle ne valait guère mieux) était placée sur les lisières de la ville, à une petite distance de la grande route,

mais dans un endroit retiré, où il était bien rare qu'on rencontrât, dans aucune saison de l'année, quelques voyageurs égarés. Il y avait un petit morceau de terre qui en dépendait, et que Barnabé, dans ses accès de travail, arrangeait ou soignait par boutades. En dedans comme en dehors, la mère ne cessait jamais de travailler pour leur commune subsistance : la grêle, la pluie, la neige ou le soleil, tout cela lui était bien égal.

Quoique déjà bien loin des scènes de sa vie passée, bien loin surtout de songer ou d'espérer qu'elles revinssent jamais, elle ressentait pourtant un désir étrange de savoir ce qui se passait dans le monde d'activité auquel elle était maintenant étrangère. Sitôt qu'il lui tombait sous la main quelque vieux journal ou quelque bout de nouvelles de Londres, elle les lisait avec avidité. L'impression qu'elle en éprouvait n'était pas toujours agréable : car, dans ces moments-là, la plus vive anxiété et les angoisses de la crainte se peignaient quelquefois sur ses traits, mais sans lasser sa curiosité. Puis aussi, dans les nuits de tempête, pendant l'hiver, quand le vent sifflait et faisait rage, sa figure reprenait son expression d'autrefois, et elle tremblait de tous ses membres, comme dans un accès de fièvre. Mais Barnabé ne s'en apercevait guère : elle se contenait de son mieux, et finissait par recouvrer son calme apparent avant qu'il eût pu seulement remarquer chez elle le changement passager qu'elle venait de subir.

Il ne faut pas croire que Grip fût le moins du monde un membre oisif et inutile de l'humble communauté. Grâce aux leçons de Barnabé, grâce au développement d'une espace d'instruction naturelle commune à sa race, et à l'usage exercé qu'il faisait de ses rares facultés d'observation, il avait acquis un degré de sagacité qui l'avait rendu fameux à plusieurs milles à la ronde. Son esprit de conversation et ses à-propos surprenants étaient le sujet de l'admiration générale, et, comme il venait beaucoup de monde voir l'oiseau merveilleux, et que chaque visiteur laissait quelque souvenir de satisfaction pour son ca-

quet (quand il lui plaisait de se prêter à la circonstance, car on sait qu'il n'y a rien de capricieux comme le génie), il gagnait de quoi ajouter un item important aux revenus du ménage. Bien mieux, l'oiseau lui-même avait l'air de savoir ce qu'il valait ; malgré la liberté sans réserve à laquelle il s'abandonnait en présence de Barnabé ou de sa mère, il gardait en public une étonnante gravité, et ne s'abaissait pas à donner jamais d'autres représentations gratis que d'aller becqueter la cheville des petits vagabonds qui se trouvaient là (c'était un exercice, par parenthèse, qui paraissait lui faire un plaisir infini), ou bien de tuer, par occasion, quelque poulet, ou enfin d'avaler le dîner des chiens du voisinage, dont le plus hargneux lui témoignait une crainte respectueuse.

Le temps s'était donc écoulé comme cela, sans qu'il fût rien survenu qui eût troublé ni changé l'uniformité de leur vie, lorsque, par une soirée de juin, ils étaient ensemble dans leur petit jardin, prenant un peu de repos après les fatigues du jour. La veuve avait encore son ouvrage sur ses genoux, et à ses pieds la paille nécessaire à ses travaux. Barnabé était debout, appuyé sur le manche de sa bêche, regardant le soleil couchant dans le lointain, et chantonnant tranquillement.

« Une brave soirée, ma mère ! Si nous avions seulement, en espèces sonnantes dans nos poches, quelques morceaux de cet or qui est empilé là-bas dans le ciel, nous serions riches pour le restant de nos jours.

– Nous sommes mieux comme nous sommes, répondit la veuve avec un sourire paisible. Il faut nous trouver contents, sans nous donner seulement le souci d'y penser, quand même il serait là reluisant à nos pieds.

– Oui ! dit Barnabé croisant ses bras sur sa bêche, et regardant toujours avec attention le soleil couchant, c'est bel et bon, ma mère ; mais l'or est bon à prendre. Je voudrais bien savoir

où en trouver. Grip et moi nous saurions bien en faire notre profit, je vous en réponds.

– Qu'est-ce que vous en feriez ?

– Ce que j'en ferais ? un tas de choses. Nous nous mettrions comme des princes… je veux dire vous et moi, mère, je ne parle pas de Grip. Nous aurions des chevaux, des chiens, des habits de riches couleurs et des plumes à notre chapeau ; nous ne travaillerions plus, nous vivrions délicatement et à notre aise. Oh ! que oui, que nous en trouverions bien l'emploi. Si je savais seulement où en déterrer ! J'aurais cœur à la besogne, allez !

– Vous ne savez pas, dit la mère, se levant de son siège en lui mettant la main sur l'épaule, ce que bien des gens ont fait pour en gagner, qui ont reconnu, trop tard, qu'il n'est jamais plus brillant que de loin, mais qu'il perd tout son prix et son éclat quand une fois on l'a dans la main.

– Eh ! eh ! vous dites ça. Vous croyez ça, répondit-il, toujours l'œil fixé dans la même direction : c'est égal, mère, je voudrais bien en essayer.

– Ne voyez-vous pas, dit-elle, comme il est rouge ? Il n’y a rien au monde qui ait autant de taches de sang que l'or. Évitez-le, Barnabé. Il n'y a personne qui ait plus de raison que moi d'en détester jusqu'au nom même. C’est lui qui a amassé sur votre tête et sur la mienne plus de misère et de souffrance que personne n'en a jamais connu, et que personne, j'espère, grâce à Dieu ! n'en connaîtra jamais. J'aimerais mieux que nous fussions morts et couchés dans la tombe que de vous voir jamais aimer l'or. »

Il détourna un moment ses yeux pour regarder sa mère avec étonnement ; puis, les portant alternativement du rouge vif

du ciel à la cicatrice de son poignet, comme pour en comparer la couleur, il allait lui adresser une question avec vivacité, lorsqu'un nouvel objet vint frapper son attention facile à distraire, et lui fit tout à fait oublier son dessein.

Il y avait là, debout, la tête nue, un homme dont les pieds et les vêtements étaient couverts de poussière, et qui se tenait derrière la baie de séparation entre leur jardin et le sentier. Il se penchait modestement en avant, comme pour se mêler à leur conversation, quand il pourrait trouver l'occasion d'y placer son mot. Il avait aussi la figure tournée du côté de la lumière du soleil couchant ; mais ses yeux exposés à l'éclat des derniers feux du soir montraient, par leur immobilité, qu'il était aveugle et qu'il n'en éprouvait aucune perception.

« Dieu bénisse les voix qui frappent mon oreille ! dit le voyageur. La soirée m'en semble plus belle encore à les entendre. Les voix remplacent pour moi les yeux. Voudraient-elles bien parler encore, pour réjouir le cœur d'un pauvre pèlerin ?

– Est-ce que vous n'avez pas de guide ? demanda la veuve après un moment de silence.

– Je n'en ai pas d'autre que celui-ci (et il levait son bâton vers le soleil), et quelquefois la nuit un astre plus doux pour diriger mes pas ; mais en ce moment il se repose.

– Est-ce que vous venez de faire un long voyage ?

– Bien long et bien fatigant, répondit-il en secouant la tête ; fatigant, on ne peut plus. Tiens ! je viens de heurter avec mon bâton la margelle de votre puits... Faites-moi donc le plaisir de me donner un verre d'eau, madame ?

– Pourquoi m'appeler madame ? répliqua-t-elle. Je ne suis pas plus riche que vous.

– C'est que vous avez la parole douce et distinguée, voilà pourquoi ; la bure ou la soie sont tout un pour moi, quand je ne peux les toucher. Je ne puis pas juger les gens à leur mise.

– Tournez par ici, dit Barnabé, qui était sorti du jardin à sa rencontre. Donnez-moi la main. Vous êtes donc aveugle, et toujours dans l'obscurité, hein ? N'avez-vous pas peur de l'obscurité ? Est-ce que vous n'y voyez pas un tas de figures qui marmottent je ne sais quoi en faisant des grimaces ?

– Hélas ! répliqua l'autre, je n'y vois rien du tout. Que je veille ou que je dorme, jamais rien. »

Barnabé regarda ses yeux avec curiosité ; il les toucha da ses doigts, comme aurait pu le faire un enfant indiscret, en le conduisant à la maison.

« Si vous venez de si loin, dit la veuve allant au-devant de lui à la porte, comment avez-vous pu trouver votre chemin tout le long de la route ?

– J'ai toujours entendu dire que le temps et le besoin sont de grands maîtres : ce sont bien les meilleurs, dit l'aveugle en s'asseyant sur la chaise vers laquelle l'avait conduit Barnabé, et posant son bâton et son chapeau à terre sur le carreau. Mais, c'est égal, puissiez-vous, vous et votre fils, vous passer de leurs leçons ! Ce sont de rudes maîtres.

– Avec tout cela, vous vous êtes écarté de la route ? dit la veuve d'un ton de compassion.

– Cela se peut bien, cela se peut bien, reprit-il avec un soupir, et cependant aussi avec une espèce de sourire dans ses traits. C’est très probable. Les poteaux et les bornes militaires ne me disent rien, vous comprenez, je ne vous en suis que plus

obligé de me procurer une chaise pour me reposer, et un verre d'eau pour me rafraîchir. »

En même temps il leva le pot à l'eau vers sa bouche. C'était de belle et bonne eau, bien claire, bien fraîche, bien appétissante ; mais avec tout cela il fallait qu'il ne la trouvât pas à son goût, ou qu'il n'eût pas bien soif, car il ne fit qu'y tremper ses lèvres et remit le pot sur la table.

Il portait, suspendue à une longue courroie autour de son cou, une espèce de sacoche ou de bissac à mettre de la nourriture. La veuve plaça devant lui un morceau de pain et du fromage ; mais il la remercia en disant que, grâce à quelques âmes charitables, il avait déjeuné le matin, et qu'il n'avait plus faim. Après cette réponse, il ouvrit son bissac pour y prendre quelques pence, la seule chose qu'il parût y avoir dedans.

« Voulez-vous bien me permettre de vous demander, dit-il en se tournant du côté où Barnabé se tenait, les yeux fixés sur lui, à vous qui n'êtes pas privé du don précieux de la vue, si vous ne voudriez pas aller m'acheter avec cela un peu de pain pour me soutenir en route. Que Dieu répande ses bénédictions sur les jeunes pieds qui vont se déranger pour venir en aide à la misère d'un pauvre aveugle ! »

Barnabé regarda sa mère, qui lui fit signe qu'il pouvait accepter la commission, et le voilà parti dans son empressement charitable. L'aveugle, sur son siège, écouta d'un air attentif jusqu'à ce que la veuve ne pût plus entendre les pas de son fils déjà loin, et changeant brusquement de ton :

« Voyez-vous, la veuve, il y a bien des espèces d'aveuglement, il y a l'aveuglement conjugal, madame ; celui-là, vous avez pu l'observer par vous-même dans le cours de votre propre expérience et c'est un aveuglement à peu près volontaire, qui se met lui-même la bandeau sur les yeux. Il y a l'aveuglement de

parti, madame, et des hommes d'État : celui-là ressemble à celui d'un taureau furieux au milieu d'un régiment de soldats en uniforme rouge. Il y a la confiance aveugle de la jeunesse, qui ressemble à l'aveuglement des petits chatons dont les yeux ne se sont pas encore ouverts à la lumière. Il y a encore cet aveuglement physique, madame, dont je suis, bien malgré moi, un trop illustre exemple. Enfin, madame, il y a cet aveuglement de l'intelligence dont nous avons un échantillon dans cet intéressant jeune homme, votre fils, et qui, malgré quelques lueurs, quelques éclairs lucides, ne peut pas inspirer plus de confiance que des ténèbres absolues. Voilà pourquoi, madame, j'ai pris la liberté de le tenir à l'écart un bout de temps pendant que je vais avoir avec vous un petit entretien ; et, comme cette précaution ne peut que faire honneur à la délicatesse de mes sentiments envers vous, je suis sûr, madame, que vous voudrez bien m'excuser. »

Après avoir prononcé ce discours avec des manières élégantes et dégagées, il tira de dessous sa blouse une bouteille de grès plate, la déboucha, et, tenant le bouchon entre ses dents, modifia d'une manière sensible le liquide du pot à l'eau par une infusion plantureuse du breuvage de son cru. Il eut la politesse de le vider à la santé de la veuve et des dames en général ; puis, le déposant vide, il fit claquer ses lèvres avec une jouissance manifeste.

« Je suis, madame, un citoyen cosmopolite, dit l'aveugle en rebouchant son flacon, et, si j'ai l'air de me conduire franchement, comme vous voyez, en voilà la raison. Vous vous demandez qui je peux être, madame, et ce que je viens faire ici. Je n'ai pas besoin de mes yeux pour lire cela dans les vôtres ; il me suffit de l'expérience que j'ai de la nature humaine pour connaître tous les mouvements de votre âme, comme si je les voyais écrits dans vos traits féminins. Je vais satisfaire immédiatement votre curiosité, madame, immédiatement. »

Là-dessus, il donna une tape sur le plat de sa bouteille, la remit en place sous sa blouse, passa les jambes l'une sur l'autre, se croisa les bras et s'installa bien dans sa chaise, avant de procéder à ses explications.

Ce changement de manières avait été si soudain et si inattendu ; l'astuce et l'audace de sa conduite faisaient un tel contraste avec son infirmité (car nous sommes accoutumés à voir, chez ceux qui ont perdu l'usage de quelque sens, ce vide rempli par je ne sais quoi de divin), et cette métamorphose inspirait de telles craintes à celle qui en était témoin, qu'il lui fut impossible de prononcer un mot. Le visiteur, après avoir attendu une réflexion ou une réponse, voyant qu'il attendait vainement, reprit :

« Madame, je m'appelle Stagg. Un de mes amis, qui a passé ces cinq dernières années à espérer l'honneur d'un rendez-vous avec vous, m'a chargé de venir vous rendre visite. Je serais bien aise de vous dire dans le tuyau de l'oreille le nom de ce gentleman… Tudieu ! madame, êtes-vous sourde ? Vous n'entendez donc pas que je vous dis que je serais bien aise de vous glisser le nom de mon ami dans le tuyau de l'oreille ?

– Vous n'avez que faire de répéter ce que vous venez de dire, répondit la veuve avec un gémissement étouffé ; je ne sais que trop de quelle part vous venez.

– Mais, aussi vrai que je suis un homme d'honneur, madame, dit l'aveugle en se frappant sur la poitrine, et dont il n'y a pas à discuter les pouvoirs confidentiels, je vous demande la permission de vous répéter que je veux absolument vous dire le nom du gentleman. Bien ! bien ! ajouta-t-il, comme s'il voyait avec son ouïe subtile jusqu'au mouvement des mains de la veuve repoussant cette confidence. Je ne vous le dirai pas tout haut. Avec votre permission, madame, je désire la faveur de vous le dire tout bas. »

Elle s'approcha de lui et se baissa. Il lui murmura un nom dans l'oreille, et alors elle se tordit les mains et se promena de long en large dans la chambre, comme une femme au désespoir. L'aveugle, avec un calme parfait, fit une nouvelle exhibition de sa bouteille, se versa un autre grog à plein verre, leva le coude comme tout à l'heure, et, sirotant à petits coups, la suivit du visage en silence.

« Vous n'avez pas la conversation prompte, la veuve, dit-il, pendant un petit intervalle qu'il mit entre deux gorgées. Est-ce que vous voulez que nous en parlions devant votre fils ?

– Que voulez-vous de moi ? répondit-elle. Que demandez-vous ?

– Nous sommes pauvres, la veuve ; nous sommes pauvres, répliqua-t-il en étendant sa main droite et en se frottant le pouce dans la paume de la main.

– Pauvres ! s'écria-t-elle. Et moi, qu'est-ce que je suis donc ?

– Les comparaisons sont toujours odieuses, dit l'aveugle. Je n'en sais rien ; ça ne me fait rien ; ça ne me fait rien. Ce que je sais, c’est que nous sommes pauvres. Les affaires de mon ami ne sont pas brillantes ; les miennes non plus. Il nous faut nos droits ou un dédommagement. D'ailleurs, vous savez tout cela aussi bien que moi ; à quoi bon tant de paroles ? »

Elle recommença à se promener d'un air terrifié, de long en large dans la chambre. À la fin, s'arrêtant brusquement devant lui :

« Est-ce qu'il est près d'ici ? demanda-t-elle.

– Oui, tout près.

– Alors je suis perdue.

– Perdue, la veuve ! dit l'aveugle avec calme. Au contraire ; dites donc plutôt retrouvée. Voulez-vous que je l'appelle ?

– Pour rien au monde, répondit-elle en frissonnant.

– Très bien, répliqua-t-il en croisant de nouveau ses jambes, car il avait fait mine de se lever pour aller à la porte. Comme vous voudrez, la veuve ; sa présence n'est pas nécessaire, que je sache. Mais enfin, lui et moi, il faut bien que nous vivions. On ne peut pas vivre sans boire ni manger. On ne peut pas boire et manger sans avoir de l'argent… Je n'ai pas besoin de vous en dire davantage.

– Vous ne savez donc pas, reprit-elle, que je ne vis moi-même que de privations ? Il faut que vous l'ignoriez apparemment. Si vous aviez des yeux et que vous pussiez les promener autour de vous dans ce pauvre réduit, vous auriez pitié de moi. Ah ! mon ami, que votre propre affliction attendrisse aussi votre cœur en notre faveur et lui donne quelque sympathie pour ma misère ! »

L'aveugle fit claquer ses doigts et répondit : « Vous n'êtes pas dans la question, madame, vous n'êtes pas dans la question. J'ai le cœur le plus tendre du monde, mais ça ne suffit pas pour vivre. Au contraire, je connais bien des gentlemen qui n'en vivent pas plus mal pour avoir la tête dure, mais qui ne feraient pas grand'chose d'un cœur tendre. Écoutez. Il s'agit ici d'une affaire qui n'a rien à voir avec les sympathies et le sentiment. En ma qualité d'ami commun, je désire arranger les choses d'une manière satisfaisante, si c'est possible, et c'est possible. Si vous êtes pauvre comme vous dites à présent, c'est que vous le voulez bien. Vous avez des amis qui ne vous laisseraient pas dans le

besoin s'ils le savaient. Mon ami, à moi, est dans une position plus gênée et plus misérable qu'on ne peut croire, et, comme vous êtes l'un et l'autre les anneaux d'une même chaîne, il est tout naturel que ce soit de votre côté qu'il se tourne pour obtenir aide et assistance. Il a partagé longtemps mon logis et ma table : car, je vous le disais tout à l'heure, j'ai le défaut d'avoir le cœur tendre, et je ne puis m'empêcher, comme ami, de trouver qu'il a tout à fait raison de s'adresser à vous. Vous avez toujours eu un abri sur votre tête ; lui, il a toujours erré sans asile. Vous avez votre fils pour vous aider et vous consoler ; lui, il n'a personne. Il ne faut pas que tous les avantages soient du même côté. Puisque vous êtes embarqués dans le même bateau, il faut vous partager le lest avec plus d'équité. »

Elle allait prendre la parole, lorsqu'il l'en empêcha pour continuer :

« Le seul moyen de le faire, c'est de boursicoter pour moi et mon ami ; et c'est le conseil que je voulais vous donner. Il ne vous en veut pas, à ce que je peux croire, madame ; bien loin de là : car, malgré la dureté avec laquelle vous l'avez traité plus d'une fois, en le mettant pour ainsi dire à la porte, il a tant d'égards pour vous, je pense, que, même dans le cas où vous tromperiez aujourd'hui son attente, il consentirait à se charger de votre fils pour en faire un homme. »

Il prononça ces derniers mots avec une expression particulière et se tut pour en voir l'effet. La pauvre veuve ne répondit que par des larmes.

« C'est un garçon, dit l'aveugle d'un air réfléchi, qui paraît avoir des dispositions : on pourra en faire quelque chose. Il a l'air assez disposé, d'après ce que j'ai entendu ce soir de sa conversation avec vous, à essayer de changer un peu l'uniformité de la vie qu'il mène ici... Mais ce n'est pas tout ça. Mon ami a un besoin pressant de vingt livres sterling. Puisque vous refusez

une pension pour vous, vous pouvez bien faire ça pour lui. Il serait désagréable de vous exposer à voir troubler la paix de votre maison. Vous avez l'air d'être bien ici, et il faut faire un petit sacrifice pour y rester tranquillement. Vingt livres, la veuve, ce n'est pas le diable. Vous savez bien où vous procurer ça, quand vous voudrez : un petit mot à la poste et tout est dit… vous avez vos vingt livres. »

Elle allait encore lui répondre, lorsqu'il l'arrêta de nouveau pour lui dire :

« Ne vous pressez pas trop de me donner votre réponse : vous pourriez vous en repentir. Pensez-y un peu. Vingt livres… prises dans la poche d'un autre… ce n'est pas difficile. Songez à tout ça. Je ne suis pas si pressé. Voici la nuit qui arrive, et, si vous ne me donnez pas à coucher ici, je n'irai toujours pas loin. Vingt livres ! je vous donne vingt minutes pour y réfléchir, madame, une guinée à la minute, c'est bien joli. En attendant, je vais prendre un peu l'air, qui est très pur et très agréable dans ce pays. »

En même temps, il prit à tâtons le chemin de la porte, emportant avec lui sa chaise. Puis s'asseyant sous un chèvrefeuille touffu, et étendant ses jambes en travers de la porte pour que personne ne pût entrer ni sortir sans qu'il en eût connaissance, il tira de sa poche une pipe, une pierre à fusil, un briquet et de l'amadou, et se mit à fumer. La soirée était charmante ; c'était dans la saison où le crépuscule est la plus jolie chose du monde. De temps en temps il s'arrêtait pour laisser la fumée de sa pipe monter lentement en spirales dans l'air, et pour renifler le parfum délicieux des fleurs. Il était là si à son aise ! il était comme chez lui : on aurait cru qu'il n'en avait pas bougé de sa vie ; et il attendait en maître de céans la réponse de la veuve et le retour de Barnabé.

CHAPITRE IV.

Quand Barnabé revint avec le pain demandé, la vue du bon vieux pèlerin fumant sa pipe et se mettant à son aise avec si peu de cérémonie, parut lui causer, même à lui, beaucoup de surprise, surtout lorsqu'il vit ce digne et pieux personnage, au lieu de serrer précieusement et avec soin son pain dans son bissac, le repousser négligemment sur la table, et tirer sa bouteille en l'invitant à s'asseoir pour boire un coup avec lui.

« Car, dit-il, je ne m'embarque jamais sans biscuit, comme vous voyez. Goûtez-moi ça. Est-ce bon ? »

Les yeux de Barnabé en pleuraient et il toussait comme un malheureux, tant le grog était fort, ce qui ne l'empêcha pas de répondre que c'était excellent.

« Encore une goutte, dit l'aveugle ; n'ayez pas peur, vous n'en prenez pas comme cela tous les jours.

– Tous les jours, cria Barnabé, dites donc jamais !

– Vous êtes trop pauvre, reprit l'autre avec un soupir. Voilà le mal. Votre mère, la pauvre femme, serait plus heureuse si elle était plus riche, Barnabé.

– Tiens ! comme cela se trouve ! C'est justement ce que je lui disais quand vous êtes venu ce soir, en voyant tout l'or qui brillait au ciel, dit Barnabé rapprochant sa chaise, et regardant attentivement l'aveugle en face. Dites-moi donc. N'y aurait-il pas quelque moyen de devenir riche, que je pourrais apprendre ?

– Quelque moyen ? il y en a cent.

– Vraiment ? Comme vous dites ça ! Eh bien ! quels sont-ils ?... ne vous tourmentez pas, mère, c'est pour vous que je fais cette question, ce n'est pas pour moi... quand je vous dis que c'est pour vous... Quels sont-ils, voyons ? »

L'aveugle tourna sa face, où perçait un sourire de joie triomphante, du côté où la veuve se tenait en grand émoi.

« Mais, répondit-il, mon bon ami, ça ne se trouve pas comme ça à rester le derrière sur sa chaise.

– Sur sa chaise ! cria Barnabé s'étirant les manches ; ce n'est toujours pas moi que vous voulez dire ; ou bien vous vous trompez joliment, moi qui suis souvent à courir avant le lever du soleil, pour ne rentrer à la maison qu'à la nuit. Vous me trouveriez dans les bois avant que le soleil en ait chassé l'ombre, et j'y suis bien des fois encore après que la lune brille au ciel, et regarde à travers les branches pour voir l'autre lune qui demeure dans l'eau. En allant à droite, à gauche, je cherche bien à trouver, dans l'herbe et dans la mousse, s'il n'y a pas quelqu'une de ces pièces de monnaie pour lesquelles elle se donne tant de mal à travailler et verse tant de larmes. Et, quand je suis couché à l'ombre, où je m'endors, c'est encore pour en rêver... Je rêve que j'en déterre des tas, que j'en vois des cachettes dans les broussailles, que je les vois étinceler dans le feuillage, comme des gouttes de rosée. Mais, avec tout cela, je n'en trouve jamais. Dites-moi donc où il y en a. Fallût-il un an pour y aller, j'y vais ; parce que je sais bien comme vous qu’elle serait plus heureuse si elle m’en voyait revenir chargé. Parlez donc, je vous écoute, dussé-je vous prêter l'oreille toute la nuit. »

L'aveugle passa légèrement sa main sur toute la personne du pauvre diable ; et, voyant qu'il avait les coudes plantés sur la

table, le menton appuyé sur ses deux mains, qu'il se penchait avidement en avant, montrant dans toute son attitude l'intérêt et l'impatience dont il était animé, il s'arrêta une minute avant de lui répondre, pour laisser la veuve considérer la chose à loisir.

« C'est dans le monde, mon brave Barnabé, c'est dans les joyeux amusements du monde : ce n'est pas dans des endroits solitaires comme ceux où vous passez votre temps ; c'est dans les foules, au milieu du bruit et du tapage.

– Bravo ! bravo ! cria Barnabé, en se frottant les mains, à la bonne heure ! voilà ce que j'aime. Et Grip aussi. Voilà ce qu'il nous faut à tous les deux. Bravo !

– Dans les endroits, continua l'autre, comme il en faut à un jeune gars qui aime sa mère et qui peut faire là pour elle, et pour lui par-dessus le marché, en moins d'un mois, ce qu'il ne ferait pas ici dans toute sa vie… c’est-à-dire avec un ami, vous comprenez, pour lui donner de bons conseils.

– Vous entendez, mère ? cria Barnabé, se retournant vers elle avec délice. Et puis maintenant venez donc me dire qu'il ne vaut pas seulement la peine qu'on le ramasse, quand même il serait là reluisant à nos pieds ! Et pourquoi donc alors le recherchons-nous tant à présent, que, pour en avoir un peu, nous nous tuons de travail du matin jusqu'au soir ?

– Certainement, dit l'aveugle, certainement… La veuve, n'avez-vous pas encore votre réponse prête ? Est-ce que, ajouta-t-il tout bas, vous n'êtes pas encore décidée ?

– Je veux vous dire un mot… à part.

– Mettez votre main sur ma manche, dit Stagg se levant de table, et je vous suivrai où vous voudrez. Courage, mon brave

Barnabé ! Nous reparlerons de ça. J'ai un caprice pour vous. Attendez-moi là un peu, je vais revenir… Allons, la veuve ! »

Elle le mena à la porte, puis dans le petit jardin, où ils s'arrêtèrent.

« Il a bien choisi son commissionnaire, dit-elle à demi-voix ; vous êtes bien l'homme qu'il faut pour représenter celui qui vous envoie.

– Je lui dirai cela de votre part, répondit Stagg. Comme il a beaucoup de considération pour vous, l'éloge que vous voulez bien faire de moi ne pourra que me relever dans son estime. Mais il nous faut nos droits, la veuve.

– Des droits ! savez-vous qu'un seul mot de moi… ?

– Pourquoi ne continuez-vous pas ? répliqua l'aveugle avec calme, après un long silence. Est-ce que vous croyez que je ne sais pas bien qu'un mot de vous suffirait pour faire faire à mon ami le dernier pas de danse qu'il pût jamais faire dans ce monde ? Que si, que je le sais bien. Eh bien, après ? ne sais-je pas bien aussi que ce mot-là, vous ne le direz jamais, la veuve ?

– Vous croyez ça ?

– Si je le crois ! j'en suis si sûr que je ne veux pas seulement que nous perdions notre temps à discuter cette question. Je vous répète qu'il nous faut nos droits, ou un dédommagement. Ne vous écartez pas de là, ou je retourne à mon jeune ami, car ce garçon-là m'intéresse, et j'ai envie de le mettre en bon chemin pour faire fortune. Bah ! je sais bien ce que vous allez dire, ajouta-t-il bien vite ; vous n'avez pas besoin de m'en parler, vous me l'avez déjà fait entendre. Vous voulez me demander si je ne devrais pas avoir pitié de vous, parce que je suis aveugle. Eh bien ! non. Faut-il, parce que je ne vois pas, que vous vous imaginiez

que je dois mieux valoir que ceux qui voient ? Et de quel droit ? Ne semble-t-il pas que la main de Dieu se manifeste plutôt à me priver de mes yeux qu'à vous laisser les vôtres ? Voilà bien votre jargon, à vous autres ! Oh ! quelle horreur ! c'est un aveugle et il a volé ; ou bien il a menti ; ou bien il a filouté. Voyez un peu la belle histoire ! Parce qu'il n'a pour vivre que les liards que vous lui jetez dans sa sébile, le long des rues, il est bien plus coupable que vous qui pouvez voir, travailler, vivre enfin indépendants de la charité d'autrui. Le diable soit de vous ! Parce que vous avez vos cinq sens, vous pouvez être aussi vicieux que vous voulez. Parce que nous n'en avons que quatre, et qu'il nous manque le plus précieux de tous, il faut que nous vivions bien moralement de notre infirmité. Voilà la justice et la charité du riche pour le pauvre, comme on l'entend par tout le monde ! »

Il s'arrêta là-dessus un moment, et entendant sonner da l'argent dans la main de la veuve :

« Bon, s'écria-t-il, reprenant tout de suite son air posé, voilà qui peut arranger les affaires. Est-ce la somme, dites-moi, la veuve ?

– Je veux d'abord que vous répondiez à une question. Vous dites qu'il est près d'ici. Est-ce qu'il a quitté Londres ?

– S'il est près d'ici, la veuve, vous comprenez qu'il faut qu'il ait quitté Londres.

– Oui, mais, je veux dire, est-ce pour de bon ? Vous savez bien.

– Oui, ma foi ! c'est pour de bon. La vérité est que, s'il y était resté plus longtemps, cela pouvait avoir pour lui des conséquences désagréables. C'est la raison qui lui a fait quitter Londres.

– Écoutez, dit la veuve, faisant sonner des pièces de monnaie sur le banc près duquel ils étaient ; comptez.

– Six, dit l'aveugle en les écoutant attentivement à mesure. Comment ! pas davantage ?

– C'est l'épargne de cinq années. Six guinées. »

Il prit une des pièces dans sa main, la tâta soigneusement, la mit dans ses dents, la fit sonner sur le banc, et invita la veuve à continuer.

« Ces guinées-là, je les ai amassées sou par sou, pour les cas de maladie, ou dans la prévision de la mort qui pourrait m'enlever à mon fils. C'est le prix de cinq années de faim, de veilles et de travail. Si vous êtes disposé à les prendre, prenez-les, mais à la condition que vous quitterez la maison à l'instant, et que vous ne rentrerez plus dans cette chambre où mon fils est assis à vous attendre.

– Six guinées ! dit l'aveugle, secouant la tête ; il est vrai qu'elles sont de poids et de bon aloi, mais ce n'est pas les vingt guinées que je vous demande, la veuve ; nous sommes loin de compte.

– Vous savez bien que, pour une somme pareille, il faut que j'écrive loin d'ici. Envoyer une lettre, recevoir la réponse tout cela demande du temps.

– Deux jours, peut-être ? dit Stagg.

– Davantage.

– Quatre jours ?

– Huit jours. Revenez d'aujourd'hui en huit, à la même heure ; mais pas ici : vous m'attendrez au coin de la ruelle.

– Et par conséquent, dit l'aveugle d'un air rusé, je suis sûr de vous retrouver encore ici ?

– Où voulez-vous que j'aille chercher un asile ailleurs ? N'êtes-vous pas encore content, après m'avoir réduite à la mendicité et m'avoir dépouillée du petit trésor si chèrement amassé, que je sacrifie, en ce moment, pour pouvoir au moins rester chez moi ?

– Hum ! dit l'aveugle après quelques moments de réflexion : mettez-moi la face tournée du côté que vous dites, et juste dans le chemin. Suis-je bien là ?

– Vous y êtes.

– Eh bien ! d'aujourd'hui en huit au coucher du soleil. N'oubliez pas le garçon qui est là dedans. Quant à présent, bonsoir ! »

Elle ne lui fit pas de réponse, et il n'en attendait pas. Il s'en alla lentement, retournant de temps en temps la tête, et s'arrêtant pour écouter, comme s'il était curieux de savoir s'il n'y avait pas quelqu'un par là qui l'observât. Les ombres de la nuit s'épaississaient rapidement ; il fut bientôt perdu dans leur obscurité. Cependant, ce ne fut qu'après avoir traversé la ruelle, d'un bout à l'autre, et s'être assurée qu'il était parti, qu'elle rentra dans sa cabane et se dépêcha de barrer la porte et la fenêtre.

« Mère, dit Barnabé, qu'est-ce que vous faites donc ? Où est l'aveugle ?

– Il est parti.

– Parti ! cria-t-il en sursaut. Je voulais encore lui parler. Par où est-il allé ?

– Je ne sais pas, répondit-elle en le prenant à bras-le-corps. Il ne faut pas sortir ce soir : il y a des revenants et des rêves dehors.

– Ah ! dit Barnabé, frissonnant tout bas.

– Il ne fait pas bon à bouger d'ici ce soir, et demain nous quittons la place.

– Quelle place ? Cette cabane… avec le petit jardin, mère ?

– Oui, demain matin au lever du soleil. Il nous faut aller à Londres ; tâcher de nous perdre dans cette grande cohue : on nous suivrait à la trace dans toute autre ville : et puis, après cela, nous nous remettrons en route pour aller chercher quelque nouveau gîte. »

Il ne fallait pas grands efforts de persuasion pour réconcilier Barnabé avec l'idée d'un changement. Au premier moment il était fou de joie : le moment d'après il était accablé de chagrin, en songeant qu'il allait se séparer de ses amis les chiens. Le moment d'après, il était plus enchanté que jamais ; puis il frissonnait à l'idée que sa mère lui avait parlé de revenants pour l'empêcher de sortir ce soir, et rien n'égalait sa terreur et la singularité de ses questions. À la fin, grâce à la mobilité de ses sentiments, il surmonta sa peur, et se couchant tout habillé, pour être plus tôt prêt le lendemain, il s'endormit bientôt devant le triste feu de tourbe.

La mère ne ferma pas l'œil ; elle resta près de lui à veiller. Chaque souffle de vent qu'elle entendait au dehors retentissait à ses oreilles comme ce pas redouté qu'elle connaissait si bien à sa porte, ou comme cette main scélérate posée sur le loquet ; cette

nuit calme de l'été fut pour elle une nuit d'horreur. Enfin, Dieu merci ! le jour parut. Quand elle eut fini les petits préparatifs nécessaires pour son voyage, et fait à genoux sa prière avec bien des larmes, elle éveilla Barnabé qui, au premier appel, sauta gaiement sur ses pieds.

Son paquet d'habillements n'était pas bien lourd à porter, et Grip était plutôt un plaisir qu'une gêne. Au moment où le soleil darda sur la terre ses premiers rayons, ils fermèrent la porte de leur maison désormais abandonnée, et partirent. Le ciel était bleu et clair. L'air était frais et chargé de doux parfums. Barnabé, les yeux en l'air, riait à gorge déployée.

Mais, comme c'était un des jours qu'il avait l'habitude de consacrer à ses grandes excursions, un des chiens, le plus laid de tous, vint d'un bond à ses pieds et se mit à sauter autour de lui en signe de joie. Quand il fallut faire la grosse voix pour le faire retourner chez lui, cela coûta beaucoup à Barnabé. Le chien battit en retraite, reculant d'un air moitié incrédule, moitié suppliant ; puis, après avoir reculé quelques pas, il s'arrêta.

C'était le dernier appel d'un vieux camarade, d'un ami fidèle… repoussé désormais. Barnabé ne put supporter cette idée, et, quand il fit de la main, en secouant sa tête, à son compagnon de plaisir et de promenade, le dernier signe d'adieu pour le renvoyer chez lui, il éclata en un torrent de larmes.

« Ah ! ma mère, ma mère, comme il va avoir du chagrin, quand il viendra gratter à la porte et qu'il la trouvera toujours fermée ! »

Il n'était pas le seul à penser au logis ; elle-même, on voyait bien à ses yeux noyés dans les pleurs, qu'elle ne pouvait pas l'oublier ; d'ailleurs elle ne l'aurait pas voulu, ni pour lui, ni pour elle, quand on lui aurait donné tout l'or du monde.

CHAPITRE V.

Dans le catalogue des grâces inépuisables que le ciel a faites à l'homme, celle qui doit occuper la première place, c'est, sans contredit, la faculté que nous avons de trouver quelques germes de consolation dans nos plus rudes épreuves : et ce n'est pas seulement parce qu'elle nous ranime et nous soutient quand nous avons le plus besoin de secours ; mais c'est aussi parce que, dans cette source de consolations, il y a quelque chose, à ce que nous pouvons croire, qui émane de l'esprit divin ; quelque chose de cette bonté suprême qui démêle au milieu de nos fautes une qualité qui les rachète, quelque chose que, même dans notre chute, nous partageons avec les anges ; qui remonte au bon vieux temps où ils parcouraient la terre, et que, en partant, ils ont laissée derrière eux, par pitié pour nous.

Que de fois, pendant leur voyage, la veuve se rappela, d'un cœur reconnaissant, que, si Barnabé était si gai et si aimant, il le devait surtout à l'infirmité de son esprit ! Que de fois elle se répétait que, sans cela, il aurait été triste, morose, dur, éloigné d'elle, qui sait ? méchant et cruel, peut-être ! Que de fois elle trouva une consolation dans la force de son fils, une espérance dans la simplicité de sa nature ! Le monde était pour lui un monde de bonheur. Il n'y avait pas un arbre, une plante, une fleur, un oiseau, une bête, un faible insecte déposé sur l'herbe par le souffle de la brise d'été, qui ne fût un plaisir pour lui ; et le plaisir de son fils était aussi le sien. Dans les conditions de sa vie, que de fils plus sensés auraient été pour elle un sujet de chagrin, pendant que ce pauvre idiot, avec la faiblesse de son esprit, remplissait le cœur de sa mère d'un sentiment de reconnaissance et d'amour ! Leur bourse était bien légère : mais la veuve avait retenu pour elle une guinée du petit trésor qu'elle

avait compté dans la main de l'aveugle ; avec quelques pence qu'elle avait ramassés d'ailleurs, cela valait, pour leurs habitudes frugales, une bonne somme à la banque. Ils avaient, de plus, Grip avec eux ; et souvent, quand il aurait fallu changer la guinée, ils n'avaient qu'à lui faire donner une représentation à la porte de quelque cabaret, ou sur la place d'un village, ou devant quelque maison de campagne, pour obtenir du caquet amusant de l'oiseau quelque secours, qu'ils n'auraient pas obtenu de la charité des gens.

Un jour, car ils avançaient lentement, et, malgré les carrioles et les charrettes où on voulait bien les recevoir quelquefois un bout de chemin, ils furent près d'une semaine en voyage, Barnabé, le corbeau sur l'épaule, et marchant devant sa mère, demanda la permission au concierge d'aller seulement jusqu'à un château sur la route, au bout de l'avenue, pour montrer son oiseau. Le brave concierge avait bonne envie de lui en accorder la permission, et s'y disposait sans doute, quand un gros gentleman, un fouet de chasse à la main, et la figure animée comme s'il avait bu un bon coup le matin, vint à cheval à la grille, en jurant et tempêtant plus qu'il n'était nécessaire pour se la faire ouvrir à l'instant.

« Avec qui donc êtes-vous là ? dit-il tout en colère au concierge, qui lui ouvrait la grille à deux battants en lui ôtant son chapeau. Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ? hein ? Vous êtes une mendiante, n'est-ce pas, la femme ? »

La veuve répondit, avec une humble révérence, qu'ils étaient de pauvres voyageurs.

« Des coureurs, dit le gentleman, des vagabonds. Vous avez donc envie que je vous fasse faire connaissance avec le violon, hein ? le violon, le billot et le fouet ? d'où venez-vous ? »

Elle, d'un ton timide, en le voyant rouge de fureur et en entendant sa grosse voix, le pria de ne pas se fâcher, car ils ne faisaient pas de mal et allaient se remettre en route sur-le-champ.

« Ah ! voyez-vous ça ? vous croyez que nous allons laisser rôder des vagabonds par ici ? Je sais bien ce que vous venez faire. Vous venez voir s'il n'y a pas du linge qui sèche sur les haies, ou quelque poulet égaré sur les chemins. Hein ? Qu'est-ce que tu as là dans ton panier, grand fainéant ?

– Grip, Grip, Grip, Grip le malin, Grip le savant, Grip l'habile homme, Grip, Grip, Grip, cria le corbeau, que Barnabé s'était empressé de renfermer à l'approche du monsieur en colère. Je suis un démon, je suis un démon. N'aie pas peur, mon garçon. Hourra ! coa, coa, coa. Polly, mets sur le feu la bouilloire, nous allons prendre le thé.

– Sors-moi cette vermine, drôle, dit le gentleman, que je la voie. »

Barnabé, sur une invitation si gracieuse, prit son oiseau avec crainte et tremblement, et le posa à terre. Grip ne se sentit pas plutôt libre qu'il déboucha au moins cinquante bouteilles à la file et se mit à danser, regardant en même temps le gentleman avec une insolence sans pareille, et tournant de côté sa tête en spirale, comme s'il avait juré de la démancher.

Les glouglous du bouchon parurent faire plus d'impression sur l'esprit du gentleman que le babil de l'oiseau, sans doute parce qu'ils répondaient mieux à ses habitudes et à ses goûts. Il voulut lui faire répéter cet exercice ; mais, malgré ses ordres péremptoires et les cajoleries de Barnabé, Grip resta sourd à la requête et garda un morne silence.

« Viens me l'amener, » dit le gentleman en montrant du doigt le château. Mais Grip, qui ne s'endormait pas, s'était douté

de la chose, et se mit à sauter devant eux, échappant à la poursuite de son maître ; il battait des ailes et criait en courant : « Marguerite, » afin d'annoncer à la cuisinière qu'il arrivait de la compagnie, pour laquelle elle ferait bien de préparer une petite collation.

Barnabé et sa mère, chacun de leur côté, accompagnaient le gentleman qui, du haut de son cheval, les regardait, de temps en temps, d'un œil fier et farouche, vociférant par-ci par-là quelque question dont Barnabé trouvait le ton si sévère que, dans son trouble, il n'y faisait point de réponse. Ce fut dans une occasion de ce genre que, voyant le gentleman disposé à le châtier à coups de fouet, la veuve prit la liberté de l'informer à voix basse, et la larme à l'œil, que son fils était imbécile.

« Tu es donc idiot, hein ? dit le gentleman en regardant Barnabé. Y a-t-il longtemps que tu es idiot ?

– La mère sait ça, dit timidement Barnabé. Moi je crois que je l'ai toujours été.

– C'est de naissance, dit la veuve.

– Je ne crois pas ça, dit le gentleman, je n'en crois pas un mot. C'est une excuse pour faire le paresseux. Il n'y a rien de bon comme le fouet pour guérir ça tout de suite. Je vous réponds qu'il ne me faudrait pas dix minutes pour lui faire passer cette maladie-là.

– Le ciel y a mis vingt-deux ans déjà, monsieur, sans y réussir, dit la veuve avec douceur.

– Alors, pourquoi ne le faites-vous pas enfermer ? Nous payons pourtant assez cher en province pour ces institutions-là, que Dieu confonde ! Mais c'est que vous aimez mieux le prome-

ner pour demander l'aumône, comme de raison. Oh ! je vous connais bien. »

Or, ce gentleman avait plusieurs petits surnoms d'amitié dans ses connaissances. Les uns l'appelaient « un gentilhomme campagnard de la bonne roche, » d'autres « un gentilhomme campagnard du bon temps, » d'autres « un Nemrod, » d'autres « un Anglais pur sang, », d'autres « un vrai John Bull ; » mais tous ils s'accordaient en un point : c'est que c'était bien dommage qu'il n'y en eût pas beaucoup comme lui, et que c'était là ce qui faisait que le pays marchait tous les jours à sa ruine. Il était juge de paix : il savait à peine écrire son nom lisiblement ; mais il avait des qualités de premier ordre. D'abord, il était très sévère pour les braconniers ; ensuite il n'y avait pas de meilleur tireur, de cavalier plus intrépide ; nul n'avait de meilleurs chevaux, de meilleurs chiens ; il mangeait de la viande, il buvait du vin comme personne ; il n'y avait pas, dans tout le comté, un homme comme lui pour se coucher tous les soirs plus aviné, sans qu'il y parût le lendemain matin. Il se connaissait en bêtes chevalines aussi bien qu'un vétérinaire ; il avait des connaissances en écurie, qui faisaient honte à son premier cocher. Il n'avait pas un porc dans ses étables qui pût se vanter d'être aussi glouton que son maître. Il n'avait pas un siège au Parlement en personne, mais il était extrêmement patriote, et menait ses gens au vote haut la main. C'était un des plus chauds partisans de l'Église et de l'État, et il n'aurait pas, au grand jamais, donné un bénéfice de son ressort à un curé qui n'aurait pas justifié de boire ses trois bouteilles à son repas, et de chasser le renard dans la perfection. Il n'avait aucune confiance dans l'honnêteté des pauvres gens qui avaient le malheur de savoir lire et écrire, et, dans le fond de l'âme, il n'avait pas encore pardonné à sa femme d'en savoir là-dessus plus long que lui. Bien entendu qu'il avait épousé cette dame pour cette bonne raison que ses amis appelaient « la bonne vieille raison anglaise, » à savoir que les deux propriétés se touchaient. Bref, si nous appelons Barna-

bé un idiot et Grip une créature de pur instinct animal, je ne sais plus trop comment qualifier notre gentilhomme.

Il poussa jusqu'à la porte d'une belle habitation où l'on montait par un perron ; au bas des marches se tenait un domestique pour prendre le cheval. Puis il les conduisit dans un grand vestibule qui, tout spacieux qu'il était, sentait encore les orgies de la veille. Des manteaux de cheval, des cravaches, des brides, des bottes à revers, des éperons, etc., étaient épars de tous côtés et composaient, avec quelques grands andouillets et des portraits de chevaux et de chiens, le principal embellissement de la pièce.

Il se jeta dans un grand fauteuil, qui, par parenthèse, lui servait souvent à ronfler, la nuit, quand il se trouvait que, ces jours-là, il avait été, selon ses admirateurs, plus beau gentilhomme campagnard encore que de coutume ; et il donna l'ordre au valet de dire à sa maîtresse de descendre ; et aussitôt on vit, un peu agitée, à ce qu'il semblait, par cet appel inaccoutumé, paraître une dame beaucoup plus jeune que lui, qui n'avait pas l'air d'être bien forte de santé, ni bien heureuse.

« Tenez ! vous qui n'aimez pas à suivre les chiens en bonne Anglaise, regardez-moi ça ; ça vous fera peut-être plus de plaisir. »

La dame sourit, s'assit à quelque distance de lui, et jeta sur Barnabé un regard de commisération.

« C'est un idiot, à ce que dit cette femme, remarqua le gentleman, en secouant la tête, quoique je ne croie pas ça.

– Est-ce que vous êtes sa mère ? demanda la dame.

– Oui, madame.

– Qu'est-ce que vous avez besoin de lui demander ça ? dit le gentleman en fourrant ses mains dans ses goussets ; vous savez bien qu'elle ne dira pas non. Il est probable que c'est un imbécile qu'elle aura loué à tant par jour. Là ! voyons ! faites-lui faire quelque chose. »

Cependant Grip avait retrouvé sa civilité : il voulut bien condescendre, à la prière de Barnabé, à répéter son vocabulaire et à exécuter toutes ses gentillesses avec le plus grand succès. Le tire-bouchon, glou et l'encouragement ordinaire : « N'aie pas peur, mon garçon, » amusèrent si bien le gentleman, qu'il demanda bis pour cette partie du rôle : mais Grip rentra dans son panier, et finit par refuser décidément d'ajouter un mot de plus. La dame aussi prit beaucoup de plaisir à l'entendre ; mais rien ne divertit son mari comme l'obstination de l'animal dans son refus : il en poussa des éclats de rire à faire trembler la maison, et demanda combien il valait.

Barnabé eut l'air de ne pas comprendre la question, et probablement il ne la comprenait pas.

« Son prix ? dit le gentleman, faisant sonner de l'argent dans son gousset. Qu'est-ce que vous en voulez ? Combien ?

– Il n'est pas à vendre, répondit Barnabé, se dépêchant de fermer le panier et d'en passer la courroie dans son col. Mère, allons-nous-en !

– Voyez-vous comme c'est un idiot, madame la savante ? dit le gentleman, jetant à sa femme un regard méprisant. Il n'est déjà pas si bête pour faire valoir sa marchandise. Et vous, la vieille, voyons ! Qu'est-ce que vous en voulez ?

– C'est le fidèle camarade de mon fils, dit la veuve ; il n'est pas à vendre, monsieur, je vous assure.

– Pas à vendre ! cria le gentleman, dix fois plus rouge, plus enroué, plus tapageur que jamais ; pas à vendre !

– Je vous assure que non, répondit-elle. Nous n'avons jamais eu l'idée de nous en séparer, monsieur ; c'est la vérité pure. »

Il allait évidemment faire quelque réplique violente, lorsque, ayant attrapé au passage quelques mots prononcés tout bas par sa femme, il se tourna vivement vers elle pour lui dire : « Hein ? quoi ?

– Je dis que nous ne pouvons pas les forcer à vendre leur oiseau s'ils ne veulent pas, répondit-elle d'une voix faible. S'ils préfèrent le garder…

– S'ils préfèrent le garder ! répéta-t-il après elle. Des gens comme ça, qui traînent dans le pays pour vagabonder et voler de toutes mains, préférer garder un oiseau, quand un propriétaire terrier, un juge de paix, demande à l'acheter ! Voilà une vieille femme qui a été à l'école ! c'est bien facile à voir. Ne me dites pas que non, cria-t-il de tous ses poumons à la veuve. Moi, je vous dis que si. »

La mère de Barnabé se reconnut coupable d'avoir été à l'école ; mais, disait-elle, il n'y avait pas de mal à ça.

« Pas de mal ! Non, pas de mal ! pas de mal à ça, vieille rebelle, pas le moindre mal. Si j'avais seulement ici mon greffier, je te ferais tâter du billot, ou je te fourrerais dans la geôle pour apprendre à rôder à droite, à gauche, à l'affût d'un tas de menus larcins, bohémienne que tu es. Ici, Simon, jetez-moi ces filous-là dehors, et qu'on les mette à la porte, par la grand'route. Ah ! vous ne voulez pas vendre cet oiseau, et vous venez mendier ici l'aumône ! S'ils ne détalent pas plus vite que ça, mettez-moi les chiens à leurs trousses. »

Ils n'attendirent pas leur reste et se mirent à se sauver en toute hâte, laissant le gentleman tempêter tout seul, car la pauvre dame s'était déjà retirée auparavant, et firent en vain tout ce qu'ils purent pour faire taire Grip, qui, excité par le bruit, déboucha des bouteilles tout le long de l'avenue, de quoi régaler une ville entière, apparemment pour se réjouir méchamment d'avoir été la cause de tout ce tapage. Ils étaient déjà presque arrivés à la loge du concierge, quand un autre domestique, sorti des massifs voisins, en faisant semblant de les presser de s'en aller, mit un écu dans la main de la veuve, en lui disant tout bas que c'était de la part de la dame, et ferma doucement sur eux la porte.

Quand la veuve s'arrêta avec son fils à la porte d'un cabaret, à quelques milles de là, et qu'elle entendit vanter par ses amis le caractère du juge de paix, en songeant à cet incident, elle ne put s'empêcher de penser qu'il faudrait peut-être quelque chose de plus qu'une capacité d'estomac remarquable et un goût prononcé pour les chenils et les écuries, pour former un parfait gentilhomme campagnard, ou un Anglais pur sang, ou un vrai John Bull, et que peut-être aussi c'était abuser de ces éloges que de les déshonorer ainsi dans l'application. Elle ne se doutait guère alors qu'une circonstance si futile dût avoir jamais quelque influence sur leur sort ; mais elle ne l'apprit que trop du temps et de l'expérience.

« Mère, dit Barnabé, pendant qu'ils étaient assis le lendemain sur un chariot qui devait les mener jusqu'à dix milles de la capitale, nous allons commencer, m'avez-vous dit, par aller à Londres ; y verrons-nous l'aveugle ? »

Elle allait lui répondre : « Dieu nous en garde ! » mais elle se retint et se contenta de lui dira : « Non, je ne crois pas. Pourquoi cette question ?

– C'est un homme d'esprit, dit Barnabé d'un air pensif ; je voudrais bien me retrouver encore avec lui. Qu'est-ce qu'il disait donc des foules ? Que l'or se trouvait dans les endroits où il y avait de la foule, et non pas parmi les arbres, ni dans des endroits si tranquilles ? Il avait l'air d'aimer ça ; et, comme il ne manque pas de foule à Londres, je crois bien que je le trouverai là.

– Mais, mon cher enfant, pourquoi donc tenez-vous tant à le voir ?

– Parce que, dit Barnabé en la regardant d'un air sérieux, il me parlait de l'or, qui est une chose bien précieuse, et que vous-même, vous avez beau dire, vous voudriez bien en avoir, j'en suis sûr. Et puis, il n'a fait que paraître et disparaître d'une manière si étrange ! Il m'a rappelé ces vieux bonshommes à tête grise, qui viennent quelquefois au pied de mon lit, la nuit, me dire un tas de choses que je ne puis plus me rappeler le lendemain, quand il fait jour. Il m'avait dit qu'il me reparlerait avant de partir : je ne sais pas pourquoi il ne m'a pas tenu parole.

– Mais, mon cher Barnabé, je croyais que vous ne pensiez jamais, auparavant, à être riche ou pauvre, et je vous ai toujours vu content comme vous étiez. »

Il se mit à rire en la priant de lui répéter ça. Puis il se mit à crier : « Hé ! hé !... oh ! oui ; » et recommença de rire. Mais bientôt il lui passa une autre chose par la tête, qui chassa ce sujet de son esprit, pour faire place elle-même à quelque autre rêve aussi fugitif.

Cependant il était évident, par ce qu'il venait de dire, et par sa persévérance à revenir plusieurs fois là-dessus dans le courant de la journée et encore le lendemain, que la visite de l'aveugle et surtout ses paroles s'étaient fortement emparées de son esprit. L'idée de la richesse lui était-elle vraiment venue, pour la

première fois, en regardant ce soir-là les nuages dotés dans le ciel, quoiqu'il eût eu souvent sous les yeux des images pareilles auparavant à l'horizon ? Ou bien était-ce leur vie misérable et pauvre qui, par contraste, lui avait, depuis longtemps, mis cette idée dans la tête ? Ou bien fallait-il croire, comme il le pensait, que c'était l'assentiment fortuit donné par l'aveugle à ces pensées, qu'il couvait dans son esprit qui l'avait décidé ? Serait-ce, enfin, qu'il avait été frappé davantage de cette circonstance, parce que c'était le premier aveugle avec lequel il avait jamais fait conversation ? C'était un mystère pour la mère. Elle fit tout ce qu'elle put pour obtenir quelque éclaircissement, mais ce fut en vain : il est probable que Barnabé lui-même ne s'en rendait pas compte.

Elle était très malheureuse de lui voir toucher cette corde ; mais tout ce qu'elle pouvait faire, c'était de l'amener doucement à quelque autre sujet pour chasser celui-là de son esprit. Quant à le mettre en garde contre leur visiteur, à montrer quelque crainte ou quelque soupçon à cet égard, elle craignait que ce ne fût plutôt le moyen de redoubler l'intérêt que lui portait déjà Barnabé, et de lui faire souhaiter davantage la rencontre après laquelle il soupirait ; elle espérait, en se plongeant dans la foule, échapper à la poursuite terrible qu'elle fuyait ; puis ensuite, en s'échappant de Londres avec précaution pour aller plus loin, elle voulait, si c'était possible, aller encore chercher une retraite inconnue où elle pût trouver la solitude et la paix.

À la fin, ils arrivèrent à la station où on devait les déposer, à dix milles de Londres, et y passèrent la nuit, après avoir fait marché avec un autre voiturier, moyennant peu de chose, pour se faire emmener le lendemain dans une carriole qui s'en retournait à vide, et qui devait partir à cinq heures du matin. Le voiturier fut exact, la route était bonne, sauf un peu de poussière que la chaleur et la sécheresse rendaient étouffante ; et, à sept heures du matin, le 2 juin 1780, qui était un vendredi, ils mirent pied à terre au bas du pont de Wesminster, prirent congé

de leur conducteur, et se trouvèrent seuls ensemble sur le pavé brûlant ; car la fraîcheur que la nuit répand sur ces carrefours populeux était déjà partie, et le soleil brillait dans tout son lustre.

CHAPITRE VI.

Ne sachant où aller après, et effarouchés par la foule de gens qui étaient déjà sur pied, ils s'assirent à l'écart dans une des retraites du pont pour se reposer. Ils s'aperçurent bientôt que le courant d'activité générale se portait tout entier d'un côté, et qu'il y avait un nombre infini de personnes qui traversaient la Tamise de la rive de Middlesex à celle de Surrey, avec une précipitation extraordinaire et dans un état d'excitation évident. Elles étaient, le plus souvent, réunies par petits pelotons de deux ou trois, ou même d'une demi-douzaine, se parlaient peu, quelquefois observaient un silence absolu, et suivaient leur route d'un pas pressé, comme des gens absorbés par un but unique et commun.

Barnabé et sa mère furent surpris de voir presque tous les hommes de ce grand rassemblement, qui passaient devant eux sans discontinuer, porter une cocarde bleue à leur chapeau, et ceux qui n'avaient pas cette décoration, passants inoffensifs, se montrer inquiets et chercher timidement à éviter l'attention et les attaques des autres, auxquels ils laissaient le haut du pavé, par voie de conciliation. C'était d'ailleurs assez naturel, vu l'infériorité de leur nombre : car ceux qui portaient des cocardes bleues étaient à ceux qui n'en portaient pas dans la proportion de quarante ou cinquante au moins contre un. Cependant on ne voyait point de querelles. Les cocardes bleues se pressaient comme des essaims, cherchant à se passer l'une l'autre, et se hâtant de tout leur pouvoir au milieu de la multitude, échangeant seulement un regard, et encore pas toujours, avec les passants qui n'appartenaient pas à leur association.

Au commencement, le courant populaire s'était borné à occuper les deux trottoirs ; un petit nombre de traînards seulement se rencontraient sur la chaussée. Mais, au bout d'une demi-heure environ, le passage fut complètement bloqué par la foule qui, serrée et compacte à présent, embarrassée dans les charrettes et les voitures qu'elle rencontrait, ne pouvait plus avancer que lentement, et quelquefois même se voyait obligée de faire des haltes, de huit ou dix minutes.

Au bout de deux heures environ, le nombre des passants commença à diminuer sensiblement ; on les vit, petit à petit, s'éclaircir, débarrasser le pont, disparaître, sauf quelques traînards à cocardes, qui, se sentant en retard, le visage poudreux et échauffé, pressaient le pas pour ne point arriver trop tard, ou s'arrêtaient à demander le chemin qu'avaient pris leurs amis, et se hâtaient, après s'être renseignés, de marcher dans cette direction avec une satisfaction visible. Au milieu de cette solitude relative, qui lui semblait si étrange et si nouvelle après la foule qui l'avait précédée, la veuve eut, pour la première fois, l'occasion de s'informer à un vieillard, qui était venu s'asseoir près d'eux, de ce que signifiait ce concours extraordinaire de gens.

« Mais d'où donc venez-vous ? répondit-il, si vous n'avez pas entendu parler de la Grande Association de lord Georges Gordon. C'est aujourd'hui qu'il présente à la Chambre la pétition contre les catholiques. Que Dieu l'assiste !

– Eh bien ! qu'est-ce que tous ces gens-là ont à voir là dedans ? demanda-t-elle.

– Ce qu'ils ont à voir là dedans ? Comme vous y allez ! Vous ne savez donc pas que Sa Seigneurie a déclaré qu'elle ne présenterait rien à la Chambre s'il n'y avait pas, pour soutenir la pétition, quarante mille hommes au moins à la porte, et des gaillards solides ? Jugez de la foule qu'il va y avoir.

– Quelle foule, en effet ! dit Barnabé. Entendez-vous, mère ?

– Ils vont, à ce qu'on dit, reprit le vieillard, passer une revue de plus de cent mille hommes. Ah ! vous n'avez qu'à laisser faire lord Georges. Il connaît bien son pouvoir. Il y a de puissants visages à ces trois fenêtres là-bas (et il montrait la chambre des Communes qui dominait la rivière), qui vont devenir pâles comme la mort en voyant ce soir lord Georges monter à la tribune : et ils n'auront pas tort. Eh ! eh ! laissez faire Sa Seigneurie, c'est un malin. »

Et là-dessus, marmottant, riant dans sa barbe, et remuant son index d'un air significatif, il se leva à l'aide de son bâton, et s'en alla comme un château branlant.

« Mère, dit Barnabé, quelle brave foule dont il parle là. Allons !

– Pas pour la rejoindre, toujours, cria-t-elle.

– Si, si, répondit-il en tirant les manches de sa veste. Pourquoi pas ? Allons !

– Vous ne savez pas, dit-elle avec instance, le mal que ces gens-là peuvent faire, où ils peuvent vous conduire, ni quelles sont leurs intentions. Pour l'amour de moi...

– C'est justement pour l'amour de vous, cria-t-il en lui tapotant les mains. C'est bien cela, pour l'amour de vous, mère. Vous vous rappelez bien ce que l'aveugle nous disait de l'or. Voilà une brave foule ! Allons ! ou plutôt, attendez que je sois revenu ; attendez-moi là. »

Avec toute l'énergie de sa crainte maternelle, elle essaya, mais en vain, de le détourner de son idée. Il était baissé à bou-

cler son soulier, quand un fiacre passa rapidement devant eux, et, de l'intérieur, une voix ordonna au cocher de s'arrêter.

« Jeune homme ! dit la voix.

– Qu'est-ce qu'on me veut ? cria Barnabé en levant les yeux.

– Est-ce que vous ne voulez pas porter cette décoration ? reprit l'étranger en lui tendant une cocarde bleue.

– Au nom du ciel, n'en faites rien ; ne la lui donnez pas, s'écria la veuve.

– Parlez pour vous, bonne femme, dit l'autre froidement. Laissez le jeune homme faire ce qu'il lui plaît. Il est assez grand pour se décider tout seul ; il n'a plus besoin de s'accrocher aux cordons de votre tablier. Il sait bien, sans que vous ayez besoin de le lui dire, s'il veut ou non porter le signe d'un fidèle Anglais. »

Barnabé, tremblant d'impatience, se mit à crier : « Oui, oui, je veux le porter. » Il avait déjà répété ce cri plus de vingt fois, quand l'homme lui jeta une cocarde en lui disant : « Dépêchez-vous de vous rendre aux *Champs de Saint-Georges*. » Puis il ordonna au cocher de prendre le trot et les laissa là.

Barnabé, les mains tremblantes d'émotion, était en train d'attacher de son mieux ce signe de ralliement à son chapeau, répondant avec vivacité aux larmes et aux instances de sa mère, lorsque deux gentlemen qui passaient de l'autre côté jetèrent les yeux sur eux, et, voyant Barnabé occupé à s'embellir de cet ornement, se dirent quelques mots à l'oreille et revinrent sur leurs pas, à leur rencontre.

« Qu'est-ce que vous faites donc là à vous reposer ? dit l'un d'eux, habillé tout en noir, avec de grands cheveux clairsemés sur sa tête, et une canne à la main. Pourquoi n'avez-vous pas suivi les autres ?

– J'y vais, monsieur, répliqua Barnabé finissant sa besogne et mettant son chapeau d'un air crâne ; j'y cours à l'instant.

– Dites donc milord et non pas monsieur, jeune homme, si vous voulez bien, quand Sa Seigneurie vous fait l'honneur de vous adresser la parole, dit le second gentleman avec un air de doux reproche ; si vous n'avez pas reconnu lord Georges Gordon tout de suite, il est grand temps maintenant.

– Non, non, Gashford, dit lord Georges, pendant que Barnabé se découvrait et lui faisait un beau salut. Ça ne fait pas grand'chose dans un jour comme celui-ci, que tout Anglais fidèle se rappellera avec orgueil et plaisir ; couvrez-vous, l'ami, et suivez-nous, car vous êtes en arrière et vous allez arriver trop tard. Voilà qu'il est dix heures passées. Vous ne saviez donc pas que le rassemblement se faisait à dix heures précises ?

Barnabé secoua la tête en les regardant l'un après l'autre, comme s'il ne se doutait pas de ce qu'on voulait lui dire.

« Vous auriez dû le savoir, l'ami, dit Gashford. C'était bien convenu. D'où venez-vous donc, que vous êtes si mal informé ?

– Il n'est pas dans le cas de vous répondre, monsieur, dit la veuve. Cela ne sert à rien de l'interroger. Nous ne faisons que d'arriver de bien loin dans la province, et nous ne savons rien de tout cela.

– Il paraît que la cause a poussé loin ses racines, et qu'elle étend déjà ses branches de tous côtés, dit lord Georges à son secrétaire. Bonne nouvelle, et que Dieu soit loué !

– Ainsi soit-il ! cria Gashford d'un air solennel.

– Vous ne m'avez pas comprise, milord, dit la veuve. Pardon, vous vous méprenez cruellement sur ce que j'ai voulu dire. Nous n'entendons rien à tout ce qui se passe, et nous n'avons ni l'intention ni le droit d'y prendre avec vous la moindre part. Ce jeune homme est mon fils, mon pauvre fils, infirme d'esprit, et qui m'est plus cher que la vie. Au nom du ciel, milord, allez-vous-en sans lui ; épargnez-lui la tentation de vous suivre dans quelque danger.

– Ma bonne femme, dit Gashford, comment est-il possible ? Je ne vous comprends pas. Qu'est-ce que vous nous parlez de tentation et de danger ? Est-ce que vous prenez milord pour le lion de l'Écriture, qui chercha quelqu'un à dévorer ? Que le bon Dieu vous bénisse !

– Non, non, milord ; pardonnez-moi, reprit la veuve éplorée, lui mettant les deux mains sur la poitrine, sans savoir ce qu'elle faisait ni ce qu'elle disait, dans le trouble de son ardente prière ; mais j'ai des raisons de vous supplier de céder à mes larmes, aux larmes d'une mère. Au nom du ciel ! laissez-moi mon fils. Il n'est pas dans son bon sens ; il ne sait pas ce qu'il fait, je vous le jure.

– Voyez, dit lord Georges, reculant devant les mains de la veuve et rougissant tout à coup, voyez un peu la perversité de ce siècle ! On traite de folie le zèle de ceux qui veulent servir fidèlement la bonne cause. Avez-vous bien le cœur de parler comme cela de votre propre fils, mère dénaturée ?

– Vous m'étonnez, dit Gashford à la veuve, avec une espèce de sévérité sans aigreur ; voilà un triste échantillon de la dépravation des femmes !

– Il n'en a toujours pas l'air, dit lord Georges jetant un coup d'œil sur Barnabé, et demandant tout bas à son secrétaire s'il était vrai que le gars avait l'esprit dérangé. Et, quand ce serait, nous ne devons pas nous arrêter à une bagatelle comme ce prétendu dérangement d'esprit. Qui de nous (et il rougit encore) échapperait à ce reproche, si c'était un cas d'exclusion ?

– Pas un de nous, répliqua le secrétaire. Dans un cas comme celui-ci, plus il y a de zèle, de fidélité, de bonne volonté, plus la vocation est écrite là-haut, et plus sainte est la folie. Quant à ce jeune homme, milord, ajouta-t-il en retroussant légèrement sa lèvre, pendant qu'il regardait Barnabé, qui était là debout, à tourner dans les mains son chapeau, et à leur faire signe en cachette de partir, soyez sûr qu'il a toute sa raison, et qu'il est aussi sain d'esprit que pas un.

– Ah çà ! désirez-vous faire partie de la *Grande Association* ? dit lord Georges en s'adressant à lui ; avez-vous l'intention d'être un des nôtres ?

– Oui ! oui ! dit Barnabé, l'œil étincelant. Certainement que j'en ai l'intention. Je le lui disais à elle-même, pas plus tard que tout à l'heure.

– Je vois ce que c'est, répliqua lord Georges en jetant à la malheureuse mère un regard de reproche ; je m'en doutais. Eh bien ! vous n'avez qu'à me suivre, moi et ce gentleman, et vous allez accomplir votre désir. »

Barnabé déposa sur la joue de sa mère un tendre baiser, et lui disant d'avoir bon courage, que leur fortune était faite, il marcha derrière eux. Elle aussi, la pauvre femme, elle se mit à les suivre, en proie à une terreur et à un chagrin inexprimables.

Ils marchèrent rapidement le long de Bridge-Road, dont toutes les boutiques étaient fermées ; car en voyant passer cette

cohue, et dans la crainte de leur retour, les gens n'étaient pas rassurés pour leurs marchandises et les vitres de leurs fenêtres ; on pouvait apercevoir à l'étage supérieur de leurs maisons tous les habitants réunis à leurs croisées, regardant en bas dans la rue avec des visages alarmés, où se peignaient diversement l'intérêt, l'attente et l'indignation. Les uns applaudissaient, les autres sifflaient. Mais sans faire attention à ces manifestations, et tout entier au bruit du vaste rassemblement voisin, qui retentissait à ses oreilles comme le mugissement de la mer, lord Georges Gordon hâta le pas et se trouva bientôt dans les Champs de Saint-Georges.

C'étaient réellement des champs à cette époque, et même très étendus. On y voyait rassemblée une multitude immense, portant des drapeaux de toute forme et de toute grandeur, mais tous d'une couleur uniforme, tous bleus, comme les cocardes. Il y avait des pelotons qui faisaient des évolutions militaires, d'autres en ligne, en carré, en cercle. Un grand nombre des détachements qui marchaient sur le champ de parade et de ceux qui restaient stationnaires, chantaient des psaumes et des hymnes. Quel que fût le premier qui en avait eu l'idée, elle n'était pas mauvaise : car le son de ces milliers de voix élevées dans les airs était fait pour remuer l'âme la plus insensible, et ne pouvait manquer de produire un effet merveilleux sur les enthousiastes de bonne foi dans leur égarement.

On avait posté en avant du rassemblement des sentinelles pour annoncer l'arrivée du chef. Quand celles-ci se furent repliées pour passer le mot d'ordre, il circula en un moment dans toute la troupe, et il y eut alors un moment de profond et morne silence, pendant lequel les masses se tinrent si tranquilles et si immobiles, qu'on ne voyait plus, partout où pouvaient se porter les yeux, d'autre mouvement que celui des bannières flottantes. Puis tout à coup éclata un hourra terrible, puis un second, puis un autre. L'air en était ébranlé et déchiré comme par un coup de canon.

« Gashford, cria lord Georges, serrant le bras de son secrétaire tout contre le sien, et parlant avec une émotion qui se trahissait également par l'altération de sa voix et de ses traits, je sens maintenant que je suis prédestiné ; je le vois, je le sais. Je suis le chef d'une armée. Ils me sommeraient en ce moment, d'une commune voix, de les conduire à la mort, que je le ferais ; oui ! dussé-je tomber le premier moi-même.

– En effet, c’est un fier et grand spectacle, dit le secrétaire ; une noble journée pour l'Angleterre et pour la grande cause du monde. Recevez, milord, l'hommage d'un humble mais dévoué serviteur…

– Qu'allez-vous faire ? lui cria son maître en le prenant par les deux mains, car il avait fait mine de s'agenouiller à ses pieds ; cher Gashford, n'allez pas me mettre hors d'état de remplir les devoirs qui m'attendent dans ce glorieux jour. » Et en disant ces mots le pauvre gentleman avait des larmes dans les yeux. « Passons à travers leurs rangs ; il nous faut trouver une place dans quelque division pour notre nouvelle recrue. Donnez-moi la main. »

Gashford glissa sa froide, son insidieuse main, dans l'étreinte fanatique de son maître, et alors, la main dans la main, toujours suivis de Barnabé et de sa mère, ils se mêlèrent à la foule.

L'*Association*, pendant ce temps-là, s'était remise à chanter, et, à mesure que leur chef passait dans les rangs, tous élevaient leurs voix à qui mieux mieux. Parmi ces ligueurs, coalisés pour défendre jusqu'à la mort la religion de leur pays, il y en avait beaucoup qui n'avaient pas même entendu ni psaume ni cantique de leur vie. Mais comme c'étaient de fameux lurons, pour la plupart, cela ne les empêchait pas d'avoir de bons poumons, et, comme ils aimaient naturellement à chanter, ils brail-

laient toutes les ribauderies et toutes les sottises qui leur passaient par la tête, sachant bien que cela se perdrait dans le chœur général des voix, et ne s'inquiétant guère d'ailleurs qu'on s'en aperçût ou non. Il y eut bien de ces gaudrioles chantées jusque sous le nez de lord Georges Gordon ; mais sans faire attention à leurs flonflons, il continua sa marche avec sa roideur habituelle et sa majesté solennelle, charmé, édifié de la piété de ses partisans.

Ils allaient donc toujours, toujours, tantôt sur le front de cette ligne, tantôt derrière celle-là, tournant autour de la circonférence de ce cercle, longeant les quatre côtés de ces carrés, et il y en avait sans fin à passer en revue, de ces cercles, de ces carrés, de ces lignes. La chaleur du jour était arrivée à son apogée ; la réverbération du soleil sur la place du rassemblement la rendait encore plus étouffante : ceux qui portaient les lourdes bannières commençaient à se sentir défaillir, et prêts à tomber de lassitude. La plupart des frères et amis ne se gênaient pas pour ôter leurs cravates et déboutonner leurs habits et leurs gilets. Dans le centre, un certain nombre d'entre eux, accablés par l'excès de la chaleur rendue plus insupportable encore par la multitude dont ils étaient entourés, se jetaient sur le gazon, tout haletants, offrant d'un verre d'eau tout ce qu'ils avaient d'argent. Et pourtant pas un homme ne quittait la place, pas même parmi ceux qui souffraient le plus ; et pourtant lord Georges, tout ruisselant de sueur, continuait sa marche avec Gashford ; et pourtant Barnabé et sa mère les suivaient de près avec persévérance.

Ils étaient arrivés au bout d'une longue ligne d'environ huit cents hommes sur une seule file et lord Georges avait tourné la tête derrière lui, quand on entendit un cri de reconnaissance, à demi étouffé comme tous les cris que la voix fait entendre en plein air au milieu d'une foule ; et aussitôt un homme sortit des rangs avec un grand éclat de rire, et posa sa lourde main sur l'épaule de Barnabé.

« Eh quoi ! s'écria-t-il, Barnabé Rudge ? Voilà un siècle qu'on ne vous a vu. Où diable étiez-vous donc caché ? »

Dans ce moment-là, Barnabé pensait à toute autre chose ; l'odeur du gazon foulé aux pieds lui rappelait ses vieilles parties de cricket, du temps qu'il était petit garçon et qu'il allait jouer sur la pelouse de Chigwell. Surpris de cette apostrophe soudaine et tapageuse, il fixa sur le personnage ses yeux effarouchés, sans pouvoir dire autre chose que « Est-ce bien Hugh que je vois ? »

– Oui-da, Hugh en personne, répéta l'autre ; Hugh du Maypole. Vous rappelez-vous mon chien ? Il vit toujours et il va bien vous reconnaître, je vous en réponds. Mais, Dieu me pardonne ! je crois que vous portez nos couleurs ? Tant mieux, ma foi, tant mieux ! Ha ! ha !

– Vous connaissez ce jeune homme-là, à ce que je vois ? dit Lord Georges.

– Si je le connais, milord ! je le connais aussi bien que ma main droite. Mon capitaine aussi le connaît : nous le connaissons tous.

– Voulez-vous le prendre dans votre division ?

– Il n'y a pas un garçon meilleur, ni plus agile, ni plus décidé que Barnabé Rudge, dit Hugh ; je parie avec qui voudra qu'on ne trouve pas son pareil. Il va marcher, milord, entre Dennis et moi ; et c'est lui qui va porter, ajouta-t-il en prenant un drapeau des mains d'un camarade fatigué, c'est lui qui va porter le plus gai drapeau de soie de cette vaillante armée.

« Dieu du ciel ! non, cria la veuve eu s'élançant devant eux. Barnabé... milord... voyez... il faut qu'il revienne ; Barnabé, Barnabé.

– Comment, des femmes dans le camp ! cria Hugh se jetant entre eux et les séparant. Holà ! capitaine, à l'ordre !

– Qu'est-ce qu'il y a donc ? cria Simon Tappertit, qui accourut en toute hâte et tout échauffé. Vous appelez cela de l'ordre !

– Ma foi ! non, capitaine, répondit Hugh, tenant toujours la veuve en respect avec ses mains étendues ; c'est bien plutôt du désordre. Les dames ne sont bonnes ici qu'à détourner nos vaillants soldats de leurs devoirs. Elles auraient bientôt rempli la place, si on les laissait faire. Allons, vite !

– Serrez les rangs ! cria Simon à plein gosier ; en avant, marche ! »

La pauvre femme était tombée sur le gazon. Tout le camp était en mouvement. Barnabé était entraîné au cœur d'une masse épaisse de ligueurs ; elle ne le voyait plus.

CHAPITRE VII.

La populace ameutée avait été tout d'abord divisée en quatre sections ; celles de Londres, de Westminster, de Southwark et d'Écosse. Chacune de ces divisions se décomposait elle-même en divers corps, dont la figure et les contours, étant loin d'offrir un ensemble uniforme, présentaient au premier coup d'œil un ordre auquel il était impossible de rien comprendre, excepté peut-être pour les chefs et les commandants : car, pour les autres, c'était comme le plan de bataille qui n'est pas fait pour être compris du simple soldat, dont l'affaire est de se faire tuer en attendant. Pourtant, il ne faudrait pas croire que ce grand corps n'eût pas une méthode à lui. Car il n'y avait pas cinq minutes qu'on avait commandé le mouvement, que déjà la masse s'était répartie en trois grandes sections, prêtes à passer chacune, selon les ordres donnés antérieurement, la rivière sur un pont différent, et à se diriger par détachements séparés sur la chambre des Communes.

C'est à la tête de la section qui avait pour direction le pont de Wesminster, que lord Georges Gordon prit sa place. Il avait Gashford à sa droite et autour de lui une espèce d'état-major composé de sacripants et de coupe-jarrets. La conduite de la seconde section, qui devait passer par Black-friars, était confiée au Comité d'administration, composé de douze citoyens. La troisième enfin, qui devait prendre London-Bridge, et traverser les rues d'un bout à l'antre pour mieux faire connaître et apprécier leur nombre aux bons bourgeois de Londres, était commandée par Simon Tappertit (assisté par quelques officiers subalternes, pris dans la confrérie des Bouledogues unis), par Dennis, le bourreau, et quelques autres.

Au commandement de : « Marche ! » chacun de ces grands corps prit le chemin qui lui était assigné, et se forma dans un ordre parfait, et dans un profond silence. Celui qui traversa la Cité surpassait de beaucoup les autres en nombre, et tenait une si grande étendue, dans son développement, que, lorsque l'arrière-garde commença à se mettre en mouvement, la tête était déjà à plus de quatre milles en avant, quoique les hommes marchassent trois de front, en emboîtant le pas.

En tête de cette division, à la place que Hugh, dans la fougue de son humeur folâtre, lui avait assignée, entre ce dangereux compagnon et le bourreau marchait Barnabé, et bien des gens qui plus tard se rappelèrent ce jour-là n'oublièrent pas non plus la figure qu'il y faisait. Étranger à toute autre pensée qu'à son extase passagère, la face animée, l'œil étincelant de plaisir, sentant à peine le poids de la grande bannière dont il était chargé, et ne songeant qu'à la faire briller au soleil et flotter à la brise d'été, il avançait, plus fier, plus heureux, plus exalté qu'on ne peut dire : c'était peut-être le seul cœur insouciant, la seule créature innocente de toute l'émeute.

« Que pensez-vous de ça ? lui demanda Hugh en passant au travers des rues encombrées par la foule, et en lui faisant lever les yeux vers les fenêtres garnies de spectateurs. Les voilà tous sortis pour voir nos drapeaux et nos banderoles. Hein, Barnabé ? Ma foi ! c'est Barnabé qui est le héros de la fête ! C'est son drapeau qui est le plus grand, et le plus beau, par-dessus le marché ! Il n'y a rien, dans tout le cortège, qui approche de Barnabé. Tous les yeux sont tournés sur lui. Ha ! Ha ! ha !

– Ne faites donc pas tant de tapage, frère, dit le bourreau en grognant, et en lançant du côté de Barnabé un coup d'œil qui n'avait rien de flatteur. J'espère qu'il ne s'imagine pas qu'il n'y a rien à faire qu'à porter ce chiffon bleu, comme un petit garçon qui porte sa bannière à la procession. Vous êtes prêt à agir sérieusement, je suppose, hein ? C'est à vous que je parle, ajouta-

t-il en poussant rudement du coude Barnabé. Qu'est-ce que vous faites là à bayer aux corneilles ? Pourquoi ne répondez-vous pas ? »

Barnabé, en effet, n'avait d'yeux que pour son drapeau. Pourtant, sur cette apostrophe, il promena un regard hébété du bourreau au camarade Hugh, qui dit à l'autre :

« Il ne sait pas ce que vous voulez lui dire ; attendez, je vais le lui faire comprendre. Barnabé, mon vieux, écoute-moi bien.

– Je vais vous écouter, dit-il en regardant autour de lui avec inquiétude ; mais je voudrais bien la voir, et je ne la vois pas.

– Voir qui ? demanda Dennis d'un ton bourru. Seriez-vous par hasard amoureux ? j'espère que non. Il ne manquerait plus que ça. Nous n'avons que faire d'amoureux ici.

– Ah ! qu'elle serait fière de me voir comme ça ! hein ? Hugh, dit Barnabé. Comme elle serait contente de me voir à la tête de ce grand spectacle ! Elle en pleurerait de joie, j'en suis sûr ; où donc peut-elle être ? Elle ne me voit jamais à mon avantage ; et pourtant, qu'est-ce que ça me fait d'être gai et pimpant, si elle n'est pas là pour en jouir ?

– Bon ! voilà-t-il pas un beau céladon ! s'écria M. Dennis avec le plus suprême dédain. Ah çà ! est-ce que vous croyez que nous prenons dans l'Association des amoureux pour faire du sentiment ?

– Ne vous tourmentez pas, frère, lui dit Hugh. C'est de sa mère qu'il parle.

– De sa quoi ? dit M. Dennis avec un abominable juron.

– De sa mère.

– Et vous croyez que je suis venu me mêler à cette division-ci, que je suis venu prendre part à ce jour mémorable pour entendre des petits garçons appeler leurs mamans ! répondit en grondant M. Dennis avec le plus profond dégoût. L'idée d'une maîtresse, c'était déjà assez ennuyeux ; mais une maman ! »

Et il en eut si mal au cœur, qu'il cracha par terre sans pouvoir ajouter un mot.

« Barnabé a raison, cria Hugh avec une grimace. Mais je vais vous dire, mon garçon ; regardez-moi bien, mon brave. Si elle n'est pas ici pour vous admirer, c'est que j'ai eu soin d'elle : je lui ai envoyé une demi-douzaine de gentlemen, chacun avec un beau drapeau bleu, quoique pas si beau de moitié que le vôtre, pour la mener, en grande cérémonie, à une maison magnifique, tout ornée de banderoles d'or et d'argent, et de mille autres choses plaisantes à voir, où elle va attendre que vous soyez revenu, et où je vous réponds qu'elle ne manque de rien.

– Ah ! vraiment ? dit Barnabé, la figure rayonnante de plaisir. Voilà qui me réjouit ! À la bonne heure, mon bon Hugh !

– Bah ! ce n'est rien en comparaison de ce que nous allons voir, reprit Hugh en clignant de l'œil à Dennis, qui regardait avec un grand étonnement son nouveau compagnon d'armes.

– Comment ! est-ce vrai ?

– Oh mais, rien du tout. De l'argent, des chapeaux à cornes avec des plumets, des habits rouges brodés d'or, tout ce qu'il y a de plus beau au monde, maintenant et jamais, tout cela est à nous, si nous promettons à ce noble gentleman, le meilleur gentleman de la terre, de porter nos drapeaux pendant quelques jours sans les perdre : nous n'avons pas plus que ça à faire.

– Quoi ! pas plus que ça ? cria Barnabé avec des yeux animés, en serrant de toutes ses forces la hampe de son étendard. Je vous réponds, alors, que ce n'est pas moi qui perdrai le mien. Laissez faire, il est en bonnes mains. Vous me connaissez, Hugh : n'ayez pas peur que personne me le prenne.

– Voilà qui est bien parlé, cria Hugh ; ha ! ha ! noblement parlé. Je reconnais là mon intrépide Barnabé, avec qui j'ai tant de fois sauté et fait des tours. Je savais bien que je ne me trompais pas sur son compte... Est-ce que vous ne voyez pas, ajouta-t-il à l'oreille de Dennis, vers lequel il s'était rapproché, que ce garçon-là est imbécile, et qu'on peut lui faire faire tout ce qu'on voudra si on sait le prendre ? Sans bêtise, savez-vous qu'il vaut douze hommes à lui tout seul ? vous n'avez qu'à essayer. Laissez-moi faire, vous verrez bientôt s'il peut nous être utile ou non. »

M. Dennis reçut ces explications avec des signes de tête et des clignements d'yeux qui annonçaient sa complète édification ; et, à partir de ce moment, il changea de ton avec Barnabé. Hugh, mettant son doigt à son nez pour lui recommander d'être discret, retourna prendre sa première place, et ils avancèrent en silence.

Il était de deux à trois heures de l'après-midi quand les trois grandes divisions se trouvèrent réunies à Westminster, et formant une masse formidable, poussèrent ensemble un hourra terrible. Ce n'était pas seulement pour annoncer leur présence, c'était surtout un signal, pour ceux qui étaient chargés de ce soin, qu'il était temps de prendre possession des corridors des deux chambres, de tous les accès qui y aboutissaient, ainsi que des escaliers de la galerie. Ce fut aux escaliers que Dennis et Hugh, toujours avec leur disciple au milieu d'eux, se précipitèrent tout droit, Barnabé ayant remis son drapeau à un de leurs camarades, chargé de garder ce dépôt à la porte. Pressés par

derrière par ceux qui les suivaient, ils se trouvèrent emportés comme une vague jusqu'à la porte même de la galerie, d'où il était impossible de revenir sur ses pas, quand on en aurait eu envie, à raison de la multitude qui obstruait les passages. On dit souvent par une expression familière, en parlant d'une grande foule, qu'on aurait pu marcher dessus, tant elle était serrée. C'est justement ce qui se fit : car un petit garçon qui s'était trouvé, je ne sais comment, dans la bagarre, et qui était en grand danger d'être étouffé, grimpa sur les épaules d'un homme près de lui, et courut sur les chapeaux et les têtes des gens jusqu'à la rue voisine, traversant dans sa course toute la longueur des deux escaliers et une longue galerie. Au dehors les rangs n'étaient pas moins épais : car un panier jeté dans la foule fut ballotté de tête en tête, d'épaule en épaule, et, tournant comme un toton sur lui-même, disparut au loin, sans être tombé par terre une seule fois.

Dans cette vaste cohue, il y avait bien par-ci par-là quelques honnêtes fanatiques ; mais la plus grande partie se composait de l'écume et du rebut de Londres, de gens tarés, de bandits, encouragés par un mauvais code de lois pénales, par de mauvais règlements dans les prisons, par une organisation de police détestable, si bien que les membres des deux chambres du Parlement qui n'avaient pas eu la précaution de se rendre de bonne heure à leur poste étaient obligés de faire le coup de poing pour pénétrer dans ces masses et se faire faire un passage.

On arrêtait, on brisait leurs voitures, on en arrachait les roues, on réduisait les glaces en atomes de poussière, on enfonçait les panneaux ; les cochers, les laquais, les maîtres, étaient enlevés de leurs sièges et roulés dans la boue ; lords, évêques, députés, sans distinction de personnes ou de partis, recevaient des coups de pied, des bourrades, des bousculades, passaient de main en main par tous les traitements les plus injurieux ; et, quand ils finissaient par arriver à l'assemblée, c'était avec leurs habits en loques, leurs perruques arrachées, qu'ils s'y présen-

taient sans voix et sans haleine, tout couverts de la poudre qu'on avait fait tomber de leurs cheveux sur toute leur personne, à force de les battre et de les secouer. Il y eut un lord qui resta si longtemps dans les mains de la populace, que les pairs en corps résolurent de faire une sortie pour le reprendre, et se disposaient réellement à exécuter leur dessein, lorsque heureusement il apparut au milieu d'eux tout couvert de boue et tout meurtri de coups, à peine reconnaissable aux yeux de ses meilleurs amis. Le bruit et le vacarme ne faisaient que croître de moment en moment. L'air était plein de jurons, de huées, de hurlements ; l'émeute furieuse mugissait sans cesse, comme un monstre enragé qu'elle était, et chaque insulte nouvelle dont elle se rendait coupable enflait encore sa furie.

À l'intérieur, l'aspect des choses était peut-être encore plus menaçant. Lord Georges, précédé d'un homme qui faisait porter sur un crochet une immense pétition à travers le couloir jusqu'à la porte de la chambre, où deux huissiers vinrent la recevoir et la déplier sur la table disposée pour la soutenir, était venu de bonne heure occuper sa place, avant même que le président fit la prière. Ses partisans avaient profité de ce moment pour remplir en même temps, comme nous avons vu, le couloir et les avenues. Les membres n'étaient donc plus seulement arrêtés en passant dans les rues, mais on sautait sur eux jusque dans les murs mêmes du parlement, pendant que le tumulte, au dedans et au dehors, couvrait la voix de ceux qui voulaient prendre la parole. Ils ne pouvaient pas seulement délibérer sur le parti que leur conseillait la prudence dans une pareille extrémité, ni s'animer les uns les autres à une résistance noble et ferme. Chaque fois qu'il arrivait un membre, les habits en désordre et les cheveux épars, cherchant à percer, à son corps défendant, la foule du couloir, on était sûr d'entendre pousser un cri de triomphe, et, au moment où la porte de la chambre entr'ouverte avec précaution pour le faire entrer, laissait jeter à la foule un regard rapide sur l'intérieur, ils en devenaient plus sauvages et plus farouches, comme des bêtes fauves qui ont vu leur proie, et ils

faisaient contre les battants du portail une poussée à rompre les serrures et les verrous dans leurs gâches et à ébranler jusqu'aux solives du plafond.

La galerie des étrangers, placée immédiatement au-dessus de la porte de la chambre, avait été fermée par ordre à la première nouvelle des troubles, et par conséquent elle était vide. Seulement lord Georges allait s'y asseoir de temps en temps pour être plus à portée d'aller au haut de l'escalier qui y aboutissait, pour répéter au peuple ce qui se faisait à l'intérieur. C'est sur cet escalier qu'étaient postés Barnabé, Hugh et Dennis. Il y avait deux montées de marches, courtes, hautes, étroites, parallèles l'une à l'autre, et conduisant aux deux petites portes communiquant avec un passage bas qui ouvrait sur la galerie. Entre elles deux était une espèce de puits ou de jour sans vitres pour faire circuler l'air et la lumière dans le couloir, qui pouvait bien avoir de dix-huit à vingt pieds de profondeur.

Sur un de ces petits escaliers, non pas celui où se montrait en haut, de temps en temps, lord Georges, mais l'autre, se tenait Gashford, le coude appuyé sur la rampe, la tête posée sur sa main, avec l'expression d'astuce qui lui était familière. Chaque fois qu'il changeait le moins du monde cette attitude, ne fût-ce que pour remuer doucement le bras, vous étiez sûr d'entendre un redoublement de cris furieux, non seulement là, mais dans le couloir au-dessous, où il faut croire qu'il y avait un homme en vedette à examiner constamment ses moindres mouvements.

« À l'ordre ! cria Hugh d'une voix de stentor qui domina l'émeute et le tumulte, en voyant apparaître lord Georges sur l'escalier. Des nouvelles ! milord apporte des nouvelles ! »

Le bruit n'en continua pas moins, malgré cela, jusqu'à ce que Gashford se fût retourné. Aussitôt le plus profond silence régna, même parmi le peuple qui encombrait les passages au dehors ou les autres escaliers, et qui n'avait pu rien entendre,

mais qui n'en reçut pas moins le signal de se taire avec une merveilleuse rapidité.

« Messieurs, dit lord Georges très pâle et très agité, soyons fermes ! On parle ici d'ajourner, mais il ne nous faut pas d'ajournement. On parle de prendre notre pétition en considération pour mardi prochain, mais il faut qu'on la mette en délibération tout de suite. On montre des dispositions peu favorables au succès de notre cause, mais il faut réussir ; nous le voulons !

– Il faut réussir ; nous le voulons ! » répéta la foule en écho.

Alors, au milieu de leurs cris et de leurs applaudissements, il les salua, se retira, et, presque tout de suite, revint sur ses pas. Sur un second geste de Gashford, le plus profond silence se rétablit à l'instant.

« J'ai bien peur, dit-il, que, pour cette fois-ci, nous n'ayons pas lieu, messieurs, d'espérer justice du parlement. Mais il nous la faut, nous nous retrouverons ; nous devons placer notre confiance dans la Providence, et elle bénira nos efforts. »

Comme ce discours était un peu plus modéré que l'autre, il ne fut pas reçu avec la même faveur. Le bruit et l'exaspération étaient à leur comble, lorsqu'il revint encore leur dire qu'on venait de donner l'alarme à plusieurs milles à la ronde ; qu'aussitôt que le roi allait apprendre la force de leur rassemblement, il était hors de doute que Sa Majesté enverrait des ordres particuliers pour les satisfaire ; enfin, il continuait cette harangue anodine, irrésolue et languissante, lorsqu'on vit tout à coup apparaître deux gentlemen à la porte, où il se terrait ; ils passèrent devant lui et, descendant une ou deux marches, regardèrent le peuple avec assurance.

La hardiesse de cette démarche les prit au dépourvu. Mais ils furent bien plus déconcertés encore lorsque l'un de ces gentlemen, se tournant vers lord Georges, lui dit d'une voix calme et recueillie, mais assez haut pour que tout le monde pût bien l'entendre :

« Voulez-vous me faire le plaisir de dire à ces gens-là, milord, que c'est moi qui suis le général Conway, dont ils ont entendu parler ; que je suis opposé à leur pétition et à toute leur conduite dans cette affaire, ainsi qu'à la vôtre ? Veuillez bien leur dire aussi que je suis militaire, et que je saurai protéger la liberté de la chambre le sabre en main. Vous savez, milord, que nous sommes tous armés ici aujourd'hui ; vous savez que le passage pour aborder la chambre est étroit, et vous n'ignorez pas qu'il y a pour le défendre des gens déterminés, qui feront tomber sans vie plus d'un des votres, si vous les laissez persévérer. Faites attention à ce que vous allez faire.

– Et moi, milord Georges, dit l'autre gentleman, s'adressant à lui de même, j'ai besoin de vous dire, moi, le colonel Gordon, votre proche parent, que s'il y a, dans cette foule qui nous assourdit de ses cris, un homme, un seul homme qui franchisse le seuil de la chambre des Communes, je donne ici ma parole d'honneur qu'au même instant je passerai mon sabre au travers, non pas de son corps, mais du vôtre. »

Là-dessus, ils remontèrent les marches à reculons, le visage toujours tourné vers la foule, prirent le noble lord mal inspiré par ses ardeurs religieuses, chacun par un bras, l'entraînèrent par le corridor et fermèrent la porte, qu'on entendit à l'instant barricader en dedans.

Tout cela fut si vite fait, et la mine que faisaient les deux gentlemen, qui n'étaient pas de jeunes fous, était si brave et si résolue, que, ma foi, les gens de l'émeute n'étaient pas fiers et se regardaient les uns les autres d'un air timide et chancelant. Il y

en avait déjà qui se retournaient du côté des portes. Quelques autres encore, moins hardis, criaient qu'il n'y avait plus qu'à s'en aller, et demandaient qu'on leur livrât passage, la confusion et la panique s'accrurent rapidement. Gashford parlait tout bas avec Hugh.

« Eh bien ! cria ce dernier de toutes ses forces, pourquoi donc vous en aller là-bas, vous autres ? Où pouvez-vous donc être mieux qu'ici ? une bonne poussade contre cette porte et une autre en même temps à la porte d'en bas, et le tour est fait. Allons, hardi ! Quant à la porte en dessous, laissez reculer ceux qui ont peur, et que ceux qui n'ont pas peur rivalisent à qui passera le premier. Tenez ! vous allez voir. »

Au même instant, il s'élança par-dessus la rampe dans le couloir au-dessous, et il n'était pas relevé sur ses jambes, que Barnabé était à ses côtés. Le second chapelain et quelques membres des Communes, qui étaient là à supplier le peuple de se retirer, se retirèrent précipitamment. Et aussitôt, poussant un grand cri, la foule se jeta des deux côtés pêle-mêle contre les portes, pour assiéger en règle la chambre.

En ce moment, où un second effort allait les mettre en face de leurs ennemis sur la défensive à l'intérieur, et faire inévitablement couler le sang dans une lutte désespérée, on vit la foule par derrière lâcher pied, sur le bruit qui circula de bouche en bouche, qu'un messager était allé par eau chercher des troupes, qui, déjà se formaient en lignes dans les rues. La populace, qui n'était pas curieuse de soutenir une charge dans les étroits passages où elle était bloquée, se mit à s'en aller avec autant d'impétuosité qu'elle était venue. Barnabé et Hugh furent entraînés dans le courant, et là, à force de jouer des coudes, de lutter à coups de poings, de piétiner sur ceux qui tombaient en fuyant ou d'être piétinés à leur tour, ils finirent, eux et la masse dont ils étaient entourés, par s'écouler petit à petit dans la rue, où débouchait justement en toute hâte un gros détachement de gar-

des à pied et de gardes à cheval, balayant devant eux la place avec tant de rapidité, qu'il semblait que la populace fondait sur leurs pas.

Au commandement de : « Halte ! » la troupe forma ses rangs à travers la rue. Les émeutiers, haletants et épuisés à la suite de leurs derniers efforts pour se tirer de peine, en firent autant, mais d'une manière irrégulière et désordonnée. L'officier qui commandait la force armée vint à cheval en toute hâte dans l'espace qui les séparait, accompagné d'un magistrat et d'un huissier de la chambre des Communes, auxquels deux cavaliers s'étaient empressés de prêter leur cheval. On lut le *Riot Act*[1]mais pas un homme ne bougea.

Au premier rang des insurgés se tenaient Barnabé et Hugh. Quoiqu'un avait jeté dans les mains de Barnabé, quand il sortit dans la rue, son précieux drapeau, qui, roulé maintenant tout autour de la hampe, avait l'air d'une canne de géant, à voir comme il la portait haute et ferme, en se tenant sur ses gardes. Si jamais homme, dans la sincérité de son âme, se crut engagé dans une juste cause, et se sentit résolu à rester fidèle à son chef jusqu'à la mort, c'était bien le pauvre Barnabé, inféodé à lord Georges Gordon.

Après avoir en vain essayé de se faire entendre, le magistrat donna l'ordre de charger, et les horse-guards se mirent à chevaucher à travers la foule, pendant qu'il galopait encore de côté et d'autre, pour exhorter le peuple à se disperser ; et, quoique les soldats reçussent des pierres assez grosses pour que quelques-uns d'entre eux fussent tout meurtris, leurs ordres ne leur permettaient que de faire prisonniers les insurgés les plus ardents, et d'écarter les autres avec le plat de leurs sabres. En voyant les chevaux venir sur elle, la foule céda sur plusieurs

---

[1] Loi contre les émeutes, dont lecture est faite aux rassemblements avant de commander le feu.

points, et les gardes, profitant de leur avantage, eurent bientôt nettoyé le terrain ; cependant, deux ou trois de ceux qui marchaient à l'avant-garde, et qui étaient en ce moment presque isolés des autres par la foule où ils s'étaient engagés, poussèrent droit à Hugh et à Barnabé, que sans doute on leur avait désignés comme les deux hommes qui s'étaient élancés d'en haut dans le couloir. Ils avançaient donc petit à petit, donnant aux plus mutins, sur leur route, quelques estafilades légères, qui jetaient par-ci par-là quelque blessé dans les bras de ses camarades, au milieu des gémissements et de la confusion.

À la vue de ces figures effrayées et sanglantes, qu'il aperçut un moment devant lui, avant qu'elles eussent disparu dans la foule, Barnabé devint pâle et se sentit faillir le cœur. Mais il n'en resta pas moins ferme à son poste, serrant dans son poing le drapeau, et tenant l'œil fixé sur le soldat le plus voisin, avec quelques signes de tête qu'il faisait à Hugh. en réponse aux conseils que ce mauvais génie lui soufflait à l'oreille.

Le soldat donna de l'éperon, fit reculer son cheval sur les gens qui le pressaient de tous côtés, distribuant avec son sabre quelques coups de manchette à ceux qui portaient les mains sur la rêne pour arrêter son coursier, et faisant signe à ses camarades de venir à son aide, pendant que Barnabé, sans reculer d'une semelle, attendait sa venue. Plusieurs insurgés lui crièrent de se sauver, d'autres s'approchaient de lui pour le faire échapper, quand la hampe du drapeau s'abaissa sur leurs têtes, et, le moment d'après, la selle du cavalier était vide.

Alors Hugh et lui firent demi-tour et s'enfuirent à travers la foule qui leur livra passage et le ferma bien vite, pour qu'on ne vit pas par où ils s'étaient enfuis ; hors d'haleine, échauffés, couverts de poussière, ils arrivèrent au bord du fleuve sains et saufs, et montèrent dans un bateau qui les eut mis bientôt à l'abri de tout danger immédiat.

En descendant le fleuve, ils entendaient distinctement les applaudissements du peuple, et même, supposant que peut-être ils avaient forcé par ce trait d'audace la troupe à battre en retraite, ils restèrent un moment suspendus sur leurs rames, ne sachant s'ils devaient revenir ou non. Mais la populace, en passant sur le pont de Westminster, ne tarda pas à leur assurer que le rassemblement était dispersé, et Hugh, ayant conjecturé des applaudissements de tout à l'heure que c'était une acclamation de la multitude pour remercier le magistrat d'avoir renvoyé la force armée, à la condition expresse que chacun s'en retournerait tranquillement chez soi, et que, par conséquent, lui et Barnabé ne pouvaient pas mieux faire que de s'en aller aussi, résolut de descendre avec Barnabé jusqu'à Blackfriars, au bout du pont, et de gagner de là l'hôtel de la Botte, où ils étaient sûrs de trouver, non seulement bon vin et bon logis, mais certainement aussi quelques camarades qui viendraient les rejoindre. Barnabé y consentit, et ils se mirent à ramer vers Blackfriars.

Heureusement pour eux, ils arrivèrent au bon moment. Il était temps. En entrant dans Fleet-Street, ils trouvèrent toute la rue en révolution ; et, quand ils en demandèrent la cause, on leur dit qu'il venait de passer un détachement de horse-guards au galop, escortant à Newgate quelques insurgés prisonniers, qu'on allait coffrer là. Bien contents d'avoir échappé par bonheur à cette cavalcade, ils ne perdirent pas de temps à faire plus de questions, et se rendirent à la Botte aussi vite qu'ils purent ; Hugh pourtant modérant le pas, par prudence, pour ne pas se compromettre en attirant sur eux l'attention du public.

CHAPITRE VIII.

Ils avaient été des premiers à gagner la taverne ; mais il n'y avait pas dix minutes qu'ils y étaient, qu'on vit arriver, à la suite les uns des autres, quelques groupes composés de gens qui avaient fait partie du rassemblement. Parmi eux étaient M. Dennis et Simon Tappertit, qui tous deux, mais surtout le premier, saluèrent Barnabé de la manière la plus cordiale, en le félicitant de la prouesse qu'il avait faite.

« Et nom d'un chien, dit Dennis en plantant dans un coin son gourdin avec son chapeau dessus, et en s'attablant avec eux, ça me fait grand plaisir d'y penser. Quelle occasion ! Mais non, on l'a laissée passer sans rien faire. Ma foi ! je ne sais plus ce qu'on attend. De ce temps-ci le peuple n'a plus d'âme. Voyons, apportez-nous quelque chose à boire et à manger. Décidément je suis dégoûté de l'humanité.

– Sous quel rapport ? demanda M. Tappertit, qui venait d'éteindre l'ardeur de sa physionomie dans cinq ou six pots de bière. Est-ce que vous ne regardez pas ça comme un joli commencement, maître Dennis ?

– Qu'est-ce qui me dit que ce commencement là n'est pas aussi la fin ? répliqua le bourreau. Quand ce militaire a été abattu, nous pouvions prendre Londres. Mais non, nous restons là à bayer aux corneilles... le juge de paix... ah ! que j'aurais voulu lui mettre une balle de pistolet dans chaque œil, pour mieux lui faire tourner la prunelle, quand il a dit aux gens : « Mes enfants, si vous voulez me donner votre parole de vous disperser, je vais congédier la troupe. » Alors, voilà mes gaillards qui poussent un hourra, qui jettent à leurs pieds les atouts qu'ils ont dans la

main, et qui filent comme une meute docile de petits chiens qu'ils sont. Ah ! dit le bourreau, du ton d'un profond dégoût, je rougis de honte d'être le semblable de pareilles créatures ; j'aurais mieux aimé naître bœuf ou bélier, ma parole la plus sacrée.

– Vous n'auriez toujours pas risqué d'avoir un caractère plus désagréable qu'à présent, répliqua Simon Tappertit, en sortant avec une majesté superbe.

– Ne comptez pas là-dessus ; j'aurais du moins des cornes dont je ne ménagerais pas les fameux héros qui nous honorent ici de leur compagnie ; je ne ferais d'exception que pour ces deux-là, montrant Hugh et Barnabé, pour la résolution qu'ils ont montrée seuls aujourd'hui. »

Après cette justice douloureuse rendue à leur courage, M. Dennis chercha quelque consolation dans son rosbif froid et dans un cruchon de bière, mais sans détendre les plis de sa triste et sombre figure, dont ces distractions solides et liquides augmentèrent plus qu'elles ne dissipèrent, par leur influence, l'expression sinistre.

La compagnie présente, si durement diffamée par Dennis, n'aurait pas été en reste de récrimination, peut-être même en serait-on venu aux coups, s'ils n'avaient pas été tous si fatigués et si découragés. La plus grande partie d'entre eux étaient encore à jeun ; ils avaient tous énormément souffert de la chaleur, et dans les cris, les efforts violents, l'excitation de la journée, un bon nombre avaient perdu la voix et presque la force de se tenir. Ils ne savaient plus que faire ; ils craignaient les suites de ce qu'ils avaient fait ; ils sentaient bien qu'après tout ils avaient échoué dans leur plan, et qu'ils n'avaient guère fait qu'empirer les affaires. Si bien que, de ceux qui étaient venus à *la Botte*, en moins d'une heure il y en eut beaucoup de partis ; et les plus honnêtes, les plus sincères, se promirent bien de ne plus jamais recommencer l'expérience qu'ils avaient faite le matin. Quelques

autres restèrent, mais seulement pour se rafraîchir, et s'en retourner après chez eux, tout démoralisés. D'autres enfin, qui n'avaient pas manqué jusque-là de fréquenter régulièrement ce lieu de rendez-vous, s'en dispensèrent tout à fait. La demi-douzaine de prisonniers tombés entre les mains de la troupe se multiplia dans les rapports qui circulèrent bientôt partout, jusqu'au chiffre de la cinquantaine, tout au moins ; et leurs amis, faibles de corps, et de sens rassis, sentirent si bien s'en aller leur énergie, sous l'influence de ces nouvelles décourageantes, qu'à huit heures du soir il n'y restait plus que Dennis, Hugh et Barnabé, Encore étaient-ils à moitié endormis sur les bancs dans la salle, quand ils furent réveillés par l'entrée de Gashford.

« Oh ! vous voilà donc ici ? dit le secrétaire. Je ne m'attendais guère à vous trouver là.

– Et où donc voulez-vous que nous soyons, maître Gashford ? répondit Dennis en se mettant sur son séant.

– Oh ! nulle part, nulle part, répliqua-t-il de l'air le plus doucereux. Les rues sont pleines de cocardes bleues, je pensais que vous étiez peut-être plutôt par là. Je suis bien aise de voir que non.

– En ce cas, vous avez donc des ordres à nous transmettre, notre maître ? dit Hugh.

– Des ordres ! oh ! ciel ! non. Je n'en ai pas le moindre, mon brave garçon. Quels ordres voulez-vous que j'aie à vous donner ? vous n'êtes pas à mon service.

– Mais, maître Gashford, fit observer Dennis, nous appartenons à la Cause, n'est-ce pas ?

– La Cause ! répéta le secrétaire, en le regardant comme s'il ne savait pas ce que l'autre voulait lui dire. Il n'y a pas de Cause. La Cause est perdue.

– Perdue !

– Mais certainement. Est-ce que vous n'en avez pas entendu parler ? La pétition a été rejetée à la majorité de cent quatre-vingt-douze contre six. C'est une affaire finie. Nous aurions aussi bien fait de ne pas nous donner tant de mal. Si ce n'était ça et la contrariété de milord, je n'y penserais seulement plus. Qu'est-ce que ça me fait, du reste ? »

En même temps, il avait pris un canif dans sa poche, mis son chapeau sur ses genoux, et s'occupait à découdre la cocarde bleue qu'il avait portée tout le jour, en fredonnant un cantique qui avait été en faveur dans la matinée, et en paraissant la caresser avec une espèce de regret.

Ses deux acolytes se regardaient l'un l'autre, puis le regardaient à son tour, ne sachant trop comment poursuivre la conversation sur ce sujet. À la fin, Hugh, après bien des coups de coude et des coups d'œil échangés avec M. Dennis, se hasarda à lui prendre la main pour lui demander pourquoi il ôtait ce ruban de son chapeau.

« Parce que, dit le secrétaire en relevant les yeux avec un sourire qui pouvait bien passer pour une grimace, parce que, de porter ça pour rester tranquille, ou de porter ça pour dormir, ou de porter ça pour se sauver, c'est une mauvaise farce. Voilà tout, mon ami.

– Qu’est-ce que vous vouliez donc que nous fissions, notre maître ? cria Hugh.

– Rien, répliqua Gashford en haussant les épaules, rien du tout. Quand milord s'est vu insulter et menacer parce qu'il venait auprès de vous, moi, je suis trop prudent pour avoir désiré que vous fissiez quelque chose. Quand les militaires sont venus vous écraser sous les pieds de leurs chevaux, j'aurais été bien fâché que vous fissiez quelque chose. Quand l'un d'eux a été renversé par une main hardie, et que j'ai vu la confusion et la crainte sur tous leurs visages, j'aurais été bien fâché que vous fissiez quelque chose, et vous avez pensé comme moi, car vous n'avez rien fait. C'est là le jeune homme qui a eu si peu de prudence et tant de hardiesse ! Ah ! j'en suis bien fâché pour lui.

– Fâché ! notre maître, cria Hugh.

– Fâché ! maître Gashford, répéta Dennis.

– Je suppose qu'on vienne à afficher demain une proclamation promettant une cinquantaine de livres sterling, ou quelque misère de ce genre, à celui qui l'arrêtera ; je suppose même qu'on y comprenne aussi un autre homme qui s'est jeté dans le couloir du haut de l'escalier, dit Gashford, ce ne serait pas encore la peine de faire quelque chose.

– Nom d'un tonnerre ! notre maître, cria Hugh en sautant sur son banc. Qu'est-ce que nous avons donc fait pour que vous nous parliez comme ça ?

– Rien du tout, reprit l'autre avec le même rire. Si on vous jette en prison, si ce jeune homme (et ici il regarda fixement la figure sérieuse et attentive de Barnabé), est arraché de nos bras et de ceux de ses amis, de gens qu'il aime peut être, et que sa mort mettra aussi au tombeau ; si on le plonge dans un cachot jusqu'à ce qu'on l'en retire pour le pendre à leurs yeux ; c'est égal, il ne faut rien faire. Je suis sûr que vous trouverez, comme moi, que c'est le parti le plus prudent.

– Venons-nous-en, cria Hugh, marchant à grands pas vers la porte ; Dennis, Barnabé, venons-nous-en.

– Où cela ? quoi faire ? dit Gashford, passant devant lui et s'appuyant contre la porte, pour l'empêcher de sortir.

– N'importe où ! n'importe quoi ! cria Hugh. Ôtez-vous de là, notre maître, ou nous allons sauter par la fenêtre ; ça reviendra au même. Laissez-nous partir.

– Ha ! ha ! ha ! quels... quels gaillards ! dit Gashford qui tout à coup, changeant de ton, prit celui d'une familiarité plaisante et railleuse. Quelles natures inflammables ! Ah çà ! ça ne vous empêchera toujours pas de boire un coup avant de partir ?

– Oh, non ! certainement, » dit Dennis en grognant et en essuyant d'avance ses lèvres avides avec sa manche. Pas de rancune, frère ; buvons un coup avec maître Gashford. »

Hugh essuya la sueur de son front et laissa reparaître sur sa face un sourire, pendant que l'artificieux secrétaire riait à gorge déployée.

« Allons ! garçon, à boire, et dépêchons-nous, car il ne s'arrêtera pas ici davantage, pas même pour boire un coup. C'est un luron si déterminé ! dit le doucereux secrétaire auquel M. Dennis répondait par des signes de tête et des jurons qu'il marmottait entre ses dents. Une fois piqué au jeu, voyez-vous, ce garçon-là ne se connaît plus. »

Hugh balança son poing robuste en l'air, et en assena un bon coup à Barnabé dans le dos, en lui disant : « N'aie pas peur. » Après quoi ils se donnèrent une poignée de main, Barnabé étant toujours évidemment sous l'empire de la même pensée, qu'il n'y avait pas au monde un héros aussi vertueux, aussi

désintéressé que lui ; ce qui faisait rire Gashford encore plus fort.

« J'ai entendu dire, ajouta-t-il tranquillement, en versant dans leurs verres, à mesure qu'ils les vidaient, autant de liqueur qu'ils en voulaient et répétant, à leur gré, cet exercice, j'ai entendu dire, mais je ne sais pas si c'est vrai ou si c'est faux, que les gens qui sont à flâner ce soir dans les rues, seraient assez disposés à aller démolir une ou deux chapelles catholiques, s'ils avaient seulement des chefs. On m'a même parlé de celle de Duke-Street, aux Champs de Lincoln's-Inn, et de celle de Warwick-Street, dans Golden-Square. Mais ce qu'on dit, vous savez...Vous n'allez pas par là ?

– Est-ce encore pour ne rien faire, mon maître ? cria Hugh. Diable ! il ne faut pas que Barnabé et moi nous allions passer par la geôle, et peut-être par la potence. Nous allons leur en ôter la fantaisie. Ah ! on a besoin de chefs ! Allons, les amis, à l'ouvrage !

– Quel garçon impétueux ! cria le secrétaire. Ah ! ah ! en voilà un gaillard qui n'a pas peur ! Quel feu, quelle véhémence ! C'est un bomme qui... »

Mais ce n'était pas la peine d'achever sa phrase : les autres s'étaient déjà précipités hors de la maison, et ne pouvaient déjà plus l'entendre. Il s'arrêta donc au milieu d'un éclat de rire, prêta l'oreille, ajusta ses gants, croisa ses bras derrière son dos, et, après avoir assez longtemps parcouru à grands pas la salle déserte, il dirigea sa marche du côté de la Cité, et prit par les rues.

Elles étaient pleines de monde, car les événements du jour avaient fait grand bruit. Les gens qui n'étaient pas curieux de s'éloigner de chez eux étaient à leurs croisées ou sur le pas de leurs portes, et l'on n'avait partout qu'un même sujet de conversation. Les uns racontaient que l'émeute était tout à fait dissi-

pée ; les autres qu'elle venait de recommencer : il y en avait qui prétendaient que lord Georges Gordon avait été envoyé sous bonne garde à la Tour ; d'autres, qu'il y avait eu un attentat contre la vie du roi, qu'on avait rappelé la troupe, et qu'il n'y avait pas une heure qu'on avait entendu distinctement, au bout de la ville, un feu de peloton. À mesure que la nuit devenait plus sombre, les nouvelles devenaient aussi plus effrayantes et plus mystérieuses ; et souvent il suffisait d'un passant qui annonçait en courant que les agitateurs n'étaient pas loin, qu'ils allaient être bientôt arrivés, pour faire aussitôt fermer et barricader les portes, assurer les fenêtres basses, enfin pour jeter autant de consternation et d'épouvante que si la ville venait d'être envahie par une armée étrangère.

Gashford se promenait partout à la sourdine, écoutant, pour les répandre plus loin à son tour, ou pour les confirmer de son témoignage, toutes les fausses rumeurs qui pouvaient servir à ses fins. Tout entier à ce soin, il venait de tourner, pour la vingtième fois, le coin de Holborn, quand une troupe de femmes et d'enfants qui se sauvaient, tout haletants et se retournant souvent pour regarder par derrière, au milieu d'un bruit confus de voix, attira son attention.

Cet indice assuré, joint à l'éclat rougeâtre dont on voyait la réverbération sur les maisons d'en face, lui fit reconnaître l'approche de quelques amis ; il s'abrita un moment dans une allée, dont il avait trouvé la porte ouverte en passant, et, montant avec quelques autres personnes à une fenêtre du second étage, il se mit à regarder en bas la foule.

Ils avaient avec eux des torches qui éclairaient distinctement les visages des principaux acteurs de cette scène. Ils venaient de démolir quelques bâtiments, on le voyait assez, et il n'était pas moins évident que c'était un lieu consacré au culte catholique, comme le prouvaient les dépouilles qu'ils portaient en trophées, des soutanes, et des étoles avec de riches fragments

des ornements de l'autel, couverts de suie, de crotte, de poussière et de plâtre. Leurs vêtements en lambeaux, leurs cheveux en désordre éparpillés autour de leurs têtes, leurs mains et leurs figures écorchées et saignantes des clous rouillés contre lesquels ils s'étaient meurtris, Barnabé, Hugh et Dennis, poursuivaient leur route en avant, furieux et hideux comme des échappés de Bedlam. Derrière eux se pressait la foule pour les suivre. Les uns chantaient, les autres poussaient des cris de victoire ; d'autres se querellaient ; d'autres menaçaient les spectateurs en passant ; d'autres, avec de grands éclats de bois sur lesquels ils passaient leur rage, comme si c'eussent été des victimes vivantes, les brisaient en mille morceaux qu'ils jetaient en l'air ; d'autres, en état d'ivresse, ne sentaient pas même les coups qu'ils avaient reçus par la chute des pierres, des briques ou de la charpente. Il y en avait un qu'on portait sur un volet, en guise de civière, au milieu de la multitude ; il était couvert d'un drap sale, sous lequel on voyait seulement un bloc inanimé, une figure funèbre. Puis, c'étaient des visages grossiers qui passaient, éclairés çà et là par un bout de flambeau fumeux ; une fantasmagorie de têtes de démons, d'yeux sauvages, de bâtons et de barres de fer dressés en l'air, qui tournaient et s'agitaient sans fin. Tableau horrible où l'on voyait à la fois tant et si peu, tant de fantômes qu'on ne pouvait plus oublier de sa vie, et tant d'objets confus qu'on n'avait que le temps d'entrevoir d'un coup d'œil rapide ! Parais, disparais !

Pendant que la foule passait pour marcher à son œuvre de ruine et de colère, on entendit un cri perçant, vers lequel se précipitèrent quelques personnes. Gashford était du nombre : il était descendu tout exprès. Seulement, il était en arrière du groupe de curieux, sans rien voir et sans rien entendre. L'un de ceux qui étaient mieux placés devant lui l'informa que c'était une femme veuve qui venait de reconnaître son fils parmi les émeutiers.

« Est-ce là tout ? dit le secrétaire, se retournant comme pour rentrer chez lui. Ma foi ! cela commence à prendre tournure. »

CHAPITRE IX.

Malgré les espérances que Gashford avait pu concevoir de ces préliminaires violents, qui avaient si bien l'air de prendre tournure en effet, les choses n'allèrent pas plus loin pour le moment. La troupe fut mandée de nouveau, elle fit encore une demi-douzaine de prisonniers, et la foule se dispersa derechef, après une courte échauffourée, sans qu'il y eût eu de sang répandu. Au milieu de leurs transports et de leur ivresse, ils n'avaient pourtant pas encore rompu tout frein, ni bravé ouvertement le gouvernement et les lois. Ils gardaient encore quelque chose de leur respect habituel pour l'autorité que la société avait commise au soin de sa conservation ; et, si des mesures opportunes eussent rétabli plus tôt la majesté du pouvoir, le secrétaire en aurait été pour ses peines ; il ne lui restait plus qu'à digérer ses désappointements.

À minuit, les rues étaient vides et tranquilles, et, sauf qu'il y avait dans deux quartiers de la ville un monceau de murs chancelants et un amas de décombres, à la place où le soleil s'était couché la veille sur un riche et magnifique édifice, tout avait son aspect ordinaire. Les catholiques bourgeois ou marchands, en assez grand nombre dans la Cité et ses faubourgs, n'avaient pas d'inquiétude pour leurs biens ou leurs propriétés ; peut-être même n'avaient-ils pas vu avec une grande indignation le tort qu'on leur avait déjà fait en pillant et détruisant leurs églises. Une foi sincère dans le gouvernement, dont la protection leur était acquise depuis bien des années, et une confiance en apparence bien fondée dans les bons sentiments et le jugement de la grande masse de leurs concitoyens, avec lesquels, malgré leur différence d'opinions religieuses, ils vivaient tous les jours sur le pied de l'intimité, de l'affection, de l'amitié, les rassuraient

contre le renouvellement des excès commis la veille. Ils étaient convaincus qu'il ne fallait pas plus rendre les vrais protestants responsables de ces outrages, qu'il n'eût été juste d'attribuer aux catholiques le billot, la question, le gibet et le poteau qui avaient déshonoré le règne de Marie.

La pendule allait sonner une heure, et Gabriel Varden avec sa dame et miss Miggs, étaient encore assis dans le petit salon à attendre. Le fait par lui-même n'était déjà pas ordinaire. Mais la mèche languissante des chandelles tristes et coulantes, le silence qui régnait parmi eux, et, par-dessus tout, les bonnets de nuit de madame et de sa gouvernante, montraient bien qu'il y avait longtemps qu'on était prêt à se mettre au lit, si l'on n'avait pas eu de fortes raisons d'attendre sur sa chaise bien après l'heure accoutumée.

À défaut d'autres preuves, on en aurait trouvé un témoignage suffisant dans la tenue de Mlle Miggs. Arrivée à cet état de sensibilité nerveuse et d'agitation du système qui résultent d'une veille prolongée, elle ne cessait de se frotter le nez et de se tortiller sur place, comme si sa chaise était rembourrée de noyaux de pêches qui lui rendissent à chaque instant un changement de position désirable : elle faisait de même à ses paupières des frictions fréquentes, sans oublier les petites toux, les petits gémissements, les tressaillements spasmodiques, les bâillements, les reniflements, mille autres démonstrations de même nature, qui avaient fini par tellement agacer et taquiner la patience du serrurier, qu'après l'avoir quelque temps regardée en silence, il éclata par cette apostrophe soudaine :

« Miggs, ma bonne fille, allez vous coucher ; allez vous coucher. J'aimerais mieux entendre, goutte à goutte, tomber pendant une heure la pluie de vingt-cinq gouttières, ou vingt-cinq souris grignoter une croûte derrière le lambris, que de vous voir comme ça. Allez-vous coucher, Miggs : allez, vous m'obligerez.

– C'est que vous n'avez rien qui vous chiffonne, monsieur, répondit Mlle Miggs ; aussi votre proposition ne m'étonne pas du tout. Mais madame n'est pas comme vous... et tant que vous ne serez pas tranquille, madame, ajouta-t-elle en se tournant vers la femme du serrurier, il me serait impossible d'aller maintenant me coucher l'esprit en paix, quand toutes les gouttières dont parlait monsieur me courraient dans le dos, avec leur eau glacée. »

Après cette déclaration, Mlle Miggs fit une foule d'efforts et de tours d'épaule pour se frotter une démangeaison fictive dans une place imaginaire, et eut la chair de poule de la tête aux pieds, voulant par là faire entendre que la cascade en question lui dégringolait tout du long, mais que le sentiment du devoir la retenait sous cette douche cruelle, comme elle endurcirait sa patience contre toutes les autres souffrances.

Mme Varden étant trop assoupie pour pouvoir parler, et Mlle Miggs ayant dit tout ce qu'elle avait à dire, le serrurier, lui, n'eut rien de mieux à faire que de soupirer et de prendre patience comme il pourrait.

Mais quelle patience d'ange n'aurait-il pas fallu pour rester tranquille en face d'un pareil basilic ? S'il regardait d'un autre côté pour ne pas la voir, c'était encore pis ; il sentait qu'elle se frottait la joue, se tordait l'oreille, clignait ses yeux, donnait à son nez toutes les formes les plus hétéroclites. Si elle était un moment délivrée de ces petits maux, c'est qu'elle avait le pied engourdi, ou des impatiences dans les bras, ou une crampe à la jambe, ou quelque autre maladie horrible qui mettait tout son être à la torture. Jouissait-elle enfin d'un moment de repos : alors, fermant les yeux, ouvrant la bouche, on la voyait droite et roide sur sa chaise ; puis elle penchait un peu la tête en avant, et s'arrêtait comme avec un ressort, crac. Puis encore la tête descendait un tantinet ; le ressort jouait : elle s'arrêtait, crac. Puis elle reprenait son assiette. L'instant d'après, la tête tombait,

tombait, tombait insensiblement. Ah ! mon Dieu ! c'est fini, elle va perdre l'équilibre ; le pauvre serrurier sue sang et eau de peur qu'elle ne se fasse une bosse au front et peut-être ne se fracture le crâne : décidément il va la réveiller. Mais, non, pas du tout ; sans qu'on sache pourquoi ni comment, la voilà roide et droite comme un I, les yeux tout grands ouverts, avec une expression provocante dans sa physionomie, car le sommeil ne lui a rien fait rabattre de son obstination, et elle a l'air de vous dire tout net : « Je puis vous donner ma parole d'honneur que je n'ai pas seulement fermé les yeux depuis la dernière fois que je vous ai regardé. »

À la fin des fins, quand l'horloge eut sonné deux heures, on entendit un bruit à la porte de la rue, comme si quelqu'un était tombé par accident contre le marteau. Aussitôt Mlle Miggs, sautant sur ses pieds et frappant des mains, cria, par un singulier mélange du sacré et du profane : « Dieu tout-puissant, mame, c’est le coup de marteau de Simon.

– Qui est là ? cria Gabriel.

– Moi, » répondit la voix bien connue de M. Tappertit. Gabriel lui ouvrit la porte et le fit entrer.

M. Simon n'était pas à son avantage. Un homme de sa taille n'avait pas dû être à son aise dans la foule, et, comme il avait joué un rôle actif dans les parades et les bousculades de la veille, ses habits étaient littéralement tout aplatis des pieds à la tête. Quant à son chapeau, il avait subi tant de renfoncements, qu'il n'avait plus de forme du tout, et ses souliers éculés auraient plutôt passé pour des savates. Son habit flottait par morceaux autour de lui ; il avait perdu à la bataille ses boucles de culotte et d'escarpins ; il ne lui restait plus qu'une moitié de cravate, et le devant de sa chemise était déchiré en lambeaux. Cependant, malgré tous ces désavantages personnels, malgré sa faiblesse, son échauffement et sa fatigue, malgré la poussière et la crotte

dont il était si bien barbouillé que, s'il avait été renfermé dans une boîte, il n'aurait pas été plus difficile de reconnaître de quelle étoffe était sa peau ; malgré tout cela, il s'avança fièrement dans le petit salon, se jeta sur une chaise, et faisant tout ce qu'il pouvait pour fourrer ses mains dans ses goussets, dont la poche retournée était étalée le long de ses cuisses et pendillait comme un gland de bonnet de coton, il se mit à considérer le ménage avec une dignité sombre.

« Simon, dit gravement le serrurier, comment se fait-il que vous reveniez au logis à des heures pareilles et dans l'état où vous êtes ? Donnez-moi votre parole que vous n'êtes pas allé avec les émeutiers, et je ne vous en demanderai pas davantage.

– Monsieur, répliqua M. Tappertit avec un air de mépris, je vous trouve bien hardi de me faire une question pareille.

– Vous venez de boire un coup, dit le serrurier.

– En principe général, monsieur, et dans le sens le plus injurieux du mot, répliqua l'élève à son bourgeois avec un grand calme, je vous considère comme un menteur. Mais dans cette dernière supposition, je dois dire que, sans le vouloir… sans le vouloir, monsieur, vous avez mis le nez dessus.

– Marthe, dit le serrurier se retournant vers sa femme, et secouant la tête tristement, pendant que sa figure ouverte dissimulait mal un sourire en présence de l'absurde personnage étendu devant lui, je suis sûr que l'on finira par reconnaître que le pauvre garçon ne se sera pas compromis avec les fous et les mauvais sujets dont nous avons tant parlé, et qui ont fait ce soir tant de mal. S'il a été à Warwick-Street ou à Duke-Street cette nuit…

– Il n'a été ni à l'un ni à l'autre, monsieur, » cria M. Tappertit d'une voix élevée qui finit tout à coup en une es-

pèce de grognement sourd, répétant au serrurier, sur lequel il avait les yeux fixés : « Il n'a été ni à l'un ni à l'autre.

– J'en suis bien aise, de tout mon cœur, dit le serrurier d'un ton sérieux : car s'il y était allé, et qu'on pût l'en convaincre, voyez-vous, Marthe, votre grande Association serait devenue pour lui la charrette du bourreau qui mène les gens à la potence, et les laisse là les jambes en l'air. Aussi sûr que nous sommes de ce monde, vous et moi. »

Mme Varden était trop effrayée du changement qui s'était opéré dans les manières et l'extérieur de Simon ; elle était surtout trop épouvantée des récits qui lui avaient été faits ce soir-là sur le compte des émeutiers, pour hasarder aucune réponse, ni recourir à son système ordinaire de politique matrimoniale. Mlle Miggs se tordait les mains et pleurait.

« Il n'a pas été à Duke-Street, ni à Warwick-Street, Georges Varden, dit Simon d'un air farouche ; mais il a été à Westminster. Peut-être bien que là, monsieur, il aura donné des coups de pied à quelque membre de la chambre et des taloches à quelque lord… Ah ! cela vous étonne ! Eh bien ! je vais vous le répéter. Il a pu en faire saigner quelques-uns du nez et donner de bonnes taloches à quelque lord. Qui sait ? ajouta-t-il en portant la main à la poche de son gilet, ce cure-dent-là, et il tira un large cure-dent, qui fit pousser à la fois un cri à Miggs et à Mme Varden, c'était peut-être celui d'un évêque. Voyez-vous, Georges Varden ?

– Tenez, dit le serrurier vivement, j'aimerais mieux qu'il m'en eut coûté cinq cents guinées, et que cela ne fût pas arrivé. Idiot que vous êtes, savez-vous seulement le danger que vous courez ?

– Oui, monsieur, je le sais, et je m'en fais gloire. J'y étais, et tout le monde a pu m'y voir. J'étais en vue, j'étais dans les honneurs de la chose. J'en braverai les conséquences. »

Le serrurier, réellement troublé et agité, se promenait silencieusement de long en large, jetant de temps en temps un coup d'œil sur son apprenti ; enfin s'arrêtant devant lui :

« Croyez-moi, dit-il, allez vous coucher, ne fût-ce qu'une couple d'heures, pour vous réveiller de sens rassis et repentant. Montrez seulement du regret de ce que vous avez, fait, et nous essayerons de vous sauver de là. Si je le réveille à cinq heures, dit Varden à sa femme vers laquelle il s'était tourné brusquement, il n'aura qu'à se lever et changer d'habits ; puis après cela il pourra gagner l'escalier de la Tour, et partir pour Gravesend par le chasse-marée, avant qu'on ait fait des recherches contre lui. De là il peut aisément gagner Canterbury, où votre cousin lui donnera de l'ouvrage jusqu'à ce que l'orage soit passé. Je ne suis pas bien sûr d'agir comme il faut en le sauvant du châtiment qu'il mérite ; mais il a demeuré chez nous douze ans au moins, petit garçon ou homme fait, et je serais désolé qu'il finît mal, pour un jour qu'il s'est mal conduit. Allez fermer la porte de devant, Miggs, et qu'on ne voie pas votre lumière dans la rue, quand vous monterez dans votre chambre. Allons ! vite, Simon, allons nous coucher !

– Et vous supposez, monsieur, répliqua M. Tappertit avec une difficulté et une lenteur d'élocution qui formaient un contraste parfait avec la rapidité et l'élan de son excellent maître… Et vous supposez que je suis assez bas et assez vil pour accepter votre proposition humiliante ?… Mécréant !

– Tout ce que vous voudrez, monsieur, mais allez vous coucher. Il n'y a pas une minute à perdre. Miggs, par ici la lumière.

– Oui ! oui ! allez, allez vous coucher tout de suite, » crièrent les deux femmes à la fois.

M. Tappertit se leva sur ses jambes, et, repoussant sa chaise pour montrer qu'il n'avait pas besoin de son assistance, il répondit en se promenant à son tour de long en large, mais sans pouvoir décider sa tête à se mettre d'accord dans ses mouvements avec son corps.

« Qu'est-ce que vous me parliez de Miggs, monsieur ? On pourrait bien la brûler vive, votre Miggs.

– Oh ! Simon, éjacula la demoiselle d'une voix défaillante ; Dieu de Dieu ! quel coup il vient de me donner !

– Toute la famille ici, on pourrait bien la brûler vive, monsieur, reprit M. Tappertit en la regardant avec un sourire d'ineffable dédain, excepté Mme Varden, pour laquelle je suis venu ici ce soir. Madame Varden, prenez ce morceau de papier. C'est une sauvegarde, madame, vous pourrez en avoir besoin. »

À ces mots, il tendit à la longueur du bras un sale chiffon de papier. Le serrurier le prit, l'ouvrit, et lut ce qui suit :

Tous les bons amis de notre Cause auront grand soin, j'espère, de respecter la propriété de tout fidèle protestant. Je sais pertinemment que le propriétaire de céans est un solide et respectable partisan de la Cause.

Georges Gordon.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? dit le serrurier en changeant de visage.

– C'est quelque chose qui peut vous rendre service, mon jeune cadet, répliqua son apprenti, et vous ne serez pas fâché de

le retrouver dans l'occasion. Serrez-moi ça soigneusement, et dans un endroit où vous puissiez mettre tout de suite la main dessus, en cas de besoin. Et n'oubliez pas d'écrire demain soir à la craie, sur votre porte, pour au moins huit jours : Pas de papisme ! voilà tout !

– C'est, ma foi, une pièce authentique, dit le serrurier après examen ; je reconnais l'écriture. Il y a quelque danger là-dessous. Quel diable y a-t-il donc en jeu ?

– Un diable de feu, repartit Simon, un diable de flamme et de colère. Tâchez de vous garer de son chemin, ou vous y resterez, mon cher. Vous ne direz pas qu'on ne vous a pas averti ; c'est à vous maintenant à vous tenir sur vos gardes. Adieu ! »

Mais ici les deux femmes se jetèrent au-devant de lui, surtout Mlle Miggs, qui lui tomba sur le corps avec tant de ferveur qu'elle le colla contre la muraille, en le conjurant l'une et l'autre, dans les termes les plus émouvants, de ne pas sortir avant d'avoir repris son bon sens ; d'entendre enfin raison, de réfléchir à ce qu'il allait faire ; de prendre un peu de repos, après quoi il serait toujours à même de faire ce qu'il voudrait.

« Quand je vous dis que je suis décidé ! la patrie sanglante m'appelle, et j'y vais. Miggs, si vous ne vous ôtez pas de mon chemin, vous allez vous faire pincer. »

Mlle Miggs, toujours accrochée au rebelle, poussa un cri douloureux, un seul cri ; mais était-ce dans les transports de son émotion, était-ce parce que son ennemi venait d'exécuter sa menace ? c'est encore un mystère.

« Allez-vous me lâcher ? dit Simon, faisant des efforts désespérés pour se dégager de la chaste, mais étouffante étreinte de l'araignée qui l'enveloppait dans ses bras. Laissez-moi m'en

aller. Je vous ai assuré un sort dans notre constitution nouvelle de la Société, un joli petit sort… là ! êtes-vous contente ?

– Ô Simon ! cria Mlle Miggs, ô Simon béni ! ô mame ! si vous saviez où en sont mes sentiments en ce moment d'épreuve ! »

Ma foi ! ses sentiments avaient bien l'air d'être d'une nature assez turbulente. Elle avait perdu son bonnet à la bataille, elle était à genoux sur le carreau, révélant sans pudeur aux assistants la plus étrange collection de papillotes bleues et de papillotes jaunes, de tours de cheveux suspects, d'aiguillettes, de lacets de corset, de cordons, on ne peut vraiment pas dire de quoi. Elle était pantelante, elle crispait ses mains ; on ne lui voyait que le blanc des yeux ; elle pleurait comme une Madeleine : enfin, elle montrait tous les symptômes les plus aigus d'une grande souffrance morale.

« Je laisse ici, dit Simon se tournant vers le bourgeois, sans faire seulement attention à l'affliction virginale de Mlle Miggs, je laisse au premier une caisse d'effets : vous en ferez ce que vous voudrez. Moi, je n'en ai pas besoin. Je ne reviendrai plus ici. Vous n'avez, monsieur, qu'à chercher un ouvrier : je ne suis plus l'ouvrier que de ma patrie ; désormais voilà dans quelle partie je travaille.

– Dans deux heures d'ici vous ferez tout ce que vous voudrez ; mais, pour le moment, allez vous coucher, reprit le serrurier en se plantant devant le passage de la porte. Vous m'entendez ? allez-vous coucher.

– Oui, je vous entends, et je me moque de vous, Varden, répondit Simon Tappertit. J'ai été ce soir à la campagne, arranger une expédition qui fera tressaillir de crainte votre âme de serrurier, poseur de sonnettes. C'est une affaire qui demande toute mon énergie : laissez-moi passer.

– Si vous faites seulement mine d'approcher de la porte, je vous flanque par terre : ainsi vous ferez bien d'aller vous coucher !

Simon, sans rien répondre, se releva aussi droit qu'il put, et piqua une tête dans le beau milieu de la poitrine de son vieux patron, sur quoi les voilà tous les deux dans la boutique, accrochés l'un à l'autre, les mains et les pieds si bien entortillés, qu'on aurait cru voir en peloton une demi-douzaine de combattants pour le moins ; je crois même que Miggs et Mme Varden en comptaient douze, au milieu de leurs cris perçants.

Varden n'aurait pas eu de mal à terrasser son ancien apprenti et à le réduire, pieds et poings liés. Mais il lui répugnait de le malmener dans cet état d'ivresse sans défense : il se contentait donc de parer, quand il pouvait, ses coups, les acceptant pour bons quand il ne pouvait pas les parer, restant toujours entre Simon et la porte, et attendant qu'il se rencontrât quelque occasion favorable de le forcer à faire retraite dans l'escalier et de l'enfermer sous clef dans sa chambre. Mais le brave homme avait trop compté sur la faiblesse de son adversaire ; il n'aurait pas dû oublier que souvent tel ivrogne, qui n'a plus la force de se soutenir, n'en court pas moins comme un lapin. Simon Tappertit, prenant le temps à propos, fit traîtreusement semblant de tomber en arrière, et, pendant que l'autre se baissait pour le ramasser, il fut, en un clin d'œil, sur ses jambes, passa devant lui brusquement, ouvrit la porte, dont il connaissait bien le truc, et se précipita dans la rue comme un chien enragé. Le serrurier s'arrêta un moment, dans l'excès de sa stupéfaction, puis lui donna la chasse.

On ne pouvait pas mieux choisir le moment pour courir ; à cette heure silencieuse les rues étaient désertes, l'air frais ; la figure qu'il poursuivait se voyait clairement à distance, fuyant comme un trait, avec une ombre longue et gigantesque sur ses

talons. Mais le pauvre serrurier était un peu poussif pour espérer de vaincre à la course un jeune homme comme Simon, que la graisse n'empêchait pas de courir : ah ! autrefois, à la bonne heure, il l'aurait rattrapé en un rien de temps. Aussi commençait-il à être bien distancé, et, au moment où les premiers rayons du soleil levant vinrent éblouir Gabriel Varden, au tournant d'une rue, il ne fut pas fâché d'abandonner la partie et de s'asseoir sur une marche pour reprendre haleine. Pendant ce temps-là, Simon, sans s'arrêter une fois, fuyait toujours avec la même rapidité dans la direction de la Botte, où il savait bien qu'il allait retrouver des camarades. Cette respectable auberge, déjà avantageusement connue pour avoir attiré sur elle l'œil de la police, avait même organisé pour la circonstance une surveillance amicale, et placé des vedettes pour attendre le retour du petit capitaine.

« Fais comme tu voudras, Simon, fais comme tu voudras, dit le serrurier, aussitôt qu'il put recouvrer l'usage de la parole. J'ai fait ce que j'ai pu pour te sauver, mon pauvre garçon ; mais je vois bien que c'est inutile, et que tu te mets toi-même la corde au col. »

En même temps il branla la tête d'un air triste et découragé, revint sur ses pas, se dépêcha de rentrer chez lui, où il trouva Mme Varden et la fidèle Miggs qui attendaient avec impatience son retour.

Or, Mme Varden, et par conséquent aussi Mlle Miggs, étaient troublées par de secrets reproches qu'elles s'adressaient en elles-mêmes. Voilà ce que c'est que d'avoir aidé et soutenu, de toutes ses forces, le commencement d'un désordre dont personne à présent ne pouvait plus prévoir la fin ! Voilà ce que c'est que d'avoir indirectement amené la scène dont elles venaient d'être témoins ! À présent, c'était au serrurier à triompher et à faire des reproches. Cette dernière pensée surtout était si cruelle à Mme Varden, qu'elle en avait l'oreille basse, et que, pendant

que son mari était à la poursuite de leur ouvrier échappé, elle cachait sous sa chaise la petite maison en brique rouge avec son toit jaune, de peur que sa vue ne fournit quelque occasion nouvelle de revenir sur ce sujet pénible ; et c'est pour cela qu'elle la cachait tant qu'elle pouvait sous ses jupes.

Mais justement le serrurier avait songé à cet article en route, et il ne fut pas plutôt rentré, qu'il le chercha des yeux dans la chambre, et, ne le trouvant pas, demanda tout de suite où il était.

Mme Varden n'avait pas d'autre ressource que de livrer sa tirelire, ce qu'elle fit avec bien des larmes et des protestations que si elle avait su ça…

« Oui, oui, dit Varden, c'est trop juste. Je le sais bien. Ce n'est pas pour vous en faire reproche, ma chère. Mais rappelez-vous une autre fois que, de toutes les mauvaises choses, il n'y en a pas de pires que les bonnes, quand on en fait un mauvais usage. Une méchante femme, tenez ! c'est bien méchant. Eh bien ! quand la religion fait fausse route, c'est la même chose ; mais n'en parlons plus, ma chère. »

Là-dessus, il laissa tomber la maisonnette de brique rouge sur le carreau, mit le talon dessus, et l'écrasa en mille morceaux. Les gros sols, les petits sols, les pièces de six pence et les autres contributions volontaires roulèrent dans tous les coins de la chambre, sans que personne songeât à les toucher pour les ramasser.

« Voilà quelque chose, dit le serrurier, de bien facile à faire ; plût à Dieu que les autres œuvres de la même Société ne présentassent pas plus de difficultés !

– Par bonheur encore, Varden, lui dit sa femme en s'essuyant les yeux avec son mouchoir, qu'en cas de nouveaux trou-

bles… j'espère bien qu'il n'y en aura pas, je le souhaite de tout mon cœur…

– Et moi aussi, ma chère.

– Dans ce cas-là, du moins, nous avons le papier que ce pauvre jeune homme égaré nous a apporté.

– Ah ! tiens ! c'est vrai ! dit le serrurier se retournant vivement. Où est-il donc, ce papier ? »

Mme Varden resta toute tremblante de peur, en lui voyant prendre dans ses mains la sauvegarde, la déchirer en mille morceaux et les jeter dans l'âtre.

« Vous ne voulez pas vous en servir ? dit-elle.

– M'en servir ! cria le serrurier. Oh ! que non ! Ils peuvent venir, s'ils veulent, nous écraser sous notre toit renversé, brûler notre maison, notre cher logis : je ne veux pas plus de la protection de leur chef que je ne veux inscrire leur hurlement d'antipapisme sur ma porte, quand ils devraient me fusiller. M'en servir ! Qu'ils viennent, je les en défie. Le premier qui descend le pas de ma porte pour ça ne le remontera pas si vite. Que les autres fassent ce qu'ils voudront, mais ce n'est pas moi qui irai mendier leur pardon ; non, non, quand on me donnerait autant d'or pesant que j'ai de fer dans ma boutique. Allez-vous coucher, Marthe. Moi, je vais descendre les volets et me mettre au travail.

– Si matin ? lui dit sa femme.

– Oui, répondit gaiement le serrurier, si matin. Ils peuvent venir quand ils voudront, ils ne me trouveront pas à me cacher et à fouiner, comme si nous avions peur de prendre notre part de la lumière du jour, pour la leur laisser tout entière. Ainsi, bon sommeil, ma chère, et de bons rêves que je vous souhaite. »

En même temps il donna un baiser cordial à sa femme, en lui recommandant de ne pas perdre de temps, sans quoi il serait l'heure de se lever avant qu'elle fût seulement couchée. Mme Varden monta l'escalier, d'une humeur douce et aimable, suivie de Miggs, qui n'était pas non plus si revêche ; mais, malgré ça, elle ne pouvait s'empêcher, tout le long du chemin, d'avoir des quintes de toux sèche, des reniflements et des hélas ! en levant les mains au ciel, comme pour dire, dans son profond étonnement : « C'est égal, la conduite de notre maître est bien hardie. »

CHAPITRE X.

L’émeute est une créature d'une existence mystérieuse, surtout dans une grande ville. D'où vient-elle et où va-t-elle ? presque personne n'en sait rien. Elle s'assemble, elle se disperse avec la même rapidité. Il n'est pas plus facile de remonter aux différentes sources dont elle se compose qu'à celle des flots de la mer, avec laquelle elle a plus d'un trait de ressemblance : car l'Océan n'est pas plus changeant, plus incertain, ni plus terrible, quand il soulève ses vagues ; il n'est pas plus cruel ni plus insensé dans sa furie.

Les gens qui étaient allés faire du tapage à Westminster le vendredi matin, et qui avaient accompli le soir l'œuvre de dévastation plus sérieuse de Duke-Street et de Warwick-Street, étaient, en général, les mêmes. Sauf quelques misérables de plus, que tous les rassemblements sont moralement sûrs de s'adjoindre dans une ville où il doit y avoir un plus grand nombre de fainéants et de mauvais sujets, on peut dire que l'émeute, dans ces deux rencontres, était formée des mêmes éléments. Cependant, quand elle fut dispersée dans l'après-midi, elle s'était éparpillée dans diverses directions : il n'y avait pas eu de nouveau rendez-vous donné, pas de plan conçu ou médité ; en un mot, à ce qu'ils pouvaient croire, ils s'en retournaient chacun chez eux, sans espoir de se réunir encore.

À l'enseigne de *la Botte*, le quartier général, comme nous avons vu, des émeutiers, il n'y en avait pas, le vendredi soir, une douzaine : deux ou trois dans l'écurie et les remises, où ils passaient la nuit ; autant dans la salle commune ; le même nombre couchés dans les lits. Le reste était retourné dans leurs logis ou plutôt dans leurs repaires ordinaires. Peut-être parmi ceux qui

étaient étendus dans les champs et les sentiers voisins, au pied des meules de foin, ou près des fours à chaux, n'y en avait-il pas une vingtaine qui eussent un domicile. Mais quant aux autres réduits publics, aux loueurs, aux garnis, ils avaient à peu près leur compte de leurs locataires ordinaires, et pas d'étrangers ; ils avaient leur total régulier de vice et de turpitude, auquel ils étaient accoutumés, mais pas plus.

L'expérience d'une seule soirée, cependant, avait suffi pour donner la preuve à ces chefs d'émeute, à ces catilinas de rencontre, qu'ils n'avaient qu'à se montrer dans les rues pour voir à l'instant se réunir autour d'eux des bandes qu'ils n'auraient pu garder rassemblées, quand ils n'en avaient plus que faire, sans beaucoup de dangers, de peine et de frais. Une fois maîtres de ce secret, ils se sentirent la même assurance que s'ils avaient autour d'eux un camp de vingt mille soldats, dévoués à leurs ordres. Toute la journée du samedi, ils restèrent tranquilles. Le dimanche, ils songèrent plutôt à tenir leurs gens en haleine qu'à poursuivre sérieusement, par quelque mesure énergique, l'exécution de leurs premiers projets.

« J'espère, dit Dennis, bâillant de grand cœur le dimanche matin, et se relevant sur son séant d'une botte de paille qui lui avait servi de lit pour la nuit, en même temps qu'il s'appuyait la tête dans sa main et réveillait Hugh, étendu près de lui ; j'espère que maître Gashford va nous laisser faire notre dimanche ; à moins qu'il ne veuille déjà nous remettre à l'ouvrage, hein ?

– Il n'aime pas à laisser languir les choses, on peut être sûr de ça, répondit Hugh en grognant. Et pourtant je ne me sens pas bien disposé à bouger de là. Je suis roide comme un cadavre, et couvert de sales égratignures, comme si j'avais passé la journée à me battre avec des chats sauvages.

– Dame ! aussi, vous avez tant d'enthousiasme ! dit Dennis regardant avec admiration la tête mal peignée, la barbe emmê-

lée, les mains déchirées, la figure égratignée du farouche camarade qu'il avait là ; vous êtes un vrai démon ! vous vous faites cent fois plus de mal qu'il n'est nécessaire, par l'envie que vous avez d'être toujours en avant, et d'en faire plus que les autres.

– Pour ce qui est de ça, répliqua Hugh, rejetant en arrière ses cheveux épars et lançant un coup d'œil à la porte de l'écurie où ils étaient couchés, en voilà un là qui me vaut bien. Qu'est-ce que je vous avais promis ? Quand je vous disais qu'il en valait une douzaine à lui tout seul, et pourtant vous n'aviez pas confiance en lui ! »

M. Dennis, encore endormi et plié en deux, releva son menton dans sa main, pour imiter l'attitude de Hugh, et lui dit en regardant aussi dans la direction de la porte :

« C'est vrai, c'est vrai, frère, vous le connaissiez bien. Mais qui supposerait jamais, à voir ce garçon-là, qu'il pût faire de telles prouesses ? Quel dommage, frère, qu'au lieu de prendre un peu de repos, comme nous, pour se préparer à faire des nouveaux efforts en faveur de notre honorable Cause, il s'amuse à jouer au soldat comme un bambin ! Et voyez donc aussi comme il est propre, continuait M. Dennis, qui n'avait pas du tout de raison de se sentir quelque sympathie pour les gens délicats sur cet article ; comme on voit bien son imbécillité jusque dans cet excès de propreté ! à cinq heures du matin, il était déjà à la pompe, quand tout le monde aurait parié qu'il devait être assez fatigué d'avant-hier, pour avoir encore besoin de dormir à cette heure-là. Mais pas du tout ; je me suis éveillé seulement une minute ou deux, et il était déjà à la pompe. Et encore, il fallait le voir planter sa plume de paon dans son chapeau, quand il a eu fini de se laver ! Ah ! je suis bien fâché que ce soit un esprit si borné ; mais que voulez-vous ? le meilleur d'entre nous a ses défauts. »

Le sujet de ce dialogue et de cette conclusion proclamée d'un ton de réflexion philosophique n'était autre, comme s'en doutent bien nos lecteurs, que Barnabé, qui, son drapeau en main, se tenait en faction au soleil devant la porte éloignée, se promenant quelquefois de long en large et chantonnant sur l'air du carillon que faisaient entendre les cloches des églises voisines. Mais qu'il se tint tranquille, les deux mains appuyées sur la hampe de son drapeau, ou qu'il le mit sur son épaule, pour monter la garde d'un pas grave et mesuré, le soin avec lequel il avait arrangé sa pauvre toilette, son port droit et fier, montraient toute l'importance qu'il attachait au poste qu'on lui avait confié, et l'orgueil qu'il en ressentait dans son âme. De l'endroit où Hugh et son camarade étaient étendus dans l'ombre obscure du hangar, Barnabé, avec la soleil, et le carillon pacifique du dimanche qu'il accompagnait de la voix, formait un charmant tableau de genre, auquel la porte servait de cadre, comme l'obscurité de l'écurie lui servait du fond. Ce tableau avait un pendant : c'était celui qu'ils représentaient de leur côté, se vautrant, comme des animaux immondes, dans leur fumier et leur corruption sur leur litière. Eux-mêmes, ils en sentaient le contraste ; ils regardèrent quelques moments sans rien dire, et d'un air un peu douteux :

« Ah ! dit Hugh à la fin, avec un grand éclat de rire, le drôle de corps que ce Barnabé ! il n'y en a pas un parmi nous qui puisse en faire autant, sans dormir, boire ni manger, comme lui. Quant à ce que vous disiez qu'il joue au soldat, c'est moi qui l'ai mis là en faction.

– Alors c'est que vous aviez une raison pour ça, et une bonne, je gage, répliqua Dennis en montrant toutes ses dents à force de rire et jurant comme un païen. Pourquoi donc ça, frère ?

– Dame ! vous savez, lui dit Hugh en se rapprochant de lui sur sa paille, que notre noble capitaine de là-bas était joliment

dedans hier matin, et puis encore, comme vous et moi, un peu plus en train hier au soir. »

Dennis regarda dans ce coin où Simon Tappertit gisait enfoncé dans une botte de foin, ronflant comme une toupie, et remua la tête en signe d'assentiment.

« Et notre noble capitaine, continua Hugh. encore avec un éclat de rire, notre noble capitaine et moi nous avons fait pour demain le plan d'une expédition éclatante… et profitable.

– Encore les papistes ? demanda Dennis en se frottant les mains.

– Oui, contre les papistes ; contre un papiste au moins avec qui plusieurs d'entre nous, et moi tout le premier, nous avons un vieux compte à régler.

– Ce n'est pas cet ami de maître Gashford dont il nous parlait chez moi, hein ? dit Dennis, bouillant de plaisir et d'impatience.

– Justement, c'est lui-même.

– Ah ! que c'est bien votre affaire ! cria M. Dennis en lui donnant une poignée de main ; à la bonne heure ! Vengeons-nous, tue, assomme, et cela marchera deux fois plus vite. Eh bien après ? contez-moi cela.

– Ha ! ha ! ha ! Le capitaine, ajouta Hugh, a envie de profiter de cela pour enlever une femme dans la bagarre, et… Ha ! ha ! ha !… moi aussi. »

M. Dennis fit la grimace à cette partie de plan qu'on lui communiquait ; en principe général, il ne voulait pas entendre parler de femmes. C'étaient des créatures si peu sûres et si glis-

santes, qu'il n'y avait pas à y faire le moindre fond, et qu'on ne les trouvait jamais du même avis, vingt-quatre heures durant. Il en avait encore bien plus long à dire là-dessus ; mais il préféra demander à Hugh le rapport qu'il pouvait y avoir entre l'expédition proposée et la faction de Barnabé, posé en sentinelle à la porte de l'écurie. Voici ce que son camarade lui répondit avec mystère :

« Voyez-vous, les gens à qui nous avons envie de rendre visite étaient de ses amis, il n'y a pas bien longtemps, et, du caractère que je lui connais, je suis sûr et certain que, s'il croyait que. nous allions leur faire du mal, bien loin de nous aider, il se tournerait contre nous. C'est pour cela que je lui ai persuadé (je le connais de longue main) que lord Georges l'a choisi de préférence pour garder ici la place demain en notre absence, et que c'est un grand honneur pour lui. Voilà pourquoi il monte en ce moment la garde, fier comme un Artaban. Ha ! ha ! Qu'en dites-vous ? Si je suis un démon, je ne suis toujours pas un étourdi. »

M. Dennis se confondit en compliments et ajouta :

« Mais pour ce qui concerne l'expédition elle-même ?

– Quant à ça, dit Hugh, vous en connaîtrez tous les détails de la bouche du grand capitaine, et de la mienne, ensemble ou séparément ; car justement le voilà qui s'éveille. Allons ! sus ! Cœur de Lion ! Ha ! ha ! Bon courage, et buvez encore un petit coup. Encore du poil de la chienne qui vous a mordu, capitaine ! Demandez à boire au garçon. J'ai là sous mon lit assez de tasses et de chandeliers d'or et d'argent pour payer votre écot, capitaine, quand vous boiriez le vin à tonneaux. » Et en même temps, dérangeant la paille, il montrait une place où la terre avait été fraîchement remuée.

M. Tappertit reçut de très mauvaise grâce ces encouragements joyeux ; deux nuits de ribote ne l'avaient pas accommo-

dé : son esprit n'était guère moins fatigué que son corps, qui ne pouvait seulement pas se tenir sur ses jambes. Cependant avec l'assistance de Hugh il parvint à gagner, en chancelant, la pompe où il se rafraîchit la gorge d'un bon verre d'eau fraîche, et la tête et la figure d'une bonne douche de liquide à la glace, avant de commander un grog au lait et au rhum. Grâce à cet innocent breuvage, accompagné de biscuits et de fromage, il se réconforta l'âme. Cela fait, il se mit à son aise, par terre entre ses deux compagnons, qui ne s'étaient pas épargnés à boire de leur côté et, se mit en devoir d'éclairer M. Dennis sur les détails du projet annoncé pour le lendemain.

Leur conversation fut assez longue et leur attention assez soutenue pour qu'on pût voir l'intérêt manifeste qu'ils prenaient au sujet. Il fallait aussi qu'il ne fût pas toujours d'un caractère bien attristant, ou qu'il fût du moins enjolivé par des scènes plaisantes, car ils riaient souvent à gorge déployée, jusqu'à faire sauter Barnabé sous les armes, tout scandalisé de leur légèreté. Cependant ils ne l'inviteront pas à venir les rejoindre, avant qu'ils eussent bien bu, bien mangé et fait un bon somme pendant plusieurs heures : c'est-à-dire pas avant le crépuscule. Ils l'informèrent alors qu'ils allaient faire une petite démonstration dans les rues, seulement pour unir les gens en éveil, parce que c'était dimanche soir, et qu'il fallait bien au public un peu de divertissement ; qu'il était libre de les accompagner s'il voulait.

Sans autres préparatifs, si ce n'est qu'ils emportèrent des gourdins et mirent à leur chapeau une cocarde bleue, ils commencèrent à battre les rues ; et, sans autre dessein prémédité que de faire tout le mal qu'ils pourraient, ils les parcoururent au hasard. Bientôt leur nombre s'étant accru, ils se divisèrent en deux bandes, et, après s'être donné rendez-vous dans les champs voisins de Welbeck-Street, ils traversèrent la ville dans toutes les directions. Le corps le plus considérable, celui qui s'augmenta avec la plus grande rapidité, était celui dont Hugh et Barnabé faisaient partie. Celui-là prit son chemin du côté de

Moorfield, où il y avait une riche chapelle à l'usage de quelques familles catholiques bien connues qui habitaient dans le voisinage.

Pour commencer, ils s'attaquèrent aux résidences de ces familles, dont ils brisèrent les portes et les fenêtres. Ils détruisirent le mobilier, ne laissant que les quatre murs, emportant avec soin, pour leur usage, tous les outils et les engins de destruction qu'ils rencontrèrent, tels que marteaux, fourgons, haches, soies, et autres instruments de ce genre. Un grand nombre d'émeutiers les passaient dans des ceinturons qu'ils se faisaient avec une corde, un mouchoir, ou tout ce qu'ils trouvaient de bon pour cela sous leurs mains ; et ils portaient ces armes improvisées aussi ostensiblement qu'un sapeur du génie qui va déblayer le champ de bataille. Pas le moindre déguisement, pas la moindre dissimulation, et même, ce soir-là, très peu d'excitation et de désordre. Dans les chapelles, ils arrachèrent et emportèrent jusqu'à la pierre de l'autel, les bancs, les chaires, les chaises, les dalles mêmes ; dans les maisons particulières, ils mirent en pièces jusqu'aux lambris et jusqu'aux escaliers. Cette petite fête du dimanche fut par eux accomplie comme une tâche qu'ils s'étaient donnée et qu'ils voulaient faire en conscience. Il n'aurait pas fallu cinquante hommes bien résolus pour leur faire tourner le dos. Une simple compagnie de soldats les aurait dispersés comme la paille au vent ; mais il n'y avait personne pour les empêcher, pas d'autorité pour les réprimer, ou, pour mieux dire, n'était la terreur des victimes qui fuyaient à leur approche, personne ne faisait à eux plus d'attention que si c'étaient des ouvriers à la tâche, faisant leur travail régulier et légal avec beaucoup de décence et de tenue.

Ils marchèrent de même, avec ordre, au lieu du rendez-vous, allumèrent de grands feux dans les champs, et, gardant seulement ce qu'il y avait de plus précieux dans leur butin, ils brûlèrent le reste. Les ornements sacerdotaux, les images des saints, de riches étoffes et de belles broderies, la garniture de

l'autel et le trésor de la sacristie, tout devint la proie des flammes, qui bientôt éclairèrent le pays alentour. Pendant ce temps-là ils dansaient, ils hurlaient, ils vociféraient autour de ces feux jusqu'à s'en rendre malades, sans être un seul moment troublés par personne dans ces exercices édifiants.

Quand l'attroupement quitta le théâtre du désordre et enfila Welbeck-Street, ils rencontrèrent Gashford, qui avait été témoin de toute leur conduite, et marchait d'un pas furtif le long du trottoir. Arrivé à sa hauteur, Hugh, marchant de front avec lui, sans avoir l'air de le connaître ni de lui parler, lui glissa ces mots dans l'oreille :

« Eh bien ! maître, est-ce mieux ?

– Non, dit Gashford, c'est toujours la même chose.

– Qu'est-ce que vous demandez donc ? dit Hugh. La fièvre ne commence pas par son paroxysme ; elle va pas à pas.

– Ce que je demande, dit Gashford en lui pinçant le bras de manière à lui laisser imprimée dans la chair la marque de ses ongles, ce que je demande, c'est que vous mettiez quelque méthode dans votre besogne, imbéciles que vous êtes ! Vous ne pouvez pas nous faire d'autres feux de Saint-Jean qu'avec des planches ou des chiffons de papier ? Vous n'êtes pas seulement en état de nous faire tout de suite un incendie en grand ?

– Un peu de patience, notre maître ! dit Hugh. Je ne vous demande que quelques heures et vous verrez ; vous n'aurez qu'à regarder le ciel demain soir, si vous voulez voir une aurore boréale. »

Là-dessus il recula d'un pas, pour reprendre son rang près de Barnabé, et, quand le secrétaire porta sur lui les yeux, ils avaient déjà l'un et l'autre disparu dans la foule.

CHAPITRE XI

Le jour du lendemain fut annoncé au monde par de joyeux carillons et par des coups de canon tirés à la Tour. On hissa des drapeaux sur un grand nombre de flèches des clochers de la ville. En un mot, on accomplit toutes les cérémonies d'usage en l'honneur du jour anniversaire de la naissance du roi, et chacun s'en alla vaquer à ses plaisirs ou à ses affaires, comme si Londres était dans un ordre parfait, et qu'il n'y eût pas encore dans quelques-uns de ses quartiers des cendres chaudes qui allaient se rallumer aux approches de la nuit pour répandre au loin la désolation et la ruine.

Les chefs de l'émeute, rendus plus audacieux encore par leurs succès de la nuit dernière et par le butin qu'ils avaient conquis, retenaient fermement unies les masses de leurs partisans, et ne songeaient qu'à les compromettre assez pour n'avoir plus à craindre que l'espoir de leur pardon ou de quelque récompense ne leur donnât la tentation de trahir et de livrer entre les mains de la justice les ligueurs les plus connus.

Il est sûr que la crainte de s'être trop avancés pour pouvoir désormais obtenir leur pardon retenait les plus timides sous leurs drapeaux non moins que les plus braves. Beaucoup d'entre eux, qui n'auraient pas fait difficulté de dénoncer les chefs et de se porter témoins contre eux en justice, sentaient qu'ils ne pouvaient espérer leur salut de ce côté, parce que leurs propres actes avaient été observés par des milliers de gens qui n'avaient pas pris part aux troubles ; qui avaient souffert dans leurs personnes, leur tranquillité, leurs biens, des outrages de la populace ; qui ne demanderaient pas mieux que de porter témoignage, et dont le gouvernement du roi préférerait sans doute les

déclarations à celles de tous autres. Dans cette catégorie se trouvaient beaucoup d'artisans qui avaient laissé là leurs travaux le samedi matin ; il y en avait même que leurs patrons avaient revus prenant une part active au tumulte : d'autres se savaient soupçonnés, et n'ignoraient pas que, s'ils revenaient dans leurs ateliers, ils seraient remerciés sur-le-champ. D'autres enfin avaient agi en désespérés dès le commencement, et se consolaient avec ce proverbe populaire qui dit que, pendu pour pendu, autant vaut l'être pour un mouton que pour un agneau. Tous d'ailleurs espéraient et croyaient fermement que le gouvernement, qu'ils semblaient avoir paralysé, finirait, dans son épouvante, par compter avec eux et par accepter leurs conditions. Les plus raisonnables se disaient qu'au pis-aller ils étaient trop nombreux pour qu'on pût les punir tous, et chacun aimait à croire qu'il avait autant de chances d'échapper au châtiment que personne. Quant à la masse, elle ne raisonnait pas et ne pensait à rien, obéissant seulement à ses passions impétueuses, aux instincts de la pauvreté, de l'ignorance, à l'amour du mal, à l'espérance du vol et du pillage.

Il est encore à remarquer que, à partir du moment de leur première explosion à Westminster, tout symptôme d'ordre arrêté d'avance ou de plan concerté entre eux avait disparu. Quand ils se divisaient par bandes pour courir dans les différents quartiers de la ville, c'était d'après une inspiration soudaine et spontanée. Chacune d'elles se grossissait sur son chemin, comme les rivières à mesure qu'elles coulent vers la mer ; chaque fois qu'il leur fallait un chef, il s'en présentait un, qui disparaissait sitôt que l'on n'en avait plus besoin, pour reparaître encore à la première nécessité. Le tumulte prenait chaque fois une forme nouvelle et inattendue, selon les circonstances du moment : on voyait de braves ouvriers retournant chez eux, après une journée de travail, jeter là leurs outils pour se mêler activement à l'émeute, en un instant ; des saute-ruisseaux en faisaient autant, laissant là les commissions dont ils étaient chargés en ville. En un mot, c'était comme une peste morale qui était tombée sur

Londres. Le bruit, le tumulte, l'agitation, avaient pour eux un attrait irrésistible qui les séduisait par centaines. La contagion s'étendait comme le typhus. Le mal, encore à l'état d'incubation, infectait à chaque heure de nouvelles victimes, et la Société commençait à s'alarmer sérieusement de leurs fureurs.

Il était à peu près deux ou trois heures après midi, lorsque Gashford vint dans le repaire que nous avons décrit au dernier chapitre, et, n'y trouvant que Dennis et Barnabé, s'informa de ce qu'était devenu Hugh.

Il était sorti, à ce que lui dit Barnabé, il y avait bien une heure, et n'était pas encore revenu.

« Dennis, dit le souriant secrétaire, de sa voix la plus doucereuse, en se tenant les jambes croisées sur un baril ; Dennis ! »

Le bourreau, se réveillant en sursaut, se mit sur son séant, et le regarda les yeux tout grands ouverts.

« Comment ça va-t-il, Dennis ? dit Gashford, le saluant d'un signe de tête. J'espère que vous n'avez pas eu à vous plaindre de vos dernières expéditions, Dennis ?

– Maître Gashford, répondit le bourreau, fixant sur lui les yeux, vous avez une manière si tranquille de vous dire les choses, qu'il y a de quoi faire sauter au plancher. Nom d'un chien, ajouta-t-il entre ses dents, sans détourner les yeux, et d'un air pensif ; vous avez quelque chose de si rusé !

– De si distingué, vous voulez dire, Dennis.

– De si distingué, reprit l'autre en se grattant la tête, toujours sans quitter des yeux les traits du secrétaire, que, quand

vous me parlez, je crois entendre chacun de vos mots jusque dans la moelle de mes os.

– Je suis charmé de vous voir l'ouïe si subtile, et je m'applaudis de savoir me rendre pour vous si intelligible, dit Gashford, de son ton uniforme et invariable. Où est votre ami ? »

M. Dennis se retourna comme s'il s'attendait à le trouver endormi sur son lit de paille ; puis, se rappelant qu'il l'avait vu sortir :

« Je ne peux pas vous dire, maître Gashford. Je croyais qu'il devait rentrer plus tôt que ça. J'espère que ce n'est pas encore le moment de nous mettre à la besogne, maître Gashford ?

– Mais, dit le secrétaire, je vous le demande, comment voulez-vous que je vous dise ça, Dennis ? Vous êtes parfaitement maître de vos actions, vous savez, et vous n'en devez compte à personne, si ce n'est à la justice de temps à autre, n'est-ce pas ? »

Dennis, tout dérouté par le sang-froid de manières et de langage de son patron, reprit pourtant son assiette en lui entendant faire cette allusion à sa profession, et lui montra Barnabé en secouant la tête et en fronçant le sourcil.

« Chut ! cria Barnabé.

– Ah ! motus là-dessus, maître Gashford, dit le bourreau à voix basse. Les préjugés populaires… vous n'y pensez jamais… Eh bien ! quoi, Barnabé ? qu'est-ce qu'il y a ? mon garçon.

– Je l'entends qui vient, répondit-il. Écoutez. Remarquez-vous ça ? c'est son pied. N'ayez pas peur, je reconnais bien son pas, et celui de son chien aussi. Tramp, tramp, pitt, patt, c'est bien ça, ils s'en viennent tous les deux, et, tenez ! Ha ! ha ! ha !

ha ! les voici. » Il criait joyeusement, saluant à deux mains la venue de son camarade, auquel il donna de petites tapes d'amitié sur le dos, comme si ce rude compagnon était le plus aimable des hommes. « Le voici, et il n'a pas de mal, encore ! Je suis bien content de le voir revenu, ce vieux Hugh.

– Je veux être un renégat s'il ne me fait pas toujours un meilleur accueil que les gens raisonnables, dit Hugh en lui secouant la main avec une tendresse étrange, qui ressemblait à de la rage. Et vous, garçon, comment allez-vous ?

– À merveille, cria Barnabé, ôtant son chapeau. Ha ! ha ! ha ! Et la joie au cœur, Hugh. Et tout prêt à faire ce qu'on voudra pour la bonne cause et la justice, et à soutenir ce bon gentleman si doux et si blême, ce lord qu'ils ont maltraité ; n'est-ce pas, Hugh ?

– Oui, » répondit son ami, laissant aller sa main, et regardant un moment Gashford avec un changement d'expression notable avant de lui dire : « Bonjour, maître.

– Bonjour donc ! répliqua le secrétaire en se caressant la jambe. Et puis encore bonjour et bonne année, accompagnés de beaucoup d'autres ! Vous êtes échauffé.

– Ma foi, maître, vous le seriez bien autant que moi, dit-il en s'essuyant la figure, si vous étiez venu ici en courant aussi vite que moi.

– Alors vous savez les nouvelles ? En effet, j'ai supposé que vous deviez les savoir.

– Les nouvelles ? Quelles nouvelles ?

– Quoi, vous ne savez pas ? cria Gashford, relevant les sourcils avec une exclamation de surprise. Est-ce possible ?

Alors venez donc ; c'est moi qui vais vous faire connaître votre honorable position, après tout. Voyez-vous là-haut les armes du roi ? lui demanda-t-il d'un air souriant, en prenant dans sa poche un papier qu'il déploya sous les yeux de Hugh.

– Eh bien ! qu'est-ce que ça me fait ?

– Ça vous fait beaucoup, mais beaucoup ; répliqua le secrétaire. Lisez-moi ça.

– Vous savez bien que, la première fois que je vous ai vu, je vous ai dit que je ne savais pas lire, dit Hugh d'un air d'impatience. Au nom du diable, qu'est-ce qu'il peut y avoir là dedans ?

– C'est une proclamation émanée du roi en son conseil, dit Gashford : elle est datée d'aujourd'hui et promet une récompense de cinq cents guinées… Cinq cents guinées, c'est bien de l'argent et une grande tentation pour certaines gens… à quiconque dénoncera la personne ou les personnes qui ont pris la part la plus active aux démolitions de ces chapelles catholiques de samedi soir.

– Ce n'est que ça ? cria Hugh d'un air indifférent. Je le savais déjà.

– J'aurais bien dû m'en douter, dit Gashford, souriant, et repliant le document. J'aurais dû deviner que votre ami vous l'avait dit.

– Mon ami ? bégaya Hugh, faisant des efforts maladroits pour simuler la surprise. Quel ami ?

– Tut, tut ! croyez-vous que je ne sais pas d'où vous venez ? repartit Gashford en se frottant les mains et se donnant de petites tapes du revers de l'une contre le creux de l'autre, avec un

regard de fin renard. Vous me croyez donc bien bête ? Voulez-vous que je vous dise son nom ?

– Non pas, dit Hugh en jetant un coup d'œil rapide du côté de Dennis.

– Il vous aura sans doute appris aussi, continua le secrétaire après une petite pause, que les émeutiers qui ont été pris (les pauvres diables !) sont traduits en justice, et qu'il y a déjà des témoins très actifs qui ont eu la témérité de comparaître à leur charge. Entre autres… et ici il serra les dents, comme pour étrangler quelques mots violents qui lui venaient sur le bout de la langue, et se mit à parler lentement… entre autres un gentleman qui a vu toute la scène à Warwick-Street, un gentleman catholique, un certain Haredale. »

Hugh aurait voulu l'empêcher de prononcer ce nom ; mais c'était déjà fait, et Barnabé, qui l'avait entendu, s'était retourné précipitamment.

« À votre poste, à votre poste, brave Barnabé ! cria Hugh, prenant son ton le plus brusque et le plus décidé, et lui mettant dans la main son drapeau appuyé contre la muraille. Montez la garde sans perdre de temps, car nous allons partir pour notre expédition. Allons, Dennis, levons-nous, et alerte ! Brave Barnabé, vous aurez soin de ne laisser personne retourner ma paillasse : nous savons ce qu'il y a dessous, n'est-ce pas ? À présent, maître, vivement ! Si vous avez quelque chose à nous dire, faites tôt : car le petit capitaine, avec un détachement, est là dans les champs, qui n'attend plus que nous. Vite, des mots qui parlent et des coups qui portent ! »

L'attention de Barnabé ne tint pas contre le remue-ménage du départ. Le regard d'étonnement mêlé de colère qu'on avait pu voir dans ses traits, quand il s'était retourné tout à l'heure, s'était dissipé aussi rapidement que les mots étaient sortis de sa

mémoire, comme l'haleine s’efface sur un miroir poli. Alors, empoignant l'arme que Hugh venait de lui fourrer dans la main, il alla monter fièrement sa faction à la porte, trop loin d'eux pour pouvoir les entendre.

« Vous avez manqué de gâter tout, maître, lui dit Hugh. Oui, vous ! N'est-ce pas drôle ?

– Qui diable pouvait supposer qu'il eût l'oreille si subtile ? répondit Gashford pour se justifier.

– Subtile ! Ma foi, je ne parle pas de ses mains, vous les avez vues à l'œuvre ; mais il a quelquefois la tête même aussi subtile que vous et moi, dit Hugh. Dennis, nous devrions être partis. On nous attend ; je suis venu vous le dire. Donnez-moi mon bâton et mon baudrier. Un petit coup de main, notre maître ; passez-moi ça par-dessus l'épaule, et bouclez-le par derrière, s'il vous plaît.

– Leste comme toujours ! dit le secrétaire en lui ajustant son fourniment.

– C'est qu'il faut être leste aujourd'hui. Nous avons à faire une besogne un peu leste.

– Est-ce vrai ? est-ce vrai ? dit Gashford avec un air si innocent, que l'autre, le regardant par-dessus l'épaule d'un air courroucé, lui répliqua :

– Est-ce vrai ? Vous le savez bien, que c'est vrai. Comme si vous ne saviez pas mieux que personne que la première précaution à prendre c'est d'aller faire des exemples sur ces témoins-là pour faire peur aux autres, et leur apprendre à venir encore déposer contre nous et contre les membres de notre Association !

– Je connais quelqu'un, et vous aussi, reprit Gashford avec un sourire expressif, qui sait cela au moins aussi bien que vous et moi.

– Si le gentleman que je pense est le même que celui dont vous parlez, comme je le crois, reprit Hugh d'un ton radouci, il faut donc qu'il soit aussi bien informé de tout que (ici il s'arrêta pour regarder autour de lui, comme pour s'assurer que le gentleman en question n'était pas là)… que le diable en personne. Voilà tout ce que je peux dire. Voyons ! est-ce tout, maître ? Vous n'en finirez donc pas, ce soir ?

– Eh bien ! voilà qui est fini ! dit Gashford, en se levant ; à propos, je voulais encore vous dire… comme cela, vous n'avez pas trouvé que votre ami désapprouvât la petite expédition d'aujourd'hui ? Ha ! ha ! ha ! c'est heureux que cela se rencontre si bien avec la leçon à donner à M. le témoin ; car je suis sûr qu'il n'a pas plus tôt entendu parler de votre projet qu'il a voulu le voir exécuter. Et à présent vous voilà partis, hein ?

– À présent, nous voilà partis, maître. Vous n'avez pas un dernier mot à nous dire ?

– Ah ! ciel ! mon Dieu non, dit Gashford avec une douceur charmante, pas le moindre.

– Bien sûr ? cria Hugh en poussant du coude Dennis, qui riait dans sa barbe.

– Bien sûr, hein, maître Gashford ? » dit le bourreau, toujours riant d'un rire étouffé.

Gashford réfléchit un moment, indécis entre sa prudence et sa méchanceté. Puis, se plaçant entre eux deux, et leur posant à chacun une main sur l'épaule :

« Mes amis, leur dit-il tout bas d'une voix crispée, n'oubliez pas… mais je suis sûr que vous vous en souviendrez… n'oubliez pas notre conversation de l'autre soir… chez vous, Dennis… vous savez sur qui : *Pas de merci, pas de quartier, ne laissez pas deux soliveaux de sa maison debout, à la place où les a mis le charpentier*. Le feu, comme on dit, est un bon serviteur, mais un mauvais maître. Que ce soit son maître ; il n'en mérite pas d'autre. Mais je suis bien sûr que vous serez fermes, je suis bien sûr que vous serez résolus ; je suis bien sûr que vous vous rappellerez qu'il a soif de votre sang et de celui de vos braves compagnons. Si vous avez jamais montré ce que vous savez faire, c'est aujourd'hui que vous allez le faire voir. N'est-ce pas, Dennis ? n'est-ce pas Hugh ? »

Ils le regardèrent tous les deux, et s'entre-regardèrent après ; alors ils se mirent à pousser un grand éclat de rire, brandirent leurs gourdins au-dessus de leurs têtes, lui donnèrent une poignée de main, et sortirent en courant.

Gashford les laissa prendre un peu les devants, puis il les suivit. Il les vit à distance se diriger en toute hâte du côté des champs voisins, où leurs camarades étaient déjà rassemblés. Hugh regardait en arrière et faisait tourner son chapeau aux yeux de Barnabé, qui, charmé du poste de confiance qu'on lui avait laissé, répliquait de la même manière, et reprenait après sa promenade de long en large devant la porte de l'écurie, où déjà ses pieds avaient tracé un sentier. Et lorsque Gashford lui-même, déjà loin, se retourna pour la première fois, Barnabé était toujours là à se promener de long en large, du même pas cadencé. C'était bien le plus dévoué et le plus fier champion qui eût jamais été chargé de défendre un poste : jamais personne ne se sentit au cœur plus d'attachement à son devoir, ni plus de détermination pour le défendre jusqu'à la mort.

Souriant de la simplicité de ce pauvre idiot, Gashford se rendit lui-même à Welbeck-Street par un chemin différent de

celui que devaient suivre les émeutiers, et là, assis derrière un rideau à l'une des fenêtres du premier étage de la maison de lord Georges Gordon, il attendit avec impatience leur passage. Ils y mirent tant de temps que, malgré la certitude qu'il avait que c'était bien par là qu'ils étaient convenus de passer, il eut un moment l'idée qu'ils avaient dû changer leurs plans et leur itinéraire. À la fin pourtant le bruit confus des voix se fit entendre dans les champs voisins, et bientôt après ils défilèrent en foule, formant une troupe nombreuse.

Cependant ils étaient loin d'être tous là, comme on s'en aperçut bientôt, quand ils vinrent divisés en quatre sections, qui s'arrêtèrent l'une après l'autre devant la maison, pour pousser trois salves de hourras, et passèrent ensuite leur chemin, après que les chefs qui les conduisaient eurent crié tout haut où ils allaient, en invitant les spectateurs à se joindre à eux. Le premier détachement, portant en bannières quelques restes du pillage qu'ils avaient consommé à Moorfield, proclama qu'ils étaient en route pour Chelsea, d'où ils reviendraient dans le même ordre, pour faire tout près de là un feu de joie des dépouilles qu'ils en rapporteraient. Le second déclara qu'ils allaient à East-Smithfield, pour le même objet. Tout cela se faisait en plein soleil et au grand jour. De beaux équipages ou des chaises à porteurs s'arrêtaient pour les laisser passer, ou s'en retournaient sur leurs pas, pour éviter leur rencontre ; les piétons se rangeaient dans l'encoignure d'une allée ou demandaient aux locataires la permission de se tenir à une croisée ou dans le vestibule, en attendant que l'émeute fût passée : mais personne n'intervenait, et, sitôt que le flot était écoulé, chacun reprenait son trantran ordinaire.

Restait encore la quatrième division, et c’était celle que le secrétaire attendait avec le plus d'impatience. Enfin la voilà qui s'avance ! (Elle était nombreuse et composée d'hommes de choix : car, en cherchant à les reconnaître, il vit parmi eux bien des figures qui ne lui étaient pas inconnues, et, en tête naturel-

lement, celles de Simon Tappertit, Hugh et Dennis. Ils firent halte, comme les autres, pour pousser leurs hourras ; mais, quand ils se remirent en marche, ils ne proclamèrent pas, comme eux, le but qu'ils se proposaient. Hugh se contenta de lever son chapeau au bout de son gourdin, et partit après avoir jeté un coup d'œil à un gentleman qui était là en spectateur, de l'autre côté de la rue.

Gashford suivit, par instinct, la direction de ce coup d'œil, et vit, debout sur le trottoir, avec une cocarde bleue, sir John Chester, qui leva son chapeau à quelques lignes au-dessus de sa tête pour faire honneur à l'émeute, et s'appuya ensuite avec grâce sur sa canne, souriant de la manière la plus agréable, déployant sa toilette et sa personne tout à fait à leur avantage, et surtout ayant l'air d'une tranquillité inimaginable. Cela n'empêcha pas, malgré toute son habileté, que Gashford ne le vit bien faire un signe de protection à Hugh, pour le reconnaître en passant : car le secrétaire, oubliant la foule, n'eut plus d'yeux que pour sir John.

Celui-ci resta à la même place et dans la même attitude, jusqu'au moment où le dernier homme de la foule eut tourné le coin de la rue. Alors il prit sans hésiter son chapeau, dont il détacha la cocarde, et la remit soigneusement dans sa poche pour la prochaine occasion. Il se rafraîchit avec une prise de tabac, ferma sa tabatière, et se remit en marche tout doucement. Au même instant passait une voiture qui s'arrêta, une main de dame fit tomber la glace, et sir John s'avança aussitôt, le chapeau à la main. Au bout d'une minute ou deux de conversation à la portière, évidemment au sujet de l'émeute, il monta légèrement dans la voiture, qui l'emmena.

Le secrétaire sourit ; mais il avait des sujets plus sérieux en tête, et ne songea pas longtemps à celui-là. On lui apporta son dîner, mais il le fit redescendre sans y toucher. Il passa quatre mortelles heures à se promener de long en large dans sa cham-

bre, sans fin et sans repos, à regarder toujours à la pendule, à faire d'inutiles efforts pour s'asseoir et lire, ou à se jeter sur son lit, ou à regarder par la fenêtre. Quand il vit au cadran que le temps marqué était venu, il monta d'un pas furtif jusqu'au haut de la maison, passa sur la nuit en attique, et s'assit, le visage tourné vers l'est.

Il ne s'inquiétait guère ni de la fraîcheur de l'air, qui saisissait son front échauffé en venant des prairies voisines, ni des masses de toits et de cheminées qu'il avait sous les yeux, ni de la fumée et du brouillard dont il cherchait à percer les nuages, ni des cris perçants des enfants dans leurs jeux du soir, ni du bruit ni du tumulte bourdonnant de Londres, ni du gai souffle qui accourait de la campagne pour se perdre et s'éteindre dans le brouhaha de la grande ville. Non ; il regardait… il regardait toujours autre chose jusque dans l'obscurité de la nuit, tachetée seulement çà et là de quelques jets de lumière le long des rues, à distance ; et plus l'obscurité augmentait, plus augmentaient aussi son attention et son inquiétude.

« Rien que du noir, non plus, dans cette direction, murmurait-il tout bas incessamment. L'animal ! où donc est cette aurore boréale qu'il m'avait promis de me faire voir ce soir dans le ciel ? »

CHAPITRE XII.

Pendant ce temps-là, le bruit des troubles de la ville avait déjà circulé joliment dans les bourgs et les villages des environs de Londres, et, chaque fois qu'il arrivait des nouvelles fraîches, elles étaient sûres d'être accueillies avec cet appétit pour le merveilleux et cet amour du terrible, qui sont, probablement depuis la commencement du monde, un des attributs caractéristiques de l'espèce humaine. Cependant ces rumeurs, aux yeux de certaines personnes de ce temps, comme elles le seraient aux nôtres mêmes, si les faits aujourd'hui n'étaient pas acquis à l'histoire, semblaient si monstrueuses et si invraisemblables, qu'un grand nombre des gens qui habitaient loin de là, quelque crédules qu'ils pussent être d'ailleurs, ne pouvaient réellement se mettre dans l'esprit que la chose fût possible, et repoussaient les renseignements qu'ils recevaient de toutes mains, comme de pures fables et des fables absurdes.

M. Willet, bien décidé à n'en rien croire, d'après des raisonnements infaillibles à lui connus, et d'une obstination constitutionnelle dont nous avons déjà eu des preuves, était un de ceux qui refusaient positivement la conversation sur un sujet si ridicule, selon eux. Ce soir-là même, et peut-être bien au moment où Gashford était en vedette sur les toits, le vieux John avait la face si rouge, à force de branler la tête pour contredire ses trois anciens camarades de bouteille, que c'était un vrai phénomène, et qu'on aurait payé sa place pour voir ce visage rubicond, sous le porche du Maypole où ils étaient assis tous quatre, briller comme les escarboucles-monstres qu'on rencontre dans les contes de fées.

« Croyez-vous, monsieur, dit M. Willet, regardant fixement Salomon Daisy (car c'était son habitude, toutes les fois qu'il avait une altercation personnelle, de s'en prendre au plus faible de la bande), croyez-vous, monsieur, que je sois un imbécile de naissance ?

– Non, non, Jeannot, répondit Salomon, regardant à la ronde le petit cercle dont il faisait partie. Nous ne sommes pas assez bêtes pour croire cela. Vous n'êtes pas un imbécile, Jeannot ; que non, que non ! »

M. Cobb et M. Parkes secouèrent la tête à l'unisson en marmottant entre leurs dents : « Non, non, Jeannot, bien loin de là. »

Mais, comme ces sortes de compliments n'avaient ordinairement d'autre effet que de rendre M. Willet encore plus têtu qu'auparavant, il les examina d'un air de profond dédain et leur répondit en ces termes :

« Alors, qu'est-ce que vous venez me chanter, que ce soir vous allez faire un tour ensemble jusqu'à Londres… vous trois… pour vous en rapporter au témoignage de vos sens. Est-ce que, leur dit M. Willet, mettant sa pipe entre ses dents d'un air de dégoût solennel, le témoignage de mes sens, à moi, ne vous suffit pas ?

– Mais, dit humblement Parkes pour s'excuser, nous n'en avons pas connaissance, Jeannot.

– Vous n'en avez pas connaissance, monsieur ? répéta M. Willet en le toisant des pieds à la tête. Ah ! vous n'en avez pas connaissance ? Vous en avez connaissance, monsieur. Ne vous ai-je pas dit que Sa benoîte Majesté le roi Georges III ne laisserait pas plus l'émeute rigoler dans les rues de sa bonne

ville de Londres, qu'il ne se laisserait lui-même insulter par son parlement ?

– À la bonne heure, Johnny ; mais c'est là le témoignage de votre bon sens ; ce n'est pas le témoignage de vos sens, risqua M. Parkes.

– Et qu'en savez-vous ? repartit John avec une grande dignité. Vous vous permettez là des contradictions un peu lestes, monsieur. Qu'en savez-vous, si c'est l'un plutôt que l'autre ? je ne croyais pas vous l'avoir dit encore, monsieur. »

M. Parkes, se voyant embarqué dans une discussion métaphysique dont il ne savait trop comment se tirer, balbutia une apologie et battit en retraite devant son antagoniste. Il s'ensuivit un silence de dix ou douze minutes, après lequel M. Willet se mit à grommeler, à branler la tête en éclatant de rire, et à faire l'observation, à propos de son défunt adversaire, « qu'il l'avait joliment arrangé. » Sur quoi MM. Cobb et Daisy rirent aussi avec des signes de tête affirmatifs, et Parkes fut définitivement considéré comme un homme mort.

« Vous imaginez-vous que, si tout cela était vrai, M. Haredale serait toujours dehors, comme il est ? dit John, après une autre pause. Croyez-vous qu'il n'aurait pas peur de laisser sa maison toute seule avec deux jeunes femmes et une couple de serviteurs pour toute défense ?

– C'est vrai, mais c'est peut-être parce que son château est à une bonne distance de Londres ; vous savez qu'on dit que les émeutiers ne s'écartent pas à plus de deux ou trois milles. La preuve, c'est qu'il y a des catholiques, vous savez, qui ont envoyé, pour plus de sûreté, leurs bijoux et leur argenterie à la campagne… du moins, on le dit.

– On le dit, on le dit ! répéta M. Willet d'un air bourru. Oui, monsieur ; c’est comme on dit que vous avez vu un revenant en mars dernier, mais personne n'en croit rien.

– Eh bien ! dit Salomon, se levant pour distraire l'attention de ses deux amis, qui commençaient à rire de cette boutade, qu'on le croie ou qu'on ne le croie pas, que ce soit vrai ou faux, si nous voulons aller à Londres, nous ferons bien de partir tout de suite. Ainsi, Johnny, une poignée de main, et bonne nuit !

– Je n'ai pas de poignée de main, reprit l'aubergiste, qui fourra les siennes dans ses poches, à donner à des gens qui s'en vont à Londres pour de pareilles bêtises. »

Les trois vieux compagnons en furent quittes pour lui prendre les coudes au lieu de lui serrer les mains. Après cette cérémonie, ils décrochèrent leurs chapeaux, prirent leurs cannes, leurs manteaux, lui souhaitèrent le bonsoir et partirent, en lui promettant de lui rapporter le lendemain des détails véridiques sur l'état réel de la ville ; et, s'ils la trouvaient tranquille, ils lui feraient de bon cœur amende honorable.

John Willet les regarda partir sur la route, aux rayons abondants et riches d'une belle soirée d'été. Il fit tomber les cendres de sa pipe, rit en lui-même de leur folie, à s'en tenir les côtes. Il en était encore tout essoufflé, car cela lui prit du temps, vu qu'il n'était pas plus prompt à rire qu'à penser ou à parler, lorsqu'enfin il s'assit, le dos à la muraille, allongea ses jambes sur le banc, se couvrit la figure de son tablier, et tomba dans un profond sommeil.

Peu importe le temps qu'il dormit ; toujours est-il que ce fut assez long : car, lorsqu'il s'éveilla, la riche clarté du soleil couchant s'était éteinte, les ombres et les ténèbres de la nuit se précipitaient à l'horizon, et on voyait déjà briller au-dessus de sa tête quelques étoiles éclatantes.

Tous les oiseaux étaient à leur perchoir, et les pâquerettes, sur le gazon, avaient fermé leur petit capuchon pour protéger leur sommeil ; le chèvrefeuille enlacé autour du porche exhalait ses parfums plus odorants que jamais, comme si, à cette heure silencieuse, il devenait moins timide, et qu'il aimât à prodiguer à la nuit ses douces senteurs ; le lierre remuait à peine son feuillage d'un vert profond. Comme tout cela était tranquille ! comme tout cela était beau !

Mais est-ce que je n'entends pas encore un autre bruit que le frôlement des feuilles dans les arbres et le gai frémissement des sauterelles ? Écoutez bien ! c'est quelque chose de bien faible et de bien éloigné ; cela ressemble assez à ce bruit de mer qu'on entend dans un coquillage. Mais le voici qui augmente… Ah ! maintenant il décroît !… il recommence… il redouble… il s'affaiblit encore… il éclate avec violence.

En effet, c'était bien un bruit qu'on entendait sur la route, et qui variait avec les détours du chemin. Mais à présent il n'y avait plus à s'y méprendre ; c'étaient bien les voix, c'étaient bien les pas d'un grand nombre de personnes.

Peut-être pourtant que, même alors, John Willet aurait été à cent lieues de penser à l'émeute, sans les clameurs de sa cuisinière et de sa fille de service, qui se mirent à grimper l'escalier en poussant des cris, et à s'enfermer au verrou dans un vieux grenier, d'où elles firent entendre encore après des hurlements plaintifs, apparemment pour mieux assurer le secret de leur retraite. Ces deux demoiselles ont déposé plus tard que M. Willet, dans sa terreur, ne prononça qu'un mot, six fois de suite, et d'une voix de stentor qui le fit retentir jusqu'au haut de l'escalier où elles étaient. Mais, comme ce mot ne se composait que d'un monosyllabe[2], parfaitement inoffensif quand on l'em-

[2] Sans doute *Bitch*, chienne.

ploie pour le quadrupède même qu'il désigne, mais très répréhensible quand on l'applique à des femmes d'un caractère irréprochable, il y a des personnes qui ont été portées à croire que ces demoiselles étaient sous l'empire de quelque hallucination causée par l'excès de leur frayeur, et qu'elles avaient été dupes d'une erreur d'acoustique.

Quoi qu'il en soit, John Willet, chez lequel, à défaut de courage, il y avait un entêtement imbécile qui pouvait en avoir l'air, s'établit sous le porche, où il les attendit de pied ferme. Une fois, je crois, il lui passa par la tête une idée vague que cette porte, derrière lui, avait une serrure et des verrous. Il eut, par la même occasion, une autre idée confuse dans le cerveau, qu'il avait sous la main des volets pour fermer les fenêtres du rez-de-chaussée. Mais il n'en resta pas moins là comme une souche, à regarder de loin dans la direction d'où le bruit s'avançait rapidement, sans seulement se donner la peine de retirer les mains de ses goussets.

Il n'eut pas longtemps à attendre : une masse noirâtre, qui se mouvait dans un nuage de poussière, se fit bientôt apercevoir. L'émeute doublait le pas ; criant à tue-tête, comme des sauvages, ils se précipitèrent pêle-mêle, et, en quelques secondes, ils s'étaient passé l'aubergiste, comme une balle, de main en main, jusqu'au cœur de la troupe.

« Ohé ! cria une voix qu'il reconnut, en même temps que l'homme qui parlait fendait la presse pour se faire un passage jusqu'à lui. Où est-il ? Donnez-le-moi. Ne lui faites pas de mal. Eh bien ! mon vieux Jean, comment ça va ? ha ! ha ! ha ! »

M. Willet le regarda, vit bien que c'était Hugh, mais sans rien dire, et peut-être sans en penser davantage.

« Voilà des camarades qui ont soif ; il faut leur donner à boire, cria Hugh, en le poussant dans la maison. Allons, Jean-

Jean, hardi à la besogne ! Donnez-nous de ce bon petit, de cet excellent petit... extra-fin que vous gardez pour votre boîte ordinaire. »

John articula faiblement ces mots : « Qui est-ce qui payera ?

– Dites donc, les autres, entendez-vous ? Il demande qui est-ce qui payera, » cria Hugh avec des éclats de rire qui rebondirent dans la foule. Puis, se tournant vers John, il ajouta : « Qui payera ? mais, personne ! »

John arrêta ses yeux sur cette masse de figures, les unes ricanantes, les autres menaçantes, les unes éclairées par des torches, les autres indistinctes, quelques-unes couvertes par l'ombre et les ténèbres, ou le regardant fixement, ou faisant l'inspection de sa maison, ou se regardant les unes les autres ; et, sans savoir comment, car il ne se rappelait seulement pas avoir bougé, il se trouva dans son comptoir, assis dans son fauteuil, assistant à la destruction de ses biens, comme à quelque représentation théâtrale d'une nature surprenante et stupéfiante, mais qui ne le regardait pas du tout, à ce qu'il pouvait croire.

Vraiment, oui ! voilà bien le comptoir ! ce comptoir vénéré où les plus hardis n'auraient pas osé entrer sans une invitation spéciale du maître, le sanctuaire, le mystère, le Saint des saints : eh bien ! le voilà, ce comptoir, qui regorge d'hommes, de gourdins, de bâtons, de torches, de pistolets, qui retentit d'un bruit assourdissant de jurons, de cris, de huées, de menaces ; ce n'est plus un comptoir, c'est une ménagerie, une maison de fous, un temple infernal et diabolique. Les gens vont et viennent, entrent et sortent, par la porte ou par la fenêtre, cassent les carreaux, tournent les cannelles, boivent les liqueurs dans de pleins bols de porcelaine ; ils se mettent à califourchon sur les tonneaux ; ils fument les pipes personnelles et consacrées de John et de ses pratiques ; ils élaguent le bosquet respecté d'oranges et de ci-

trons, hachent et taillent en plein fromage dans le fameux chester, brisent des tiroirs inviolables et les ouvrent tout grands, mettent dans leurs poches des choses qui ne leur appartiennent pas, se partagent son propre argent sous ses propres yeux, gaspillent, brisent, cassent, foulent aux pieds comme des insensés tout ce qu'ils trouvent ; il n'y a rien d'épargné, rien de sacré. On voit des hommes partout ; en haut, en bas, au premier, à la cuisine, dans les chambres à coucher, dans la cour, dans les écuries. Les portes sont ouvertes ; cela leur est égal, ils montent par la fenêtre. Qu'est-ce qui les empêche de descendre par l'escalier ? non, ils aiment mieux sauter par la croisée. Ils se jettent par-dessus les rampes, pour être plus tôt dans le corridor. À chaque instant ce ne sont que figures nouvelles, une vraie fantasmagorie de gars qui hurlent, de gens qui chantent, de gens qui se battent, de gens qui cassent les verres et les assiettes, de gens qui abreuvent le plancher de la liqueur qu'ils ne peuvent plus boire, de gens qui sonnent la cloche jusqu'à la démancher, de gens qui la frappent à coups de marteau jusqu'à ce qu'ils l'aient mise en morceaux : toujours, toujours, des gens qui grouillent comme des fourmilières ; toujours du bruit, de la fumée de tabac, des torches, de l'obscurité, des folies, des colères, des rires, des gémissements, le pillage, l'effroi, la ruine !

Presque tout le temps que John considéra cette scène épouvantable, Hugh se tint auprès de lui, et, quoiqu'il fût bien le plus tapageur, le plus farouche, le plus malfaisant coquin de tous ceux qui étaient là, il empêcha nombre de fois qu'on ne brisât les os de son maître. Et même, quand M. Tappertit, animé par les liqueurs, passa par là, et, pour bien assurer sa prérogative, donna poliment à John Willet des coups de pied dans les os des jambes, Hugh conseilla à son patron de les rendre, et, si le vieux John avait eu la présence d'esprit de comprendre ce qu'il lui disait à demi-mot et d'en profiter, point de doute qu'avec la protection de Hugh il ne s'en fût tiré sans danger.

Enfin la bande commença à se reformer hors de la maison, et à rappeler ceux qui restaient à lambiner au dedans, pour faire corps avec eux. Pendant que les murmures croissaient et se formulaient hautement, Hugh et quelques-uns de ceux qui étaient encore arrêtés au comptoir, et qui étaient évidemment les meneurs principaux, se consultèrent à part pour savoir ce qu'il fallait faire de John, afin de s'assurer de lui jusqu'à ce qu'ils eussent fini leur travail de Chigwell. Les uns proposaient de mettre le feu à la maison et de le laisser s'y consumer ; les autres, de lui faire prêter serment qu'il resterait là sur son fauteuil, sans bouger, pendant vingt-quatre heures ; d'autres enfin de lui mettre un bâillon et de l'emmener avec eux, sous bonne garde. Après avoir examiné et rejeté successivement toutes ces propositions, on finit par décider qu'il fallait le garrotter dans son fauteuil, et on appela Dennis pour le charger de l'exécution.

« Faites bien attention, père Jean ! lui dit Hugh en s'avançant vers lui : nous allons vous lier les pieds et les mains, mais sans vous faire d'autre mal. Vous entendez bien ? »

John Willet en regarda un autre, comme s'il ne savait pas qui est-ce qui parlait, et marmotta entre ses dents deux ou trois mots sur l'habitude qu'il avait de prendre quelque chose tous les dimanches à deux heures, ajoutant qu'il n'avait rien pris depuis.

« Est-ce que vous ne m'entendez pas ? je vous dis qu'on ne vous fera pas de mal, beugla Hugh en lui donnant un grand coup dans le dos pour mieux lui faire entrer son avis dans la tête. Il a eu si peur, qu'il ne sait plus où il en est, je crois. Donnez-lui donc une goutte. Eh ! les autres, passez-nous donc quelque chose. »

En effet, on lui passa un verre de liqueur, dont Hugh versa le contenu dans le gosier du vieux John. M. Willet fit légèrement claquer ses lèvres, fourra la main dans sa poche pour y chercher de l'argent, en demandant combien c'était : il ajouta, en prome-

nant à la ronde des yeux hébétés, qu'il croyait qu'il y avait aussi à payer quelques verres cassés.

« Il a perdu la tête pour le moment, c'est sûr, dit Hugh, après l'avoir secoué rudement sans produire d'autre effet sur tout son système qu'un cliquetis de clefs dans sa poche. Où est-il donc, ce Dennis ? »

On appela encore Dennis, qui vint enfin avec un bon bout de corde autour des reins, comme un capucin. Il accourait en toute hâte, escorté d'une demi-douzaine de gardes du corps.

« Allons ! lestement ! cria Hugh en frappant la terre du pied ; dépêchons-nous. »

Dennis ne fit que cligner de l'œil et déroula sa corde ; puis, levant les yeux vers le plafond, regarda tout autour, sur les murs et sur la corniche, d'un œil curieux : après cette inspection, il branla la tête.

« Mais allez donc, vous ne bougez pas ! cria Hugh, frappant encore du pied avec plus d'impatience. Allez-vous nous faire attendre ici qu'on ait sonné l'alarme à dix milles à la ronde, et qu'on vienne nous déranger dans notre besogne ?

– C'est bon à dire, camarade, répondit Dennis en faisant un pas vers lui, mais à moins… (et ici il lui parla tout bas)… à moins de l'accrocher à la porte, je ne vois rien de propice pour ça dans toute la chambre.

– De propice pour quoi ?

– De propice pour quoi ! reprit Dennis ; vous savez bien ce qu'on veut faire du bonhomme.

– Quoi ! n'alliez-vous pas le pendre ? cria Hugh.

– Eh bien ! il ne faut donc pas ? répliqua le bourreau étonné. Alors, qu'est-ce qu'il faut faire ? »

Hugh ne répondit rien ; mais, arrachant la corde des mains de son camarade, il se mit en devoir de lier le père John lui-même. Seulement il s'y prit d'une manière si gauche et si maladroite, que M. Dennis le supplia, presque la larme à l'œil, de lui laisser faire son métier. Hugh y consentit, et le bourreau eut bientôt fait.

« Là ! dit-il, regardant tristement John Willet, qui ne montrait pas plus d'émotion dans ses liens que tout à l'heure, quand il était libre, voilà ce qui s'appelle de la bonne ouvrage, et proprement faite. On le dirait empaillé !... mais dites donc, camarade, je voudrais vous dire un mot ; à présent que le voilà troussé comme une volaille, et tout préparé pour la chose, ne vaudrait-il pas mieux, pour tout le monde, le dépêcher sans plus tarder ? Ah ! que ça ferait bien dans le journal ! Le public en aurait bien plus de considération pour nous. »

Hugh, comprenant l'intention de son camarade, mieux encore par ses gestes que par sa manière de s'exprimer un peu technique, pour quelqu'un qui n'en avait pas l'habitude, rejeta derechef cette proposition, et prononça le commandement : « En avant ! » qui fut répété au dehors par cent voix en chœur.

« À la Garenne ! cria Dennis, en courant, suivi de tous ceux qui étaient encore dans la maison. À la maison du témoin, camarades ! »

Un cri de rage répondit à cet appel, et la foule tout entière courut, animée par l'amour de la destruction et du pillage. Hugh resta quelques moments encore en arrière pour prendre quelque nouveau stimulant et pour ouvrir toutes les cannelles, qui pouvaient avoir été épargnées ; puis, jetant un dernier coup

d'œil sur cette chambre pillée et dévastée, où les émeutiers avaient jeté le Mai lui-même par la fenêtre, car ils l'avaient scié en morceaux, il alluma sa torche, donna une tape sur le dos de John Willet muet et immobile, il balança son luminaire sur sa tête, poussa un cri furieux, et se dépêcha de courir après ses compagnons.

CHAPITRE XIII.

John Willet, laissé seul dans son comptoir démantibulé, continua de rester assis, tout abasourdi ; ses yeux tout grands ouverts montraient bien qu'il était éveillé mais toutes ses facultés de raison et de réflexion étaient abîmées dans un sommeil absolu. Il promenait les yeux autour de cette chambre qui avait été depuis de longues années, et qui était encore, pas plus tard qu'il y a une heure, l'orgueil de son cœur, mais sans qu'un muscle de sa figure en fût seulement ému. La nuit, au dehors, semblait noire et froide, à travers les trouées qui avaient été naguère des fenêtres. Les liquides précieux, à présent à sec ou peu s'en faut, tombaient goutte à goutte sur le plancher. Le Maypole brisé avait l'air de regarder par la croisée rompue, comme le beaupré d'un vaisseau naufragé, et rien n'empêchait de comparer le parquet au fond de la mer, tant il était, comme elle, semé de débris précieux. Les courants d'air, qui n'avaient plus d'obstacles, faisaient claquer et crier sur leurs gonds les vieilles portes. Les chandelles vacillaient et coulaient, garnies de je ne sais combien de champignons. Les beaux et brillants rideaux d'écarlate flottaient et clapotaient au vent. Les bons petits barils hollandais de curaçao ou d'anisette, tournés sens dessus dessous et vides, étaient jetés honteusement dans un coin : ce n'était plus que l'ombre de ces jolis quartauts, qui avaient perdu toute leur jovialité, sans espérance de la retrouver jamais. John voyait cette désolation, ou plutôt il ne la voyait pas. Il ne demandait pas mieux que de rester là, assis les yeux tout grands ouverts, n'éprouvant pas plus d'indignation ou de malaise, revêtu de ses liens, que si c'eussent été des décorations honorifiques. Personnellement, il ne voyait aucun changement : le temps allait son petit bonhomme de chemin, comme d'habitude, et le monde était toujours tranquille comme à l'ordinaire.

N'était qu'on entendait les barils se vider goutte à goutte, les débris des fenêtres cassées crier sous le souffle du vent, et le craquement monotone des portes ouvertes, tout était profondément calme : ces petits bruits, semblables au tic-tac de la montre du temps pendant la nuit, ne faisaient que rendre le silence plus saisissant et plus effrayant. Mais le bruit ou le calme, pour John, c'était tout un : un train de grosse artillerie aurait pu venir exécuter des sarabandes sous sa fenêtre, qu'il n'en aurait été que ça. Il était désormais à l'abri de toute surprise ; un revenant même ne lui aurait rien fait.

Justement il entendit un pas, un pas précipité, et cependant discret, qui s'approchait de la maison. Ce pas s'arrêta, avança encore, sembla faire le tour des bâtiments, et finit par venir sous la fenêtre, par laquelle une tête plongea dans la salle.

Les chandelles agitées mettaient ce visage singulièrement en relief sur le fond noir et sombre de la nuit au dehors. Il était pâle, flétri, usé ; les yeux, à raison de sa maigreur, paraissaient naturellement grands et brillants ; les cheveux étaient grisonnants. Il lança un regard pénétrant dans la chambre, en même temps qu'on entendit une voix creuse demander :

« Est-ce que vous êtes seul dans cette maison ? »

John ne fit aucun signe, quoique cette question fût répétée deux fois et qu'il l'eût bien entendue. Après un moment de silence, l'homme entra par la fenêtre. John ne parut pas plus surpris de cela que du reste. Il en avait tant vu monter ou descendre par les croisées en une heure de temps, qu'il ne se rappelait plus seulement qu'il y eût une porte, et qu'il croyait avoir toujours vécu au milieu, de ces exercices gymnastiques depuis son enfance.

L'homme portait un grand habit noir passé, et un chapeau rabattu. Il marcha droit à John et le regarda en face. John lui rendit incontinent la monnaie de sa pièce.

« Est-ce qu'il y a longtemps que vous êtes assis là comme ça ? » dit l'homme.

John réfléchit, mais sans pouvoir trouver rien à dire.

« De quel côté sont-ils partis ?

À cette question, expliquez-moi comment il se fit, car je n'y comprends rien, que la forme particulière des bottes de l'étranger trotta dans la tête de M. Willet, qui finit par secouer ces distractions importunes et retomba dans son premier état.

– Ah çà ! vous feriez aussi bien de me répondre, dit l'autre ; ce serait le moyen de conserver au moins votre peau, puisqu'il ne vous reste plus que ça. De quel côté sont-ils partis ?

– Par là, » dit John, retrouvant tout de suite la voix et faisant de bonne foi un signe de tête tout juste dans la direction contraire à l'exacte vérité.

Il faut dire que ses pieds et ses mains étaient liés si étroitement, qu'il ne lui restait plus que le visage pour montrer à l'étranger son chemin.

« Vous mentez, dit celui-ci avec un geste de colère et de menace. Je suis venu par là et je n'ai rien vu. Vous voulez me tromper. »

Cependant il était si visible que l'apathie imperturbable de John n'était pas un jeu ; qu'elle était au contraire le résultat de la scène qui venait de se passer sous son toit, que l'étranger retint sa main au moment de le frapper, et se retourna.

John le regarda faire sans seulement sourciller. L'autre alors se saisit d'un verre, le tint sous un des petits barils pour recueillir quelques gouttes, qu'il avala avec une grande avidité. Puis, trouvant que cela n'allait pas assez vite, il jeta le verre par terre avec impatience, prit le baril même à deux mains, et s'en versa directement le contenu dans le gosier. Il y avait çà et là quelques croûtes de pain oubliées ; il tomba dessus aussitôt, les mangeant avec voracité, et ne s'arrêtant que pour écouter de temps en temps quelque bruit imaginaire au dehors. Après s'être restauré en courant, il souleva un autre baril pour l'appliquer à ses lèvres, rabattit son chapeau sur son front, comme s'il se disposait à quitter la maison, et revint à John.

« Où sont vos domestiques ? »

M. Willet eut un souvenir confus d'avoir entendu les émeutiers leur crier de jeter par la fenêtre la clef de la chambre où elles s'étaient retirées. Il répliqua donc par ces mots :

« Elles sont sous clef.

– Elles feront bien de se tenir tranquilles et vous aussi, repartit l'autre. À présent, dites-moi de quel côté ils sont partis. »

Cette fois-ci, M. Willet ne se trompa pas : l'étranger se précipitait du côté de la porte pour sortir, quand tout à coup le vent leur apporta le tintement éclatant et rapide d'une cloche d'alarme, puis on vit dans l'air une vive et subite clarté qui illumina non seulement toute la chambre, mais toute la campagne.

Ce ne fut pas le passage soudain des ténèbres à cette clarté terrible ; ce ne fut pas le son des cris lointains et des hourras victorieux ; ce ne fut pas cette invasion effrayante du tumulte dans la paix et la sérénité de la nuit, qui fit reculer d'effroi l'étranger, comme s'il venait d'être frappé d'un coup de ton-

nerre ; non, ce fut la cloche. La forme la plus hideuse du plus épouvantable revenant que l'imagination humaine ait jamais pu se figurer, aurait surgi devant lui, qu'il n'aurait pas fui devant elle, d'un pas chancelant, avec autant d'horreur qu'il en montra au premier son de cette voix de fer retentissante. Les yeux lui sortaient de la tête, il tremblait de tous ses membres, sa figure était horrible à voir, avec sa main droite levée en l'air, la gauche pressant en bas quelque objet imaginaire qu'il frappait à coups redoublés, comme le meurtrier qui plonge un poignard au cœur de sa victime ; puis il se tira les cheveux, il se boucha les oreilles, il courut à droite, à gauche, comme un fou ; puis enfin il poussa un cri effroyable et se rua dehors : et toujours, toujours la cloche tintait à sa poursuite, plus fort, plus fort, plus vite, plus vite. L'embrasement devenait plus brillant, le tumulte des voix plus profond ; l'air était ébranlé par la chute de corps pesants qui craquaient en tombant. Des ruisseaux d'étincelles enflammées jaillissaient jusqu'au ciel ; mais il y avait quelque chose de plus sonore que la chute des murs ruinés, de plus rapide pour monter jusqu'au ciel que les étincelles de l'incendie, de plus furieux, de plus sauvage mille fois que le bruit confus des voix, quelque chose qui proclamait d'horribles secrets longtemps ensevelis dans le silence, quelque chose qui parlait la langue des morts : la cloche !... la cloche ! »

Une meute de spectres n'aurait jamais devancé à la course cette poursuite rapide, cette chasse enragée ; une légion de revenants à ses trousses ne lui aurait pas inspiré tant de crainte. Cela aurait eu au moins un commencement et une fin, tandis qu'ici c'était répandu par tout l'espace. Il n'y avait qu'une voix acharnée à sa poursuite, mais elle était partout : elle éclatait sur la terre, elle éclatait dans l'air ; elle courbait en passant la pointe des herbes, elle hurlait à travers les arbres frémissants. Les échos la doublaient et la répétaient, les hiboux la saisissaient au passage dans le vent pour y répondre ; le rossignol, de désespoir, en perdait la voix et allait cacher son effroi au plus épais des bois. Elle avait l'air de presser et de stimuler la colère de la

flamme en délire ; tout était abreuvé d'une teinte écarlate ; le feu brillait partout. La nature semblait noyée dans le sang ; et toujours le cri impitoyable de cette voix effrayante ; la cloche !... la cloche !

Elle cesse, mais pour les autres, non pas pour lui, qui en emporte le glas dans son cœur. Jamais tocsin sorti de la main des hommes n'a eu une voix pour vous vibrer ainsi dans l'âme, et vous répéter, à chaque son, qu'elle ne cessera pas d'appeler le ciel à son aide. Car cette cloche-là sait bien se faire comprendre. Il n'y a pas moyen de ne pas savoir ce qu'elle dit : *Assassin ! assassin !* à chaque note : cruel, barbare, sauvage assassin ! Assassin d'un brave homme qui, dans sa confiance, avait mis sa main dans la main de son bourreau. Rien que de l'entendre, les fantômes sortaient de leurs tombes. Tenez ! en voilà un, dont la figure animée d'un sourire amical se change tout à coup en une expression d'incrédulité et d'horreur ; puis le moment d'après vous y voyez la torture de la douleur ; il jette au ciel un regard suppliant et tombe roide sur le sol, les yeux retournés dans leur orbite, comme la biche aux abois qu'il avait quelquefois vue mourir, quand il était petit enfant, qu'il tressaillait et frissonnait... (quel triste souvenir en ce moment !) se cramponnant au tablier de sa mère, curieux et effrayé à cette vue. L'autre, l'étranger, tombe aussi la face sur la terre, qu'il gratte de ses mains comme pour s'y creuser un refuge, pour y cacher, au moins pour y couvrir son visage et ses oreilles. Mais non, non, non. Une triple enceinte de murs, un triple toit d'airain, ne le défendraient pas contre cette voix. L'univers, le vaste univers, n'a point de refuge à lui donner contre elle.

Pendant qu'il se précipitait de tous côtés, sans savoir par où aller ; pendant qu'il restait rampant sur la terre. sans pouvoir s'y cacher, la besogne marchait lestement là-bas. En quittant le Maypole, les émeutiers s'étaient formés en un corps compact, et s'étaient avancés d'un pas rapide vers la Garenne. Devancés néanmoins par le bruit de leur approche, ils trouvèrent les por-

tes du jardin bien fermées, les fenêtres barricadées, la maison ensevelie dans une obscurité profonde. Après avoir inutilement tiré les sonnettes et frappé à la grille, ils se retirèrent à quelques pas de là, pour se concerter et prendre conseil sur ce qu'il y avait à faire.

La conférence ne fut pas longue ; ils ne soupiraient tous qu'après un même but, sous la double influence d'une ivresse furieuse et de leurs premiers succès, qui ne les enivraient pas moins. L'ordre étant donné de bloquer le château, les uns grimpèrent sur la porte, ou descendirent dans le fossé pour en escalader le revers ; d'autres franchirent le mur de clôture, d'autres renversèrent les barreaux de défense, dont ils se firent à chaque brèche nouvelle des armes meurtrières. Quand le château fut complètement cerné, on envoya un petit nombre d'hommes enfoncer dans le jardin un atelier d'outils, et en attendant leur retour les autres se contentèrent de frapper avec violence aux portes, en appelant les gens qui pouvaient être dans la maison, et les sommant de venir leur ouvrir s'ils voulaient avoir la vie sauve.

Voyant qu'ils ne recevaient aucune réponse à ces sommations, et que le détachement envoyé à la découverte des outils revenait avec un supplément utile de pioches, de bêches, de boyaux, ils leur ouvrirent un passage, ainsi qu'à ceux qui étaient déjà armés, ou pourvus d'avance de haches, de barres de fer, de pinces ; quand ils eurent percé à travers la foule, ils formèrent le premier rang des assaillants, tout prêts à faire le siège en règle des portes et des fenêtres. Il n'y avait pour le moment parmi eux pas plus d'une douzaine de torches allumées ; mais après tous ces préparatifs on distribua des flambeaux qui passèrent de main en main avec tant de rapidité, qu'en moins d'une minute les deux tiers au moins de toute cette masse tumultueuse portaient des brandons incendiaires. Ils leur firent faire la roue au-dessus de leurs têtes, en poussant de grands cris, et se mirent à travailler les fenêtres et les portes.

Au beau milieu du tapage, pendant qu'on entendait le bruit sourd des coups de pioche, le fracas des vitres cassées, les cris et les jurons de la populace, Hugh et ses amis profitèrent du désordre et du tumulte pour se rendre ensemble à la porte de la tourelle, où M. Haredale l'avait reçu la dernière fois avec John Willet, et c'est contre cette porte qu'ils concentrèrent tous leurs efforts. Une bonne porte, ma foi ! en vieux chêne, bien fort, soutenue derrière par de fameuses gâches et une traverse solide ! Mais, malgré tout, elle ne résista pas longtemps ; on l'entendit craquer et tomber sur l'escalier de derrière, où elle leur servit de plate-forme pour leur faciliter l'accès de la chambre haute. Presque au même moment, la maison était forcée sur une douzaine de points et la foule s'éboulait par chaque brèche, comme l'eau déborde à travers une digue rompue.

Il y avait deux ou trois domestiques postés dans le vestibule avec des fusils, dont ils tirèrent un coup ou deux sur les assaillants, quand ils eurent forcé le passage ; mais il n'y eut personne d'atteint, et, voyant leurs ennemis se précipiter comme une légion de diables, ils ne songèrent plus qu'à leur propre sûreté et opérèrent leur retraite, en imitant les cris des assiégeants, dans l'espérance de se confondre avec eux, au milieu du vacarme. Et, en effet, ce stratagème leur réussit ; il n'y eut qu'un pauvre vieillard dont on n'entendit plus jamais reparler ; on lui avait fait, dit-on, sauter la cervelle d'un coup de barre de fer ; un de ses camarades le vit tomber, et son cadavre fut ensuite la proie des flammes.

Une fois maîtres du château, les assiégeants se répandirent à l'intérieur, depuis la cave jusqu'au grenier, et commencèrent leur œuvre de destruction violente. Pendant que quelques groupes allumaient des feux de joie sous les fenêtres d'autres cassaient les meubles et en jetaient les fragments par la croisée pour alimenter la flamme. Là où l'ouverture dans le mur (car ce n'étaient plus des fenêtres) était assez grande, ils lançaient dans

le feu les tables, les commodes, les lits, les miroirs, les tableaux, et, chaque fois qu'ils empilaient quelques pièces nouvelles sur le bûcher, c'étaient de nouveaux cris, de nouveaux hurlements, un tintamarre infernal qui ajoutait encore à l'horreur de l'incendie. Ceux qui portaient des haches et qui avaient passé leur colère sur le mobilier, s'en prenaient après aux portes, aux impostes, qu'ils mettaient en pièces ; ils brisaient les parquets, coupaient les poutres et les solives, sans s'inquiéter s'ils n'allaient pas ensevelir sous des monceaux de ruines les traînards qui n'avaient pas quitté assez tôt l'étage supérieur. Il y en avait qui fouillaient dans les tiroirs, les caisses, les boites, les pupitres, les armoires, pour y chercher des bijoux, de l'argenterie, des pièces de monnaie ; d'autres, plus avides de destruction que de gain, les jetaient dans la cour sans seulement y regarder, en invitant ceux d'en bas à les mettre en tas dans le brasier. D'autres, qui étaient descendus à la cave pour y défoncer les tonneaux, couraient ça et là comme des enragés, mettant le feu à tout ce qu'ils voyaient, souvent même aux vêtements de leurs camarades ; enfin brûlant si bien les bâtiments par tous les bouts, qu'on en voyait plusieurs qui n'avaient pas eu le temps de se sauver, suspendus avec leurs mains défaillantes, et le visage noirci par la fumée, aux allèges des croisées où ils s'étaient traînés, en attendant qu'ils fussent attirés et dévorés dans la fournaise. Plus le feu sévissait et pétillait, plus les gens devenaient farouches et cruels, comme des diables qui se sentent dans leur élément au milieu du feu ; ils avaient déjà dépouillé leur nature terrestre pour prendre un avant-goût des plaisirs de l'enfer.

Le bûcher en combustion qui montrait les chambres et les couloirs rouges comme le feu, à travers les trous pratiqués dans les murs écroulés ; les flammes égarées qui léchaient de leurs langues fourchues les murs de brique et de pierre au dehors, pour trouver un passage et porter leur tribut à la masse ardente qui brûlait en dedans ; le reflet de l'incendie sur le visage des brigands occupés à l'attiser ; le mugissement de la braise furieuse, si haute et si brillante qu'elle semblait, dans sa rapacité,

avoir dévoré jusqu'à la fumée même ; les flammèches vivantes que le vent détachait du brasier pour les emporter sur ses ailes, comme une neige de feu ; le bruit sourd des poutres brisées, qui tombaient comme des plumes sur le monceau de cendres, et se réduisaient presque au même instant en un foyer d'étincelles et de poussière enflammée ; la teinte blafarde qui couvrait le ciel, faisant mieux ressortir tout autour, par le contraste, les ténèbres profondes ; la vue de tous les recoins dont leur usage domestique faisait naguère un lieu sacré, livrés maintenant sans pudeur aux regards d'une populace effrontée ; la destruction par des mains rudes et grossières des mille petits objets de la prédilection des maîtres, qui les associaient dans leurs cœurs avec de tendres et précieux souvenirs ; et cela, non pas au milieu de visages sympathiques et de consolations murmurées par l'amitié, mais au bruit des acclamations les plus brutales, et de cris étourdissants qui faisaient sauver à la hâte jusqu'aux rats, habitués par une longue possession à ce domicile antique, et devenus, pour ainsi dire, les commensaux de la maison : toutes ces circonstances se combinaient pour présenter aux yeux une scène que les spectateurs qui n'y prenaient point part ne devaient jamais oublier, dussent-ils vivre cent ans.

Quels étaient ces spectateurs ? La cloche d'alarme, remuée par des mains puissantes, avait longtemps retenti, mais pas une âme qu'on pût voir. Quelques rebelles prétendaient bien que, lorsqu'elle avait cessé d'appeler à l'aide, on avait entendu des cris de femmes éplorées, et qu'on avait vu flotter leurs vêtements dans l'air, pendant qu'elles étaient emportées, malgré leur résistance, par une troupe de ravisseurs. Mais, dans un pareil désordre, personne ne pouvait dire si c'était vrai ou si c'était faux. Cependant où donc était Hugh ? Personne ne l'avait plus vu depuis qu'on avait enfoncé les portes. Toute la bande criait après lui ; où est donc Hugh ?

« Présent, répondit-il d'une voix enrouée, en sortant de l'obscurité, tout haletant, tout noirci par la fumée. Nous avons

fait tout ce que nous pouvions faire. Voilà le feu qui va s'éteindre de lui-même, et, s'il reste encore quelque pan de murailles, ce n'est plus qu'un amas de ruines. Dispersons-nous, mes gars, pendant qu'il y fait bon ; rentrez par différents chemins, et nous nous retrouverons comme d'habitude. »

Là-dessus, il disparut de nouveau… (c'était bien étrange, lui qui toujours arrivait le premier et ne s'en allait que le dernier)… et les laissa retourner chacun chez eux comme ils voulaient.

Ce n'était pas une tâche facile que d'organiser la retraite d'une pareille multitude. Quand on aurait ouvert toutes grandes les portes de Bedlam[3], il n'en serait pas sorti autant de fous qu'en avait fait sortir cette nuit de délire. On voyait des hommes danser et trépigner sur les parterres de fleurs, comme s'ils croyaient écraser des victimes humaines sous leurs pieds ; ils arrachaient leurs tiges avec fureur, comme des sauvages qui tordent le cou de leurs ennemis. On en voyait d'autres jeter en l'air leurs torches enflammées, et les recevoir sans bouger sur leurs têtes et sur leurs visages tout enflés et tout couturés de brûlures hideuses. On en voyait qui se précipitaient jusqu'au brasier et en écartaient la vapeur avec le mouvement de leurs mains, comme s'ils nageaient en pleine eau ; d'autres même qu'on avait beaucoup de peine à empêcher de s'y plonger pour satisfaire leur soif de feu. Sur le crâne d'un garçon, de vingt ans à peine, étendu ivre mort sur le gazon avec le goulot d'une bouteille dans la bouche, coulait du toit une pluie de plomb liquide brûlé à blanc, qui faisait fondre sa tête comme une cire. Quand on réunit tous les gens épars, on retira des caves, pour les emporter à bras, des misérables, vivants encore, mais marqués comme d'un fer chaud sur tout le corps, et, le long de la route, leurs porteurs cherchaient à les ragaillardir par des plaisanteries de corps de garde, en attendant qu'ils les déposassent morts à la porte de quelque hôpital. Mais tous ces tableaux effroyables

---

[3] Maison de fous.

n'inspiraient à personne, dans cette troupe hurlante, ni pitié ni dégoût ; il n'y en avait pas un dont la rage aveugle, féroce, animale, fût seulement assouvie.

Le rassemblement se dispersa à la fin lentement, et par petits pelotons, avec des hourras enroués, et au bruit de leurs cris ordinaires. Quelques traînards, les yeux éraillés et injectés de sang, suivaient l'avant-garde d'un pas aviné. Les appels lointains par lesquels ils se répondaient, le sifflement convenu pour rallier ceux qui manquaient, devinrent de plus en plus rares et faibles, tant qu'enfin ces bruits même expirèrent, faisant place au silence des nuits.

Quel silence ! L'éclat éblouissant des flammes n'était plus à présent qu'une lueur d'accès, un éclair intermittent. Les charmantes étoiles du ciel, jusqu'alors invisibles, éclairaient à leur tour le monceau de cendres, bientôt obscur. Une fumée retardataire était encore suspendue le long des ruines, comme pour les cacher aux yeux : le vent semblait la respecter. Des murailles nues, des toits ouverts, des chambres où des êtres bien chers, aujourd'hui défunts, avaient bien des fois relevé le matin leur tête sur leurs chevets pour renaître à une vie nouvelle avec une nouvelle énergie ; où tant d'autres, également bien aimés, avaient passé des jours de joie ou de tristesse ; où se trouvaient mêlés ensemble tant de souvenirs et de regrets, de soucis et d'espérances… tout cela… parti. Il ne reste plus qu'un vide triste et navrant ; un monceau à demi étouffé de poussière et de cendres ; le silence et la solitude du néant.

CHAPITRE XIV.

Les bonnes gens du Maypole, qui ne se doutaient guère du changement qui bientôt allait se faire dans leur rendez-vous favori, entrèrent dans la forêt pour se rendre à Londres. Ils ne prirent pas la grand'route, pour éviter la chaleur et la poussière, et se tinrent dans les sentiers à travers champs. À mesure qu'ils approchaient de leur destination, ils se mirent à faire des questions aux gens qui passaient, sur l'émeute, sur la vérité ou la fausseté des récits qu'on leur en avait faits. Les réponses qu'ils reçurent laissaient bien loin derrière elles les chétives nouvelles qui avaient pénétré dans la paisible bourgade de Chigwell. Un homme leur dit que, cette après-midi même, la troupe, chargée de conduire à Newgate quelques émeutiers qu'on venait d'interroger en justice, avait été attaquée par la populace et forcée de faire retraite ; un autre, que l'on était en train de démolir la maison de deux témoins à charge près de Clare-Market, au moment où il était parti de Londres ; un autre, que l'on devait mettre ce soir le feu à celle de sir Georges Saville, dans le quartier de Leicester-Field, et que sir Georges passerait un mauvais quart d'heure s'il tombait entre les mains du peuple, parce que c'était lui qui avait présenté le *bill* en faveur des catholiques. Tous s'accordaient à dire que l'émeute était à l'œuvre, plus forte et plus nombreuse que jamais ; qu'il ne faisait pas bon dans les rues ; que l'épouvante publique croissait à chaque moment, et qu'il y avait déjà un grand nombre de familles qui s'étaient sauvées à la campagne. Passa un drôle qui portait les couleurs populaires et qui les insulta pour n'avoir point de cocardes à leurs chapeaux, en leur recommandant d'aller voir le lendemain soir une fameuse poussée qu'on allait donner aux portes de la prison. Un autre leur demanda si c'est qu'ils étaient incombustibles, de sortir ainsi sur les chemins sans porter la marque dis-

tinctive des honnêtes gens ; enfin un troisième, qui allait à cheval tout seul leur ordonna de lui jeter chacun un shilling dans son chapeau, pour la quête des émeutiers.

Malgré le désagrément de se voir ainsi rançonnés, et la crainte que leur causaient tous ces renseignements, ils persistèrent, puisqu'ils avaient tant fait que de venir, dans la résolution de pousser plus loin et d'aller voir de leurs propres yeux l'état réel des choses. Ils doublèrent le pas, comme on fait toujours en pareil cas, lorsqu'on vient du recevoir des nouvelles qui vous intéressent ; et, ruminant, chacun de leur côté, les rapports qu'ils venaient d'entendre, ils ne se disaient pas grand'chose.

Or, la nuit était venue, et, quand ils approchèrent de Londres, ils eurent de loin la triste confirmation de ce qu'on leur avait dit, dans la lueur qu'ils purent voir de trois incendies, tout près l'un de l'autre, dont la flamme jetait une réverbération lugubre dans le ciel. En arrivant à l'entrée des faubourgs, ils aperçurent, à la porte de presque toutes les maisons, ces mots écrits à la craie, en gros caractères : « Pas de papisme ! » Les boutiques étaient fermées, l'alarme et la crainte se lisaient sur tous les visages.

Chacun de nos curieux faisait à part soi ces remarques peu rassurantes, sans les communiquer à ses camarades, lorsqu'ils arrivèrent à une barrière qui se trouvait fermée. Ils passaient par le Tourniquet sur la contre-allée, comme un cavalier, venant de Londres au grand galop, appela d'un ton très ému le garde-barrière : « Vite, vite, ouvrez-moi, au nom du ciel ! »

À cette prière si pressante et si véhémente, l'homme accourut, une lanterne à la main, et se disposait à ouvrir, lorsque, jetant par hasard les yeux derrière lui, il s'écria : « Bonté divine ! qu'est-ce que c'est que ça ? encore un feu ? »

À ces mots, les trois amateurs de Chigwell tournèrent la tête et virent à distance, juste dans la direction d'où ils venaient, jaillir une nappe de feu qui jetait sur les nuages une clarté menaçante, comme si l'incendie était en effet derrière eux, semblable à un soleil couchant de sinistre présage.

« Si je ne me trompe, dit le cavalier, je sais d'où partent ces flammes. Allons ! mon brave homme, ne restez pas là pétrifié. Ouvrez-moi la porte.

– Monsieur, lui cria le portier en mettant la main sur la bride de son cheval, au moment où il lui ouvrait un passage, je crois vous reconnaître, monsieur ; croyez-moi, n'allez pas plus loin. Je les ai vus passer, je sais de quoi ces gens-là sont capables. Ils vous assassineront.

– Soit ! dit le cavalier, toujours l'œil fixé sur le feu, et non sur son interlocuteur.

– Mais, monsieur, monsieur, cria l'homme en serrant encore davantage la bride, si vous voulez aller plus loin, portez donc au moins le ruban bleu. Tenez ! monsieur, ajoutât-il en détachant la cocarde de son chapeau. Si je la porte, ce n'est pas par goût, c'est par nécessité ; c'est que j'ai peur pour moi et pour ma maison. Prenez-la seulement pour cette nuit… pour cette nuit seulement.

– Faites, monsieur, faites ce qu'il vous dit, crièrent les trois amis, se pressant autour de son cheval.

– Monsieur Haredale, mon digne monsieur, mon brave gentleman, je vous en prie, laissez-vous persuader.

– Qu'est-ce que j'entends-là ? répondit M. Haredale, se baissant pour mieux voir ; n'est-ce pas la voix de Daisy ?

– Oui, monsieur, répliqua le petit homme. Laissez-vous persuader, monsieur. Ce brave homme dit vrai. Votre vie peut en dépendre.

– Dites-moi, reprit Haredale brusquement, auriez-vous peur de venir avec moi ?

– Moi, monsieur ? n-o-n.

– Eh bien ! mettez cette cocarde à votre chapeau. Si nous rencontrons ces gueux-là, vous leur jurerez que je vous emmène prisonnier, parce que vous la portez. Je leur en dirai autant moi-même : car, aussi vrai que j'espère le pardon du bon Dieu dans l'autre monde, je ne veux pas qu'ils me fassent grâce, pas plus que je ne leur ferai quartier, si nous en venons aux mains ce soir. Allons ! sautez en croupe !... vite. Tenez-moi bien par la taille, et n'ayez pas peur. »

En un instant les voilà partis au grand galop, dans un nuage de poussière épaisse, et toujours courant devant eux, comme Robin des Bois.

Par bonheur que l'excellent coursier de Haredale connaissait bien la route : car pas une fois, pas une seule fois, dans tout le voyage, M. Haredale n'abaissa les yeux sur le sol, ni ne les détourna un moment de la clarté qui serrait de but et de fanal à leur course furieuse. Une fois il dit à demi-voix : « C'est ma maison. » Mais il ne desserra pas les dents davantage. Quand ils arrivaient à des endroits où le chemin était plus mauvais et plus sombre, il n'oubliait jamais de poser sa main sur le petit homme pour bien l'affermir en selle ; mais il n'en continuait pas moins de garder la tête droite et les yeux fixés sur le feu, alors comme toujours.

La route n'était pas sans danger : car ils avaient quitté la grand'route pour prendre le plus court, toujours à bride abattue,

par des ruelles et des sentiers solitaires, où les roues des charrettes avaient fait des ornières profondes, où le passage étroit était bordé de haies et de fossés, où l'on avait sur la tête une arcade de grands arbres qui épaississaient l'ombre et l'obscurité. Mais c'est égal, en avant, en avant, en avant, sans s'arrêter et sans broncher, jusqu'à la porte du Maypole, d'où ils purent voir que le feu commençait à s'éteindre, apparemment faute d'aliment.

« Descendons un moment, un seul moment, Daisy, dit M. Haredale, en l'aidant à sauter de cheval et suivant ses pas. Willet, Willet, où sont ma nièce et mes domestiques ?... Willet ! »

Tout en poussant ces cris de détresse, il se précipite au comptoir. Qu'est-ce qu'il voit ? L'aubergiste lié et garrotté sur sa chaise, la salle démantibulée, dévastée, toute sens dessus dessous... Évidemment, personne n'avait pu venir chercher là un refuge.

M. Haredale était un caractère fort, accoutumé à se contraindre et à réprimer ses plus vives émotions ; mais cet augure sinistre des découvertes auxquelles il devait s'attendre (car, en voyant l'incendie, il avait bien deviné tout de suite que sa maison devait être rasée) vainquit son courage. Il se couvrit la figure de ses mains pour un moment, et détourna la tête.

« Johnny, Johnny, dit Salomon, et le brave homme criait de toute sa force en se tordant les mains... mon cher Johnny, oh ! quel changement ! Je n'aurais jamais cru voir le Maypole en cet état, de ma vie vivante. Et le vieux château de la Garenne, donc ! Johnny ! Monsieur Haredale !... Ah ! Johnny ! quel affreux spectacle !

En même temps le petit Salomon Daisy, montrant M. Haredale, plantait ses coudes sur le dos de la chaise de M. Willet, et pleurait comme un veau sur l'épaule de l'aubergiste.

Le vieux John, pendant ce temps-là, le laissait dire. Il restait assis, muet comme un merlan, fixant sur lui un regard qui n'était pas de ce monde, et donnant tous les symptômes possibles d'entière et de parfaite insensibilité à tout ce qui se passait autour de lui. Cependant, quand Salomon ne dit plus rien, il suivit avec ses gros yeux ronds la direction des regards du sacristain, et commença à montrer quelque idée vague qu'il pouvait bien y avoir là quelqu'un qui était venu le voir.

« Vous nous reconnaissez bien, n'est-ce pas, Johnny ? dit Salomon en se donnant un coup sur la poitrine : Daisy, vous savez bien... dans l'église de Chigwell... celui qui sonne les cloches... Vous rappelez-vous le petit lutrin des dimanches dans la chapelle... hein ! Johnny ? »

M. Willet réfléchit quelques minutes, puis il se mit à entonner tout bas, par un instinct mécanique, à propos au lutrin : *Magnificat anima mea...*

« C'est cela, cria vivement le petit homme ; justement, c'est bien moi qui chante les vêpres, Johnny. Vous y êtes, n'est-ce pas ? Dites-moi que vous êtes tout à fait remis.

– Remis ? dit Willet en récriminant, comme si c'était une question à vider entre lui et sa conscience ; remis ? ah !

– Ils ne vous ont pas maltraité à coups de bâton, de tisonniers, ou de tout autre instrument contondant, n'est-ce pas, Johnny ? demanda Salomon en jetant un coup d'œil plein d'inquiétude sur la tête de Willet. ils ne vous ont pas battu, n'est-ce pas ? »

John fronça le sourcil, baissa les yeux comme s'il était absorbé dans quelque calcul d'arithmétique mentale ; puis les releva, comme s'il cherchait au plafond le total de l'addition rebelle ; puis les promena sur Salomon Daisy, depuis la pointe des cheveux jusqu'à la plante des pieds ; puis les porta lentement tout autour de la salle. Et alors une grosse larme, ronde, plombée, et point du tout transparente, lui roula de chaque œil, lorsqu'en branlant la tête il répondit :

« S'ils avaient eu seulement la bonté de m'assassiner, combien ils m'auraient obligé !

– Non, non, ne dites pas ça, Johnny, reprit Daisy, la larme à l'œil ; c'est bien triste, mais ça ne va pas jusque-là. Non, non.

– Voyez-moi ça, monsieur, cria John, tournant ses yeux douloureux sur M, Haredale, qui avait mis un genou en terre pour travailler lestement à délivrer l'aubergiste de ses liens. Voyez-moi ça, monsieur. Il n'y a pas jusqu'au Mai lui-même, le vieux Mai, tout de bois et tout insensible qu'il est, qui regarde tout étonné à la fenêtre, comme s'il voulait me dire : « John Willet, John Willet, allons-nous-en piquer une tête dans la mare la plus voisine, qui sera assez profonde pour nous noyer, car c'est fait de nous à tout jamais. »

– Finissez, Johnny, finissez, lui cria son ami, non moins touché de cet effort d'imagination douloureux de la part de M. Willet, que du ton sépulcral dont il avait parlé du Maypole. Je vous en prie, Johnny, finissez.

– Votre perte est grande et votre malheur est pénible, lui dit M. Haredale jetant un regard d'impatience vers la porte, et ce n'est pas le moment de chercher à vous consoler : ce ne serait pas moi, dans tous les cas, qui pourrais le faire ; mais, avant de nous quitter, dites-moi une chose, et tâchez de me le dire net-

tement, je vous en supplie. Avez-vous vu Emma, ou avez-vous entendu parler d'elle ?

– Non, dit M. Willet.

– Vous n'avez donc vu que cette canaille ?

– Oui.

– Elles se seront sauvées, j'espère, avant le commencement de ces scènes affreuses, dit M. Haredale, qui, au milieu de son agitation, de son désir impatient de remonter à cheval, et de son peu d'habileté pour débrouiller des cordes emmêlées, n'avait pas seulement défait encore un nœud. Daisy un couteau !

– Vous n'auriez pas, dit John regardant autour de lui comme pour chercher son mouchoir de poche ou quelque autre bagatelle qu'il aurait perdue, vous n'auriez pas, l'un ou l'autre, trouvé quelque part par là… un cercueil ?

– Willet ! » cria M. Haredale.

Salomon laissa tomber de ses mains le couteau, et sentit une sueur froide lui courir tout le long du corps. « Ciel ! s'écria-t-il.

– C’est que, voyez-vous, continua John sans les regarder, un moment avant de vous voir, j'ai reçu la visite d'un mort qui allait là-bas. Et s'il avait apporté là sa bière ou que vous l'eussiez rencontrée sur le chemin, j'aurais bien pu vous dire le nom qu'il y avait sur la plaque. Enfin, s'il ne l'a pas apportée, ça ne fait rien. »

M. Haredale, qui venait d'écouter ces paroles avec une attention palpitante, se releva à l'instant droit sur ses pieds, et, sans dire un seul mot, emmena Salomon Daisy à la porte, monta

à cheval, le prit en croupe derrière lui, et vola plutôt qu'il ne galopa vers cet amas de ruines, qui était encore un château majestueux quand le soleil couchant l'avait éclairé la veille de ses derniers feux. M. Willet les regarda, les écouta, ramena ses yeux sur lui-même pour bien s'assurer qu'il n'était plus garrotté, et, sans donner le moindre signe d'impatience, de surprise ou de désappointement, retomba doucement dans l'état léthargique dont il n'était sorti un moment que d'une manière très imparfaite.

M. Haredale attacha son cheval à un tronc d'arbre, et, serrant le bras de son compagnon, se glissa doucement le long du sentier, dans les lieux où était hier encore son jardin. Il s'arrêta un instant à regarder ses murs fumants et les étoiles qui envoyaient leur lumière, à travers les toits et les planchers ouverts, jusque sur le tas de cendres et de poussière. Salomon jeta de côté un coup d'œil timide sur sa figure, et vit que ses lèvres étaient étroitement serrées l'une contre l'autre, que ses traits respiraient une résolution sombre, sans qu'il lui échappât une larme, un regard, un geste qui trahît sa douleur.

Il tira son épée, tâta sa poitrine, comme s'il portait sur lui d'autres armes cachées, saisit de nouveau Salomon par le poignet, et fit, d'un pas discret, le tour de la maison. Il regardait à chaque porte, à chaque ouverture, revenait sur ses pas, quand il entendait seulement remuer une feuille, et cherchait à tâtons, les mains étendues devant lui, dans chaque encoignure plus obscure. C'est ainsi qu'ils firent tout le tour des bâtiments. Mais ils revinrent au point de départ sans avoir rencontré aucune créature humaine, ou sans trouver le moindre indice qu'il y eût là quelque traînard caché.

Après un moment de silence, M, Haredale se mit à crier à deux ou trois reprises, puis enfin il dit tout haut : « Y a-t-il quelqu'un de caché ici, qui connaisse ma voix ! il n'y a plus rien à craindre : il peut se montrer. S'il y a là quelqu'un de ma maison, je le prie de me répondre. » Il les appela tous par leur nom, les

uns après les autres ; l'écho répéta sa voix lugubre sur bien des tons ; ensuite tout redevint muet comme auparavant.

Ils se tenaient au pied de la tourelle où était suspendue la cloche d'alarme. Le feu ne l'avait pas épargnée, et depuis, les planchers en avaient été sciés, coupés, enfoncés. Elle était ouverte à tous les vents. Cependant il y restait un bout d'escalier au bas duquel était accumulé un grand tas de cendres et de poussière ; des fragments de marches ébréchées et rompues offraient ça et là une place mal sûre et mal commode pour y poser le pied, puis il disparaissait derrière les angles saillants du mur, ou dans les ombres profondes que projetaient sur lui d'autres portions de ruines : car, pendant ce temps-là, la lune s'était levée à l'horizon et brillait d'un grand éclat.

Pendant qu'ils étaient là debout à écouter les échos lointains et à espérer en vain d'entendre quelque voix connue, des grains de poussière glissèrent du haut de cette tourelle en bas. Ému par le moindre bruit dans ce lieu sinistre, Salomon leva les yeux sur son compagnon, et vit qu'il venait de se retourner vers le même endroit, qu'il observait avec une grande attention : il était tout yeux et tout oreilles.

M. Haredale couvrit de sa main la bouche du petit homme, et se remit en observation. L'œil en feu, il lui recommanda expressément, sur sa vie, de se tenir tranquille, sans parler et sans bouger. Puis, retenant son haleine, et marchant courbé en deux, il se glissa furtivement dans la tourelle, l'épée nue à la main, et disparut.

Effrayé de se voir laisser là tout seul, au milieu de cette scène de destruction, après tout ce qu'il avait vu, tout ce qu'il avait entendu ce soir même, Salomon l'aurait suivi, si l'air et les manières de M. Haredale n'avaient pas eu, en lui défendant d'avancer, quelque chose dont le souvenir le tenait, pour ainsi dire, enchanté. Il resta donc comme enraciné à la place où il était,

osant à peine respirer, montrant dans tous ses traits un mélange de surprise et de crainte.

Encore des cendres qui glissent et roulent en bas… très, très doucement… puis encore… puis encore, comme si elles s'écrasaient sous un pied furtif. Et puis voici une figure qui se dessine dans l'ombre, grimpant très doucement aussi et s'arrêtant souvent pour regarder en bas ; la voilà qui poursuit son ascension difficile, et qui disparaît aux yeux encore une fois !

La voici qui reparaît dans un jour obscur et douteux ! elle est un peu plus haut, pas beaucoup, parce que le chemin est escarpé et pénible ; elle ne peut avancer que lentement. Quel est donc le fantôme imaginaire qu'elle poursuit là-haut, et pourquoi donc est-elle toujours à regarder en bas ? Cet homme ne sait-il pas qu'il est seul ? Est-ce que par hasard il aurait perdu l'esprit dans les pertes cruelles qu'il a pu faire cette nuit ? S'il allait se jeter la tête en bas du haut de ce mur chancelant ! Salomon, dans sa frayeur, se sentait défaillir et joignait les mains. Ses jambes tremblaient sous lui ; une sueur froide inondait son pâle visage.

S'il en avait eu la force, il aurait désobéi aux ordres de M. Haredale, mais il était incapable de prononcer un mot ou de faire un mouvement. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était de tenir sa vue fixe sur un petit coin de clair de lune où il allait voir sans doute apparaître la figure, si elle continuait de monter ; et, quand il la verrait arriver là, il essayerait de l'appeler.

Encore des cendres qui glissent et tombent, des pierres qui roulent en bas avec un bruit, lourd et sourd. Salomon tenait sans cesse ses yeux tendus sur le coin de clair de lune. La figure avançait toujours, car on voyait déjà son ombre sur la muraille. Ah ! la voilà qui reparaît… la voilà qui se retourne… la voilà…

Le sacristain, frappé d'horreur, avait poussé un cri qui avait percé l'air : « Le revenant ! le revenant ! » L'écho n'avait pas encore achevé de répéter ce cri, qu'une autre figure à son tour passait au clair de la lune, se jetait sur la première, la terrassait, lui mettait un genou sur la poitrine, et lui serrait la gorge avec ses deux mains.

« Scélérat ! cria M. Haredale d'une voix terrible, car c'était lui, c'est donc toi qui, par une ruse infernale, te fais passer aux yeux des hommes pour mort et enterré, mais que le ciel avait réservé pour ce jour de vengeance. Enfin… enfin, je te tiens, toi dont les mains sont teintes du sang de mon frère et de celui de son fidèle serviteur que tu as répandu après, pour cacher ton premier crime ! Toi, Rudge, double assassin, double monstre ; je t'arrête au nom de Dieu, qui vient de te remettre entre mes mains. Non, non. Tu aurais la force de vingt hommes comme toi, ajouta-t-il en voyant que le meurtrier luttait contre ses étreintes, non, tu ne m'échapperas pas, tu resteras cette nuit dans mes serres. »

CHAPITRE XV.

Barnabé, armé comme nous l'avons vu, continuait de se promener de long en large devant la porte de l'écurie, enchanté de se retrouver seul, et savourant avec plaisir le silence et la tranquillité dont il avait perdu l'habitude. Après le tourbillon de bruit et de tapage où il avait passé les jours derniers, il n'en sentait que mieux mille fois la douceur de la solitude et de la paix. Il se sentait heureux : appuyé sur le manche du drapeau, plongé dans ses rêveries, il avait sur toute sa figure un sourire radieux, et son cerveau ne nourrissait que des visions joyeuses.

Croyez-vous qu'il ne pensait pas à *Elle*, à celle dont il était le seul bonheur, et qu'il avait, sans le savoir, plongée dans cet abîme d'affliction amère ? Oh ! que si : c'était elle qui était au cœur de ses plus brillantes espérances, de ses réflexions les plus orgueilleuses ; c'était elle qui allait jouir de tout cet honneur, de toute cette distinction de son fils : la joie et le profit, tout pour elle. Quelle félicité pour elle d'entendre faire l'éloge des prouesses de son pauvre garçon ! Ah ! Hugh n'avait pas besoin de le lui dire, il l'aurait bien deviné de lui-même. Et puis, comme il était heureux encore de savoir qu'elle nageait dans l'aisance et qu'elle se rengorgeait (il se figurait son air digne et fier dans ces moments-là) en entendant la haute estime qu'on faisait de lui, le brave des braves, honoré du premier poste de confiance. Une fois, d'ailleurs, que tout ce bruit-là allait être fini, et que le bon lord aurait vaincu ses ennemis, quand la paix allait revenir, qu'elle serait riche et lui aussi, comme ils seraient heureux de parler ensemble de ces temps de trouble et de peine où il avait été un héros ! Quand ils seraient là, assis ensemble tous les deux, en tête-à-tête, à la lueur d'un crépuscule tranquille et serein, qu'elle n'aurait plus à s'inquiéter du lendemain, quel plai-

sir de pouvoir se dire que c'était l'œuvre de son pauvre nigaud de Barnabé ! comme il lui donnerait une petite tape sur la joue en riant de grand cœur ! « Eh bien ! mère, suis-je toujours un imbécile ?.,. Voyons ! suis-je toujours un imbécile ? »

Là-dessus, d'un cœur plus léger, d'un pas plus glorieux, d'un œil plus triomphant au travers de ses larmes, Barnabé reprit sa promenade militaire, et, chantonnant tout bas, se mit à garder son poste paisible.

Son camarade Grip, qui partageait avec lui sa faction, ordinairement si avide de soleil, au lieu de s'y pavaner aujourd'hui, aimait mieux rôder dans l'écurie. Il y était très affairé à fouiller dans la paille pour y cacher tous les menus objets qu'il pouvait ramasser près de là, et à visiter de préférence le lit de Hugh, auquel il semblait prendre un intérêt tout particulier. Quelquefois Barnabé, passant la tête par la porte, venait l'appeler, et alors il sortait en sautillant ; mais on voyait que c'était une simple concession qu'il croyait devoir, par pitié, à l'imbécillité de son maître, et il retournait tout de suite à ses occupations sérieuses. Il fourrait son bec dans la paille, regardait, recouvrait la place, comme si, nouveau Midas, il murmurait à la terre ses secrets pour les ensevelir dans son sein : tout cela d'un air sournois, affectant, chaque fois que Barnabé passait, de regarder les nuages au firmament, sans avoir l'air d'y toucher ; en un mot, prenant, à tous égards, un air plus grave, plus profond, plus mystérieux qu'à l'ordinaire.

Le jour avançait. Barnabé, à qui sa consigne ne défendait pas de boire et de manger sur place, mais auquel on avait, au contraire, laissé pour ses besoins une bouteille de bière et un panier de provisions, se décida à déjeuner, car il n'avait rien pris depuis le matin. Pour ce faire, il s'assit par terre devant la porte, et mettant son drapeau sur ses genoux, pour ne pas le perdre en cas d'alarme ou de surprise, il invita Grip à venir dîner.

L'oiseau intelligent ne se le fit pas dire deux fois, et, sautant de côté vers son maître, se mit à crier en même temps : « Je suis un diable, je suis un Polly, je suis une bouilloire, je suis protestant : pas de papisme ! » Il avait appris cette dernière ritournelle des braves messieurs avec lesquels il faisait société depuis peu : aussi la prononçait-il avec une énergie peu commune.

« Bien dit, Grip ! cria son maître en lui choisissant les meilleurs morceaux pour sa part ; bien dit, mon vieux !

– N'aie pas peur, mon garçon, coa, coa, coa, bon courage ! Grip ! Grip ! Grip ! Holà ! il nous faut du thé ! je suis une bouilloire protestante, pas de papisme ! criait le corbeau.

– Grip, vive Gordon ! » criait de son côté Barnabé.

Le corbeau, mettant sa tête par terre, regardait son maître de côté, comme pour lui dire : « Redis-moi ça. »

Barnabé, comprenant parfaitement son désir, lui répéta la phrase bien des fois. L'oiseau l'écouta avec une profonde attention, répétant quelquefois ce cri populaire à voix basse, comme pour comparer les deux manières et pour s'essayer dans ce nouvel exercice ; quelquefois battant des ailes ou aboyant ; quelquefois enfin, dans une espèce de désespoir, tirant une multitude infinie de bouchons retentissants, avec une obstination extraordinaire.

Barnabé était si occupé de son oiseau favori, qu'il ne s'aperçut pas d'abord de l'approche de deux cavaliers qui venaient au pas, juste dans la direction du poste qu'il avait à garder. Cependant, quand ils furent à une portée de fusil, il les vit, sauta vivement sur ses pieds, commanda à Grip de rentrer, prît son drapeau à deux mains, et resta tout droit à attendre qu'il pût reconnaître si c'étaient des amis ou des ennemis.

Presque au même instant, il vit que, de ces deux cavaliers, l'un était le maître et l'autre le domestique ; le maître était précisément lord Georges Gordon, devant lequel il se tint la tête découverte, les yeux fixés en terre.

« Bonjour, lui dit lord Georges sans arrêter son cheval avant d'être arrivé tout près de lui ; tout va bien ?

– Tout est tranquille, monsieur, tout va bien, cria Barnabé. Les autres sont partis : ils ont pris par là ; voyez-vous ce sentier-là. Ils étaient beaucoup ?

– Ah ! dit lord Georges en le regardant d'un air sérieux, et vous ?

– Oh ! ils m'ont laissé ici en sentinelle… pour monter la garde… pour veiller à la sûreté du poste jusqu'à leur retour, ce que je ferai, monsieur, pour l'amour de vous. Vous êtes un bon gentilhomme, un excellent gentilhomme… ça, c’est sûr. Vous avez bien du monde contre vous ; mais vous leur ferez voir leur maître. N'ayez pas peur.

– Qu'est-ce que c’est que ça ? dit lord Georges, en montrant le corbeau qui regardait du coin de l'œil à la porte de l'écurie ; mais en faisant cette question, il regardait toujours Barnabé d'un air pensif, et, à ce qu'il semblait, avec une certaine inquiétude.

– Comment, vous ne savez pas ? répondit Barnabé, éclatant de rire ; ne pas savoir ce que c'est ! c'est un oiseau d'abord, mon oiseau, mon ami Grip.

– Un diable, une bouilloire, Grip ; Polly, un protestant, pas de papisme ! cria le corbeau.

– Ce n'est pas l'embarras, ajouta Barnabé, passant la main sur le col du cheval de lord Georges, et parlant doucement ; vous n'aviez pas tort de me demander ce que c'est : car souvent je n'en sais rien moi-même, et il faut que je sois familiarisé avec lui comme je le suis, pour croire que ce n'est qu'un oiseau. C'est plutôt un frère pour moi, que Grip… il est toujours avec moi, toujours jasant… toujours content… n'est-ce pas, Grip ? »

L'oiseau répondit par un croassement amical, et sautant sur le bras de son maître, que Barnabé lui avait tendu pour cela, se laissa caresser d'un air de parfaite indifférence tournant son œil mobile et curieux, tantôt vers lord Georges, tantôt vers son domestique.

Lord Georges, se mordant les ongles d'un air un peu déconfit, regarda Barnabé quelque temps en silence, puis il fit signe à son domestique de venir plus près de lui.

John Grueby toucha le bord de son chapeau par respect et s'approcha.

« Aviez-vous déjà vu ce jeune homme ? lui demanda son maître à voix basse.

– Deux fois, milord, dit John. Je l'ai vu dans la foule hier au soir et samedi.

– Est ce que… est-ce que vous lui avez trouvé l'air aussi singulier, aussi étrange ? continua lord Georges d'une voix faible.

– Fou ! répondit John avec une concision énergique.

– Et qu'est-ce qui vous fait croire qu'il est fou, monsieur ? lui dit son maître d'un ton de dépit. Je vous trouve bien prompt à lâcher ce mot-là. Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il est fou ?

– Milord, vous n'avez qu'à voir son costume, ses yeux, son agitation nerveuse ; vous n'avez qu'à l'entendre crier : « Pas de papisme ! » Fou, milord.

– Ainsi, parce qu'un homme s'habille autrement que les autres, répliqua son maître avec colère, en jetant un coup d'œil sur son propre habillement ; parce qu'il n'est pas dans son port et dans ses manières exactement comme les autres, et qu'il épouse avec chaleur une cause qu'abandonnent les gens corrompus et irréligieux, c'est une raison pour qu'il soit fou, à votre avis ?

– Un vrai fou, tout ce qu'il y a de plus fou, un fou à lier, repartit l'inébranlable John.

– Comment osez-vous me dire cela en face ? cria son maître en se tournant vivement de son côté.

– Je le dirais à n'importe qui, s'il me faisait la même question.

– Je vois, dit lord Georges, que M. Gashford avait raison. Je croyais que c'était un effet de ses préventions, et je me le reproche ; j'aurais bien dû savoir qu'un homme comme lui était au-dessus de cela.

– Je sais bien que M. Gashford ne parlera jamais en bien de moi, répliqua John en touchant respectueusement son chapeau, et je n'y tiens pas.

– Vous êtes une mauvaise tête, un ingrat, dit lord Georges, un mouchard, peut-être. M. Gashford a parfaitement raison, j'en ai la preuve. J'ai tort de vous garder à mon service. C'est une insulte indirecte que j'ai faite à un ami digne de mon affection et de toute ma confiance, quand je songe à la cause pour laquelle vous avez pris parti, le jour où on l'a maltraité à West-

minster. Vous quitterez ma maison dès ce soir... ou plutôt dès notre retour. Le plus tôt sera le mieux.

– Puisqu'il faut en venir là, je suis de votre avis, milord. Que M. Gashford triomphe, à la bonne heure ! Mais, quant à me traiter de mouchard, milord, vous savez bien que vous ne le croyez pas. Je ne sais pas ce que vous entendez par vos causes ; mais la cause pour laquelle j'ai pris parti, c'est celle d'un homme que je voyais contre deux cents, et je vous avoue que je me rangerai toujours du côté de cette cause-là.

– En voilà assez, répondit lord Georges en lui faisant signe de retourner à sa place. Je ne veux pas en entendre davantage.

– Si vous voulez me permettre d'ajouter un mot, milord, je voudrais donner un bon avis à ce pauvre imbécile : c'est de ne pas rester ici tout seul. La proclamation a déjà circulé dans beaucoup de mains, et tout le monde sait qu'il est intéressé dans l'affaire. Il fera bien, le pauvre malheureux, de se cacher en lieu sûr.

– Vous entendez ce qu'il dit, cria lord Georges à Barnabé, qui les avait regardés avec étonnement pendant ce dialogue. Il pense que vous pourriez bien avoir peur de rester à votre poste, et qu'on vous retient peut-être ici contre votre gré. Qu'est-ce que vous dites de ça ?

– Ce que je pense, jeune homme, dit John pour expliquer son conseil, c'est que les soldats pourraient bien venir vous prendre, et que certainement, dans ce cas, vous serez pendu par votre col jusqu'à ce que vous soyez mort... mort... mort, vous m'entendez ? Et ce que je pense, c'est que vous ferez bien de vous en aller d'ici, et au plus tôt. Voilà ce que je pense !

– C’est un poltron, Grip, un poltron ! cria Barnabé à son corbeau, en le mettant à terre et en posant son drapeau sur son épaule. Qu'ils y viennent ! Vive Gordon ! Qu'ils y viennent !

– Oui, dit lord Georges, qu'ils y viennent. Qu'ils se risquent à venir attaquer un pouvoir comme le nôtre, la sainte ligue d'un peuple tout entier ! Ah ! c'est un fol ! C’est bon, c'est bon. Je suis fier d'avoir à commander de tels hommes. »

En entendant ces mots, Barnabé sentit son cœur se gonfler d'orgueil dans sa poitrine. Il prit la main de lord Georges et la porta à ses lèvres, caressa la crinière de son coursier, comme si l'affection et l'amour qu'il portait au maître s'étendaient jusqu'à sa monture, déploya son drapeau, le fit flotter fièrement, et se remit à marcher de long en large.

Lord Georges, l'œil brillant et la figure animée, ôta son chapeau, le fit tourner autour de sa tête, et lui dit adieu avec enthousiasme ; puis il se remit au petit trot, après avoir jeté derrière lui un regard de colère, pour voir si son domestique le suivait. L'honnête John donna un coup d'éperon pour courir après son maître, après avoir commencé par inviter encore Barnabé à se retirer, par des signes répétés, qui n'étaient pas équivoques, mais auxquels celui-ci résista résolument jusqu'à ce que le détour de la route les empêchât de se voir.

Se trouvant seul encore une fois, et plus fier que jamais de l'importance du poste qui lui était confié, plein d'enthousiasme, d'ailleurs, en songeant à l'estime particulière et aux encouragements de son chef, Barnabé se promenait de long en large, dans le ravissement d'un songe délicieux, où il était plongé tout éveillé. Les rayons du soleil couchant qu'il avait en face de lui avaient passé dans son âme. Il ne manquait qu'une chose à son bonheur. Ah ! si *Elle* pouvait seulement le voir en ce moment !

Le jour était sur son déclin ; la chaleur commençait à faire place à la fraîcheur du soir. Le vent léger qui se levait se jouait dans sa chevelure et faisait frissonner doucement le drapeau au-dessus de sa tête. Il y avait, dans ce bruit glorieux et dans le calme d'alentour, comme un souffle frais et libre qui répondait à ses sentiments. Il n'avait jamais été si heureux.

Il était donc appuyé sur sa hampe, regardant le soleil couchant, et songeant avec un sourire qu'il était en sentinelle pour garder l'or enterré près de là, lorsqu'il vit de loin trois ou quatre hommes qui s'avançaient d'un pas rapide vers la maison, et qui faisaient signe de la main aux gens de l'intérieur de se retirer pour ne pas se trouver au milieu d'un danger prochain. À mesure qu'ils s'approchaient, leurs gestes devenaient de plus en plus expressifs, et ils ne furent pas plus tôt à portée de la voix, que les premiers crièrent que les soldats arrivaient.

À ces mots Barnabé plia son drapeau, et l'attacha autour de la lance. Son cœur battait bien fort, mais il ne songeait pas plus à avoir peur, ni à se retirer, que sa lance elle-même. Les passants officieux qui l'avaient averti se hâtèrent, après l'avoir prévenu du danger qu'il courait, d'entrer dans la maison, où ils jetèrent par leur arrivée le trouble et l'alarme. Les gens se mirent aussitôt à fermer les portes et les fenêtres, en lui faisant signe avec instance de fuir sans perdre de temps, et répétèrent à plusieurs reprises cet avis : mais pour toute réponse il branla la tête d'un air indigné, et n'en resta que plus ferme à son poste. Voyant alors qu'il n'y avait pas moyen de le persuader, ils ne songèrent plus qu'à leur propre sûreté, et quittant la place, où ils ne laissèrent qu'une bonne vieille, ils se sauvèrent à toutes jambes.

Jusque-là, rien n'annonçait que la crainte produite par cette nouvelle ne fût pas imaginaire ; mais *la Botte* n'était pas évacuée depuis cinq minutes, qu'on vit apparaître, à travers champs, une troupe d'hommes en mouvement, et, à l'éclat de

leurs armes et de leur équipement qui brillaient au soleil, à leur marche régulière et soutenue (car ils avançaient comme un seul homme), il était facile de reconnaître que c'étaient... des soldats. En un moment Barnabé s'aperçut bien que c'était un fort détachement de gardes à pied, avec deux messieurs en habit bourgeois dans leurs rangs, et un petit peloton de cavalerie ; ces derniers étaient à l'arrière-garde et pas plus d'une demi-douzaine.

Ils avançaient résolument, sans accélérer le pas en approchant, sans pousser un cri, sans montrer la moindre émotion ni la moindre inquiétude. Barnabé lui-même savait bien que cela n'avait rien d'extraordinaire dans la troupe ; cependant cet ordre invariable avait quelque chose de singulièrement imposant pour un homme accoutumé au bruit et au tumulte d'une populace indisciplinée. Avec tout cela, il n'en resta pas moins décidé à garder son poste, et fit bonne contenance.

Ils étaient déjà arrivés dans la cour, où ils firent halte. L'officier qui les commandait dépêcha une ordonnance aux cavaliers, qui envoyèrent immédiatement un des leurs. L'officier échangea avec lui quelques mots, et ils jetèrent un coup d'œil à Barnabé, qui reconnut dans le cavalier celui qu'il avait démonté à Westminster, bien étonné de le revoir en face de lui. L'autre, renvoyé en toute hâte, fit le salut militaire au commandant et retourna vers ses camarades, rangés à quelques pas de là.

L'officier ayant alors commandé : « amorcez... chargez, etc., » Barnabé, malgré la cruelle assurance que c'était pour lui que se faisaient ces préparatifs, ne put se défendre d'un certain plaisir en entendant sonner la crosse des fusils à terre et retentir la baguette dans le canon de l'arme. Mais après quelques autres commandements, les soldats se mirent immédiatement sur une file et cernèrent entièrement les bâtiments, à la distance d'une dizaine de pas ; du moins Barnabé n'en compta pas davantage entre lui et les soldats qui lui faisaient face. Les cavaliers restèrent à part, à leur place.

Les deux messieurs en habit bourgeois qui s'étaient mis à l’ écart avancèrent à cheval avec l'officier au milieu d'eux ; il y en eut un qui tira de sa poche la proclamation et la lut : l'officier somma alors Barnabé de se rendre.

Au lieu de répondre, il alla se placer dans l'embrasure de la porte devant laquelle il montait la garde, et croisa la lance pour se défendre. Après un moment d'un profond silence eut lieu la seconde sommation.

Il n'y répondit pas davantage ; et alors il eut fort à faire de promener ses yeux de tous côtés sur une demi-douzaine d'adversaires qui vinrent immédiatement se poster en face de lui, avant de jeter son dévolu sur celui qu'il devait frapper le premier quand ils allaient se jeter sur lui. Il rencontra les yeux de l'un d'eux dans le centre de la petite troupe, et c'est celui-là qu'il résolut d'abattre, dût-il y perdre la vie.

Encore un silence de mort, puis la troisième sommation.

Le moment d'après il reculait dans l'écurie, distribuant des coups à droite et à gauche comme un enragé. Deux de ses ennemis étaient étendus à ses pieds. Celui qu'il avait choisi pour première victime était tombé d'abord en effet : Barnabé n'avait pas perdu la tête, car il en fit la remarque au milieu du trouble et de l'animation de la lutte. Encore un coup… encore un homme à bas puis à bas à son tour, terrassé, blessé à la poitrine d'un coup de crosse (il l'avait vue tomber sur lui), inanimé… prisonnier…

Il fut rappelé à lui par un cri de surprise que poussa l'officier. Il se retourna. Grip, après avoir travaillé en secret toute l'après-midi avec un redoublement d'ardeur, pendant que tout le monde était occupé d'autre chose, avait écarté la paille du lit de Hugh, et retourné de son bec en fer la terre fraîchement re-

muée. Il y avait là un trou qu'on avait négligemment rempli jusqu'au bord, et qu'on avait seulement recouvert d'une couche de terre. Des gobelets d'or, des cuillers d'or, des flambeaux d'or, des guinées… quel trésor fut mis tout à coup à découvert !

Ils apportèrent un sac et des pelles, déterrèrent tout ce qu'on avait caché là, et en retirèrent la charge de deux hommes au moins. Quant à Barnabé, on lui mit les menottes, on lui lia les bras, on le fouilla, on lui prit tout ce qu'il avait. Personne ne lui adressa ni une question ni un reproche, personne ne lui témoigna la moindre curiosité, les deux soldats qu'il avait étourdis furent emportés par leurs compagnons avec le même ordre insouciant qui avait présidé à tout le reste. Finalement, on le laissa sous la garde de quatre soldats, la baïonnette au bout du fusil, pendant que l'officier dirigea en personne une perquisition générale dans la maison et dans les bâtiments qui en dépendaient.

Ce fut bientôt fait. Les soldats se reformèrent en rangs dans la cour. « En avant, marche ! » Barnabé est emmené sous escorte ; on lui fait une place, « Serrez les rangs. » Et les voilà partis avec leur prisonnier au centre.

Quand une fois ils furent dans les rues, il s'aperçut qu'il était en spectacle, et dans leur marche rapide il pouvait voir tout le monde venir aux fenêtres quand il était passé, et relever la croisée pour le regarder. De temps en temps il apercevait une figure de curieux par-dessus la tête des gardes qui l'entouraient, ou par-dessous leurs bras, ou sur le haut d'une charrette, ou sur le siège d'un cocher ; mais c'est tout ce qu'il pouvait distinguer au milieu de sa nombreuse escorte. Le bruit même de la rue semblait dompté et garrotté comme lui, et l'air qu'il respirait était fétide et chaud comme les bouffées malsaines qui s'exhalent d'un four.

« Une, deux ! une, deux ! la tête droite ! les épaules effacées ! emboîtez le pas ! » Tout cela avec tant d'ordre et de régularité, sans que pas un d'eux le regardât ou parût se douter de sa présence ! Il ne pouvait croire qu'il fût prisonnier, mais il ne l'était que trop bien, il n'avait pas besoin qu'on le lui dit : il sentait les menottes lui serrer les poignets, la corde lui lier les bras au flanc, les fusils chargés à hauteur de sa tête, avec ces pointes froides, brillantes, affilées, tournées de son côté. Rien que de les regarder, lié et retenu comme il était maintenant, c'en était assez pour lui glacer le sang dans les veines.

CHAPITRE XVI.

Ils ne mirent pas longtemps à regagner la caserne, car l'officier qui commandait le détachement voulait éviter de soulever le peuple par un déploiement inusité de force militaire dans les rues, et, par humanité d'ailleurs, il désirait donner le moins de tentation possible à la foule d'essayer quelque rébellion pour arracher le prisonnier de ses mains : car il savait bien que cela ne manquerait pas d'amener une effusion de sang fatale, et que, si les autorités civiles qui l'accompagnaient l'autorisaient à faire tirer ses soldats, la première décharge ferait tomber sur la place un grand nombre d'oisifs innocents, victimes de leur sotte curiosité. Il fit donc marcher sa troupe au pas accéléré, évitant avec une prudence louable les rues populeuses et les carrefours, prenant de préférence le chemin qu'il croyait le moins infesté par les partisans du désordre. Grâce à ces sages précautions, non seulement ils purent retourner dans leurs quartiers sans embarras, mais ils déjouèrent complètement les projets d'une bande d'insurgés qui s'étaient rassemblés dans une grande rue qu'on s'attendait à leur voir prendre, et qui restèrent encore à les attendre, pour délivrer le prisonnier, longtemps après qu'ils l'avaient déjà déposé en lieu de sûreté, avaient fermé les portes de la caserne, et doublé les postes de chacune d'elles pour mieux en assurer la défense.

Une fois là, le pauvre Barnabé fut coffré dans une chambre carrelée, où il n'y avait qu'une odeur empestée de tabac, un air lourd et épais, avec un grand lit de camp pour vingt hommes au moins. Quelques soldats à moitié déshabillés flânaient par là, ou mangeaient à la gamelle. On voyait des uniformes pendus à des rangées de portemanteaux le long du mur blanchi à la chaux, et une demi-douzaine d'hommes couchés sur le dos, dormant et

ronflant de concert comme des bienheureux. Il avait à peine eu le temps de faire toutes ces remarques, lorsqu'on le tira de là pour l'emmener, à travers le champ de parade, dans une autre partie du bâtiment.

Dans une pareille situation, un coup d'œil suffit pour vous faire voir bien des choses, qui vous prendraient bien plus de temps dans un moment moins critique. Il y a cent à parier contre un que, si Barnabé avait flâné en pleine liberté à la porte, il serait sorti de là avec une idée très imparfaite des localités, et qu'il ne s'en serait guère souvenu plus tard. Mais, avec les mains serrées dans les menottes, en traversant le préau sablé des exercices du régiment, il ne laissa rien passer. L'aspect sec et aride de cette place poudreuse, et du bâtiment de briques dans toute sa nudité ; les habits pendus çà et là à quelques fenêtres ; les hommes en bras de chemises et en bretelles se balançant à quelques autres, la moitié du corps en avant ; les jalousies vertes dans le quartier des officiers, avec quelques arbustes chétifs sur le devant ; les tambours étudiant dans une cour éloignée ; les hommes à l'exercice ; les deux soldats qui, tout en portant à eux deux le panier de provisions, se regardent du coin de l'œil, en voyant passer Barnabé, et font un geste de la main en travers de la jugulaire sans rien dire, triste augure pour le prisonnier ; le joli sergent qui se dandine, sa canne à la main et sous son bras un registre à fermoir, recouvert de parchemin ; les lascars, au rez-de-chaussée, occupés à brosser et à astiquer différents articles de toilette, qui s'arrêtent pour le regarder et se parlent tous ensemble, faisant retentir de leurs voix bruyantes les échos des longs corridors et des sonores galeries ; tout, jusqu'au râtelier d'armes devant le poste, et au tambour attaché dans un coin à son ceinturon blanchi à la terre de pipe, se grave dans son esprit, comme s'il avait passé par là plus de cent fois, ou qu'il fût resté un jour entier avec eux, au lieu de cette minute d'observations faites en courant.

On le mena dans une petite cour pavée, sur le derrière, et là on ouvrit une grande porte, doublée de fer, percée, à cinq pieds du sol, de quelques trous pour laisser pénétrer l'air et le jour. C'était le cachot, où on le mit incontinent ; puis on ferma la porte sur lui, on plaça devant une sentinelle, et on l'abandonna à ses réflexions.

Ce caveau ou *trou noir*, selon l'inscription peinte sur la porte, était très sombre, et, comme le dernier occupant était un déserteur ivre, la place n'était pas propre. Barnabé alla trouver à tâtons un peu de paille au fond, et, regardant du côté de la porte, essaya de s'accoutumer à l'obscurité, ce qui n'était pas facile, en sortant de la clarté d'un beau soleil couchant.

Il y avait au dehors une espèce de portique ou colonnade, qui interceptait encore le peu de jour qui aurait pu à grand'peine faire son chemin par les petites ouvertures pratiquées dans la porte. Les pas cadencés de la sentinelle retentissaient avec un bruit monotone sur la dalle, de long en large, rappelant à Barnabé la garde qu'il avait montée lui-même une heure auparavant ; et, chaque fois que le factionnaire passait et repassait devant la porte, son ombre obscurcissait tellement le caveau que, quand elle disparaissait, il semblait que le jour revenait : c'était comme une nouvelle aurore.

Quand le prisonnier fut resté quelque temps assis sur la paille, à regarder les crevasses de la porte et à écouter les pas éloignés ou rapprochés de la sentinelle, le soldat se tint tranquille en place. Barnabé, qui n'avait pas assez de prévoyance pour réfléchir au sort qu'on pouvait lui réserver, avait été bercé dans une espèce de sommeil enfantin par le pas régulier du factionnaire ; mais, quand l'autre s'arrêta, cela le réveilla, et alors il s'aperçut qu'il y avait deux hommes en conversation sous la colonnade, tout près de la porte de sa cellule.

Il lui était impossible de dire s'il y avait longtemps qu'ils étaient là à causer, car il était tombé dans un état d'apathie où il avait totalement oublié sa position réelle, et, au moment où il entendit les pas du soldat cesser, il était en train de répondre tout haut à une question que lui faisait Hugh dans l'écurie : à quel propos ? sur quel sujet ? qu'allait-il lui répondre ? Quoiqu'il eût encore la réponse sur les lèvres en s'éveillant, il ne se rappelait plus la moindre chose. Les premiers mots qui frappèrent ses oreilles furent ceux-ci :

« Pourquoi donc l'a-t-on amené là, si on devait le reprendre sitôt ?

– Et où vouliez-vous qu'il allât ? Croyez-vous qu'il pût être nulle part aussi en sûreté qu'avec les troupes du roi ? Que vouliez-vous qu'on en fît ? Fallait-il pas le livrer à un tas de péquins qui tremblent dans leurs bottes à en enfoncer la semelle, à la moindre menace des gueux de son bord ?

– Pour ça, c'est vrai.

– Si c'est vrai !... tenez ! je vais vous dire. Je voudrais tant seulement, Tom Green, être capitaine comme je ne suis que sous-officier, et qu'on me donnât à commander deux compagnies... je ne demanderais que deux compagnies ... de mon régiment. Après ça qu'on m'appelle pour apaiser l'émeute. Qu'on me donne carte blanche et une demi-douzaine de cartouches à balle...

– Ouais ! disait l'autre voix, vous en parlez bien à votre aise, mais ils ne vous donneront pas carte blanche. Et si le magistrat ne veut pas vous autoriser, qu'est-ce que vous voulez que fasse l'officier ? »

Cette difficulté parut embarrasser le sergent, qui s'en tira en envoyant les magistrats à tous les diables. « De tout mon cœur, répondit son ami.

– Qu'y a-t-il besoin d'un magistrat ? reprit l'autre. Un magistrat, dans ce cas-là, ce n'est qu'une cinquième roue à un carrosse, une espèce d'intrus inconstitutionnel. Voilà une proclamation. Voilà un homme désigné dans la proclamation. Voilà des preuves contre lui, et un témoin oculaire. Que diable ! mettez-le en place, et tirez-lui une balle dans la tête, monsieur. Pour quoi faire un magistrat ?

– Quand est-ce qu'on le mène devant sir John Fielding ? demanda le premier interlocuteur.

– Ce soir, à huit heures, répondit l'autre. Eh bien ! voyez un peu les suites de tout ça. Le magistrat l'envoie à Newgate. Bon ! nous l'amenons à Newgate. Les insurgés nous attaquent. Nous reculons devant les insurgés. On nous jette des pierres, on nous insulte : nous ne tirons pas un coup de fusil. Pourquoi ça ? Parce qu'il y a des magistrats. Que le diable emporte les magistrats ! »

Après s'être donné la consolation d'épuiser toutes les malédictions de son vocabulaire contre les magistrats, l'homme ne fit plus entendre qu'un grognement sourd, qui lui échappait de temps en temps, toujours à l'adresse de ces autorités respectables.

Barnabé, qui avait encore assez d'esprit pour comprendre que cette conversation l'intéressait directement, resta parfaitement tranquille jusqu'à la fin ; puis, quand ils ne dirent plus rien. Il reprit à tâtons le chemin de la porte, et jetant un coup d'œil par les trous ventilatoires, il essaya de voir ce que c'était que les hommes qu'il venait d'entendre causer là.

Celui qui condamnait en termes si énergiques le pouvoir civil, était un sergent, pour le moment employé, comme on le voyait aux rubans qui flottaient sur sa calotte, au service du recrutement. Il était appuyé de côté contre un pilier, presque en face de la porte, et, tout en grommelant entre ses dents, il dessinait avec sa canne des arabesques sur le trottoir. L'autre avait le dos tourné au cachot, et ne laissait voir à Barnabé que sa forme. À en juger par les apparences, c'était un bel homme, bien taillé, bien tourné, mais qui avait perdu le bras gauche. On l'avait amputé entre le coude et l'épaule, et sa manche flottante et vide était croisée sur sa poitrine.

C'est sans doute à cette circonstance qu'il dut d'attirer de préférence l'attention et l'intérêt de Barnabé. Il avait quelque chose de militaire dans la tenue, et il portait une toque gracieuse et une veste qui dessinait bien sa taille. Peut-être avait-il déjà servi ; dans tous les cas il ne pouvait pas y avoir bien longtemps, car il était encore tout jeune.

« Bon ! bon ! dit-il d'un air pensif. Que la faute en soit où ça voudra, il n'en est pas moins vrai qu'il est triste de revenir dans ma bonne vieille Angleterre pour la voir dans cet état-là.

– Je suppose que les cochons vont s'en mêler, dit le sergent, avec une imprécation contre les émeutiers, à présent que les oiseaux leur ont déjà donné l'exemple.

– Les oiseaux ! répéta Tom Green.

– Mais oui, les oiseaux, répéta le sergent d'un air bourru Est-ce que vous n'entendez plus votre langue ?

– Ma foi ! je ne vous comprends pas.

– Vous n'avez qu'à aller voir au poste : vous y trouverez un oiseau qui sait leur cri de ralliement comme pas un d'eux ; vous

l'entendrez brailler : Pas de papisme ! comme un homme, ou comme un diable, car il prend lui-même ce titre, et franchement je crois qu'il a raison. Il faut que le diable soit déchaîné quelque part dans Londres. Dieu me damne ! si on voulait me croire, je lui aurais bientôt tordu le col. »

Le jeune manchot s'était reculé de deux ou trois pas pour filer voir l'animal, quand la voix de Barnabé l'arrêta :

« C'est à moi, cria-t-il, moitié riant, moitié pleurant ; c'est mon chéri, mon ami Grip. Ha ! ha ! ha ! n'allez pas lui faire du mal ; il ne vous en a pas fait. C'est moi qui lui ai appris ce qu'il sait : ce n'est donc pas sa faute, c'est la mienne. Vous devriez bien me l'apporter. C'est le seul ami que j'aie à présent. Avec vous, voyez-vous, il se gardera bien de danser, de causer ou de siffler ; mais avec moi, c'est bien différent, parce qu'il me connaît ; vous ne croiriez jamais comme il m'aime. Vous n'êtes pas capable d'aller faire du mal à un oiseau, n'est-ce pas ? Vous êtes un brave soldat, monsieur ; vous n'iriez pas faire du mal à une femme ou à un enfant : un oiseau, c'est tout comme.

Cette dernière supplication s'adressait au sergent, que Barnabé, d'après son habit rouge et ses épaulettes, jugeait d'un grade assez élevé dans les honneurs militaires, pour pouvoir décider d'un mot la destinée de Grip. Mais ce gentleman, pour toute réponse, l'envoya au diable comme un brigand de rebelle qu'il était, et jurant par le sang, par la mort, par la tête, etc., finit par l'assurer que, si cela ne dépendait que de lui, il aurait bientôt coupé le sifflet de l'oiseau... et de son maître par-dessus le marché.

– Vous êtes bien brave en paroles avec un pauvre homme en cage, dit Barnabé furieux. Si j'étais seulement de l'autre côté de la porte qui nous sépare, et que nous fussions entre quatre yeux, je vous ferais bientôt chanter une autre gamme...Oui, oui, remuez la tête tant que vous voudrez... je vous ferais chanter

une autre gamme. Tuer mon oiseau !... Eh bien ! essayez. Tuez tout ce que vous voudrez ; mais gare aux représailles, quand ceux qui ont les mains liées pour le quart d'heure seront en état de vous le rendre ! »

Après ce beau défi, il se jeta dans le coin de son cachot. en marmottant :

« Au revoir, Grip... au revoir, mon bon vieux Grip ! » Puis il versa des larmes, pour la première fois depuis sa captivité, et se cacha la figure dans la paille.

Il avait eu d'abord dans l'idée que le manchot aurait pris son parti, ou qu'au moins il lui aurait dit un mot ou deux d'encouragement. Pourquoi ? c'est ce qu'il n'aurait pu expliquer, mais enfin il s'était imaginé ça. Le jeune invalide, en l'entendant parler, avait pris soin de ne pas se retourner de son côté, et de se tenir immobile, sans dire un mot, écoutant attentivement chaque mot de ce que disait Barnabé. Peut-être était-ce cette attention de sa part, ou sa jeunesse ou son air franc et honnête, sur lesquels le prisonnier avait bâti ses suppositions. Dans tous les cas, il avait bâti sur le sable. L'autre s'en alla tout de suite quand Barnabé eut fini de parler, sans lui répondre, sans se retourner seulement de son côté. Tant pis ! tant pis ! Il voyait maintenant que tout le monde était contre lui ; il aurait bien dû s'en douter : « Au revoir, mon vieux Grip, au revoir. »

Au bout de quelque temps, on vint ouvrir sa porte et l'appeler pour sortir. Il fut aussitôt sur pied : car il n'aurait pas voulu, pour tout au monde, leur laisser croire qu'il eût la moindre émotion, la moindre crainte. Il sortit donc et se mit à marcher comme un homme, en les regardant face à face.

Pas un des soldats qui l'accompagnaient ne fit seulement attention à cette fanfaronnade. Ils le ramenèrent au champ d'exercice par le même chemin qu'ils avaient pris pour venir, et

s'arrêtèrent là, au milieu d'un détachement deux fois aussi nombreux que celui qui l'avait fait prisonnier dans l'après-midi. L'officier, qu'il reconnut, lui dit en peu de mots de bien faire attention que, s'il essayait de s'échapper, quelle que fût l'occasion qu'il pût rencontrer de le faire avec une chance de succès, il y avait là des hommes dont la consigne était de faire feu sur lui au moment même. Après quoi ils l'enveloppèrent comme la première fois, et l'emmenèrent de nouveau.

C'est dans cet ordre invariable qu'ils arrivèrent à Bow-Street[4], suivis et pressés de tous côtés par une foule toujours croissante. Là on le fit comparaître devant un brave monsieur qui n'y voyait pas clair, et on lui demanda s'il avait, quelque chose à dire :

« Moi ? rien. Que diable voulez-vous que j'aie à vous dire. »

Après quelques minutes de conversation entre les officiers de police, dont il ne prit aucun souci, tant il montrait d'indifférence, on lui annonça qu'il allait se rendre à Newgate, et on l'emmena.

Quand il fut dans la rue, il était si bien entouré des deux côtés par les soldats qui le pressaient qu'il ne pouvait rien voir. Seulement, au murmure qu'il entendit, il reconnaissait la présence d'une foule considérable, et la mauvaise disposition des assistants pour la troupe, qui se manifestait par des malédictions et des coups de sifflets. Avec quelle ardeur il prêtait l'oreille pour démêler la voix de Hugh ! Mais non, dans toutes ces voix confuses, il n'y en avait pas une qu'il connût. Hugh ne serait-il pas aussi prisonnier par hasard ? alors, adieu l'espérance !

---

4 Il y a là un des tribunaux de première instruction pour les affaires criminelles.

À mesure qu'ils approchaient de la prison, les huées du peuple devenaient plus violentes. On jetait des pierres à la troupe. De temps en temps on faisait contre les soldats une poussade qui leur faisait perdre un moment l'équilibre. L'un d'eux, tout près de lui, atteint d'un coup à la tempe, mit son fusil en joue ; mais l'officier releva l'arme avec son sabre, en lui défendant, sous peine de mort, de tirer. Ce fut là le dernier incident que Barnabé put voir d'une manière un peu distincte : car immédiatement après, il fut poussé, ballotté, agité comme une barque sur une mer orageuse. Mais, c'est égal, qu'on poussât par-ci ou par-là, il retrouvait toujours fidèlement ses gardes à ses côtés. Deux ou trois fois il fut renversé avec eux ; mais, même alors, il ne pouvait échapper un seul moment à leur vigilance. Ils étaient debout sur leurs pieds, et le serraient de près, avant que leur prisonnier, embarrassé d'ailleurs par ses menottes, eût pu seulement songer à jouer des jambes.

Ainsi gardé, il se sentit bientôt hissé et soulevé jusqu'au haut d'un étage d'escalier, d'où il put un moment embrasser, d'un coup d'œil, les assauts livrés par la foule aux soldats, qu'on voyait çà et là faisant des efforts désespérés pour rejoindre leurs camarades. Puis, le moment d'après, tout devint sombre et ténébreux. Il se trouva dans le corridor de la prison, au centre d'un groupe d'hommes inconnus.

Il y avait là un serrurier qui l'attendait pour river ses fers. Trébuchant sous le poids inaccoutumé des chaînes dont il était chargé, il fut conduit à un cachot solide, en pierre de taille, où on le laissa en toute sécurité, après avoir fermé sur lui toutes les serrures, les barres et les verrous de la porte. Il avait un compagnon qu'on lui avait jeté là avec lui, sans qu'il s'en aperçût d'abord ; c'était Grip, qui, la tête basse et les plumes noires toutes chiffonnées et tout ébouriffées, semblait comprendre et partager la triste fortune de son maître.

CHAPITRE XVII.

Il nous faut maintenant retourner à Hugh, que nous avons laissé dispersant les émeutiers de la Garenne, avec un mot d'ordre pour se trouver à un autre rendez-vous, et rentrant furtivement dans l'ombre dont il venait de sortir un moment pour ne plus reparaître de la nuit.

Il s'arrêta dans le taillis, se dérobant à la vue de ses compagnons furieux qui attendaient encore dans l'incertitude, ne sachant s'ils devaient lui obéir et se retirer, ou s'ils ne feraient pas mieux de rester là quelque temps encore, dans l'espérance de revenir avec lui. Il en vit même quelques-uns qui n'étaient point du tout disposés à s'en retourner sans lui, et qui se dirigeaient du côté où il se tenait caché, pour aller à sa rencontre et le presser encore de leur tenir compagnie au retour. Mais ces traînards, s'entendant à leur tour presser par leurs amis de partir, et ne se sentant pas bien braves pour s'aventurer dans l'obscurité du bois, où ils avaient peur d'une surprise, et où ils pouvaient tomber entre les mains des voisins ou des serviteurs de la famille qui peut-être les épiaient derrière les arbres, renoncèrent bientôt à leur premier projet, et, formant une petite troupe de ceux de leurs compagnons qu'ils trouvèrent disposés à se mettre en route à l'instant, ils décampèrent.

Après s'être assuré que la grande majorité des perturbateurs avaient pris ce parti, et que le jardin allait bientôt être évacué tout à fait, il plongea dans le plus épais du fourré, cassant les branches sur son passage, et marchant tout droit vers une lumière lointaine qui lui servait à se guider, ainsi que les dernières et sombres lueurs de l'incendie par derrière.

À mesure qu'il approchait du fanal vacillant vers lequel il dirigeait sa course, il commença à voir apparaître la flamme rougeâtre de quelques torches, et à entendre des hommes dont la voix contenue rompait le silence de la nuit, troublé seulement à présent par quelques cris rares et lointains. Il finit par sortir du bois, et, sautant un fossé, il se trouva dans un sentier obscur où un groupe de bandits d'assez mauvaise mine, qu'il avait laissés là un quart d'heure auparavant, attendaient son retour avec impatience.

Ils étaient réunis autour d'une vieille chaise de poste, menée par l'un d'eux assis en postillon sur le porteur. Les stores étaient baissés, et les deux fenêtres gardées par M, Tappertit et Dennis. C'est le premier qui commandait la troupe, et qui, en cette qualité, adressa la parole à Hugh quand il le vit revenir. Pendant le dialogue, les autres, qui s'étaient couchés par terre, en attendant, autour de la voiture, se levèrent et se rangèrent près de lui.

« Eh bien ! dit Simon à voix basse, tout va-t-il bien ?

– Pas mal, répliqua Hugh sur le même ton. Les voilà qui s'en vont ; ils étaient déjà en train de se disperser quand je les ai quittés pour venir.

– Et la route est-elle sûre ?

– Oh ! pour les camarades, je vous en réponds. ils ne rencontreront pas beaucoup de gens disposés à venir leur chanter pouille, après la besogne qu'on sait qu'ils viennent de faire ce soir… Quelqu'un a-t-il quelque chose à me donner à boire ici ? »

Chacun d'eux avait fait sa provision dans les caves, et on lui offrit aussitôt une demi-douzaine de flacons et de bouteilles. il choisit la plus grande, la mit à sa bouche, et fit dégringoler le vin gargouillant dans sa gorge. Quand il l'eut vidée, il la jeta par

terre, et tendit la main pour en prendre une autre qu'il vida d'un trait comme la première. On lui en passa une troisième qu'il ne vida qu'à moitié, réservant le reste pour le coup de l'étrier.

« Ah çà ! demanda-t-il, vous autres, n'avez-vous pas quelque chose à me donner à manger ? J'ai une faim de loup. Qui est ce qui a rendu visite au garde-manger ?… Allons !

– Moi, camarade, dit Dennis, ôtant son chapeau pour chercher quelque chose, si ça peut vous aller ; j'ai là dedans un bout de pâté de venaison.

– Bon, cria Hugh en s'asseyant sur le chemin. Aboule, et dépêchons ; qu'on m'éclaire et qu'on m'entoure. Je veux faire mon gala en grande cérémonie, mes gars, ha ! ha ! ha ! »

Ils n'avaient pas besoin d'être excités davantage à partager ses dispositions tapageuses ; ils avaient tous bu plus que de raison, et il n'y en avait pas un qui eût la tête plus saine que lui dans tous ceux qui vinrent se grouper autour de lui. Il y en avait deux qui lui tenaient une torche de chaque côté pour illuminer son grand couvert. M. Dennis qui, pendant ce temps-là, était parvenu à aveindre dans le fond de son chapeau un gros morceau de pâté, si serré dans la forme que ce n'était pas une petite affaire de l'en extraire, le servit devant Hugh. Celui-ci emprunta à un honorable membre de la société un eustache ébréché, et se mit vigoureusement à l'ouvrage.

« Dites donc, frère, lui cria Dennis après quelques moments, si vous m'en croyez, vous ferez bien d'avaler tous les jours un petit incendie comme cela une heure avant votre dîner, pour vous ouvrir l'appétit : c'est étonnant comme ça vous réussit. »

Hugh le regarda, ainsi que les figures noircies dont il était entouré, et, arrêtant un moment l'exercice de ses mâchoires

pour faire voltiger son couteau au-dessus de sa tête, il répondit par un grand éclat de rire.

« Tenez-vous tranquille, hein, si vous voulez bien, dit Simon Tappertit.

– Ah ! voilà-t-il pas, noble officier, qu'il ne sera plus permis de se régaler à présent ! répliqua Hugh, en écartant avec son couteau les gens qui l'empêchaient de voir le capitaine... Il ne sera donc plus permis de se régaler un brin, après avoir travaillé comme j'ai fait ? En voilà un capitaine mal commode ! Diable de capitaine ! Ce n'est pas un capitaine, c'est un tyran. Hal ha ! ha !

– Je voudrais qu'il y eût là un camarade qui tînt constamment une bouteille à la bouche du lieutenant pour l'empêcher de crier ; du moins nous n'aurions pas à craindre de voir bientôt les militaires sur notre dos.

– Eh bien, après ! quand nous les aurions sur notre dos ? répondit Hugh. Qu'est-ce que ça nous fait ? Croyez-vous qu'on en ait peur ? Qu'ils y viennent, je ne leur dis que ça, qu'ils y viennent. Le plus tôt sera le mieux. Mettez-moi seulement Barnabé à côté de moi, et à nous deux nous vous les arrangerons, les militaires, sans vous donner la peine de vous en occuper. À la santé de Barnabé ! »

Cependant, comme la majorité des camarades là présents en avaient assez pour cette nuit, et ne demandaient pas d'autre affaire, dans l'état de fatigue et d'épuisement où ils étaient déjà, ils se rangèrent du parti de M. Tappertit, et pressèrent l'autre de se dépêcher de souper, disant qu'on n'avait déjà que trop différé le départ. Hugh, de son côté, au milieu même de son ivresse frénétique, ne pouvait s'empêcher de reconnaître qu'ils couraient de gros risques à rester là sur le théâtre des violences récentes ; il finit donc son repas sans autre réplique, se leva, s'approcha vers M. Tappertit, et lui donnant une lape sur le dos :

« Là, maintenant, cria-t-il, on est prêt. Il y a de jolis oiseaux dans cette cage, hein ? des petits oiseaux bien délicats ? de tendres et amoureuses colombes ? C'est moi qui les ai mises en cage. C'est moi ; voyons que j'y regarde encore. »

En disant cela, il jeta de côté le petit homme, monta sur le marchepied qui était à moitié baissé, leva de force le store, et mit l'œil à la fenêtre de la chaise, comme l'ogre qui regarde dans son garde-manger.

« Ha ! ha ! ha ! c'est donc vous qui m'avez égratigné, pincé, battu, ma jolie bourgeoise ? se mit-il à crier en saisissant une petite main qui cherchait en vain à se dégager de ses griffes. Voyez-vous ça ? avec des yeux si pétillants ! des lèvres si vermeilles ! une taille si appétissante ! Eh bien ! je ne vous en aime que mieux, madame. Vrai, ma parole. Je veux bien que vous me poignardiez, si ça vous fait plaisir, pourvu que ce soit vous qui me guérissiez après. Ah ! que j'aime à vous voir cette mine fière et dédaigneuse ! Vous n'avez jamais été si jolie ; et, pourtant qui est-ce qui peut se vanter d'avoir jamais été aussi jolie que vous, ma belle petite ?

– Allons, dit M. Tappertit, qui avait entendu ces complimenta avec une impatience manifeste, en voilà assez : partons. »

La petite main, du fond de la voiture, vint en aide à ce commandement, en repoussant de toutes ses forces la grosse vilaine tête de Hugh, et en relevant le store, au milieu du rire bruyant du lieutenant éconduit, qui jurait ses grands dieux qu'il lui fallait encore un petit coup d'œil dans la voiture, parce que le dernier l'avait mis en appétit. Cependant, en voyant l'impatience longtemps contenue de la bande éclater enfin en murmures ouverts, il renonça à son dessein et s'assit sur l'avant-train, se contentant de taper de temps en temps au carreau de devant

et d'essayer d'y jeter furtivement un regard. M. Tappertit, monté sur le marchepied, et suspendu comme un beau page à la portière, donnait de là ses ordres au postillon, dans l'attitude du commandement, et d'une voix militaire ; les autres venaient par derrière ou voltigeaient sur les flancs, comme ils pouvaient. Il y en avait qui, à l'exemple de Hugh, essayaient d'apercevoir à la dérobée le visage dont il avait tant vanté la beauté ; mais ils voyaient bientôt leur indiscrétion réprimée par un coup de gourdin de M. Tappertit. C'est ainsi qu'ils poursuivirent leur voyage par des routes détournées et des circuits nombreux, gardant en résumé un ordre passable et un silence assez discret, excepté quand ils faisaient une halte pour reprendre baleine, ou qu'ils se disputaient sur le meilleur chemin à prendre pour gagner Londres.

Pendant ce temps-là, que faisait Dolly ?... la belle, la charmante, la séduisante petite Dolly ! Les cheveux en désordre, sa robe déchirée, ses cils noirs tout humectés de larmes, son sein palpitant, le visage tantôt pâle de crainte, tantôt cramoisi de colère et d'indignation, mais après tout, dans cet état d'excitation, mille fois plus jolie que jamais, elle faisait tout ce qu'elle pouvait, mais vainement, pour remettre Mlle Haredale, et lui donner un peu de cette consolation dont elle aurait eu tant de besoin elle-même. Les soldats allaient venir, bien sûr. Elles allaient retrouver leur liberté. Il était impossible qu'on les conduisît à travers les rues de Londres sans que, en dépit des menaces de leurs ravisseurs, elles appelassent par leurs cris les passants à leur secours. Si elles choisissaient pour cela le moment où elles seraient dans les endroits les plus fréquentés, comment vouliez-vous qu'on ne vînt point les délivrer ? Voilà ce que disait la pauvre Dolly, ce qu'elle essayait même de se persuader ; mais tous ses beaux raisonnements finissaient toujours par un déluge de larmes : elle pleurait, elle se lamentait, elle se tordait les mains en se demandant ce qu'on faisait, ce qu'on pensait, ce qu'on souffrait là-bas, à la Clef d'or ; et elle sanglotait à fendre le cœur.

Miss Haredale, dont les sentiments étaient toujours d'une nature moins turbulente que ceux de Dolly, mais plus profonds, éprouvait de cruelles alarmes ; elle était à peine remise d'un évanouissement qui lui avait encore laissé la figure toute pâle ; sa main, dans celle de sa compagne, était froide comme la glace. Néanmoins, elle lui rappelait qu'après Dieu tout dépendait de leur prudence ; que si elles se tenaient tranquilles, pour endormir la vigilance des misérables qui les tenaient entre leurs mains, elles auraient bien plus de chances de pouvoir obtenir du secours quand elles seraient arrivées en ville ; qu'à moins de supposer que la société tout entière fût bouleversée, on devait déjà s'être mis à leur recherche avec ardeur, et qu'elle était bien sûre que son oncle ne se donnerait pas de repos qu'il ne fût parvenu à les découvrir et à les délivrer. Mais en prononçant ces dernières paroles d'espérance, à l'idée malheureusement trop vraisemblable, après tout ce qu'elle venait de voir et de souffrir elle-même, qu'il avait pu succomber dans un massacre général des catholiques, elle redevint muette de frayeur ; et, abîmée dans le souvenir des horreurs dont elle venait d'être témoin, dans la crainte de celles qu'elle pouvait avoir à subir encore, elle se sentait incapable de rien penser ni de rien dire ; elle n'osait même laisser un libre cours à sa douleur : elle était roide, froide et blanche comme un marbre.

Ah ! que de fois, pendant ce long voyage, Dolly songea à son ancien amoureux, au pauvre Joe, si bon pour elle, et si peu digne de ses dédains ! Que de fois elle se rappela le soir où elle s'était précipitée dans ses bras pour échapper à l'homme qui, en ce moment même, plongeait son regard insolent dans les ténèbres où elle était assise dans son affliction, lançant d'odieuses œillades d'une admiration dégoûtante ! Et quand elle pensait à Joe, qu'elle se représentait ce brave garçon, tout prêt, s'il était là, à venir hardiment se jeter au milieu de ces brigands, sans calculer leur nombre... son petit poing se fermait de colère, ses petits pieds trépignaient d'impatience, et l'orgueil qu'elle avait

un moment ressenti d'avoir conquis un si grand cœur s'éteignait dans un ruisseau de larmes, et elle poussait des soupirs plus amers que jamais.

Cependant la nuit avançait, et on leur faisait prendre des chemins qui leur étaient tout à fait inconnus, dont la vue redoublait leur inquiétude, car elles cherchaient vainement à reconnaître sur la route les objets qui pouvaient y avoir frappé quelquefois leurs regards en passant. Et cette inquiétude n'était que trop fondée. Comment deux belles filles comme elles pouvaient-elles se voir emportées, Dieu sait où, par une bande de brigands qui les poursuivaient de leurs yeux effrontés, sans craindre tout ce qu'il y avait de pis ? Enfin, quand elles entrèrent dans Londres, par un faubourg qu'elles ne connaissaient pas le moins du monde, il était plus de minuit, et les rues étaient sombres et vides. Encore si ce n'eût été que cela ! mais la chaise s'étant arrêtée dans un endroit isolé, Hugh vint tout à coup ouvrir la portière, sauta dans la voiture, et s'assit entre elles deux.

Elles eurent beau crier au secours : il passa un bras autour du col de chacune d'elles, en jurant par tous les diables de les étouffer de ses baisers si elles n'étaient pas silencieuses comme la tombe.

« Je suis venu ici pour vous faire tenir tranquilles, dit-il, et c'est comme ça que je m'y prendrai. Ainsi, ne vous tenez pas tranquilles, mes belles demoiselles, si cela vous fait plaisir ; criez tant que vous voudrez, j'en serai bien aise, je ne puis qu'y gagner. »

Elles avancèrent alors au grand trot, et probablement avec un cortège moins nombreux que tout à l'heure, quoique l'obscurité de la nuit, maintenant qu'ils avaient éteint leurs torches, ne leur permît pas de s'en assurer par leurs yeux. Elles se reculaient pour ne point le toucher, chacune dans son coin ; mais Dolly avait beau se reculer, elle n'en sentait pas moins sa taille

enlacée dans le bras hideux qui la serrait. Elle ne criait plus, elle ne parlait plus ; la terreur et le dégoût lui en ôtaient la force : seulement, elle lui repoussait le bras avec une telle énergie qu'elle espérait mourir dans ces efforts suprêmes pour se dégager de ses étreintes, et se glissait au fond de la voiture en détournant la tête, et continuant à se débattre avec une vigueur qui l'étonnait elle-même autant que son persécuteur. La voiture s'arrêta de nouveau.

« Emportez celle-là, dit Hugh à l'homme qui vint ouvrir la portière, en prenant la main de miss Haredale et la sentant retomber inanimée ; elle est pâmée.

– Tant mieux, grogna Dennis, car c'était cet aimable gentleman : elle en sera plus tranquille. J'aime ça, quand elles se pâment, à moins qu'elles ne soient calmes et douces comme des colombes.

– Pouvez-vous la prendre à vous tout seul ? demanda Hugh.

– Je ne peux pas le savoir avant d'essayer. Mais je dois pouvoir en venir à bout. J'en ai déjà enlevé bien d'autres dans ma vie, dit le bourreau. Allons ! hop. Elle n'est pas légère, camarade. Ces jolies filles sont toutes comme ça. Allons ! encore un petit coup de main ! là ! je la tiens. »

Pendant ce temps-là il avait pris à bras la jeune demoiselle, et s'en allait chancelant sous son fardeau.

« À votre tour, ma jolie poulette, dit Hugh, attirant à lui Dolly. Vous vous rappelez ce que je vous ai dit : « Chaque cri, chaque baiser. » À présent, criez bien fort, si vous m'aimez, ma mignonne. Un petit cri, seulement, mademoiselle. Ma belle demoiselle, un petit cri seulement pour l'amour de moi. »

Repoussant sa face de toutes ses forces, et se renversant la tête en arrière, Dolly se laissa transporter hors de la chaise, à la suite de miss Haredale, dans une méchante cabane, où son ravisseur, qui la serrait contre sa poitrine, la déposa doucement par terre.

Pauvre Dolly ! elle avait beau faire, elle n'en était que plus jolie et plus attrayante. Quand ses yeux pétillaient de colère et qu'elle entrouvrait ses lèvres de pourpre pour laisser casser le souffle rapide de sa fureur, comment vouliez-vous qu'on résistât à cela ? Quand elle pleurait, et sanglotait à se fendre le cœur, et qu'elle se lamentait de ses peines de la plus douce voix qui eût jamais charmé une oreille, comment vouliez-vous qu'on restât insensible à cette charmante mauvaise humeur qu'elle montrait de temps en temps d'un air revêche, dans la franche et sincère expansion de sa douceur ? lorsque, s'oubliant elle-même et ses propres peines, elle s'agenouillait devant son amie pour se pencher sur elle, pour approcher ses joues de la sienne, pour lui passer ses bras autour du col, quels sont donc les yeux mortels qui auraient pu se détacher de cette taille délicate et souple, de cette chevelure abondante, de ce négligé de toilette, de cet abandon complet et naturel, qui faisaient mieux valoir encore ses charmes et sa beauté ? Qui donc aurait pu la regarder prodiguant et sa maîtresse ses tendresses et ses caresses, sans souhaiter d'être à la place d'Emma Haredale, ou au moins à la place de l'une ou l'autre, de celle qui tenait son amie dans ses bras, ou de celle qui était dans les bras de son amie ? Ce n'était toujours pas Hugh ; ce n'était toujours pas Dennis.

« Tenez ! mes jeunes demoiselles, dit M. Dennis, je vais vous dire. Je ne suis pas un homme à beaucoup songer aux dames pour moi-même, et je ne suis pas ici pour mon compte : je n'y suis que pour donner un coup de main à des amis. Mais s'il faut que j'en voie beaucoup comme ça, je sens que je vais changer de rôle, et que je ne jouerai pas longtemps un personnage secondaire, je vous le dis franchement.

– Pourquoi nous avez-vous amenées ici ? dit Emma. Est-ce pour nous tuer ?

– Vous tuer ! cria Dennis en s'asseyant sur un tabouret, et la regardant de l'air le plus aimable. Mais, mon chéri, qui donc voudrait couper le col à de jolis petits poulets comme vous ? Demandez-moi plutôt si on vous a amenées ici pour y trouver des maris, à la bonne heure ! »

Et ici il échangea un rire affreux avec Hugh, qui faisait exprès de détourner modestement ses yeux du visage de Dolly.

« Que non, que non, mes petits amours, qu'on ne vous tuera pas. Il n'est pas question de ça : c'est tout le contraire.

– Vous qui êtes plus âgé que votre camarade, monsieur, dit Emma toute tremblante, est-ce que vous n'aurez pas pitié de nous ? Vous voyez pourtant que nous ne sommes que des femmes.

– Je le vois bien, ma chère, répliqua-t-il : il faudrait donc que je fusse aveugle de ne pas le voir, avec deux pareils échantillons de votre sexe sous les yeux ! Ha ! ha ! certainement, je le vois bien, et je ne suis pas seul à le voir, mademoiselle. »

Il secoua la tête d'un air de mauvais sujet et fit des yeux en coulisse à Hugh, comme s'il avait dit la plus belle chose du monde, et qu'il s'applaudît de se voir si bien en verve.

« Non, non, on ne vous tuera pas le moins du monde. Eh bien ! pourtant, continua-t-il en retroussant son chapeau pour se gratter plus commodément la tête, et en regardant gravement son compagnon, n'est-il pas bien remarquable, à l'honneur de l'égalité des sexes devant la loi, qu'elle n'admet pas de distinction là-dessus dans la pénalité entre un homme et une femme ?

J'ai souvent entendu le juge dire à un voleur de grand chemin, ou à quelque malfaiteur qui avait pénétré dans les maisons, et qui avait garrotté des femmes pieds et poings liés pour s'assurer d'elles (pardon, excuse, mesdemoiselles, de cet épisode) : « Malheureux ! vous n'aviez donc pas seulement de respect pour leur sexe ? » Or, je vous dirai que ce juge-là ne savait pas son métier, mon camarade, et que, si j'avais été à la place des accusés, je n'aurais pas été embarrassé pour lui répondre : « Qu'est-ce que vous me chantez là, milord ? J'ai montré pour le sexe le même respect que la loi, pouvais-je faire mieux ? » Vous n'avez qu'à faire dans les journaux le relevé du nombre de femmes qui ont été exécutées, dans cette ville-ci seulement, depuis dix ans, dit M. Dennis d'un ton pensif, et vous serez étonné du total… mais très étonné. C'est une belle chose que l'égalité, et bien honorable pour la dignité de la loi. Malheureusement, il n'est pas sûr du tout que cela dure. Les voilà qui commencent déjà à ménager les papistes : je m'attends, du train dont on y va, à voir un de ces jours réformer même cette égalité. Ma foi ! oui, je m'y attends. »

Ce sujet de conversation sentait trop son bourreau pour intéresser un profane comme Hugh, qui ne devait pas avoir la même partialité pour la profession ; mais, d'ailleurs, Dennis n'eut pas le temps de continuer ses doléances : car, à l'instant même, M. Tappertit entra précipitamment, et sa vue arracha un cri de joie à Dolly, qui se jeta de bonne foi dans ses bras.

« Je le savais bien, j'en étais sûre, cria-t-elle. Mon cher père est à la porte. Merci, ô merci, grand Dieu ! Qu'il vous bénisse, Simon ! Que le ciel vous bénisse d'être venu ici ! »

Simon Tappertit, qui s'était d'abord imaginé dans son for intérieur que la fille du serrurier, ne pouvant plus réprimer sa passion pour lui, allait y donner un libre cours, et déclarer qu'elle était à lui pour toujours, parut déconcerté en entendant cette méprise ; d'autant plus que Hugh et Dennis l'accueillirent

par un grand éclat de rire qui la fit reculer, et porter sur son prétendu libérateur un regard fixe et inquiet.

« Miss Haredale, dit Simon après un silence plein d'embarras, j'espère que vous êtes aussi bien ici que le permettent les circonstances. Dolly Varden, ma chérie, mon tendre et délicieux amour, j'espère que vous n'êtes pas mal non plus. »

Pauvre petite Dolly ! elle vit tout de suite ce qu'il en était, se cacha la face dans ses mains, et se mit à pousser encore des sanglots plus amers que jamais.

« Vous voyez en moi, miss Varden, dit Simon, la main sur le cœur, vous voyez en moi non pas un apprenti, un ouvrier, un esclave, la victime du joug tyrannique de votre père ; mais le chef d'un grand peuple, le capitaine d'une noble troupe dont ces messieurs sont, comme qui dirait, les caporaux et les sergents. Vous voyez en moi, non pas un individu comme tout le monde, mais un homme public ; non pas un rapiéceur de serrures, mais un médecin des plaies vives de sa malheureuse patrie. Dolly Varden, charmante Dolly Varden, combien y a-t-il d'années que j'attends cette rencontre d'aujourd'hui ! Combien y a-t-il d'années que j'aspire à vous relever et vous ennoblir par mon choix ! Mais me voici payé de mes peines. Voyez en moi désormais… votre mari. Oui, belle Dolly, charmante enchanteresse, Simon Tappertit est à vous pour toujours. »

En disant ces mots il s'avança vers elle. Dolly recula jusqu'au pied de la muraille ; et là, ne pouvant aller plus loin, elle tomba par terre. Persuadé que ce n'était qu'une frime pudique, Simon essaya de la relever. Mais alors Dolly, poussée au désespoir, lui saisit la crinière à deux mains, et, s'écriant tout en larmes que ce n'était qu'un misérable petit polisson, et qu'il n'avait jamais été que ça, le secoua, le tira, le battit si bien, que c'était plaisir de la voir, et d'entendre le malheureux appeler au se-

cours. Jamais elle n'avait paru si belle à Hugh que dans ce moment.

« Il faut qu'elle ait les nerfs bien agacés ce soir, dit Simon en rajustant ses plumes toutes fripées ; elle ne sait pas ce qu'elle fait. Il faut la laisser seule jusqu'à demain matin, cela va la remettre un peu. Emportez-la dans la maison voisine. »

À l'instant, Hugh la prit dans ses bras. Mais, soit que M. Tappertit se sentit réellement attendrir le cœur à la vue de sa douleur, soit qu'il ne trouvât pas bienséant qu'on vit sa future se débattre dans les bras d'un autre homme, il ordonna à Hugh, réflexion faite, de la déposer là, et la regarda de mauvais œil, pendant qu'elle allait bien vite se réfugier auprès de miss Haredale, s'attachant après son amie, et cachant dans les plis de sa robe la rougeur de son front.

« Elles vont rester ensemble ici jusqu'à demain matin, dit Simon, qui avait eu le temps de reprendre toute sa dignité… jusqu'à demain matin. Partez.

– Bah ! cria Hugh, comment, capitaine ? Partez ! Ha ! ha ! ha !

– Qu'est-ce qui vous fait rire ? demanda Simon d'un air sévère.

– Rien, capitaine, rien, » répondit Hugh ; et en même temps il tapait de sa main l'épaule du petit homme et recommençait à rire dix fois plus fort sans en expliquer la raison.

M. Tappertit le toisa des pieds à la tête avec une expression de dédain suprême (ce qui fit rire l'autre de plus belle), et se tournant vers les belles captives :

« Mesdames, leur dit-il, vous n'oublierez pas que cette maison est surveillée de tous côtés, et que le moindre bruit qu'on y entendrait serait suivi à l'instant des plus funestes conséquences. Demain, nous vous ferons connaître, à l'une et à l'autre, nos intentions. En attendant, tâchez de ne pas vous montrer à la fenêtre, et de ne pas appeler à votre aide les passants : car, au premier mot, le public verra que vous venez d'une maison catholique, et tous les efforts de nos gens pour défendre votre vie seraient impuissants à vous sauver. »

Après cet avertissement, qui ne manquait pas de vraisemblance, il s'en retourna vers la porte, suivi de Hugh et de Dennis. Ils s'arrêtèrent un moment, avant de sortir, à les contempler enlacées dans les bras l'une de l'autre ; puis ils quittèrent la cabane, verrouillèrent la porte en dehors et y mirent bonne garde, ainsi qu'autour de la maison.

« Savez-vous, grommela Dennis en s'en allant avec ses compagnons, que nous avons là deux jolis brins de filles ? Celle de maître Gashford vaut bien l'autre, qu'en dites-vous ?

– Chut ! dit Hugh avec précipitation ; n'appelez pas les gens par leurs noms : c'est une mauvaise habitude.

– Eh bien ! je ne voudrais pas être à sa place, au monsieur dont vous ne voulez pas qu'on dise le nom, quand il viendra lui faire sa déclaration : voilà tout, dit Dennis. C'est une de ces brunes à l'œil noir, orgueilleuses et fières, auxquelles je ne me fierais pas, si je leur voyais un couteau sous la main. J'en ai déjà vu plus d'une. Mais il y en a une surtout que je me rappelle qui a été exécutée, il y a bien des années (il y avait aussi un gentleman dans l'affaire) : elle me dit d’une lèvre tremblante, mais d'un cœur aussi ferme que celui de Judith devant Holopherne : « Dennis, je suis près de ma fin, mais je voudrais avoir au bout de mes doigts une lame et le voir, lui, devant moi, pour le frap-

per roide mort. » Ah ! mais, c'est qu'elle l'aurait fait comme elle le disait.

– Qui donc, roide mort ? demanda Hugh.

– Comment voulez-vous que je vous le dise, camarade ? répondit Dennis. Elle ne l'a pas nommé, ma foi ! »

Hugh parut un moment tenté de demander encore quelques renseignements sur ce souvenir incohérent ; mais Simon Tappertit, qui, pendant ce temps-là, était plongé dans ses méditations profondes, donna à ses pensées une nouvelle direction.

« Hugh, lui dit-il, vous avez bien travaillé aujourd'hui. Vous serez récompensé. Et vous aussi, Dennis… vous n'avez pas quelque jeune beauté à faire enlever pour votre compte ?

– N-o-n, répondit le gentleman passant sa main sur sa barbe grise, longue au moins de deux pouces, je ne vois pas que j'en aie une qui me tienne au cœur.

– Très bien ! dit Simon ; alors nous trouverons quelque autre moyen de vous indemniser. Quant à vous, mon brave garçon (en se tournant vers Hugh), vous aurez Miggs, vous savez, celle que je vous ai promise, et cela avant qu'il soit trois jours. Comptez là-dessus : je vous en donne ma parole ; c'est comme si vous la teniez. »

Hugh le remercia de tout son cœur, et de tout son cœur aussi se mit à rire, si bien et si fort qu'il s'en tenait les côtes, et qu'il était obligé de s'appuyer sur l'épaule de son petit capitaine, pour ne pas se rouler par terre, car il n'aurait pas pu s'en empêcher sans cela.

CHAPITRE XVIII.

Les trois honorables compagnons se dirigèrent du côté de *la Botte* avec l'intention de passer la nuit dans ce lieu de rendez-vous, et de chercher, à l'abri de leur antique repaire, le repos dont ils avaient tant besoin : car, maintenant que l'œuvre de destruction qu'ils avaient méditée se trouvait accomplie, et qu'ils avaient mis, pour la nuit, leurs prisonnières en lieu de sûreté, ils commençaient à se sentir épuisés, et à éprouver les effets énervants du transport de folie, qui les avait entraînés à de si déplorables résultats.

Malgré la fatigue et la lassitude à laquelle il succombait alors, comme ses deux camarades, et, on peut dire, comme tous ceux qui avaient pris une part active à l'incendie de la Garenne, Hugh retrouvait encore toute sa verve de tapageuse gaieté, chaque fois qu'il regardait Simon, et, à la grande colère du petit capitaine, il la manifestait par de tels éclats de rire qu'il s'exposait à attirer sur eux l'attention de la police, et à se mettre sur les bras quelque affaire dans laquelle leur état de faiblesse et d'épuisement ne leur aurait pas fait jouer un rôle brillant. M. Dennis lui-même, qui n'était pas très sensible à l'endroit de la dignité personnelle et de la gravité, et qui avait de plus un extrême plaisir à voir les excès d'humeur bouffonne de son jeune ami, crut devoir lui faire des remontrances sur l'imprudence d'une telle conduite, qu'il considérait comme une espèce de suicide ; or le suicide étant une anticipation volontaire sur l'action de la loi par la main du bourreau, il ne trouvait rien de plus sot ni de plus ridicule.

En dépit de ces remontrances, Hugh, sans rabattre un iota de son humeur folâtre et bruyante, s'en allait se balançant entre

eux deux, en leur donnant le bras, jusqu'au moment où ils se trouvèrent en vue de *la Botte*, à quelque cent pas de cette honnête taverne. Heureusement pour eux qu'il avait cessé de rire avec sa grosse voix en approchant du but de leur course. Ils continuaient donc leur marche sans bruit, lorsqu'ils virent sortir avec précaution de sa cachette un ami qu'on avait chargé de faire le guet toute la nuit dans les fossés du voisinage pour avertir les traînards qu'il y avait du danger à venir se faire prendre dans cette souricière : « Arrêtez, leur cria-t-il.

– Arrêtez ! et pourquoi ? dit Hugh.

– Parce que la maison est pleine de constables et de soldats, depuis qu'elle a été envahie hier au soir. Les habitants sont en fuite ou en prison, je ne sais pas lequel des deux. J'ai déjà empêché bien des gens de venir s'y faire prendre, et je crois qu'ils sont allés dans les marchés et les places pour y passer la nuit. J'ai vu de loin la lueur des incendies, mais ils sont éteints maintenant. D'après tout ce que j'ai entendu dire aux gens qui passaient et repassaient, ils ne sont pas tranquilles et se montrent inquiets. Quant à Barnabé, dont vous me demandez des nouvelles, je n'en ai pas entendu parler ; je ne le connais pas même de nom, mais, par exemple, il paraît qu'on a pris ici un homme qu'on a emmené à Newgate. Est-ce vrai, est-ce faux ? je ne saurais l'affirmer. »

Le trio d'amis, à cette nouvelle, délibéra sur ce qu'ils devaient faire. Hugh, supposant que Barnabé pouvait bien être entre les mains des soldats, et détenu en ce moment sous leur garde à l'auberge de *la Botte*, voulait qu'on s'avançât furtivement et qu'on mît le feu à la maison ; mais ses compagnons, qui n'avaient pas envie de se lancer dans ces entreprises téméraires tant qu'ils n'avaient pas un peuple d'insurgés derrière eux, lui représentèrent que, s'il était vrai qu'ils eussent attrapé Barnabé, ils n'avaient pas manqué de le faire passer dans une prison plus sûre ; qu'ils n'auraient pas été assez simples pour le garder toute

la nuit dans un lieu si faible et si isolé. Cédant à ces raisons et docile à leurs conseils, Hugh consentit à revenir sur ses pas et à prendre le chemin de Fleet-Market, où ils retrouveraient, selon toute apparence, quelques-uns de leurs plus intrépides camarades, qui s'étaient dirigés de ce côté-là en recevant le même avis.

La nécessité d'agir leur rendit une force nouvelle et rafraîchit leur ardeur ; ils pressèrent donc le pas sans songer à la fatigue qui les accablait cinq minutes auparavant, et furent bientôt arrivés à destination.

Fleet-Market, à cette époque, était une longue file irrégulière de hangars et d'appentis en bois qui occupaient le centre de ce qu'on appelle aujourd'hui Farringdon-Street. Ces constructions grossières, adossées malproprement l'une à l'autre, empiétaient jusque sur le milieu de la route, au risque d'encombrer la chaussée et de gêner les passants, qui se dépêchaient de se tirer de là comme ils pouvaient, à travers les charrettes, les paniers, les brouettes, les diables, les tonneaux, les bancs et les bornes, coudoyés par les portefaix, les marchands ambulants, les charretiers, par la foule bigarrée d'acheteurs, de vendeurs, de voleurs, de coureurs, de flâneurs. L'air était parfumé de la puanteur des herbes pourries et des fruits moisis, des rebuts de la boucherie, des boyaux et des tripailles jetés sur le chemin. On croyait alors qu'il fallait acheter par ces incommodités publiques l'avantage d'avoir dans les villes certains commerces utiles, et Fleet-Market exagérait encore la chose.

C'est en cet endroit, peut-être parce que ses hangars et ses paniers pouvaient remplacer passablement un lit pour ceux qui n'en avaient pas, peut-être aussi parce qu'il offrait les moyens de faire, en cas de besoin, des barricades improvisées, que les émeutiers étaient venus en nombre, non seulement cette nuit-là, mais depuis déjà deux ou trois nuits. Il faisait alors grand jour ; mais, comme la matinée était fraîche, il y avait un groupe de ces vagabonds autour de l'âtre du cabaret, buvant des grogs

bouillants d'absinthe, fumant leur pipe et concertant de nouvelles expéditions pour le lendemain. Comme Hugh et ses deux amis étaient bien connus de la plupart de ces buveurs, ils furent reçus avec des marques d'approbation distinguées, et on leur laissa la place d'honneur pour s'asseoir. La chambre fut fermée et barricadée pour éloigner les fâcheux, et on commença à sa communiquer les nouvelles qu'on pouvait avoir.

« Il parait, dit Hugh, que les soldats ont pris possession de *la Botte*. Y a-t-il quelqu'un ici qui puisse nous dire ce qui en est ?

– Certainement, » s'écrièrent ensemble plusieurs voix. Mais, comme la plupart de ceux qui étaient là avaient pris part à l'assaut de la Garenne, et que le reste avait fait partie de quelque autre expédition nocturne, il se trouva que personne n'en savait là-dessus plus que Hugh lui-même. ils avaient tous été avertis l'un par l'autre, ou par l'ami caché sur la route, mais ils ne savaient rien personnellement.

« C'est que, dit Hugh, nous avons laissé là hier en faction un homme qui n'y est plus. Vous savez bien qui je veux dire... Barnabé, celui qui a renversé le cavalier à Westminster. Y a-t-il quelqu'un qui l'ait revu ou qui ait entendu parler de lui ? »

Ils secouaient la tête et murmuraient tous que non, en se regardant à la ronde pour se questionner les uns les autres, quand on entendit du bruit à la porte : c'était un homme qui demandait à parler à Hugh... il fallait absolument qu'il vit Hugh.

« Ce n'est qu'un homme seul ? cria Hugh à ceux qui gardaient la porte ; laissez-le entrer.

– Oui, oui, répétèrent les autres ; qu'il entre, qu'il entre. » En conséquence on débarre la porte ; elle s'ouvre, et l'on voit paraître un manchot, la tête et la figure enveloppées d'un linge

sanglant, comme un homme qui a reçu de sérieuses blessures. Ses habits étaient déchirés, et sa main unique pressait un bon gourdin. Il se précipite au milieu d'eux tout haletant, demandant après Hugh.

« Présent ! lui répondit celui à qui il s'était adressé ; c'est moi qui suis Hugh. Qu'est-ce que vous me voulez ?

– J'ai une commission pour vous, dit l'homme. Vous connaissez un certain Barnabé ?

– Qu'est-ce qu'il est devenu ? Est-ce de sa part que vous venez ?

– Oui, il est arrêté. Il est dans un des plus forts cachots de Newgate. Il s'est défendu de son mieux, mais il a été accablé par le nombre. Voilà ma commission faite.

– Quand donc l'avez-vous vu ? demanda Hugh avec empressement.

– Pendant qu'on l'emmenait en prison sous escorte nombreuse, ils ont pris une rue détournée où nous avions cru qu'ils ne passeraient pas. J'étais un de ceux qui ont essayé de le délivrer. Il m'a chargé de vous dire où il était. Nous n'avons pas réussi ; mais c'est égal, l'affaire a été chaude : regardez plutôt. »

Il montrait du doigt ses habits et le bandeau sanglant qui ceignait sa tête : il paraissait encore tout essoufflé de sa course, en regardant la compagnie à la ronde. Enfin, se retournant de nouveau vers Hugh :

« Je vous connaissais bien de vue, dit-il, car j'étais des vôtres vendredi, samedi et hier, mais je ne savais pas votre nom. Je vous reconnais maintenant. Vous êtes un fameux gaillard, et lui aussi. Il s'est battu le soir comme un lion, quoique ça ne lui

ait pas servi à grand'chose. Moi aussi, j'ai fait de mon mieux, surtout pour un manchot, »

Il jeta de nouveau un regard curieux autour de la chambre : du moins il en eut l'air, car il était difficile de distinguer ses traits sous le bandeau qui lui couvrait le visage ; puis, regardant encore fixement du côté de Hugh, il empoigna son bâton, comme s'il s'attendait à une attaque et qu'il se mît sur la défensive.

Au reste, s'il en eut un moment la peur, elle ne dura pas longtemps, en présence de la tranquillité de tous les assistants. Personne ne songea plus à s'occuper du porteur de nouvelles ; tous s'occupèrent des nouvelles elles-mêmes. On n'entendait de tous côtés que des jurons, des menaces, des malédictions. Les uns criaient que, si on souffrait ça, ce serait bientôt leur tour à se voir tous emmenés à la geôle ; les autres, que c'était bien fait, que, s'ils avaient délivré d'abord les autres prisonniers, cela ne serait pas arrivé. Un homme se mit à crier de toutes ses forces : « Qui est-ce qui veut me suivre à Newgate ? » Tout le monde lui répondit par une acclamation bruyante, en se précipitant vers la porte.

Mais Hugh et Dennis s'adossèrent contre elle pour les empêcher de sortir, attendant que la clameur confuse de leurs voix se fût apaisée et permît de faire entendre des observations raisonnables. Ils leur représentèrent que de vouloir s'en aller faire ce beau coup en plein jour à présent, ce serait un trait de folie ; tandis que, s'ils attendaient la nuit, et qu'ils combinassent auparavant un plan d'attaque, non seulement ils pourraient reprendre tous leurs camarades, mais encore délivrer les prisonniers, et mettre le feu à la prison pardessus le marché.

« Et encore pas à la prison de Newgate seule, leur cria Hugh, mais à toutes les prisons de Londres, pour qu'ils n'aient plus d'endroits où mettre les prisonniers qu'ils pourraient nous

faire. Nous les brûlerons toutes, nous en ferons des feux de joie. Tenez, dit-il en saisissant la main du bourreau, s'il y a des hommes ici, qu'ils viennent croiser leurs mains avec les nôtres, en gage d'alliance. Barnabé en liberté, et à bas les prisons ! Qui est-ce qui le jure avec nous ? »

Tous, jusqu'au dernier, vinrent tendre leurs mains. Tous jurèrent avec des serments effroyables d'arracher, la nuit suivante, leurs amis, à Newgate, d'enfoncer les portes, de mettre le feu à la geôle, ou de périr eux-mêmes dans les flammes.

CHAPITRE XIX.

Cette nuit-là même, car il y a des temps de bouleversement et de désordre où vingt-quatre heures suffisent pour embrasser plus d'événements émouvants qu'une vie tout entière, cette nuit-là même M. Haredale, ayant garrotté son prisonnier, avec l'aide du petit sacristain, le força à monter sur son cheval jusqu'à Chigwell, afin de s'y procurer un moyen de transport pour l'emmener à Londres devant un juge de paix. Il ne doutait pas qu'en considération des troubles dont la ville était le théâtre, il n'obtint aisément de le faire mettre en prison provisoirement jusqu'au point du jour, car il n'y aurait pas eu de sécurité à le déposer au corps de garde ou au violon. Et, quant à conduire un prisonnier par les rues, lorsque l'émeute en était maîtresse, ce ne serait pas seulement une témérité puérile, ce serait un défi imprudent jeté à la populace. Laissant au sacristain le soin de conduire son cheval par la bride, il ne quittait pas l'assassin, et c'est dans cet ordre qu'ils traversèrent le village au beau milieu de la nuit.

Tout le monde y était encore sur pied, car chacun avait peur de se voir incendier dans son lit, et cherchait à se réconforter par la compagnie de quelques autres, en veillant en commun. Quelques-uns des plus braves s'étaient armés et réunis ensemble sur la pelouse. C'est à eux que M. Haredale, qui leur était bien connu, s'adressa d'abord, leur exposant en deux mots ce qui était arrivé, et les priant de l'aider à transporter à Londres le criminel avant le point du jour.

Mais il n'y avait pas de danger qu'il s'en trouvât un qui eût le courage de l'aider seulement du bout du doigt. Les émeutiers, en passant par le village, avaient menacé de leurs vengeances les

plus atroces quiconque lui porterait secours pour éteindre le feu et lui rendrait le moindre service, aussi bien qu'à tout autre catholique. Ils étaient allés jusqu'à les menacer dans leur vie et leurs propriétés. S'ils s'étaient rassemblés, c'était pour veiller à leur propre conservation, mais ils n'avaient pas envie de se risquer à lui prêter main-forte. C'est ce qu'ils lui déclarèrent, avec quelque hésitation accompagnée de l'expression de leurs regrets, en se tenant à l'écart au clair de la lune, et en jetant de côté un regard craintif sur le lugubre cavalier, qui se tenait là, la tête penchée sur sa poitrine et son chapeau rabattu sur ses yeux, sans remuer et sans dire un mot.

Voyant qu'il était impossible de leur faire entendre raison, et désespérant de les convaincre après les exemples qu'ils avaient vus des furieuses vengeances de la multitude, M. Haredale les pria au moins de le laisser agir lui-même librement et prendre la seule chaise de poste et la seule paire de chevaux qui se trouvassent dans le bourg à sa disposition. Ce ne fut pas sans difficulté qu'ils y consentirent : pourtant ils finirent par lui dire de faire ce qu'il voudrait, pourvu qu'il les quittât le plus promptement possible, au nom du bon Dieu.

Laissant le sacristain à la tête du cheval, il sortit la chaise en la faisant rouler de ses propres mains, et il allait mettre aux chevaux les harnais, lorsque le postillon du village, une espèce de vaurien et de vagabond, mais qui n'avait pas mauvais cœur, en voyant la peine qu'il se donnait, jeta là la fourche dont il était armé, en jurant que les émeutiers le couperaient s'ils voulaient menu, menu comme chair à pâté, mais qu'il ne resterait pas là, les bras croisés, à voir un honnête gentleman, qui ne leur avait pas fait de mal, réduit à une telle extrémité, sans lui prêter son assistance. M. Haredale lui donna une cordiale poignée de main, et le remercia de tout son cœur ; au bout de cinq minutes, la chaise était prête et le bon drille sur sa selle. On mit l'assassin dans l'intérieur : on baissa les stores, le sacristain s'assit sur le brancard ; M. Haredale monta sur son cheval et ne quitta pas la

portière. Les voilà partis, au fort de la nuit et dans le plus profond silence, sur la route de Londres.

Telle était la terreur générale dans le pays, que les chevaux mêmes de la Garenne qui avaient échappé aux flammes n'avaient pu trouver d'abri nulle part. Les voyageurs passèrent devant eux sur la route, pendant qu'ils étaient à brouter un maigre gazon ; et le conducteur leur dit que les pauvres bêtes avaient commencé par venir errer dans le village, mais qu'on les en avait chassées pour ne point attirer sur les habitants la colère et la vengeance des ennemis de M. Haredale.

Et il ne faut pas croire que ce sentiment de lâche frayeur fût borné à de petits endroits comme celui-là, où les gens étaient timides, ignorants et sans secours. Quand ils approchèrent de Londres, ils rencontrèrent, au faible crépuscule du matin, de pauvres familles catholiques qui, sous l'influence des menaces effrayantes et des avertissements répétés de leurs voisins, quittaient la ville à pied, faute, disaient-elles, d'avoir pu trouver à louer ni charrette ni chevaux pour déménager leurs effets, qu'elles avaient été obligées de laisser derrière elles à la merci de la populace. Près de Mile-End ils passèrent devant une maison dont le locataire, un gentleman catholique d'une fortune modique, après avoir loué un chariot pour le déménager à minuit avait fait descendre, en attendant, son mobilier dans la rue, – afin de charger sans perdre de temps. Mais l'homme avec lequel il avait fait ses conventions, alarmé par les incendies de cette nuit, et par la vue des émeutiers, qui avaient passé devant sa porte, avait refusé de tenir sa parole ; de manière que le pauvre gentleman, avec sa femme, quatre domestiques et leurs petits enfants, étaient assis, grelottants sur leurs paquets, à la belle étoile, redoutant la venue du jour et ne sachant comment faire pour se tirer de là.

On leur dit qu'il en était de même avec les voitures publiques. La panique était si grande, que les malles et les diligences

avaient peur de transporter des voyageurs de la religion attaquée. Quand les conducteurs les connaissaient pour des catholiques, ou obtenaient d'eux l'aveu qu'ils appartenaient à cette croyance, ils ne voulaient pas les prendre, même pour de grosses sommes d'argent. La veille même, il y avait des gens qui évitaient de reconnaître, en passant dans les rues, des catholiques de leur connaissance, de peur qu'il n'y eût là des espions apostés qui pourraient les dénoncer et les brûler, comme ils disaient, c'est-à-dire mettre le feu à leur maison. Un bon vieillard, un prêtre, dont on avait détruit la chapelle, un pauvre homme, faible, patient, inoffensif, qui s'en allait tout seul à pied sur la route, dans l'espérance de rencontrer plus loin quelque diligence qui voulût bien le prendre, dit à M. Haredale qu'il serait bien heureux s'il trouvait un magistrat assez hardi pour se charger, sur sa plainte, de faire mettre son prisonnier en état d'arrestation. Malgré tous ces récits décourageants, ils continuèrent de se diriger vers Londres, et, au lever du soleil, ils étaient devant Mansion-House.

M. Haredale se jeta à bas de cheval ; mais il n'eut pas besoin de frapper à la porte, car elle était déjà ouverte, et sur le seuil se tenait un vieux gentleman de bonne mine, rouge ou plutôt pourpre de figure, dont la physionomie animée montrait qu'il faisait des représentations à quelque autre personne placée en haut de l'escalier, pendant que le portier essayait, petit à petit, de se débarrasser de lui et de lui fermer la porte sur le nez. Avec l'impatience et l'excitation naturelles à son caractère et à sa position, M. Haredale s'avança de son côté pour prendre la parole, quand le gros monsieur lui dit :

« Mon bon monsieur, laissez-moi, je vous prie, obtenir d'abord une réponse. Voici la sixième fois que je viens ici. Hier seulement, je suis venu cinq fois. On menace de détruire ma maison. Ils doivent venir la brûler ce soir. C'était déjà leur projet hier ; mais ils ont eu de l'occupation ailleurs. Laissez-moi, je vous prie, obtenir une réponse.

– Mon bon monsieur, répondit M. Haredale en secouant la tête, ma maison a été brûlée de fond en comble. Mais, à Dieu ne plaise que la vôtre soit incendiée de même ! Obtenez votre réponse ; seulement, de grâce, tâchez que ce ne soit pas long.

– Eh bien ! milord, vous entendez ? dit le vieux gentleman à quelqu'un qui se trouvait en haut de l'escalier, où l'on voyait voltiger sur le palier le pan d'une robe de magistrat. Voici un gentleman dont la maison a été effectivement réduite en cendres cette nuit.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! répliqua une voix bourrue. J'en suis bien fâché, mais qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ? Je ne peux pas la rebâtir, si elle est démolie. Le chef de la justice de la Cité ne peut pas être occupé à rebâtir les maisons qu'on démolit, mon bon monsieur ; vous sentez que c'est ridicule.

– Mais il me semble que le chef de la magistrature de la Cité pourrait empêcher les gens d'avoir besoin qu'on rebâtisse leurs maisons, si le chef de la magistrature est un homme et non pas une momie… qu'en dites-vous, milord ? cria le vieux gentleman en colère.

– Vous devriez être plus respectable, monsieur, dit le lord-maire, du moins plus respectueux, voulais-je dire.

– Plus respectueux, milord ! répondit le vieux gentleman. J'ai été cinq fois assez respectueux comme cela hier. Le respect est une bonne chose, mais il ne faut pas en abuser. On ne peut pas toujours être à faire du respect, quand on sait qu'on va avoir sa maison brûlée sur sa tête, avec tout ce qu'il y a dedans. Dites-moi ce qu'il faut que je fasse, milord. Voulez-vous, oui ou non, me donner protection ?

– Je vous ai déjà dit hier, monsieur, dit le lord-maire, qu'on pourra vous donner un alderman chez vous, si vous en voulez un.

– Et que diable voulez-vous que je fasse d'un alderman ? répliqua le vieux gentleman toujours courroucé.

– Pour intimider la foule, monsieur, dit le lord-maire.

– Est-il Dieu possible ! repartit d'un ton désolé le vieux gentleman, en essuyant son front, dans un état d'impatience risible ; songer à m'envoyer un alderman pour intimider la foule ! Mais, milord, quand tous ces gens-là seraient des poupons à la mamelle, quelle peur voulez-vous qu'ils aient d'un alderman ? Viendrez-vous vous-même ?

– Moi ? dit le lord-maire avec énergie ; certainement non.

– Eh bien ! alors, qu'est-ce qu'il faut que je fasse ? Ne suis-je pas citoyen anglais ? Ne dois-je pas jouir du bénéfice des lois de mon pays ? Ne me doit-on pas protection pour la taxe que je paye au roi ?

– Ma foi ! je ne sais pas. Quel dommage que vous soyez catholique ! Pourquoi n'êtes-vous pas protestant ? Vous ne seriez pas compromis dans tout ce gâchis… Il y a de grands personnages au fond de tous ces troubles… Mon Dieu ! mon Dieu ! quel ennui que d'être un homme public ! Repassez dans la journée. Voulez-vous que je vous donne un porte-javeline[5] ? Ou bien, tenez, je peux disposer du constable Philips… celui-là est libre aujourd'hui. Il n'est pas encore trop vieux pour son âge ; il n'y a que les jambes qui ne sont pas solides ; mais, en le mettant à une fenêtre, le soir, à la chandelle, il aurait encore l'air assez

5 Il y a encore au service de la reine quelques piquiers.

jeune, et il leur ferait une peur du diable… Mon Dieu ! mon Dieu ! eh bien, nous verrons ça.

– Arrêtez ! cria M. Haredale en poussant la porte que le concierge voulait fermer violemment, et en parlant d'un ton animé ; milord maire, ne vous en allez pas, s'il vous plaît. J'ai là un homme qui a commis un assassinat, il y a vingt-huit ans. Je n'ai qu'un mot à vous dire et à prêter serment devant vous, pour vous mettre à même de le faire mettre en prison en attendant l'instruction. Je ne vous demande, pour le moment, que de le mettre en lieu sûr. Le moindre retard peut le faire tomber entre les mains des émeutiers.

– Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! cria le lord-maire, qu'est-ce que je vais devenir ? Dieu du ciel… il y a de grands personnages au fond de tous ces troubles, vous savez… vraiment, je ne peux pas.

– Milord, dit M. Haredale, la victime était mon propre frère. Je lui ai succédé dans ses biens : il n'a pas manqué de langues traîtresses dans le temps pour faire circuler tout bas le bruit que j'étais pour quelque chose dans cet horrible assassinat ; oui, moi, moi qui l'aimais, Dieu le sait, si tendrement ! Enfin, voici le moment venu, après tant d'années d'angoisse et de misères, de le venger, et de mettre au jour un crime si artificieux et si diabolique qu'il n'a pas son pareil. Chaque minute de retard de votre part peut délier les mains sanglantes de ce misérable, et le faire échapper à la justice. Milord, je vous somme de m'entendre, et d'expédier cette affaire sur-le-champ.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! cria le chef de la magistrature, mais vous savez bien que ce n'est pas l'heure de mes séances… je ne vous comprends pas d'agir avec cette insistance indiscrète… vous ne devez pas… réellement vous ne devez pas… et encore je parierais que, vous aussi, vous êtes catholique ?

– C'est vrai, dit M. Haredale.

– Dieu du ciel ! je crois que tout le monde se fait catholique exprès pour m'ennuyer et me tourmenter. Vous aviez bien besoin de venir ici : ils vont venir, à leur tour, mettre le feu, c'est sûr, à Mansion-House, et c'est à vous que nous en aurons l'obligation. Faites enfermer votre prisonnier, monsieur, donnez-lui un gardien... et... et... repassez à l'heure des séances... alors nous verrons. »

Avant que M. Haredale eût seulement le temps de répliquer, le bruit d'une porte qui se ferma et des verrous qu'on tira en dedans lui annonça que le lord-maire venait de faire retraite dans sa chambre à coucher, et que toute réclamation serait désormais inutile. Les deux clients déconfits se retirèrent ensemble, et le concierge ferma la porte derrière eux.

« Et voilà comme il me congédie ! reprit le vieux gentleman, sans que je puisse obtenir de lui aide ni justice Qu'est-ce que vous allez faire, monsieur ?

– Je vais essayer d'autre chose, répondît M. Haredale, qui était déjà remonté sur son cheval.

– Je vous assure que je vous plains, et d'autant plus que nous sommes tous les deux dans le même cas. Je ne suis pas sûr d'avoir ce soir une maison à vous offrir : laissez-moi vous l'offrir, au moins, pendant qu'elle est encore debout. Pourtant, en y réfléchissant, ajouta le vieux gentleman en remettant dans sa poche son portefeuille qu'il avait déjà tiré, je ne veux pas vous donner ma carte : car, si on la trouvait sur vous, cela pourrait vous mettre encore dans l'embarras. Je m'appelle Langdale ; je suis marchand de vin distillateur ; je demeure à Holborn-Hill. Si vous venez me voir, vous serez là bienvenu. »

M. Haredale s'inclina et piqua des deux, tout près de la chaise, comme auparavant, pour se rendre chez sir John Fielding, qui passait pour un magistrat actif et résolu ; il était d'ailleurs déterminé, si les émeutiers venaient à l'attaquer, à exécuter lui-même l'assassin de ses propres mains, plutôt que de le laisser échapper.

Ils arrivèrent cependant à la demeure du magistrat, sans encombre : car l'émeute, comme nous l'avons vu, était occupée à concerter des plans plus profonds, et il frappa à la porte. Comme le bruit s'était généralement répandu que sir John avait été mis au ban par les émeutiers, sa maison avait été gardée toute la nuit par des agents de la police. L'un d'eux, sur la déclaration de M. Haredale, jugeant l'affaire assez importante pour l'introduire devant le magistrat, lui procura sur-le-champ une audience.

On ne perdit pas de temps pour délivrer un mandat d'arrêt, afin de mettre l'assassin à Newgate, bâtiment neuf qui venait d'être récemment achevé à grands frais, et que l'on considérait comme une prison d'une force respectable. Quand on eut le mandat, trois agents de police garrottèrent l'accusé de nouveau : car, dans les efforts qu'il avait faits en se débattant en voiture, il s'était dégagé de ses menottes. Ils le bâillonnèrent pour qu'il ne pût pas appeler à son secours, dans le cas où l'on aurait à traverser quelque rassemblement, et prirent place dans la chaise, à côté de lui. Ils étaient bien armés et formaient une escorte formidable : cependant ils prirent encore la précaution de baisser les stores pour faire croire qu'il n'y avait personne dans la voiture, et recommandèrent à M. Haredale de prendre les devants pour ne pas attirer l'attention en ayant l'air d'être avec eux.

On eut bientôt lieu de s'applaudir de ces mesures de prudence : car, en prenant rapidement le chemin de la Cité, ils eurent à traverser quelques groupes qui, sans aucun doute, auraient arrêté la chaise, s'ils avaient pu se douter qu'il y eût quel-

qu'un dedans. Mais les gens qui se trouvaient à l'intérieur se tenant cois, et le cocher ne s'amusant pas à provoquer des questions, ils arrivèrent bientôt à la prison, et, une fois là, ils firent sortir l'homme et le coffrèrent, en un clin d'œil, dans la lugubre enceinte de Newgate.

Les yeux ardents de M. Haredale le suivirent avec attention, jusqu'à ce qu'il l'eut vu enchaîné, et bien barricadé dans son cachot. Bien plus, il avait déjà quitté la prison, et se trouvait dans la rue, qu'il passait encore les mains sur les plaques de fer de la porte, et tâtait la pierre de ces fortes murailles, comme pour s'assurer que ce n'était pas un songe, et pour se féliciter de voir que tout cela était si solide, si impénétrable, si froid. Ce ne fut qu'après avoir perdu de vue la prison et regardé les rues encore vides, sans mouvement et sans vie, à cette heure matinale, qu'il sentit de nouveau le poids qu'il avait sur le cœur ; qu'il retrouva ses angoisses et ses tortures pour les malheureuses femmes qu'il avait laissées chez lui, quand il avait un chez lui : car sa maison détruite n'était plus elle-même qu’un des grains du long rosaire de ses regrets.

CHAPITRE XX.

Le prisonnier, laissé à lui-même, s'assit sur son grabat, et, les coudes sur ses genoux, son menton dans ses mains, resta plusieurs heures de suite dans cette attitude. Il serait difficile de dire quelle était, pendant ce temps, la nature de ses réflexions. Elles n'étaient point distinctes ; et, sauf quelques éclairs de temps en temps, elles n'avaient pas trait à sa condition présente, ni à la suite de circonstances qui l'avait amené là. Les craquelures des dalles de son cachot, les rainures qui séparaient les pierres de taille dont se composait la muraille, les barreaux de sa fenêtre, l'anneau de fer rivé dans le parquet... tout cela se confondait à sa vue d'une manière étrange, et lui créait un genre inexplicable d'amusement et d'intérêt qui l'absorbait tout entier. Et, quoique au fond de chacune de ses pensées il y eût un sentiment pénible de son crime et une crainte constante de la mort, ce n'était que la douleur vague qu'éprouve le malade dans son sommeil, lorsque son mal le poursuit au milieu même de ses songes, lui ronge le cœur au sein de ses plaisirs imaginaires, lui gâte les meilleurs banquets, prive de toute sa douceur la musique la plus suave, empoisonne son bonheur même, sans être cependant une sensation palpable et corporelle ; fantôme sans nom, sans forme, sans présence visible ; corrompant tout sans avoir d'existence réelle ; se manifestant partout, sans pouvoir être perçu, saisi, touché nulle part, jusqu'à l'heure où le sommeil s'en va et laisse la place à l'agonie qui s'éveille.

Longtemps après, la porte de son cachot s'ouvrit. Il leva les yeux, vit entrer l'aveugle, et retomba dans sa première attitude.

Guidé par le souffle de sa respiration, le visiteur s'avança vers son lit, s'arrêta près de lui, et, étendant la main pour s'assurer qu'il ne se trompait pas, resta longtemps silencieux.

« Ce n'est pas bien, Rudge. Ce n'est pas bien, » finit-il par dire.

Le prisonnier trépigna du pied en se détournant de lui, sans rien répondre.

« Comment donc vous êtes-vous laissé prendre ? demanda-t-il, et où cela ? Vous ne m'avez jamais confié tout votre secret. N'importe, je le sais maintenant. Eh bien ! lui demanda-t-il encore en se rapprochant de lui, comment cela est-il arrivé et dans quel endroit ?

– À Chigwell, dit l'autre.

– À Chigwell ? pour quoi faire alliez-vous là ?

– Parce que, répondit-il, je voulais justement visiter l’homme sur lequel je suis tombé ; parce que j'y étais entraîné par lui et par le Destin ; parce que j'y étais poussé par quelque chose de plus fort que ma volonté. Quand je l'ai vu veiller dans la maison où elle demeurait, tant de nuits de suite, j'ai reconnu sur-le-champ que je ne pourrais jamais lui échapper… jamais ! et quand j'ai entendu la cloche… »

Il frissonna ; il marmotta entre ses dents qu'il faisait un froid glacé ; il se promena à grands pas de long en large dans son étroit cachot, se rassit, et reprit son ancienne posture.

« Vous disiez donc, reprit l'aveugle après quelque temps de silence, que, lorsque vous avez entendu la cloche…

– Laissez la cloche tranquille, voulez-vous ? répliqua l'autre d'une voix précipitée. Il me semble l'entendre encore. »

L'aveugle tourna vers lui sa figure attentive et curieuse, pendant que l'autre, sans y faire attention, continua de parler.

« J'étais allé à Chigwell pour y trouver l'émeute. J'avais été tellement traqué et poursuivi par cet homme, que je n'espérais plus de salut qu'en me cachant dans la foule. Ils étaient déjà partis ; je me suis mis à les suivre, quand elle a cessé…

– Quand elle a cessé ? qui donc ?

– La cloche. Ils avaient quitté la place. J'espérais trouver encore quelque traînard attardé là, et j'étais à chercher dans les ruines, quand j'entendis… (Il tira péniblement son souffle de sa poitrine et passa sa manche sur son front)… quand j'entendis sa voix.

– Qu'est-ce qu'elle disait ?

– N'importe : je ne sais pas ; j'étais alors au pied de la tour où j'ai commis le…

– Oui, dit l'aveugle en agitant la tête avec un calme parfait… je comprends.

– Je grimpai l'escalier, ou du moins ce qu'il en restait, dans l'intention de me cacher jusqu'à son départ ; mais il m'entendit et me suivit au moment même où je mettais le pied sur les cendres encore chaudes.

– Vous auriez dû vous cacher contre le mur, ou jeter l'homme en bas, ou le poignarder, dit l'aveugle.

– Vous croyez ça ; vous ne savez donc pas qu'entre cet homme et moi il y en avait un autre qui le guidait (je le voyais, moi, s'il ne le voyait pas, lui), et qui dressait sur sa tête une main sanglante. C'était justement dans la chambre du premier, où lui et moi nous nous sommes regardés en face la nuit du meurtre, et, où avant de tomber il a levé sa main comme cela, fixant sur moi les yeux. Je savais bien que c'était là aussi que je finirais par être traqué.

– Vous avez l'imagination forte, dit l'aveugle avec un sourire.

– Vous n'avez qu'à baigner la vôtre dans le sang, et vous verrez si elle ne deviendra pas aussi forte que la mienne. »

En même temps il poussa un gémissement, il se balança sur son lit, et levant les yeux pour la première fois, il dit d'une voix basse et caverneuse :

« Vingt-huit ans ! vingt-huit ans ! Et dans tout ce temps-là il n'a jamais changé ; il n'a pas vieilli ; il est resté toujours le même. Il n'a pas cessé d'être devant moi ; la nuit, dans l'ombre ; le jour, au grand soleil ; à la lueur du crépuscule, au clair de la lune, à la clarté de la flamme, de la lampe, de la chandelle, et aussi dans les ténèbres les plus profondes : toujours le même ! En compagnie, dans la solitude, à terre, à bord ; quelquefois il me laissait des mois, quelquefois il ne me quittait plus. Je l'ai vu, sur mer, venir se glisser, dans le fort de la nuit, le long d'un rayon de la lune sur l'eau paisible. Et je l'ai vu aussi, sur les quais, sur les places, la main levée, dominant, au centre de la foule empressée, qui allait à ses affaires sans savoir l'étrange compagnon qu'elle avait avec elle dans ce revenant silencieux. Imagination ! dites-vous. N'êtes-vous pas un homme en chair et en os ? Et moi, ne le suis-je pas ? Ne sont-ce pas des chaînes de fer que je porte là, rivées par le marteau du serrurier ? ou bien

croyez-vous que ce soient des imaginations que je puisse dissiper d'un souffle ? »

L'aveugle l'écoutait en silence.

« Imagination ! c'est donc en imagination que je l'ai tué ? c'est donc en imagination qu'en quittant la chambre où il gisait, j'ai vu la figure d'un homme regarder derrière une porte obscure, et montrer clairement, dans son expression d'effroi, qu'elle me soupçonnait du coup ! Je ne me rappelle donc pas bien que j'ai commencé par lui parler doucement, que je me suis approché de lui tout doucement, tout doucement, le couteau encore tout chaud dans ma manche ! C'est donc une imagination qu'il est mort, comme je le vois encore ! Il n'a donc pas chancelé contre l'angle du mur où je l'avais fait reculer ? Et là, le sang lui noyait le cœur ; il n'est peut-être pas resté debout dans le coin, roide mort, sans tomber par terre ? Je ne l'ai donc pas vu un instant, comme je vous vois, droit sur ses pieds… mais mort ? »

L'aveugle, qui entendit qu'en disant ces mots il venait de se lever tout debout, lui fit signe de se rasseoir sur son lit ; mais l'autre n'y prit seulement pas garde.

« C'est alors que me vint la première idée de faire retomber sur lui le soupçon du crime ; c'est alors que je le revêtis de mes habits, et que je le tirai tout du long de l'escalier jusqu'à la pièce d'eau. Je ne me rappelle donc pas bien encore le bruit crépitant des bulles d'eau qui montèrent à la surface quand je l'eus roulé dedans ? Je ne me rappelle donc pas avoir essuyé sur ma figure l'eau qu'il fit rejaillir jusque sur moi en tombant, et qui me semblait sentir le sang ?

« Je ne suis peut-être pas retourné chez moi après ce temps-là ? Et, grand Dieu ! que cela me prit de temps !… Je ne me suis pas présenté à ma femme, et je ne lui ai pas raconté la chose ? Je ne l'ai pas vue tomber à la renverse, et, quand j'ai

voulu la relever, elle ne m'a donc pas repoussé avec force, comme si je n'avais été qu'un enfant, tachant de sang la main dont elle m'avait serré le poignet ? Tout ça, c'est donc de l'imagination ?

« Elle ne s'est peut-être pas jetée à genoux pour appeler le ciel à témoin qu'elle et son enfant... encore à naître, ils me reniaient à jamais ? Elle ne m'a pas ordonné, en termes si solennels que j'en devins froid comme glace, moi tout bouillant encore des horreurs que venait d'accomplir ma main... elle ne m'a pas ordonné de fuir pendant qu'il en était temps encore, décidée, disait-elle, malgré le silence qu'elle me devait comme ma femme infortunée, à ne plus me donner d'abri ? Je ne suis peut-être pas allé, cette nuit-là même, abandonné des hommes et des dieux, promis en proie à l'enfer, commencer sur la terre mon long pèlerinage de torture, à la longueur du câble dont le démon tenait le bout, toujours sûr de me ramener au gîte quand il voudrait ?

– Pourquoi y êtes-vous retourné ? dit l'aveugle.

– Pourquoi le sang est-il rouge ? Je ne pouvais pas plus m'en empêcher que je ne peux vivre sans respirer. J'ai lutté contre la force qui m'entraînait ; mais elle me tirait en dépit de tout obstacle et de toute résistance, comme un dragueur de la force de cent chevaux. Rien n'était capable de m'arrêter. Ni l'heure ni le jour n'étaient de mon choix. Dormant, veillant, il y avait de longues années que je revisitais le vieux théâtre de la chose, que je hantais mon tombeau. Pourquoi j'y suis retourné ! parce que Newgate ouvrait sa geôle béante pour me recevoir, et que lui, il était à la porte à me faire signe d'entrer.

– On ne vous reconnaissait pas ! dit l'aveugle.

– Comment vouliez-vous qu'on me reconnût ? Il y avait vingt-deux ans que j'étais mort.

– Vous auriez dû garder mieux votre secret.

– Mon secret ? Vous croyez que c'était le mien ? C'était un secret que le premier souffle pouvait à son gré répandre et faire circuler dans l'air. Les étoiles le trahissaient dans leur lueur scintillante, l'eau dans le murmure de son cours, les feuilles dans leur frémissement, les saisons dans le retour de leurs quartiers. On l'aurait vu percer dans les traits ou dans la voix du premier venu. Est-ce que toute chose n'avait pas des lèvres où il tremblait à chaque instant, impatient de se trahir… mon secret !

– Dans tous les cas, dit l'aveugle, c'est bien vous qui l'avez révélé de vous-même.

– De moi-même ! c'est bien moi qui l'ai fait, mais non pas de moi-même. Je me sentais forcé d'aller, de temps en temps, errer tout autour, tout autour de l'endroit. Quand ça me prenait, vous m'auriez mis à la chaîne, que je l'aurais brisée pour y aller tout de même. Aussi vrai que l'aimant attire le fer, lui, dans le fond de son tombeau, il m'attirait aussi quand il lui en prenait fantaisie. Ah ! vous appelez ça de l'imagination ! Ah ! vous croyez que c'était pour mon plaisir que j'y allais, quand je luttais et résistais au contraire de toutes mes forces contre un pouvoir irrésistible ! »

L'aveugle haussa les épaules, et sourit d'un air incrédule. Le prisonnier reprit sa première attitude, et ils restèrent là muets tous les deux pendant longtemps.

« Alors, je suppose, dit le visiteur rompant enfin le silence, que vous voilà pénitent et résigné ; que vous n'avez plus d'autre désir que de faire votre paix avec tout le monde, et en particulier avec votre femme qui vous a conduit où vous êtes : en un mot que vous ne demandez pas d'autre faveur que d'être mené à Ty-

burn[6] le plus tôt possible ; que, par conséquent, je ferai bien de vous laisser là, car je sens que, dans ces dispositions, vous n'auriez pas en moi une compagnie bien agréable.

– Ne vous ai-je pas dit, reprit l'autre avec rage, que j'ai lutté et résisté de toutes mes forces contre le pouvoir qui m'a entraîné ici ? Ma vie a-t-elle été autre chose depuis vingt-huit ans qu'un combat perpétuel, qu'une résistance incessante, et pouvez-vous croire que je sois disposé à me coucher par terre pour y attendre le coup de la mort ? La mort fait horreur à tous les hommes... à moi surtout.

– Ah ! voilà qui s'appelle parler, à la bonne heure, Rudge (mais je ne vous donnerai plus ce nom), c'est ce que vous avez dit de mieux depuis longtemps, répondit l'aveugle d'un ton plus familier et en lui mettant la main sur l'épaule. Voyez-vous, moi, je n'ai jamais tué personne, parce que je n'ai jamais été dans une situation à en avoir besoin. Je vais plus loin : je ne trouve pas cela bien de tuer un homme, et je ne crois pas que j'en donnasse le conseil ou que j'en eusse le goût, dans l'occasion... parce que c'est très hasardeux. Mais puisque vous, vous avez eu le malheur de passer par là avant notre connaissance, et que vous êtes devenu mon camarade, que vous m'avez été utile depuis longtemps déjà, je passe là-dessus, et je ne pense qu'à une chose, c'est que vous n'avez que faire d'aller mourir sans nécessité. Or, pour le moment, je ne vois pas du tout que ce soit nécessaire.

– Et comment voulez-vous que je fasse autrement ? répondit le prisonnier. Ne voulez-vous pas que je grignote ces murs avec mes dents, comme une souris, pour me faire un trou par où je m'échappe ?

---

[6] Lieu d'exécution à Londres pour les criminels, comme autrefois la place de Grève à Paris.

– Il y a des moyens plus faciles que ça ; promettez-moi de ne plus me parler de toutes vos imaginations, de toutes ces idées sottes et folles, qui ne sont pas dignes d'un homme… et moi je vous dirai ce que je pense.

– Eh bien ! dites.

– Votre honorable dame, à la conscience si délicate, votre scrupuleuse, votre vertueuse, votre pointilleuse, je voudrais pouvoir dire votre affectueuse femme…

– Après ?

– Elle est en ce moment à Londres.

– Qu'elle soit où elle voudra, que le diable l'emporte !

– Je trouve ce souhait naturel. Si elle avait accepté sa pension comme d'habitude, vous ne seriez pas ici, et nous serions mieux tous les deux dans nos affaires. Mais cela ne fait rien à la chose. Elle est donc à Londres. Elle aura eu peur, je suppose, de mes représentations la dernière fois que je suis allé la voir, et surtout de l'assurance que je lui ai donnée, sachant bien quel en serait l'effet, que vous étiez là tout près d'elle, et elle aura quitté son gîte pour venir à Londres.

– Comment le savez-vous ?

– Je le sais de mon ami, le noble capitaine, l'illustre général de blaguerie, M. Tappertit. C'est lui qui m'a dit, la dernière fois que je l'ai vu, c'est-à-dire pas plus tard qu'hier au soir, que votre fils que vous appelez Barnabé… je ne pense pas que ce soit du nom de son père…

– Malédiction ! à quoi bon…

– Comme vous êtes vif ! dit avec calme le bon aveugle. C'est bon signe, cela sent la vie... Il me disait donc que votre fils Barnabé avait été entraîné loin de sa mère par un de ses anciens amis de Chigwell, et qu'il est parti, pour le moment, avec les émeutiers.

– Et qu'est-ce que cela me fait ? si on doit pendre en même temps le père et le fils, la belle consolation pour moi !

– Doucement, doucement l'ami, répliqua l'aveugle d'un air narquois ; vous allez trop vite au but. Je suppose que je déterre votre douce dame, et que je lui dise quelque chose comme ceci : « Vous voudriez bien retrouver votre fils, madame ; bien. Comme je connais les personnes qui le retiennent auprès d'elles, je puis vous le faire rendre, madame ; bien. Seulement il faut payer pour le ravoir : c'est toujours bien. Et cela ne vous coûtera pas cher, madame... c'est encore le meilleur de l'affaire. »

– Qu'est-ce que c'est que cette mauvaise plaisanterie ?

– Très probablement c'est ce qu'elle me dira ; mais moi je lui répondrai ; « Ce n'est pas du tout une plaisanterie ; un monsieur qu'on dit votre mari, madame, quoique l'identité ne soit pas facile à constater après un laps de temps si considérable, est en prison. Sa vie est en danger ; il est accusé d'assassinat. Or, madame, vous savez que votre mari est mort depuis bien, bien longtemps. Le monsieur dont il s'agit ne pourra donc pas être pris pour lui, pour peu que vous ayez la bonté de déclarer en justice, sous serment, quand il est mort et comment ; mais que, quant au monsieur qu'on vous représente, et qui lui ressemble assez, à ce qu'il paraît, il n'est pas plus votre mari que moi. Une pareille déposition décidera l'affaire. Promettez-moi de la faire, madame, et je vais essayer de mettre en sûreté votre fils (un joli garçon, ma foi !) en attendant que vous nous ayez rendu ce petit service, après quoi je vous le ferai rendre sain et sauf. Si, au contraire, vous vous refusez à ce que je vous demande, j'ai gran-

d'peur qu'il ne soit trahi, livré à la justice, qui, sans aucun doute, le condamnera à mort. Vous avez donc le choix ; c'est à vous qu'il devra la vie ou la mort. Si vous refusez, le voilà pendu. Si vous consentez, le chanvre dont on doit faire la corde qui lui sera passée autour du cou n'est pas encore près de pousser. »

– Il y a là une lueur d'espérance, cria le prisonnier.

– Une lueur ! répliqua son ami ; dites une aurore radieuse, un beau et glorieux soleil. Chut ! j'entends des pas à distance. Comptez sur moi.

– Quand viendrez-vous me reparler de ça ?

– Aussitôt que je pourrai. Je voudrais pouvoir vous dire que ce sera demain. On vient nous dire que le temps de ma visita est expiré. J'entends tinter le trousseau de clefs. Pas un mot de plus là-dessus ; on pourrait en surprendre quelque chose. »

Comme il finissait ces mots, la serrure tourna, et un guichetier apparut à la porte pour annoncer qu'il était l'heure pour les visiteurs de sortir.

« Déjà ! dit Stagg d'un air patelin. C'est bien dommage ; mais qu'y faire ? Allons ! du courage, mon ami ; ce n'est qu'une méprise qui sera bientôt reconnue, et alors vous remonterez sur votre bête. Si ce charitable gentleman veut voir la complaisance de conduire seulement jusqu'au porche de la prison un pauvre aveugle, qui n'a d'autre récompense à lui offrir que ses prières, et de lui tourner la figure dans la direction de l'ouest, il fera un acte de charité. Merci, mon bon monsieur, je vous suis bien obligé. »

En disant ces mots, et, après s'être un moment arrêté à la porte pour tourner vers son ami son visage ricanant, il partit.

Le guichetier le reconduisit jusqu'au porche, puis il revint ouvrir et débarrer la porte du cachot, et, la tenant toute grande ouverte, il informa le prisonnier qu'il avait la liberté de se promener, pendant une heure, dans la cour voisine, si cela lui faisait plaisir.

Celui-ci répondit par un signe de tête qu'il acceptait, et, quand il se retrouva seul, il se mit à ruminer ce qu'il venait d'entendre dire à l'aveugle, et à peser la valeur des espérances que cette conversation récente avait éveillées dans son âme, tout en regardant machinalement et tour à tour, pendant ce temps-là, la clarté du jour au dehors, ou l'ombre projetée par un mur sur l'autre, et s'allongeant sur les dalles. La cour dont il jouissait n'était qu'un petit carré, rendu plus froid et plus sombre par la hauteur des murs dont il était entouré, et capable en apparence de donner le frisson au soleil même. La pierre dont elle était formée, nue, rude et dure, donnait, par contraste, même à Rudge, des pensées de campagne, de prairies et d'arbres verdoyants, avec un désir brûlant de prendre la clef des champs. Cependant il se leva, alla s'appuyer contre le chambranle de la porte et regarda l'azur éclatant du ciel, qui semblait sourire même à cet affreux repaire du crime. À voir le prisonnier, on pouvait croire qu'oubliant un moment sa prison, il se trouvait, par souvenir, étendu sur le dos dans quelque champ embaumé, où ses yeux poursuivaient les rayons du soleil à travers le mouvement des branches étendues sur sa tête… il y avait bien longtemps.

Tout à coup son attention fut attirée par un bruit de ferraille… il savait bien ce que c'était, car il avait tressailli tout à l'heure de s'entendre lui-même faire un bruit pareil en marchant pour sortir du cachot. Puis une voix se mit à chanter, et il vit l'ombre d'une personne se dessiner sur les dalles. Cette ombre s'arrêta… se tut brusquement, comme si le chanteur s'était rappelé tout à coup, après l'avoir un moment oublié, qu'il était en prison… puis le même bruit de ferraille, et l'ombre disparut.

Il se promena dans la cour de long en large, effarouchant les échos du tintement sonore de ses fers. Il y avait auprès de la porte de son cachot une autre porte, entr'ouverte comme la sienne.

Il n'avait pas fait une demi-douzaine de fois le tour de sa cour qu'en s'arrêtant à regarder cette porte. Il entendit encore le bruit de ferraille ; puis il vit à la fenêtre grillée une figure, bien indistincte (le cachot était si sombre et les barreaux si épais !) puis, immédiatement après, parut un homme qui vint vers lui.

La solitude lui pesait, comme s'il y avait un an qu'il fût en prison. L'espoir d'avoir un camarade lui fit doubler le pas. pour faire la moitié du chemin au-devant du nouveau venu.

Qui était cet homme ? C'était son fils.

Ils s'arrêtèrent face à face, se dévisageant l'un l'autre. Lui, il recula tout honteux, malgré lui : quant à Barnabé, en proie à des souvenirs imparfaits et confus, il se demandait, où il avait déjà vu cette figure-là. Il ne fut pas longtemps incertain : car tout à coup, portant sur lui les mains, et le colletant pour le jeter à terre, il lui cria :

« Ah ! je sais, c'est vous le voleur ! »

Rudge d'abord, au lieu de répondre, baissa la tête et soutint la lutte en silence ; mais, voyant que l'agresseur était trop jeune et trop fort pour lui, il releva la tête, le regarda fixement entre les deux yeux, et lui dit :

« Je suis ton père. »

Cette parole produisit un effet magique : Barnabé lâche prise à l'instant, recule, et le regarde effrayé ; puis, par un élan

subit, il lui passe les bras autour du cou, et lui presse la tête contre ses joues.

Oui, oui, c'était son père : il n'en pouvait douter. Mais où donc était-il resté si longtemps, laissant sa mère toute seule, ou, ce qui était bien pis, seule avec son pauvre idiot d'enfant ? Était-elle réellement maintenant heureuse et à son aise, comme on avait voulu le lui faire croire ? Où était-elle ? N'était-elle pas près d'eux ? Ah ! bien sûr elle n'était pas heureuse, la pauvre femme, si elle savait son fils en prison Oh ! non.

À toutes ces questions précipitées, l'autre ne répondit pas un mot : il n'y eut que Grip qui croassa de toutes ses forces, sautillant autour d'eux, tout autour, comme s'il les enveloppait dans un cercle magique, pour invoquer sur eux toutes les puissances du mal.

CHAPITRE XXI.

Pendant le cours de cette journée, tous les régiments de Londres ou des environs furent de service dans quelque quartier de la ville. Les troupes régulières et la milice, dispersées en province, reçurent l'ordre, dans chaque caserne et dans chaque poste à vingt-quatre heures de marche, de commencer à se diriger sur la capitale. Mais les troubles avaient pris une proportion si formidable, et, grâce à l'impunité, l'émeute était devenue si audacieuse, que la vue de ces forces considérables, continuellement accrues par de nouveaux renforts, au lieu de décourager les perturbateurs, leur donna l'idée de frapper un coup plus violent et plus hardi que tous les attentats des jours précédents, et ne servit qu'à allumer dans Londres une ardeur de révolte qu'on n'y avait jamais vue, même dans les anciens temps de la révolution.

Toute la veille et tout ce jour-là, le commandant en chef essaya de réveiller chez les magistrats le sentiment de leur devoir, et, en particulier chez le lord-maire, le plus poltron et le plus lâche de tous. À plusieurs reprises, on détacha, dans ce but, des corps nombreux de soldats vers Mansion-House pour attendre ses ordres. Mais, comme ni menaces ni conseils ne faisaient rien sur lui, et que la troupe restait là en pleine rue, sans rien faire de bon, exposée plutôt à de mauvaises conversations, ces tentatives louables firent plus de mal que de bien. Car la populace, qui n'avait pas tardé à deviner les dispositions du lord-maire, ne manquait pas non plus d'en tirer avantage pour dire que les autorités civiles elles-mêmes étaient opposées aux papistes, et n'auraient pas le cœur de tourmenter des gens qui n'avaient pas d'autre tort que de penser comme elles. Bien entendu que c'était surtout aux oreilles des soldats qu'on faisait résonner ces espé-

rances, et les soldats, qui, de leur côté, naturellement, n'ont pas de goût pour se battre contre le peuple, recevaient ces avances avec assez de bienveillance, répondant à ceux qui leur demandaient s'ils iraient volontiers tirer sur leurs compatriotes : « Non ! de par tous les diables ! » montrant enfin des dispositions pleines de bonté et d'indulgence. On fut donc bientôt persuadé que les militaires n'étaient pas des *soldats du pape*, et n'attendaient que le moment de désobéir aux ordres de leurs chefs pour se joindre à l'émeute. Le bruit de leur répugnance pour la cause qu'ils avaient à défendre, et de leur inclination pour celle du peuple, se répandit de bouche en bouche avec une étonnante rapidité, et, toutes les fois qu'il y avait quelque militaire écarté à flâner dans les rues ou sur les places, il se formait aussitôt un rassemblement autour de lui : on lui faisait fête, on lui donnait des poignées de main, on lui prodiguait toutes les marques possibles de confiance et d'affection.

Cependant la foule était partout. Plus de déguisement, plus de dissimulation ; l'émeute allait tête levée dans toute la ville. Un des insurgés voulait-il de l'argent, il n'avait qu'à frapper à la porte de la première maison venue, ou à entrer dans une boutique, pour en demander au nom de l'Émeute : il était sûr de voir sa demande sur-le-champ satisfaite. Les citoyens paisibles ayant peur de leur mettre la main sur le collet quand ils marchaient seuls et isolés, il n'y avait pas de danger qu'on allât leur chercher querelle quand ils étaient en corps nombreux. Ils se rassemblaient dans les rues, les traversaient selon leur bon plaisir, et concertaient publiquement leurs plans. Le commerce était arrêté, presque toutes les boutiques fermées. Presque sur toutes les maisons était déployé un drapeau bleu, en gage d'adhésion à la cause populaire. Il n'y avait pas jusqu'aux juifs de Houndsditch, dans le quartier de Whitechapel, qui écrivaient sur leurs portes et leurs volets : « C'est ici la maison d'un vrai et fidèle protestant. » La foule faisait loi, et jamais loi ne fut acceptée avec plus de crainte et d'obéissance.

Il était à peu près six heures du soir quand un vaste attroupement se précipita dans Lincoln's-Inn-Fields par toutes les avenues, et là se divisa, évidemment d'après un plan préconçu, en diverses branches. Ce n'est pas que l'arrangement prémédité fut connu de toute la foule : c'était le secret de quelques meneurs qui, venant se mêler aux autres, à mesure qu'ils arrivaient sur les lieux, et les distribuant dans tel ou tel détachement, exécutaient le mouvement avec autant du rapidité que si c'eût été une manœuvre faite au commandement, et que chacun eût eu son poste assigné d'avance.

Tout le monde savait, du reste, que la bande la plus considérable, comprenant à peu près les deux tiers de la masse, était désignée pour l'attaque du Newgate. Elle se formait de tous les perturbateurs qui s'étaient distingués dans les premiers troubles ; de tous ceux que la rumeur publique signalait comme des gens de résolution et d'audace, des hommes d'action ; de tous ceux qui avaient eu des camarades arrêtés dans les affaires des jours précédents, enfin d'un grand nombre de parents ou d'amis de criminels détenus dans la prison. Cette dernière classe de héros ne renfermait pas seulement les bandits les plus désespérés et les plus redoutables de Londres ; on y voyait aussi quelques personnes comparativement honnêtes. Plus d'une femme s'était habillée en homme pour aller aider à la délivrance d'un fils ou d'un frère. Il y avait les deux fils d'un condamné à mort, dont la sentence devait être exécutée le surlendemain, en compagnie de trois autres criminels. Combien de mauvais sujets dont les camarades avaient été emprisonnés pour filouterie ! Et aussi que de misérables femmes, parias du genre humain, qui allaient là pour faire relâcher quelque autre créature de bas étage comme elles, ou peut-être entraînées, Dieu seul pourrait le dire, par un sentiment général de sympathie qui les intéressait à tous les malheureux sans espoir !

De vieux sabres, et de vieux pistolets sans poudre ni balles ; des marteaux de forge, des couteaux, des scies, des haches, des

armes pillées dans des étals de boucherie ; une véritable forêt de barres de fer et de massues de bois ; des échelles longues, pour escalader les murs, portées par une douzaine d'hommes ; des torches allumées, des étoupes enduites de poix, de soufre, de goudron, des pieux arrachés à des palissades ou à des haies ; jusqu'à des béquilles enlevées à des mendiants estropiés dans les rues : voilà quelles étaient leurs armes. Quand tout fut prêt, Hugh et Dennis, aux côtés de Simon Tappertit, prirent la tête ; et derrière eux se pressa la foule, mouvante et grondante comme une mer qui marche.

Au lieu de descendre tout droit d'Holborn à la prison, comme tout le monde s'y attendait, les chefs de la troupe prirent par Clerkenvall, et se répandant dans une rue paisible, s'arrêtèrent devant une boutique de serrurier… *À la clef d'or*.

« Tapez à la porte, cria Hugh aux gens qui étaient près de lui. Il nous faut ce soir un homme du métier. Enfoncez plutôt la porte, si on ne vous répond pas. »

La boutique était fermée. La porte et les volets étaient de force et de taille ; on avait beau taper, rien ne bougeait. Mais quand la foule impatiente se fut avisée de crier : « Mettons le feu à la maison, » et que les torches s'avancèrent pour mettre la menace à exécution, la croisée du premier s'ouvrit toute grande, et le brave vieux serrurier se dressant à la fenêtre :

« Eh bien ! canaille, dit-il, qu'est-ce que vous me voulez ? Venez-vous me rendre ma fille ?

– Pas de questions, mon vieux, répondit Hugh en faisant signe de la main à ses camarades de le laisser parler. Pas de questions ; mais dépêchez-vous de descendre avec les outils de votre état. Nous avons besoin de vous.

– Besoin de moi ! cria le serrurier jetant un coup d'œil sur l'uniforme qu'il portait. Eh bien ! si bien des gens de ma connaissance n'étaient pas des cœurs de poulets, il y a déjà quelque temps que vous n'auriez plus besoin de moi. Faites bien attention à ce que je vais vous dire, mon garçon, et vous aussi, les autres. Vous avez là parmi vous une vingtaine de gens que je vois et que je connais bien, et que je regarde, à partir de ce moment, comme des hommes morts. Tenez ! filez, vous avez encore le temps de faire l'économie d'un enterrement ; sans cela, avant qu'il soit longtemps, vous n'aurez plus qu'à commander vos cercueils.

– Voulez-vous descendre ? cria Hugh.

– Voulez-vous me rendre ma fille, brigand ? cria le serrurier.

– Je ne sais pas ce que vous voulez dire, répliqua Hugh. Allons ! camarades, mettons le feu à la porte.

– Arrêtez ! cria le serrurier d'une voix qui les fit trembler, en leur présentant la gueule de son fusil. Faites plutôt faire la besogne par un vieux ; ce serait dommage de tuer cet innocent. »

Le jeune gars qui tenait la torche, et qui s'était accroupi devant la porte pour y mettre le feu, se hâta de se lever à ces mots et recula de quelques pas. Le serrurier promena ses yeux sur les visages qui lui faisaient face, en abaissant son arme dirigée sur le pas de sa porte. La crosse de son fusil fixée contre son épaule n'avait pas besoin d'autre appui, elle était ferme comme un roc.

« Je préviens l'individu qui va faire ça de commencer par dire son *In manus*, ajouta-t-il d'une voix sûre ; je ne le prends pas en traître. »

Arrachant à un de ses voisins la torche qu'il portait, Hugh s'avançait en jurant comme un possédé, quand il fut arrêté par un cri vif et perçant, et en levant les yeux il vit un vêtement flottant au haut de la maison.

Alors on entendit encore un cri, puis un autre ; puis une voix perçante s'écria : « Simon est-il en bas ? » En même temps un grand col maigre s'allongea sur la fenêtre de la mansarde, et Mlle Miggs, dont la forme indistincte commençait à être moins manifeste sous l'influence du crépuscule se mit à crier avec frénésie :

« Ah ! mes chers messieurs, laissez-moi, laissez-moi entendre Simon me répondre de ses propres lèvres. Parlez-moi, Simon ; parlez-moi donc ! »

M. Tappertit, qui n'était pas autrement flatté de cette faveur, leva les yeux pour la prier de se taire et lui donner l'ordre de descendre ouvrir la porte, parce qu'ils avaient besoin de son maître, et qu'il ne ferait pas bon leur désobéir.

« Ô mes bons messieurs, cria Mlle Miggs. Ô mon précieux, précieux Simon !

– Dites donc, avez-vous bientôt fini vos bêtises ? répliqua M. Tappertit. Descendez donc plutôt nous ouvrir la porte… Gabriel Varden, relevez votre fusil, ou vous n'en serez pas le bon marchand.

– Ne vous inquiétez pas de son fusil, cria Miggs, Simon et messieurs, j'ai versé dans le canon une chope de petite bière. »

La foule poussa un grand cri de joie, qui fut bientôt suivi d'un grand éclat de rire. « N'ayez pas peur qu'il parte, quand il serait chargé jusqu'à la gueule, continua Miggs, Simon et messieurs, je suis enfermée dans la mansarde, la petite porte à

droite, quand vous croirez être tout en haut de la maison ; et, par parenthèse, prenez garde, en montant les dernières marches du coin, de ne pas vous cogner la tête contre les poutres et de ne pas marcher sur le côté : vous tomberiez à travers le plafond dans la chambre à deux lits du premier étage, car le plafond est mince, je vous en préviens. Simon et messieurs, je suis enfermée ici pour plus du sûreté ; mais ils auront beau faire, mon intention a toujours été et sera toujours de marcher dans la bonne cause, la sainte cause... Je renonce au pape de Babylone, et à toutes ses œuvres intérieures et extérieures. Foin du païen !... Je sais bien que mon opinion n'est pas grand'chose (et ici sa voix devenait de plus en plus criarde et perçante), puisque je ne suis qu'une pauvre domestique, et par conséquent un objet d'humiliation ; mais ça ne m'empêchera pas de dire ce que je pense, et de me confier dans l'appui de ceux qui pensent comme moi. »

Une fois que Miggs eut déclaré que le fusil était hors de service, personne ne s'avisa plus de s'amuser à l'écouter, et on la laissa bavarder à son aise. Les assiégeants dressèrent une échelle contre la fenêtre où se tenait le serrurier, et, malgré la résistance de son courage obstiné, on eut bientôt forcé l'entrée en cassant un carreau et en mettant le châssis en pièces. Après avoir distribué quelques bons coups autour de lui, il se trouva sans défense au milieu d'une populace furieuse qui inondait la chambre et ne présentait plus partout qu'une masse confuse de figures inconnues, à la fenêtre et à la porte.

On était très irrité contre lui, car il avait blessé deux hommes grièvement, et on invitait d'en bas ceux qui étaient montés à l'apporter pour le pendre à un réverbère. Mais Gabriel restait indomptable, et, regardant tour à tour Hugh et Dennis qui lui tenaient chacun un bras, et Simon Tappertit qui lui faisait face :

« Vous m'avez déjà volé ma fille, disait-il, ma fille qui m'est plus chère que la vie ; vous pouvez bien me prendre aussi la vie, si vous voulez. Je remercie Dieu d'avoir permis que j'aie pu dé-

rober ma femme à cette scène, et de m'avoir donné un cœur qui ne demandera pas quartier à des gens comme vous.

– Oui, oui, disait M. Dennis, vous avez raison. Vous êtes un brave homme, et vous ne pouvez pas montrer plus de cœur pour votre âge. Bah ! qu'est-ce que ça vous fait, un réverbère ce soir, ou un lit de plume dans dix ans d'ici ? Voilà-t-il pas une belle affaire ! »

Le serrurier lui lança un regard dédaigneux sans lui rien répondre.

« Pour ma part, dit le bourreau, qui trouvait particulièrement de son goût l'idée du réverbère, j'honore vos principes et je les partage. Quand je rencontre des gens aussi bien pensants (et ici il colora son discours par un bon gros juron), je suis tout prêt à leur épargner, comme à vous, la moitié du chemin… N'avez-vous pas quelque part par là un bon bout de corde ? Si vous n'en avez pas, ne vous inquiétez pas ; un mouchoir fera l'affaire tout de même.

– Pas de bêtises, maître ! murmura Hugh en saisissant rudement Varden par l'épaule. Faites ce qu'on vous dit. Vous saurez bientôt ce qu'on vous demande. Allons ! faites.

– Je ne ferai rien du tout de ce que vous me demanderez ni vous, ni tout autre coquin de la bande, répondit le serrurier. Si vous vous attendez à obtenir de moi quelque service, vous pouvez vous épargner la peine de me dire ce que c'est. Je vous en préviens d'avance, je ne ferai rien pour vous.

M. Dennis fut si touché de la constance du vieux grognard, qu'il protesta, presque la larme à l'œil, qu'il y aurait de la cruauté à faire violence à ses inclinations et que, pour sa part, il ne voudrait pas avoir pareil tort sur la conscience. Ce gentleman, disait-il, avait déjà déclaré à plusieurs reprises qu'il lui était égal

qu'on l'exécutât ; en conséquence, il regardait comme un devoir pour eux, en leur qualité de populace civilisée et éclairée, de l'exécuter en effet. On n'avait pas, comme il le faisait observer, on n'avait pas tous les jours la bonne fortune de pouvoir s'accommoder aux vœux des gens dont on était assez malheureux pour ne pas partager la manière de voir. Mais, puisqu'ils étaient justement tombés sur un individu qui exprimait un désir auquel ils pouvaient raisonnablement satisfaire (et, pour sa part, il ne demandait pas mieux que d'avouer que, dans son opinion, ce désir faisait honneur à ses sentiments), il espérait bien qu'on se déciderait à lui passer sa fantaisie avant d'aller plus loin. C'était un exercice qui, avec un peu d'habileté et de dextérité, ne demandait pas plus de cinq minutes pour s'accomplir à l'entière satisfaction des deux parties ; et, quoique sa modestie l'empêchât de faire lui-même son propre éloge, il demandait la permission de dire qu'il avait dans ces matières des connaissances pratiques assez connues, et que comme il était en même temps d'un caractère obligeant et serviable, il se ferait un véritable plaisir d'exécuter le gentleman.

Ces observations, débitées à la foule qui l'entourait, au milieu d'un tapage et d'un brouhaha effroyables, furent reçues avec grande faveur, peut-être moins à cause de l'éloquence du bourreau que de l'entêtement obstiné du serrurier. Gabriel était dans un péril imminent, et il le savait bien ; mais il gardait un silence constant, et n'aurait pas ouvert davantage la bouche, quand on aurait débattu devant lui la question de savoir si on ne le ferait pas rôtir à petit feu.

Pendant que le bourreau parlait, il y eut quelque agitation et quelque confusion sur l'échelle, et aussitôt qu'il eut cessé, au grand désappointement de la foule qui était en bas et qui n'avait pas eu le temps d'apprendre ce qu'il venait de dire, ni d'y répondre par ses acclamations, quelqu'un cria par la fenêtre :

« Il a les cheveux gris, il est vieux ; ne lui faites pas de mal. »

Le serrurier se retourna vivement du côté d'où venaient ces paroles de pitié, et fixant un regard assuré sur ceux qui étaient là le long de l'échelle sans rien faire, accrochés les uns aux autres.

« Tu n'as que faire de respecter mes cheveux gris, jeune homme, se mit-il à dire, répondant au timbre de la voix qu'il avait entendue, plutôt qu'à la personne même qu'il n'avait pas vue. Je ne vous demande pas de grâce. Si j'ai les cheveux gris, j'ai le cœur encore assez vert pour vous mépriser et vous braver tous, tas de brigands que vous êtes. »

Ce discours imprudent n'était pas fait, comme on pense, pour apaiser la férocité des assaillants. Ils recommencèrent à demander à grands cris qu'on le leur descendît, et l'honnête serrurier allait passer un mauvais quart d'heure si Hugh ne leur avait pas rappelé, dans la réponse qu'il leur adressa, qu'ils avaient besoin de ses services, et qu'il fallait le garder pour ça.

« Voyons, dit-il à Simon Tappertit, dépêchez-vous donc de lui faire savoir ce que nous lui demandons. Et vous, brave homme, ouvrez vos oreilles toutes grandes, si vous voulez qu'on vous les laisse. »

Gabriel croisa ses bras maintenant libres, et considéra en silence son ancien apprenti.

« Voyez-vous, Varden, dit Simon, c'est que nous allons à Newgate de ce pas.

– Certainement que vous y allez, je le vois bien, répliqua le serrurier, vous n'avez jamais dit plus grande vérité.

– Un instant, reprit Simon, ce n'est pas comme ça que je l'entends. Nous allons le réduire en cendres, forcer les portes et mettre les prisonniers en liberté. C'est vous qui avez aidé dans le temps à faire la serrure de la grande porte.

– Oui, oui, dit le serrurier, et vous verrez, avant peu, quand vous y serez, que vous ne me devez pas d'obligation pour cela.

– C'est possible, mais en attendant, il faut que vous nous montriez le moyen de la forcer.

– Ah vraiment !

– Sans doute, parce qu'il n'y a que vous qui le sachiez ; moi, je n'en sais rien. Ainsi, venez avec nous pour la briser de vos propres mains.

– Quand vous me verrez faire ça, dit tout tranquillement le serrurier, c'est que mes mains me tomberont des bras ; et vous ferez bien de les ramasser, Simon Tappertit, pour vous en faire des épaulettes, mon garçon.

– C'est bon, on verra ça, cria Hugh qui intervint en ce moment parce qu'il voyait l'indignation de la foule s'échauffer bien fort. Allons ! remplissez-lui un panier des outils dont il va avoir besoin pendant que moi, je vais vous faire descendre l'homme. Ouvrez les portes en bas, vous autres, pendant qu'il y en aura qui vont éclairer le grand capitaine. Tudieu, mes gars, à vous voir là à ne rien faire que de grommeler les bras croisés, ne dirait-on pas que nous n'avons plus de besogne !

Ils se regardèrent les uns les autres, et se dispersant aussitôt, montèrent à l'escalade sur la maison, pillant tout, cassant tout, selon leur habitude, et emportant tous les articles de quelque valeur qui venaient à les tenter. ils n'eurent pas du reste grand temps à perdre dans cette expédition, car le panier d'ou-

tils fut bientôt prêt et suspendu aux épaules d'un homme de bonne volonté. Les préparatifs étant donc achevés, et tout disposés pour l'attaque, ceux qui étaient occupés à des œuvres de pillage et de destruction dans les autres pièces furent rappelés en bas dans l'atelier. Enfin ils allaient tous sortir lorsque celui qui venait de descendre le dernier du haut de la maison, s'avança pour demander s'il fallait relâcher la jeune femme qui était dans le grenier où elle faisait, dit-il un tapage terrible, sans discontinuer.

En ce qui le concernait, Simon Tappertit n'aurait pas manqué de se prononcer pour la négative ; mais la masse des frères et amis, se rappelant le bon office qu'elle leur avait rendu en abreuvant le canon de fusil du serrurier, se montrant d'un avis contraire, le capitaine se vit bien obligé de répondre qu'il fallait la mettre en liberté. L'homme alors retourna à son secours, et reparut bientôt avec miss Miggs pliée en deux et toute mouillée de ses larmes.

Comme cette jeune demoiselle s'était laissé emporter tout le long de l'escalier sans donner signe de vie, son libérateur la déclara morte ou mourante, et ne sachant trop que faire d'elle, il cherchait déjà des yeux quelque banc ou quelque tas de cendres commode pour déposer dessus la belle insensible, lorsque tout à coup elle se dressa sur ses pieds par je ne sais quel mécanisme mystérieux, rejeta ses cheveux en arrière, regarda M. Tappertit d'un air égaré en criant « la vie de mon Simmun est sauve ! » et à l'instant elle se jeta dans les bras du héros avec tant de promptitude qu'il en perdit l'équilibre et recula de quelques pas sous le choc de son aimable fardeau.

« Ah ! que c’est embêtant ! dit M. Tappertit. Voyons ! des hommes ici ! qu'on l'empoigne, et qu'on la remette sous les verrous ; on n'aurait jamais dû lui ouvrir.

– Mon Simmun ! criait Mlle Miggs en larmes et défaillante ; mon cher, mon béni, mon adoré à toujours Simmun !

– Voyons ! allez-vous vous tenir, hein ? disait M. Tappertit d'un ton tout différent, ou bien je vais vous laisser tomber par terre. Que diable avez-vous donc à glisser comme ça vos pieds le long du plancher au lieu de vous redresser ?

– Mon bon ange Simmun ! murmurait Miggs… Il m'a promis…

– Promis ! Ah ! c'est vrai, répondit Simon d'un ton bourru. N'ayez pas peur, je vous tiendrai ma promesse. Je vous ai dit que je vous pourvoirais, et vous pouvez y compter. Allons ! mais tenez-vous donc !

– Où voulez-vous que j'aille à présent ? Qu'est-ce que je vais devenir après ce que j'ai fait ce soir ? cria Miggs. Je n'ai plus d'autre lieu de repos à espérer que le silence de la tombe.

– Plût à Dieu que vous y fussiez déjà, dans le silence de la tombe, répliqua M. Tappertit, et d'une bonne tombe encore, et bien serrée… Venez ici, cria-t-il à l'un des camarades ; puis il lui donna le mot d'ordre à voix basse dans le tuyau de l'oreille. Emmenez-la avec vous. Vous savez où ? »

L'autre fit signe qu'il le savait ; et la prenant dans ses bras, malgré ses protestations, ses sanglots et sa résistance, y compris les égratignures, qui ne laissaient pas de rendre la lutte peu agréable, il enleva son Hélène. Tous ceux qui étaient restés jusque-là dans la maison sortirent dans la rue. Le serrurier fut mis en tête de la bande et forcé de marcher entre deux conducteurs. Toute la troupe se mit aussitôt en mouvement ; et sans cri, sans tumulte, ils allèrent droit à Newgate, et firent halte au milieu d'une masse énorme d'insurgés déjà réunis devant la porte de la prison.

CHAPITRE XXII.

Rompant le silence qu'ils avaient gardé jusque-là, ils se mirent à pousser un grand cri, aussitôt qu'ils se furent rangés devant la prison, et demandèrent à parler au gouverneur. Leur visite n'était pas tout à fait inattendue, car sa maison, qui se trouvait sur la rue, était fortement barricadée ; le guichet de la geôle était fermé, et on ne voyait personne aux grilles ni aux fenêtres. Avant qu'ils eussent répété plusieurs fois leur sommation, un homme apparut sur le toit de l'habitation du gouverneur, pour leur demander ce qu'ils voulaient.

Les uns disaient une chose, les autres une autre, la plupart ne faisaient que grogner et siffler. Comme il faisait déjà presque nuit, et que la maison était haute, il y avait dans la foule un grand nombre de gens qui ne s'étaient pas même aperçus qu'il fût venu personne pour leur répondre, et qui continuaient leurs clameurs, jusqu'à ce que la nouvelle s'en fût répandue partout dans le rassemblement. Il s'écoula bien au moins dix minutes avant qu'on pût entendre une voix distincte, et, pendant ce temps-là, on voyait cette figure qui restait perchée là-haut, et dont la silhouette se détachait sur le fond brillant d'un ciel d'été, regardant en bas dans la rue où se passait la scène de trouble.

« N'êtes-vous pas, finit par crier Hugh, monsieur Akerman, le geôlier en chef de la prison ?

– Certainement, c'est lui, camarade, » lui dit Dennis à l'oreille.

Mais Hugh, sans faire attention à lui, voulait avoir la réponse de l'homme même.

« Oui, dit-il, c'est moi.

– Vous avez là, sous votre garde, maître Akerman, quelques-uns de mes amis.

– J'ai là beaucoup de monde sous ma garde ; » et en même temps il jetait en bas un coup d'œil dans l'intérieur de la prison.

Et l'idée qu'il pouvait voir de là les différentes cours, et embrasser tout ce qui leur était masqué par ces murailles maudites, irritait et excitait si fort la populace, qu'ils hurlaient comme des loups.

« Eh bien ! délivrez seulement nos amis, dit Hugh, et vous pourrez garder les autres.

– Mon devoir est de les garder tous ; et je ferai mon devoir.

– Si vous ne nous ouvrez pas les portes toutes grandes, nous allons les enfoncer, dit Hugh, parce que nous voulons absolument faire sortir les gens de l'émeute.

– Tout ce que je peux faire pour vous, mes braves gens, répliqua Akerman, c’est de vous exhorter à vous disperser, et de vous rappeler que toutes les conséquences du moindre trouble causé dans cette maison ne peuvent qu'être très sérieuses, et donner à bon nombre d'entre vous d'amers et d'inutiles regrets, quand il ne sera plus temps. »

Il fit mine de se retirer là-dessus, mais il fut arrêté par la voix du serrurier.

« Monsieur Akerman, cria Gabriel, monsieur Akerman !

– Je ne veux plus entendre un seul d'entre vous, répondit le gouverneur, se tournant vers l'homme qui lui parlait, et lui faisant signe de la main qu'il ne voulait pas parlementer plus longtemps.

– Mais je ne suis pas un d'entre eux, dit Gabriel. Je suis un honnête homme, monsieur Akerman, un honorable industriel… Gabriel Varden, le serrurier. Vous me connaissez bien ?

– Comment ! vous dans la foule ! cria le gouverneur d'une voix altérée.

– Ils m'ont amené de force… ils m'ont amené ici pour leur forcer la serrure de la grand'porte, répondit le serrurier. Veuillez m'être témoin, monsieur Akerman, que je m'y refuse, que je n'en veux rien faire, advienne que pourra de mon refus. S'ils me font quelque violence, faites-moi le plaisir de vous rappeler ça.

– N'avez-vous plus moyen de vous tirer de là ? dit le gouverneur.

– Non, monsieur Akerman. Vous allez faire votre devoir et moi le mien… Encore une fois, tas de brigands et de coupe-jarrets, dit le serrurier, se retournant de leur côté, je refuse. Ah ! enrouez-vous tant que vous voudrez à hurler contre moi, je refuse.

– Un moment, un moment, se hâta de dire le geôlier, Monsieur Varden, Je vous connais pour un digne homme, pour un homme qui ne consentirait jamais à rien faire contre la loi… à moins d'y être forcé.

– Forcé, monsieur ! reprit le serrurier, qui voyait bien d'après le ton dont c'était dit, que le gouverneur lui ménageait une excuse bien suffisante pour céder à la multitude qui l'assiégeait et l'étreignait de toutes parts, et au milieu de laquelle on

voyait debout ce vieillard, seul contre tous. Forcé, monsieur ! je ne ferai rien de force ni de gré.

– Où donc est l'homme qui me parlait tout à l'heure ? dit le gardien avec inquiétude.

– Présent ! répondit Hugh.

– Ne savez-vous pas ce que c'est qu'une accusation de meurtre, et qu'en retenant cet honnête artisan avec vous, vous mettez sa vie en péril ?

– Nous savons bien ça, répondit-il ; pourquoi donc croyez-vous que nous l'avons amené ici, si ce n'est pas pour ça ? Donnez-nous nos amis, maître Akerman, et nous vous donnons le vôtre. N'est-ce pas que vous ratifiez, ce troc, mes gars ? »

La populace lui répondit par un bruyant hourra.

« Vous voyez ce que c'est, cria Varden. Ne les laissez pas entrer, au nom du roi Georges, et rappelez-vous ce que je viens de vous dire. Bonne nuit. »

Les négociations finirent là. Une grêle de pierres et d'autres projectiles força le gouverneur à se retirer, et la multitude, s'avançant par essaims le long des murailles, bloqua Gabriel Varden contre la porte.

C'est en vain qu'on mit à ses pieds le paquet d'instruments de son état ; c'est en vain qu'on employa tour à tour, pour le forcer d'en faire usage, les promesses, les coups, des offres de récompense, des menaces de mort sur place : « Non, cria l'intrépide serrurier, non, je ne veux pas. »

Il n'avait jamais tant aimé la vie, mais rien ne put l'ébranler. Les faces sauvages qui le dévisageaient de tous côtés, les cris

de ceux qui étaient altérés de son sang, comme des bêtes féroces, la vue des hommes qui fendaient la foule et marchaient sur le corps de leurs camarades pour arriver jusqu'à lui, le visant, par-dessus la tête des autres, avec leurs haches et leurs piques, tout échouait devant son courage obstiné. Il les regardait l'un après l'autre, homme par homme, face à face, et toujours avec sa voix fatiguée, son visage pâlissant, il leur criait haut et ferme ; « Non, je ne veux pas ! »

Dennis lui asséna sur la figure un coup de poing qui le jeta par terre. Il se remit sur ses pieds avec la prestesse d'un jeune homme, et, le front tout ensanglanté, il lui sauta à la gorge.

« Ah ! c'est toi, chien de lâche ? lui dit-il ; rends-moi ma fille, rends-moi ma fille. »

Ils luttèrent ensemble. Il y en avait qui criaient : « Tuez-le ! et d'autres qui heureusement ne se trouvaient pas assez près, qui voulaient l'écraser sous leurs pieds. Quant au bourreau, il avait beau serrer de toutes ses forces les poignets de son adversaire, il ne pouvait pas venir à bout de lui faire lâcher prise.

« Si c'est comme ça que vous me remerciez, monstre d'ingratitude ! dit-il enfin avec force jurons et hors d'haleine, car il avait toutes les peines du monde à articuler une parole.

– Rends-moi ma fille, criait le serrurier, devenu aussi furieux que ceux qui l'entouraient ; rends-moi ma fille.

Renversé encore une fois, encore une fois redressé, puis par terre, il luttait contre une vingtaine d'hommes qui se le passaient de main en main, quand un grand coquin, qui sortait de l'abattoir avec ses habits et ses grandes bottes encore chauds et fumants de sang et de graisse, leva une hallebarde et, poussant un horrible jurement, visa la tête découverte du brave vieillard. Au même instant, pendant qu'il avait le bras levé pour frapper,

il tomba lui-même comme d'un coup de foudre, et un manchot lui passa sur le corps pour venir en aide au serrurier. Il avait un autre homme avec lui, et à eux deux ils saisirent vivement et rudement l'artisan.

« Vous n'avez qu'à nous le laisser, crièrent-ils à Hugh en jouant des pieds et des mains pour se frayer un passage en arrière à travers la foule. Vous n'avez qu'à nous le laisser. N'allez-vous pas gaspiller votre force contre cet homme-là quand il n'en faut que deux comme nous pour lui faire son affaire en deux minutes ? Vous perdez votre temps. Songez, aux prisonniers, songez à Barnabé. »

Ceci fut répété partout dans la foule. Les marteaux commencèrent à battre contre les murs ; chacun fit des efforts pour arriver au pied de la prison et prendre place au premier rang. S'ouvrant de force un passage à travers les mutins avec une ardeur aussi désespérée que s'ils étaient au milieu d'ennemis acharnés et non de leurs propres camarades, les deux hommes opérèrent leur retraite avec le serrurier au milieu d'eux, et l'entraînèrent jusqu'au cœur même du rassemblement.

Pendant ce temps-là, les coups commençaient à pleuvoir comme la grêle sur la grande porte et sur le bâtiment, qui ne s'en émouvait guère : car ceux qui ne pouvaient approcher de la porte étaient toujours bien aises de décharger leur rage sur n'importe quoi… même sur les gros blocs de pierre qui brisaient leurs armes en morceaux dans leurs mains, leur donnant jusque dans les bras des fourmillements douloureux, comme s'ils ne se contentaient pas d'une résistance passive et qu'ils leur rendissent coup pour coup. Le fracas du fer contre le fer se mêlait au tumulte étourdissant qu'il dominait par son bruit éclatant, à mesure que les grands marteaux de forge s'abaissaient sur les clous et les plaques de la porte. C'était une pluie d'étincelles. Les gens travaillaient par bandes et se relayaient à de courts intervalles, pour mettre toute la fraîcheur de leur force au service de

cette œuvre de destruction. Mais c'est égal : on voyait toujours debout le grand portail, aussi fier, aussi sombre, aussi fort qu'avant, et, sauf les marques des coups à sa surface, toujours le même.

Pendant qu'il y en avait qui dépensaient toute leur énergie à cette tâche pénible, il y en avait d'autres qui dressaient des échelles contre la prison, et qui essayaient de grimper de là jusqu'au haut des murs, où elles ne pouvaient atteindre parce qu'elles étaient trop courtes. Il y en avait d'autres qui soutenaient un engagement avec une escouade de la police, forte d'une centaine d'hommes, et la faisaient reculer à grands coups, ou l'écrasaient sous leur nombre ; d'autres encore faisaient le siège de la maison sur laquelle s'était montré le gouverneur, et, enfonçant les portes, revenaient avec tous les meubles, les empilaient contre la porte de la prison pour en faire un feu de joie qui pût la consumer. Aussitôt qu'on eut vent de cette idée, tous ceux qui se donnaient jusque-là une peine inutile jetèrent là leurs outils et se mirent à augmenter le tas, qui bientôt atteignit la largeur de la moitié de la rue, et une telle hauteur que ceux qui allaient porter en haut des combustibles étaient obligés de prendre des échelles. Quand tout le mobilier et les effets du gouverneur eurent été jetés sur ce riche bûcher, jusqu'au dernier, on se mit à les enduire de poix, de goudron, de résine, apportés de toutes parts, et on arrosa le tout de térébenthine. Ils en firent autant à tout le bois qui garnissait les portes de la prison, sans oublier la moindre traverse ni le moindre madrier. Après avoir accompli ce baptême infernal, ils mirent le feu au bûcher avec des allumettes flamboyantes et du goudron enflammé ; puis alors ils se tinrent auprès, pour en surveiller le résultat.

Comme les meubles étaient très secs et rendus plus inflammables encore par l'huile et la bougie qui s'y trouvaient mêlées, sans parler des autres moyens employés, ils n'eurent pas de peine à prendre feu. Les flammes s'élancèrent avec un rugissement terrible, noircissant le mur de la prison, et se dressant

jusqu'au haut de sa façade en serpents de feu. Dans le commencement, les insurgés ramassés autour de l'incendie ne témoignaient l'ivresse de leur triomphe que par leurs regards satisfaits ; mais quand il devint plus brûlant et plus menaçant… quand il se mit à craquer, à bondir, à mugir, comme une grande fournaise… quand il se réfléchit sur les maisons vis-à-vis, et qu'il illumina non seulement les visages pâles et étonnés aux fenêtres, mais jusqu'aux plus intimes recoins de chaque habitation… quand ils le virent caresser la grande porte de sa lueur rougeâtre, et badiner avec elle, tantôt s'attachant à sa surface durcie, tantôt la quittant tout à coup avec une inconstance sauvage pour prendre son essor vers les cieux, puis revenant l'envelopper dans ses serres brûlantes et préparer sa ruine… quand il répandit une si vive clarté que le cadran de l'église du Saint-Sépulcre, dont l'aiguille marque si souvent l'heure de la mort pour les condamnés, était aussi lisible qu'en plein jour, et que le coq qui tourne au haut de son clocher brillait à ce soleil inaccoutumé comme un riche joyau monté de pierreries chatoyantes… quand la pierre noircie et la brique sombre devinrent toutes rouges par la force de la réflexion, et que les croisées reluisirent comme de l'or bruni, miroitant aussi loin que pouvait s'étendre la vue, avec leurs vitres purpurines… quand les murs et les tours, les toits et les blocs de cheminées, au milieu des flammes vacillantes, semblèrent trembler et chanceler comme un homme ivre… quand des milliers d'objets qu'on n'avait jamais vus jusqu'alors vinrent s'étaler à la vue, et que les choses les plus familières prirent un aspect tout nouveau… alors la populace commença à faire chorus avec le tourbillon enflammé, et à pousser des cris, des clameurs, des vociférations comme heureusement il est rare d'en entendre, s'agitant en même temps pour entretenir le feu et le tenir en haleine, afin de ne pas le laisser décroître.

Quoique la chaleur fût si intense que le badigeon des maisons en face de la prison grillait et se craquelait, formant çà et là des boursouflures, comme des pustules à la peau du patient tenu sur le gril par le bourreau, et finissait par crever et tomber en

miettes : quoique les carreaux tombassent en éclats des croisées, et que le plomb et le fer sur les toits dépouillassent la main imprudente qui venait à s'y frotter par hasard ; que les moineaux sortissent de leurs trous pour prendre leur vol sur les gouttières, et qu'étourdis par la fumée, ils tombassent tremblants jusque sur le bûcher embrasé ; le feu n'en était pas moins activé sans relâche par des mains infatigables, et l'on voyait tout autour des ombres aller et venir sans cesse. Jamais ils ne se ralentissaient dans leur zèle, jamais ils ne se retiraient à l'écart ; au contraire, ils serraient la flamme de si près que les spectateurs du premier rang avaient fort à faire pour que les chauffeurs, dans leur ardeur, ne les jetassent pas dedans, par la même occasion. Si un homme s'évanouissait ou se laissait choir, il y en avait une douzaine qui se disputaient sa place, et cela, quoiqu'ils sussent bien que c'était un poste de torture, de soif, de fatigue insupportables. Ceux qui tombaient évanouis, et qui avaient le bonheur de ne pas être écrasés sous les pieds ou brûlés par la flamme, étaient emportés dans une cour d'auberge tout près de là, pour y recevoir une douche à la pompe. On se passait de mains en mains de pleins baquets d'eau dans la foule ; mais la soif était si ardente et si générale, l'empressement si grand à qui boirait le premier, que, le plus souvent, tout le contenu en était renversé par terre, sans que pas un eût pu seulement humecter ses lèvres.

Cependant, au milieu des cris et du vacarme, ceux qui étaient le plus près du bûcher continuaient de rejeter dans le tas les fragments embrasés qui venaient à rouler en bas, et poussaient les charbons ardents contre la porte, qui, malgré ce linceul de flammes, n'en restait pas moins fermée et barricadée, sans leur ouvrir de passage. On passait, par-dessus la tête des gens, de gros tisons à ceux qui se tenaient au pied des échelles, tout prêts à grimper jusqu'au dernier échelon, pour les tenir d'une main contre le mur de la prison, déployant tout ce qu'ils avaient d'habileté et de force pour lancer ces brandons sur le toit, ou les jeter en bas dans les cours intérieures. Souvent ils en venaient à

bout, et c'était alors un redoublement d'horreur dans cette scène effroyable : car les prisonniers enfermés là-dedans, voyant, à travers leurs barreaux, le feu prendre dans plusieurs endroits et s'approcher menaçant, pendant qu'ils étaient là sous clef pour la nuit, commençaient à s'apercevoir qu'ils étaient en danger de brûler vifs. Cette crainte horrible, se répandant de cellule en cellule, leur arrachait des cris et des lamentations épouvantables ; ils appelaient au secours avec des cris si affreux, que la prison tout entière retentissait de leurs plaintes ; on entendait leurs clameurs dominer les hurlements de la populace et le mugissement des flammes : c'était un tumulte d'agonie et de désespoir à faire trembler les plus hardis.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces cris commencèrent par le côté de la prison qui faisait face à Newgate-Street, où tout le monde savait qu'étaient renfermés les hommes condamnés à être exécutés le mardi suivant. Et non seulement ces quatre criminels, qui avaient si peu de temps à vivre, furent les premiers à prendre l'alarme, en se voyant menacés de brûler vifs, mais ce furent aussi, du commencement jusqu'à la fin, les plus importuns de tous : car on les entendait distinctement, malgré la solide épaisseur des murailles, crier que le vent donnait de leur côté et que les flammes allaient bientôt les atteindra ; ils appelaient les agents de la prison, pour qu'ils vinssent éteindre le feu en puisant de l'eau à la citerne qui était dans leur cour, et pleine d'eau. À en juger du milieu de la foule, au dehors, ces quatre condamnés ne cessaient pas un instant d'appeler au secours, et cela avec autant de frayeur et d'attachement frénétique à l'existence, que si chacun d'eux avait devant lui le long espoir d'une vie heureuse et honorée, au lieu de quarante-huit heures d'un emprisonnement misérable, suivi d'une mort violente et infâme.

Mais rien ne saurait décrire l'angoisse et la souffrance des deux fils d'un de ces malheureux, chaque fois qu'ils entendaient ou croyaient entendre la voix de leur père. Après s'être tordu les

mains, en courant à droite, à gauche, comme des fous furieux, l'un d'eux montait sur les épaules de l'autre pour essayer de grimper jusqu'au mur élevé, surmonté dans le haut par des piques et des pointes de fer. Et quand il retombait dans la foule, tout meurtri qu'il était, cela ne l'empêchait pas de remonter, de retomber ; et enfin, lorsqu'il reconnut l'inutilité de ses tentatives, il se mit à battre les pierres pour les déchirer avec ses mains, comme s'il pouvait par là faire brèche dans l'épaisse muraille et s'y ouvrir de force un passage. À la fin, ils se frayèrent, à travers la multitude, un chemin jusqu'à la porte, quoique bien des hommes, douze fois plus forts qu'eux, eussent en vain essayé de le faire ; et on les vit dans le feu, oui, dans le feu, faire des efforts désespérés pour la jeter par terre avec des leviers.

Et ils n'étaient pas les seuls à être émus par le vacarme qui se faisait entendre de la prison. Les femmes qui étaient là à regarder, criaient à tue-tête, frappaient leurs mains l'une contre l'autre et se bouchaient les oreilles ; d'autres tombaient évanouies. Les hommes qui n'avaient pu approcher de la muraille pour prendre part au siège, plutôt que d'être là à ne rien faire, arrachaient les pavés de la rue avec une furie et une ardeur aussi grandes que si c'eût été la prison même et qu'ils avançassent ainsi leur projet. Il n'y avait pas dans la foule une seule créature qui ne fût dans une agitation perpétuelle. Toute cette masse énorme était folle.

Un grand cri ! Encore ! encore ! sans que la plupart pussent savoir pourquoi, ni ce que cela voulait dire. C'est que les gens qui étaient autour de la porte l'avaient vue céder tout doucement et se détacher du gond d'en haut. Elle n'était plus suspendue de ce côté que sur celui d'en bas ; mais cela ne l'empêchait pas de rester encore toute droite, soutenue derrière par la barre, et affermie par son propre poids, qui l'avait fait enfoncer au pied, dans le tas de cendres. On voyait maintenant par en haut une ouverture béante, à travers laquelle se montrait un passage obscur, caverneux, sombre… « Entassez le feu ! »

Le feu brûlait avec rage, La porte en était toute rouge et l'ouverture s'élargissait. Ils essayaient en vain de s'abriter le visage avec leurs mains, et, debout, tout prêts à prendre leur élan, ils surveillaient le progrès du leur œuvre. On voyait passer le long du toit de sombres figures, les unes rampant sur leurs mains et leurs genoux, les autres emportées à bras. Il était clair que la prison ne pouvait pas tenir plus longtemps. Le gouverneur, avec ses agents, leurs femmes et leurs enfants, s'échappaient… « Entassez le feu ! »

La porte s'enfonce encore ; elle descend plus avant dans les cendres… elle chancelle… elle cède… la voilà par terre !

Ils poussent un nouveau cri, reculent un pas et laissent un espace libre entre eux et l'entrée de la prison. Hugh saute sur le monceau de braise ardente et fait voler dans les airs un tourbillon d'étincelles, illumine le sombre passage avec les flammèches qui se sont attachées à ses vêtements, et s'élance dans l'intérieur.

Le bourreau le suit. Et alors il s'en précipite tant d'autres derrière eux, que le feu s'écrase sous leurs pas et va joncher la rue ; mais ils n'ont plus besoin de lui maintenant : au dedans comme au dehors, toute la prison est en flammes.

CHAPITRE XXIII.

Pendant tout le cours de la terrible scène qui venait de finir par ce succès, il y avait dans Newgate un homme en proie à une crainte et à une torture morale qui n'avait point de pareille au monde, même celle des criminels condamnés à mort.

Lorsque les mutins s'étaient assemblés d'abord devant les bâtiments, l'assassin avait été tiré de son sommeil… si le sien mérita ce nom béni… par l'éclat des voix et le tumulte de la foule. Il tressaillit en entendant ce bruit, et s'assit sur son lit pour écouter.

Après un court intervalle de silence, le bruit redoubla. Écoutant toujours d'une oreille attentive, il finit par comprendre que la prison était assiégée par une multitude furieuse. Aussitôt sa conscience coupable lui représenta ces gens comme animés contre lui, et lui donna la crainte qu'ils ne vinssent l'arracher seul de sa cellule pour le mettre en pièces.

Une fois sous l'empire de cette terrible idée, tout semblait fait exprès pour la confirmer et la fortifier. Son double crime, les circonstances dans lesquelles il avait été commis, la longueur du temps qui s'était écoulé depuis la découverte survenue en dépit de tout, faisaient de lui, pour ainsi dire, l'objet visible de la colère du Tout-Puissant. Au milieu des crimes, des vices, de la peste morale de ce grand lazaret de la capitale, il était là tout seul, marqué et désigné comme victime expiatoire de ses forfaits, un Lucifer au milieu des démons. Les autres prisonniers n'étaient qu'une vile tourbe, occupés à se cacher et à se dissimuler, une populace comme celle qui frémissait dans la rue. Lui, il était l'homme, l'homme unique, en butte à toutes ces fureurs

réunies ; un homme à part, solitaire, isolé, dont les captifs eux-mêmes s'éloignaient et se reculaient avec effroi.

Soit que la nouvelle de sa capture ébruitée au dehors les eût amenés tout exprès pour le tirer de là et le tuer dans la rue, soit que ce fussent les émeutiers qui, fidèles à quelque plan arrêté d'avance, étaient venus pour saccager la prison ; dans l'un comme dans l'autre cas, il n'avait aucune espérance qu'on épargnât sa vie. Chaque cri qu'ils poussaient, chaque clameur qu'ils faisaient entendre, était un coup nouveau qui le frappait au cœur ; à mesure que l'attaque avançait, il devenait de plus en plus égaré par ses terreurs frénétiques ; il essayait de renverser les barreaux qui défendaient la cheminée pour l'empêcher de grimper par là ; il appelait à haute voix les guichetiers pour qu'ils vinssent se ranger autour de sa cellule et le sauver de la furie de la canaille.

« Mettez-moi si vous voulez dans un cachot souterrain, n'importe la profondeur, je me moque bien qu'il soit sombre ou dégoûtant, que ce soit un nid de rats ou de vipères, pourvu que je puisse m'y cacher et m'y dérober à toute recherche. »

Mais personne ne venait, personne ne répondait à ses cris. Ses cris mêmes lui faisaient craindre d'attirer sur lui l'attention, et il retombait dans le silence. De temps en temps, en regardant par la grille de sa fenêtre, il voyait une étrange clarté sur la muraille et sur le pavé de la cour ; cette clarté, d'abord assez faible, augmenta insensiblement ; c'était comme si des gardiens passaient et repassaient avec des torches sur le toit de la prison. Bientôt l'air était tout rouge, et des brandons enflammés venaient en tourbillonnant tomber à terre, éparpiller le feu sur le sol, et brûler tristement dans les coins. L'un d'eux roula sous un banc de bois et le mit en combustion. Un autre attrapa un tuyau et s'en vint tout du long grimper sur le mur, laissant derrière lui une longue traînée de feu. Le moment d'après, une pluie épaisse de flammèches commença à tomber petit à petit devant la porte,

du haut de quelque partie voisine de la toiture, apparemment incendiée.

Se rappelant que sa porte ouvrait en dehors, il reconnut que chaque étincelle qui venait tomber sur le tas et y éteindre sa force et sa vie, ne laissant en mourant qu'un sale atome de plus de cendre et de poussière, aidait à l'ensevelir là comme dans une tombe vivante. Et pourtant, quoique la prison retentît de clameurs et du cri : « Au secours !... » quoique le feu bondit dans l'air comme si chaque flamme détachée avait une vie de tigre, et mugit comme si chacune d'elles avait une voix affamée... quoique la chaleur commençât à devenir intense et l'air suffoquant, que le bruit allât croissant, que le danger de sa situation, ne fût-ce que de la part de l'élément impitoyable, devint à chaque instant plus menaçant... c'est égal, il avait peur de faire entendre de nouveau sa voix : la foule alors pourrait se porter par là et se diriger d'après le témoignage de ses oreilles ou les renseignements donnés par les autres prisonniers, du côté où il était détenu. C'est ainsi que, redoutant également les gens de la prison et les gens du dehors, le bruit et le silence, le jour et l'obscurité, entre la crainte d'être relâché et celle d'être abandonné là pour y mourir, il souffrait un supplice et des tortures si violentes, que jamais l'homme, dans le plus horrible caprice d'un pouvoir despotique et barbare, n'a pu infliger à l'homme un plus cruel châtiment que celui qu'il s'infligeait lui-même.

Enfin, la porte était donc renversée. Alors les voilà qui se précipitent dans la prison, s'appelant les uns les autres dans les corridors voûtés ; secouant les grilles de fer qui séparaient chaque cour ; frappant à la porte des cellules et des gardiens, enfonçant serrures, gâches et verrous, arrachant les dormants, pour faire sortir par là les prisonniers ; essayant de les tirer de vive force par des ouvertures et des croisées où un enfant n'aurait pas pu passer ; poussant des huées et des hurlements à tout confondre ; courant au travers de l'air embrasé et des flammes, comme des salamandres. Par les cheveux, par les jambes, par la

tête, ils saisissaient les prisonniers pour les faire sortir. Il y en avait qui se jetaient sur les détenus à mesure qu'ils accouraient aux portes, pour essayer de limer leurs fers ; d'autres qui dansaient autour d'eux avec une joie frénétique, qui leur déchiraient leurs vêtements, tout prêts, en vérité, dans leur folie, à leur écarteler les membres. Une douzaine d'assiégeants vint alors à percer dans la cour où l'assassin jetait des regards effrayés du haut de sa fenêtre obscure ; cette bande tirait par terre un prisonnier dont ils avaient si bien déchiré les vêtements, qu'ils ne lui tenaient plus au corps, et qui était là sanglant et inanimé entre leurs mains. Plus loin, une vingtaine de prisonniers couraient çà et là, égarés dans la prison comme dans un labyrinthe, tellement effarouchés par le bruit et la lumière, qu'ils ne savaient que faire ni par où aller, criant toujours au secours comme avant, à tue-tête. Quelque malheureux affamé, qui s'était fait arrêter volant un pain ou un morceau de viande, se glissait à la dérobée et les pieds nus... s'échappant lentement, en voyant brûler sa maison, sans en avoir une autre prête à le recevoir, ni des amis prêts à lui tendre les bras, ni quelque ancien asile où chercher un gîte, ni d'autre liberté à recouvrer que la liberté de mourir de faim. Ailleurs, un groupe de voleurs de grandes routes s'en allait en troupe, sous la conduite des amis qu'ils avaient dans la foule, et qui, le long du chemin, leur enveloppaient leurs menottes de mouchoirs ou de cordes de foin pour les cacher, jetaient sur eux des manteaux et des redingotes, leur donnaient à boire, en leur tenant la bouteille contre les lèvres, parce qu'ils n'avaient pas de temps à perdre à briser les fers de leurs mains. Tout cela, Dieu sait avec quel accompagnement de bruit, de précipitation, de confusion ! C'était pis qu'un mauvais rêve, et sans relâche, sans intervalle même d'un seul instant de repos.

Il était encore à regarder ce spectacle du haut de sa fenêtre, quand une bande de gens avec des torches, des échelles, des haches, des armes de toute espèce, s'élança dans la cour et, frappant à la porte à coups de marteau, demanda s'il y avait là

dedans un prisonnier. En les voyant venir, il avait quitté la croisée pour se blottir dans le coin le plus reculé de sa cellule ; mais il eut beau ne point leur répondre, comme ils s'étaient mis dans l'idée qu'il y avait quelqu'un, ils dressèrent leurs échelles et commencèrent à arracher les barreaux de sa fenêtre, et, non contents de cela, à faire tomber jusqu'aux pierres de la muraille.

Aussitôt qu'ils eurent fait une brèche assez large pour y passer la tête, l'un d'eux y jeta une torche et regarda tout autour de la chambre. Lui, il suivit le regard de l'inconnu, jusqu'à ce qu'il s'arrêta sur lui, et qu'il l'entendit lui demander pourquoi il n'avait pas répondu ; mais il n'ouvrit pas la bouche.

Dans ce trouble et cette stupéfaction générale, ils n'en furent pas surpris. Sans dire un mot de plus, ils élargirent la brèche de manière à y passer le corps d'un homme, et alors ils sautèrent par là sur le plancher, l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de place dans la cellule. Ils le prirent avec eux, le passèrent par la fenêtre à ceux qui se tenaient sur les échelles, et qui le passèrent à leur tour jusque dans la cour. Alors ils sortirent l'un après l'autre, et, lui ayant bien recommandé de se sauver sans perte de temps, parce que, autrement, il trouverait le passage obstrué, ils se précipitèrent ailleurs pour en sauver d'autres.

Il lui semblait que tout cela n'avait pas duré plus d'une minute. Il chancelait sur ses jambes, sans pouvoir croire encore que ce fût vrai, lorsque la cour se remplit de nouveau d'une multitude empressée qui emmenait avec elle Barnabé. En une minute encore, peut-être moins ; à peine une minute ; au même instant ; sans intervalle de temps… lui et son fils étaient passés de main en main à travers la foule épaisse amassée dans la rue, et jetaient derrière eux un coup d'œil sur une masse de feu : quelqu'un leur dit que c'était là Newgate.

Dès le moment où ils avaient commencé à entrer dans la prison, les assiégeants s'étaient dispersés dans diverses directions, s'élançant comme une fourmilière par chaque trou et chaque crevasse, comme s'ils avaient une parfaite connaissance des réduits les plus secrets, et qu'ils portassent dans leur tête un plan exact des bâtiments. Il est vrai qu'ils devaient en grande partie cette connaissance immédiate de la place au bourreau qui se tenait dans le couloir, disant à l'un d'aller par ici, à l'autre de tourner par là, et qui leur fut d'un grand secours pour la merveilleuse rapidité avec laquelle fut opérée la délivrance des prisonniers.

Mais ce fonctionnaire légal tenait en réserve un petit bout de renseignement important qu'il gardait précieusement pour lui-même. Quand il eut distribué ses instructions relatives aux diverses parties de l'établissement, que la populace se fut dispersée d'un bout à l'autre, et qu'il la vit sérieusement à la besogne, il prit dans un placard du mur voisin un trousseau de clefs, et s'en alla, par un corridor particulier tout près de la chapelle, qui joignait la maison du gouverneur, et se trouvait alors en proie à l'incendie, rendre visite aux cellules de condamnés. C'était une série de petites chambres lugubres et bien défendues, donnant sur une galerie basse, protégée, du côté où il entra, par un fort guichet en fer, et à l'autre bout par deux portes et une grille épaisse. Il ferma par-dessus lui le guichet à double tour, et, après s'être bien assuré que les autres entrées étaient également solidement fermées, il s'assit sur un banc dans la galerie, et se mit à sucer la tête de sa canne avec un air de complaisance, de calme et de satisfaction extrêmes.

C'eût été déjà bien étrange de voir un homme se donner ce genre de plaisir avec tant de tranquillité, pendant que la prison était en feu et au milieu du tumulte qui déchirait l'air, quand il aurait été hors de l'enceinte des murs. Mais ici, au cœur même du bâtiment, et, de plus, assourdi par les prières et les cris des quatre condamnés dont les mains, étendues à travers le grillage

des portes de leurs cellules, se serraient avec frénésie sous ses yeux pour implorer son aide, c'était une particularité bien remarquable. C'est que, voyez-vous, M. Dennis s'était dit apparemment que ce n'était pas tous les jours fête, et qu'il ne fallait pas perdre cette bonne occasion de rire un peu à leurs dépens. En effet, il s'était planté son chapeau sur le coin de l'oreille, en vrai farceur, et suçait la tête de sa canne avec délice, de plus en plus charmé et souriant, comme s'il se disait en lui-même : « Dennis, Dennis, vous êtes un chien de vaurien : le drôle de corps que vous faites ! Il n'y en a pas deux comme vous au monde : vous êtes un vrai original. »

Il resta comme cela sur son banc quelques minutes, pendant que les quatre misérables dans leurs cellules, certains d'avoir entendu entrer dans la galerie quelqu'un qu'ils ne pouvaient pas voir, éclataient en prières aussi pathétiques et aussi pitoyables qu'on pouvait s'y attendre de la part de malheureux dans leur position ; suppliant l'inconnu, quel qu'il fût, de les mettre en liberté, au nom du ciel ! et protestant, avec une ferveur qui pouvait être vraie dans la circonstance, qu'ils s'amenderaient, et qu'ils ne feraient plus jamais, jamais, jamais, le mal devant Dieu et devant les hommes, qu'ils mèneraient, au contraire, une vie honnête et pénitente, pour réparer par leur chagrin et leur repentir les crimes qu'ils avaient commis. L'énergie terrible de leur langage aurait ému le premier venu. Bon ou mauvais, juste ou injuste (s'il eût été possible qu'on homme bon et juste fût égaré là cette nuit), personne, non personne n'aurait pu s'empêcher de les délivrer, et, laissant à d'autres le soin de leur trouver une autre punition, personne ne se serait refusé à les sauver de cette peine terrible et répugnante qui n'a jamais ramené au bien une âme portée au mal, et qui en a endurci des milliers naturellement peut-être portées au bien.

M. Dennis, qui avait été, lui, élevé et nourri dans les principes de notre bonne vieille école, et qui avait administré nos bonnes vieilles lois d'après notre bon vieux système, toujours au

moins une fois ou deux par mois, et cela depuis longtemps, supportait tous ces appels à sa pitié en véritable philosophe. À la fin pourtant, comme ces cris répétés le troublaient dans sa jouissance, il frappa avec sa canne à l'une des portes en criant :

« Dites-moi, voulez-vous me faire le plaisir de vous taire ? »

Là-dessus, ils se mirent tous à vociférer qu'ils allaient être pendus le surlendemain, et renouvelèrent leurs supplications pour obtenir son aide.

« Mon aide ! pourquoi faire ? dit M. Dennis, s'amusant à cogner sur les doigts de la main qui se trouvait à la grille de la cellule la plus voisine.

– Pour nous sauver, crièrent-ils.

– Oh ! certainement, dit M. Dennis en clignant de l'œil au mur en face, faute d'avoir un autre compagnon à qui faire partager sa belle humeur de cette plaisanterie goguenarde. Et vous disiez donc, camarades, qu'on doit vous exécuter ?

– Si nous ne sommes pas relâchés ce soir, cria l'un d'eux, nous sommes des hommes morts.

– Tenez, je vais vous dire ce que c'est, reprit le bourreau gravement. J'ai peur, mon ami, que vous ne soyez pas dans cet état d'esprit qui convient à votre condition, d'après ce que je vois. On ne vous relâchera pas, ne comptez pas là-dessus… Voulez-vous finir ce tapage indécent ? Je m'étonne que vous ne soyez pas honteux : moi, je le suis pour vous. »

Il accompagna ce reproche d'un bon coup de canne sur les dix doigts de chaque cellule, l'une après l'autre, après quoi il alla reprendre son siège d'un air enchanté.

« Comment ! vous avez des lois ? dit-il en se croisant les jambes et en relevant ses sourcils ; vous avez des lois faites pour vous tout exprès ; une jolie prison faite pour vous tout exprès ; un prêtre pour votre service tout exprès ; un officier constitutionnel nommé pour vous tout exprès ; une charrette entretenue pour vous tout exprès… et vous n'êtes pas encore contents !… Voulez-vous bien cesser votre tapage, vous, monsieur, tout là-bas ? »

Un gémissement fut toute la réponse.

« Autant que je puis croire, dit M. Dennis d'un ton demi-badin, demi-fâché, il n'y a pas un seul nomme parmi vous. Je commence à croire que j'ai pris un côté pour l'autre, et que je suis ici chez les dames. Et pourtant, pour ce qui est de ça, j'ai vu bien des dames faire bonne mine à mauvais jeu d'une manière tout à fait honorable pour le sexe… Dites donc, numéro deux, ne grincez donc pas des dents comme ça. Jamais, continua le bourreau en frappant la porte avec sa canne, jamais je n'ai vu ici de si mauvaises manières jusqu'à ce jour. Tenez ! vous me faites rougir ; vous déshonorez Bailey. »

Après avoir attendu un moment quelque justification en réponse, M. Dennis reprit d'un ton câlin :

« Faites bien attention tous les quatre. Je suis venu ici pour prendre soin de vous et pour veiller à ce que vous ne soyez pas brûlés, au lieu de l'autre chose. Vous n'avez pas besoin de faire tant de bruit, parce que vous ne serez pas trouvés par ceux qui ont forcé la prison ; vous ne ferez que vous égosiller inutilement. La belle avance, si vous perdez la voix quand il vous faudra en venir au fameux speech, vous savez ! ce serait grand dommage. C'est ce que je ne cesse de leur dire toujours pour le speech de la fin : « Donnez-moi un bon tour de gueule, c'est ma maxime : donnez-moi un bon tour de gueule. » C'est moi qui en

ai entendu, continua le bourreau, ôtant son chapeau pour prendre son mouchoir dans la coiffe et s'en essuyer la face, et se recoiffant après d'un air un peu plus crâne encore, c'est moi qui en ai entendu, de l'éloquence sur le plancher !... vous savez bien le plancher dont je veux vous parler !... C'est moi qui en ai entendu de fameux tours de gueule en manière de speechs, qui étaient aussi clairs qu'une cloche, et aussi réjouissants qu'une vraie comédie ! À la bonne heure ! parlez-moi de ça. Quand la chose est de nature à vous amener à l'endroit où est marquée ma place, voilà ce que j'appelle une disposition d'esprit décente. Prenons donc, s'il vous plaît, une disposition d'esprit décente, je puis même dire honorable, agréable, sociable. Quoi que vous fassiez (et c'est à vous en particulier que je m'adresse, dites donc là-bas, numéro quatre), ne pleurnichez jamais. J'aimerais cent fois mieux, quoique je ne parle pas là dans mon intérêt, voir un homme déchirer exprès ses habits devant moi pour me gâter mes profits, que de le voir pleurnicher. C'est toujours, au bout du compte, une disposition d'esprit bien plus décente. »

Pendant que le bourreau leur tenait ce langage du ton paterne d'un pasteur en conversation familière avec son troupeau, le bruit s'était un peu apaisé, parce que les émeutiers étaient occupés à transporter les prisonniers à Sessions-House, située en dehors des murs d'enceinte de la prison, quoiqu'elle en fût une dépendance, et à les faire passer de là dans la rue. Mais au moment où il en était là de ses admonitions bénévoles, le bruit des voix dans la cour prouva clairement que la populace était revenue de ce côté sur ses pas, et aussitôt après une violente secousse à la grille d'en bas annonça qu'ils voulaient finir par une attaque contre les Cellules : c'était le nom qu'on donnait à cette partie de la prison.

C'est en vain que le bourreau courait de porte en porte, couvrant les guichets l'un après l'autre avec son chapeau, et se consumant en efforts inutiles pour étouffer les cris des quatre prisonniers. C'est en vain qu'il repoussait leurs mains étendues,

les frappait de sa canne ou les menaçait d'ajouter par surcroît pour les punir quelque douleur de plus à leur exécution, quand il en serait chargé, et de les faire languir pour la peine, cela ne les empêchait pas de faire retentir la maison de leurs cris. Au contraire, stimulés par l'assurance où ils étaient qu'il n'y avait plus qu'eux maintenant sous les verrous, ils pressaient les assiégeants avec tant d'insistance que ceux-ci, avec une célérité incroyable, forcèrent la forte grille d'en bas, formée de barreaux en fer de deux pouces carrés, renversèrent les deux autres portes, comme si c'eussent été des cloisons de bois blanc, et apparurent au bout de la galerie, séparés seulement des Cellules par un ou deux barreaux.

« Holà ! cria Hugh, qui fut le premier à plonger les yeux dans le corridor sombre. C'est Dennis que je vois là ! C'est bien fait, mon vieux. Dépêche-toi de nous ouvrir ; sans quoi nous allons être suffoqués par la fumée en nous en allant.

– Vous n'avez qu'à vous en aller tout de suite, dit Dennis Qu'est-ce que vous venez chercher ici ?

– Chercher ! répéta Hugh. Eh bien ! et les quatre hommes ?

– Dis donc les quatre diables ! cria le bourreau. Est-ce que vous ne savez pas bien qu'ils restent là pour être pendus mardi ? Est-ce que vous n'avez plus aucun respect pour la loi et la constitution... rien du tout ? Laissez ces quatre hommes tranquilles.

– Allons ! nous n'avons pas le temps de rire, cria Hugh. Ne les entendez-vous pas ? Retirez ces barres qui sont là fixées entre la porte et le plancher, et laissez-nous entrer.

– Camarade, dit le bourreau à voix basse, en se baissant pour n'être pas entendu des autres, sous prétexte de faire ce que Hugh désirait, mais ne le quittant pas des yeux ; ne peux-tu pas bien me laisser ces quatre hommes à ma discrétion, si c'est mon

caprice comme ça ? Tu fais bien ce que tu veux, toi ; tu te fais en toute chose la part que tu veux… eh bien ! moi, voilà ma part que je te demande. Je te le répète, laisse-moi ces quatre hommes-là tranquilles, je n'en veux pas davantage.

– Voyons, à bas les barreaux, ou laisse-nous passer, fut la réponse de Hugh.

– Tu sais bien, reprit doucement le bourreau, que tu peux remmener ce monde-là, si ça te convient. Comment ! tu veux décidément entrer ?

– Oui.

– Tu ne laisseras pas ces quatre hommes-là tranquilles, à ma discrétion ? Tu n'as donc de respect pour rien… hein ? continua le bourreau en opérant sa retraite par où il était entré, et regardant son compagnon d'un air sombre. Tu veux entrer, camarade, tu le veux ?

– Quand je te dis que oui. Que diable ! qu'est-ce que tu as donc ?… Où veux-tu aller ?

– Je vais où je veux, ça ne te regarde pas, répliqua le bourreau, jetant encore du guichet de fer où il était, et qu'il tenait entrebâillé, un regard dans la galerie, avant de le fermer sur lui tout à fait. Ne t'inquiète pas où je vais ; mais fais attention où tu cours : tu t'en souviendras. Je ne t'en dis pas davantage. »

Là-dessus, il secoua d'un air menaçant du côté de Hugh son portrait sculpté sur sa canne, et, lui faisant une grimace encore moins aimable que son sourire habituel, il ferma la porte et disparut.

Hugh ne perdit pas de temps. Stimulé à la fois par les cris des condamnés et par l'impatience de la foule, il recommanda

au camarade qui était immédiatement derrière lui (il n'y avait de place que pour un homme de front), de reculer un peu pour ne pas attraper de mal, et brandit avec tant de force un marteau de forge, qu'en quatre coups il fit ployer et rompre le barreau, qui leur livra passage.

Si les deux fils du prisonnier dont nous avons parlé déployaient déjà auparavant un zèle qui allait jusqu'à la fureur, on peut juger à présent de leur vigueur et de leur rage ; ce n'étaient plus des hommes, c'étaient des lions. Après avoir prévenu le prisonnier renfermé dans chaque cellule de se reculer de la porte aussi loin qu'il pourrait, pour ne pas se faire blesser par les coups de hache qu'ils allaient donner dans la porte, ils se divisèrent en quatre groupe ; pour peser sur elle chacun de leur côté, et l'enfoncer de vive force en faisant sauter gâches et verrous. Mais, quoique la bande où se trouvaient ces deux jeunes gens ne fût pas la plus forte, il s'en faut ; quoiqu'elle fût la plus mal armée, et qu'elle n'eût commencé qu'après les autres, c'est leur porte qui céda la première, et leur homme qui fut le premier délivré. Quand ils l'entraînèrent dans la galerie pour briser ses fers, il tomba à leurs pieds, comme un vrai tas de chaînes, et on l'emporta dans cet état sur les épaules de ses libérateurs sans qu'il donnât signe de vie.

Ce fut là le couronnement de cette scène d'horreur ; ce fut la mise en liberté de ces quatre misérables, traversant en pareille escorte, d'un air égaré, abasourdi, les rues pleines d'agitation et de vie, qu'ils n'avaient plus espéré revoir jamais, avant le jour où on viendrait les arracher à la solitude et au silence pour leur dernier voyage, le jour où l'air serait chargé du souffle infect de milliers de poitrines haletantes, où les rues et les maisons ne seraient plus bâties et recouvertes de briques, de moellons et de tuiles, mais de faces humaines étagées les unes au-dessus des autres. À voir en ce moment leur figure pâle, leurs yeux creux et hagards, leurs pieds chancelants, leurs mains étendues en avant pour ne pas tomber, leur air égaré, la ma-

nière dont ils ouvrirent la bouche béante pour respirer comme s'ils se noyaient, la première fois qu'ils plongèrent dans la foule, on reconnaissait bien que ce ne pouvaient être qu'eux. Il n'y avait pas besoin de dire : « Vous voyez bien cet homme-là, il était condamné à mort ; » il portait hautement ces mots-là imprimés et marqués du fer rouge sur son front. Le monde se retirait devant eux pour les laisser passer, comme si c'étaient des déterrés qui venaient de ressusciter avec leurs linceuls ; et l'on vit plus d'un spectateur qui venait, par hasard, de toucher ou de frôler leurs vêtements à leur passage, frissonner de tous ses membres, comme si c'étaient en effet de vrais morts.

Sur l'ordre de la populace, les maisons furent toutes illuminées cette nuit-là… avec des lampions, du haut en bas, comme dans un jour de grande réjouissance publique. Bien des années après, les vieilles gens, qui, dans leur jeunesse, habitaient ce quartier, se rappelaient à merveille cette clarté immense en dedans comme en dehors, et l'effroi avec lequel ils regardaient, petits enfants, par la fenêtre passer *la Figure*. La foule, l'émeute avec toutes les autres terreurs, s'étaient déjà presque évanouies de leur souvenir, que celui-là, celui-là seul et unique, était encore distinct et vivant dans leur mémoire. Même à cet âge innocent de la première enfance, il suffisait d'avoir vu un seul instant un de ces condamnés passer comme un dard, pour que cette image suprême dominât, obscurcît toutes les autres, absorbât l'esprit tout entier, et ne le quittât plus jamais.

Quand ce beau chef-d'œuvre fut achevé, les cris et les clameurs devinrent de plus en plus faibles ; le cliquetis des chaînes qui retentissait de tous côtés au moment où les prisonniers s'étaient échappés ne se fit plus entendre. Tout le tapage de la foule se changea en un murmure vague et sourd comme dans le lointain ; et, quand ce débordement de flots humains se fut retiré, il ne resta plus qu'un triste monceau de ruines fumantes, pour marquer la place qui venait d'être le théâtre du tumulte et de l'incendie.

CHAPITRE XXIV.

Quoiqu'il n'eût pas eu de repos la nuit précédente, et qu'il eut veillé presque sans relâche depuis quelques semaines, ne dormant que dans le jour et à bâtons rompus, M. Haredale, depuis l'aube du matin jusqu'au coucher du soleil, cherchait sa nièce partout où il pouvait croire qu'elle eût cherché un refuge. Tout le long du jour, rien, pas une goutte d'eau, ne passait ses lèvres ; il avait beau poursuivre ses recherches au loin, de tous côtés, il ne s'était seulement pas assis... pas une fois.

Tous les quartiers qu'il pouvait imaginer, et Chickwell, et Londres, et les maisons des artisans et commerçants à qui il avait affaire, et toutes ses connaissances, il n'avait rien négligé dans ses courses laborieuses. En proie à l'anxiété la plus harassante, aux appréhensions les plus pénibles, il allait de magistrat à magistrat, jusqu'au secrétaire d'État même. C'est de ce ministre seulement qu'il reçut un peu de consolation. « Le gouvernement, lui dit-il, poussé par les factieux jusqu'aux dernières prérogatives de la couronne, était déterminé à en faire usage ; on allait probablement publier le lendemain une proclamation qui donnerait à la force armée un pouvoir discrétionnaire et illimité pour la répression de l'émeute. Les sympathies du roi, de l'administration et des deux chambres du parlement, comme aussi certainement des honnêtes gens de toutes les sectes religieuses, étaient acquises aux catholiques persécutés ; et on était résolu à leur faire justice à tout risque et à tout prix. » Il l'assura de plus que d'autres personnes, dont on avait incendié les maisons, avaient aussi pendant quelque temps perdu la trace de quelque enfant ou de quelque parent, qu'ils avaient toujours, à sa connaissance, fini par retrouver ; qu'on ne perdrait pas de vue sa déclaration, qu'on la recommanderait particulièrement dans

les instructions transmises aux chefs de la police et à ses plus infimes agents ; qu'on ne négligerait rien de ce qu'on pourrait faire en sa faveur, et qu'on y apporterait toute la bonne volonté et la constance qu'il avait droit d'espérer.

Reconnaissant de ces bonnes paroles, quelque peu rassurantes que fussent ses démarches antérieures, et sans se faire illusion sur l'espérance qu'il en devait concevoir pour le sujet de peine dont son cœur était dévoré, remerciant pourtant le ministre du fond du cœur pour l'intérêt qu'il lui témoignait dans son malheur et qu'il paraissait si bien ressentir, M. Haredale se retira. Il se trouva, à l'entrée de la nuit, seul dans les rues, sans savoir seulement où aller reposer sa tête.

Il entra dans un hôtel près de Charing-Cross, pour demander quelque rafraîchissement et un lit. Il s'aperçut que son air fatigué et abattu attirait l'attention de l'aubergiste et de ses serviteurs. Il eut l'idée que peut-être on supposait qu'il n'avait pas le sou ; il tira sa bourse et la mit sur la table. « Ce n'est pas cela, lui dit l'aubergiste d'une voix troublée. » Il craignait seulement que monsieur ne fût une des victimes de l'émeute, auquel cas il n'oserait risquer de le recevoir chez lui. Il était père de famille, et il avait déjà reçu deux avertissements de prendre garde aux hôtes qu'il admettrait dans son hôtel. Il en était bien fâché, et il en demandait bien pardon à monsieur, mais il ne pouvait faire autrement.

Non. M. Haredale le sentait mieux que personne ; c'est ce qu'il lui dit en quittant sa maison.

Comprenant qu'il aurait dû s'y attendre, d'après ce qu'il avait vu le matin à Chigwell, où pas un homme n'avait osé toucher à une bêche, en dépit de ses offres libérales, pour venir fouiller les ruines de sa maison, il prit par le Strand, trop fier pour s'exposer encore à un refus, et d'un esprit trop généreux pour vouloir envelopper dans son chagrin ou sa ruine quelque

honnête commerçant qui aurait été assez faible pour lui donner asile. Il errait donc dans une des rues parallèles à la Tamise, marchant au hasard, d'un air soucieux, et pensant à des choses bien anciennes dans son souvenir, quand il entendit un domestique crier à un autre en face, par la fenêtre, que la populace était en train de mettre le feu à Newgate.

À Newgate ! où était son homme ! Sa force défaillante lui revint, et son énergie, sur le moment, fut dix fois plus puissante que jamais. Quoi ! se pourrait-il faire… S'ils allaient délivrer l'Assassin… et que lui, Haredale, après tout ce qu'il avait déjà souffert, finit par mourir sans avoir pu se laver du soupçon d'avoir égorgé son frère !

Sans savoir seulement qu'il se dirigeait vers la prison, il ne s'arrêta que quand il fut en face d'elle. La foule y était en effet, serrée et pressée en une masse épaisse, sombre, mouvante ; et on voyait les flammes prendre leur essor dans les airs. La tête lui tournait, mille lumières dansaient devant ses yeux, et il se débattait contre deux hommes qui arrêtaient son élan.

« Non, non, disait l'un ; possédez-vous, mon bon monsieur. Nous attirons ici l'attention. Allons-nous-en. Qu'est-ce que vous voulez faire dans tout ce monde-là ?

– C'est égal, le gentleman est pour qu'on fasse quelque chose, dit l'autre, l'entraînant tout en parlant. Je lui sais toujours gré de ça ; je lui en sais bon gré. »

Pendant ce temps-là ils avaient gagné une cour près de là, tout à fait à côté de la prison. Lui, il les regardait tour à tour, et, en essayant de se remettre, il sentit qu'il n'était pas bien ferme sur ses jambes. Le premier qui lui avait parlé était le vieux gentleman qu'il avait vu chez le lord-maire ; l'autre était John Grueby, qui l'avait si bravement soutenu à Westminster.

« Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda-t-il d'une voix défaillante. Où donc nous sommes-nous rencontrés ?

– Derrière la foule, répondit le distillateur ; mais venez avec nous. Je vous en prie, venez avec nous. Il me semble que vous connaissez mon ami que voilà ?

– Certainement, dit M. Haredale. le regardant avec une sorte de stupeur.

– Eh bien ! il vous dira, reprit le vieux gentleman, que je suis un homme à qui vous pouvez vous fier. Il me connaît, c'est mon domestique. Il était ci-devant (comme vous savez, je crois) au service de lord Georges Gordon ; mais il l'a quitté, et, par pur intérêt pour moi et quelques autres victimes désignées de l'émeute, il est venu me donner les renseignements qu'il a pu recueillir sur les desseins de ces misérables.

– C'est vrai, monsieur, dit John, mettant la main à son chapeau ; mais vous savez, à une condition : c'est que vous ne porterez pas témoignage contre milord… Un homme égaré, monsieur ; mais au fond un bon homme. Ce n'est pas milord qui a jamais conduit ces complots.

– C'est une condition que j'observerai, vous pouvez en être sûr, répliqua le vieux distillateur. Je vous le garantis sur mon honneur. Mais venez avec nous, monsieur, je vous en prie, venez avec nous. »

John Grueby, sans joindre ses instances à celles de son maître, adopta un autre moyen de persuasion plus direct, en passant son bras dans celui de M. Haredale, pendant que son maître en faisait autant de son côté, et en l'emmenant au plus tôt.

M. Haredale, à l'étrange égarement de sa tête, et à la difficulté qu'il éprouvait à fixer ses idées, tellement qu'il ne pouvait se rappeler ses nouveaux compagnons deux minutes de suite sans les regarder tour à tour, sentit qu'il avait le cerveau troublé par l'agitation et la souffrance qui l'avaient assailli depuis quelque temps, et auxquelles il était encore en proie : il se laissa donc emmener où ils voulaient. Tout le long du chemin, il avait le sentiment qu'il ne savait plus ce qu'il disait ni ce qu'il faisait, et qu'il avait peur de devenir fou.

Le distillateur demeurait, comme il le lui avait déjà dit lors de leur première rencontre, à Holborn-Hill, où il avait de vastes magasins, et où il faisait son commerce sur une grande échelle. Ils pénétrèrent chez lui par une porte de derrière, pour ne pas attirer l'attention de la foule, et montèrent dans une chambre sur le devant. Cependant les fenêtres en étaient, comme toutes celles de la maison, fermées au volet, pour qu'à l'extérieur tout parût dans l'obscurité.

Ils le placèrent là sur un sofa, tout à fait sans connaissance. Mais, John ayant couru tout de suite chercher un chirurgien qui lui fit une copieuse saignée, il reprit graduellement ses sens. Comme il était, pour le moment, trop faible pour marcher, ils n'eurent pas de peine à lui persuader de passer là la nuit, et le mirent au lit sans perdre une minute. Cela fait, ils lui firent prendre un cordial et un biscuit avec une bonne potion fortifiante, dont l'influence le plongea bientôt dans une léthargie où il oublia un instant toutes ses peines.

Le négociant en vins, qui était un vieillard plein de cœur, et tout à fait un digne homme, n'avait pas la moindre envie de se coucher lui-même, car il avait reçu des émeutiers plusieurs avertissements menaçants, et, s'il était sorti ce soir-là, c'était précisément pour tâcher de savoir, dans les conversations de la populace, si ce n'était pas sa maison qu'on devait venir attaquer après. Il passa toute la nuit dans la même chambre, sur un fau-

teuil, faisant par-ci par-là un petit somme, et recevant de temps en temps les rapports de John Grueby et de trois ou quatre autres employés de confiance, qui s'en allaient aux écoutes dans la foule ; il leur avait fait préparer, pour les soutenir, une bonne provision de comestibles dans la chambre voisine, et même, malgré son anxiété, il allait de temps en temps lui-même y chercher du réconfort.

Ces rapports étaient tout d'abord d'une nature assez alarmante ; mais, à mesure que la nuit avançait, ils n'en furent que plus inquiétants, et contenaient de telles menaces de violence et de destruction, qu'en comparaison de ce nouveau plan, tous les troubles antérieurs ne paraissaient rien.

La première nouvelle qu'on lui apporta fut celle de la prise de Newgate et de la fuite de tous les prisonniers, dont la marche, à mesure qu'ils montaient par Holborn et les rues adjacentes, s'annonçait à tous les citoyens renfermés dans leurs maisons par le fracas de leurs chaînes, concert épouvantable, qui s'entendait dans toutes les directions, comme autant de forges en exercice. D'ailleurs les flammes jetaient un tel éclat par les voûtes vitrées du distillateur, que les chambres et les escaliers au-dessous étaient presque aussi bien éclairés qu'en plein jour, pendant que les clameurs éloignées de la multitude faisaient trembler jusqu'aux murailles et aux plafonds.

À la fin on les entendit approcher de la maison, et il y eut là quelques minutes d'une anxiété épouvantable. Ils arrivèrent tout près, et s'arrêtèrent devant ; mais, après avoir poussé trois cris effroyables, ils continuèrent leur chemin, et, quoiqu'ils y revinssent cette nuit à plusieurs reprises, donnant chaque fois une nouvelle alarme, ils ne firent rien : ils avaient les mains pleines. Peu de temps après qu'ils avaient disparu pour la première fois, un des éclaireurs du brave négociant accourut avec la nouvelle qu'ils s'étaient arrêtés devant la maison de lord Mansfield, dans Bloomsbury-Square.

Bientôt après, il en arriva un autre, puis un autre ; puis le premier revint à son tour, et ainsi de suite, petit à petit : voici ce qu'ils racontèrent. L'attroupement qui s'était arrêté devant la maison de lord Mansfield avait sommé les gens qui étaient dedans de leur ouvrir, et ne recevant point de réponse (lord et lady Mansfield s'échappaient en ce moment par une porte dérobée), ils étaient entrés de force, selon leur habitude. Là, ils se mirent à démolir la maison avec la plus grande furie, et, y mettant le feu en plusieurs endroits, ils avaient enveloppé dans une ruine commune tout le mobilier, qui était d'une grande valeur, l'argenterie, les bijoux, une magnifique galerie de tableaux, la plus rare collection de manuscrits qu'il y eût jamais eu au monde entre les mains d'un particulier, et, ce qui était pis encore, parce que c'était irréparable, l'immense bibliothèque de droit, contenant presque à chaque page des notes de la main même du juge, et d'une valeur inestimable, parce que c'était le résultat des études et de l'expérience de sa vie tout entière. Pendant qu'ils étaient à sauter en hurlant autour du feu, une troupe de soldats, un magistrat en tête, était survenue, trop tard, il est vrai, pour empêcher le mal déjà fait ; mais pourtant ils s'étaient mis à disperser la foule. On avait lu le *riot act*, et, comme l'attroupement ne se dissipait pas, les soldats avaient reçu l'ordre de faire feu, et, mettant leurs fusils en joue, avaient fait tomber roide morts, à la première décharge, six hommes et une femme ; il y avait eu beaucoup de blessés. Ils avaient rechargé sur-le-champ, fait une seconde décharge, mais probablement en l'air, car on n'avait vu tomber personne. Là-dessus, effrayée sans doute aussi par les cris et le tumulte, la foule s'était mise à se disperser ; les soldats avaient avancé, laissant par terre les morts et les blessés. Mais ils n'avaient pas eu plus tôt le dos tourné, que les factieux étaient revenus emporter les cadavres et les blessés pour faire une procession funèbre, les corps en tête. Ils avaient marché dans cet ordre avec des éclats de gaieté horrible et sauvage, fixant des armes dans la main même des morts pour leur don-

ner l'air d'être vivants, et précédés par un drôle qui agitait de toutes ses forces la cloche du dîner de lord Mansfield.

Les éclaireurs rapportèrent encore que cette bande de mutins s'était renforcée d'un certain nombre d'autres gens qu'ils avaient rencontrés, revenant de faire semblable besogne ; et que, laissant seulement un détachement pour escorter les blessés et les morts, ils s'étaient mis en marche pour la maison de campagne de lord Mansfield à Caen-Wood, entre Hampstead et Highgate, dans l'intention de lui faire subir le même sort qu'à la maison de ville, et se promettant d'y allumer un feu qui, de cette hauteur, illuminerait Londres tout entier. Mais ils avaient été désappointés dans cette espérance par la rencontre d'un parti de cavalerie qui les attendait là, et qui les avait fait revenir, plus vite qu'ils n'étaient allés, tout droit à Londres.

Chaque bande séparée qui s'était reformée dans les rues, était allée, de son côté, se mettre à l'œuvre, selon son caprice, et le feu avait été mis, en un moment, à une douzaine de maisons, parmi lesquelles celle de sir John Fielding et de deux autres juges de paix. On en avait incendié dans Holborn (alors un des carrefours les plus populeux de Londres) quatre autres qui brûlaient toutes à la fois, et ne laissèrent bientôt plus qu'un amas de cendres, car le peuple avait coupé les tuyaux d'irrigation, et n'avait pas voulu laisser les pompiers faire jouer leurs pompes. Dans une maison près de Moorfields, ils trouvèrent quelques serins en cage ; ils les prirent et les jetèrent tout vivants dans les flammes. Les pauvres petites créatures criaient, dit-on, comme des enfants, quand on les lança sur la braise : il y eut même un homme qui, touché de leur sort, fit de vains efforts pour les sauver, à la grande indignation de la foule, qui voulait lui faire un mauvais parti.

Dans cette même maison, un des garnements qui avaient parcouru les appartements, brisant les meubles et prêtant leur aide à la destruction de la maison, trouva une poupée de petite

fille… un méchant jouet… qu'il exposa par la fenêtre aux yeux de la populace dans la rue, comme une idole qu'adoraient les habitants de la maison. Pendant ce temps-là, un autre de ses compagnons qui avait la conscience aussi tendre (c'étaient justement ces deux hommes-là qui avaient été les premiers à faire rôtir tout vifs les serins), s'assit sur le parapet de la maison, pour adresser de là à la foule une harangue tirée d'une brochure mise en circulation par l'Association, sur les vrais principes du Christianisme. Que faisait, pendant ce temps-là, le lord-maire ? Il avait les mains dans ses poches, contemplant tout cela du même œil qu'il aurait contemplé tout autre spectacle, charmé, à le voir, d'avoir trouvé une bonne place.

Tels furent les rapports communiqués au vieux négociant par ses serviteurs, pendant qu'il était assis auprès du lit de M. Haredale, sans avoir pour ainsi dire fermé l'œil depuis la commencement de la nuit, aux cris de la populace, à la lueur des divers incendies, au bruit de la fusillade des soldats. Si on ajoute à ces détails la mise en liberté de tous les prisonniers de la prison neuve, à Klerkenwell, bon nombre de vols commis dans les rues contre les passants, car la foule pouvait faire à son aise tout ce qui lui renaît dans la tête, telles furent les scènes dont, heureusement pour lui, M. Haredale ne se douta seulement pas, et qui se passèrent toutes avant minuit.

CHAPITRE XXV.

Quand les ténèbres commencèrent à faire place au jour, la ville avait un aspect étrange.

C'est à peine si personne avait songé à se coucher de toute la nuit. L'inquiétude générale était si visible sur les visages des habitants, avec une expression si altérée par le défaut de sommeil (car tous ceux qui avaient quelque chose à perdre étaient restés sur pied depuis le lundi), qu'un étranger qui serait tombé dans les rues, sans rien savoir, aurait pu croire qu'il y avait quelque peste ou quelque épidémie qui désolait la ville. Au lieu de l'animation qui égaye d'habitude le matin, tout était mort et silencieux. Les boutiques restaient fermées, les bureaux et les magasins étaient clos, les stations de fiacres et de chaises à porteurs étaient désertes ; pas une charrette, pas un wagon qui réveillât de ses cahots les rues paresseuses ; les cris des marchands ne se faisaient pas entendre ; partout régnait un silence morne. Un grand nombre de gens étaient dehors dès avant le point du jour ; mais ils glissaient plutôt qu'ils ne marchaient, comme s'ils avaient peur du bruit même de leurs pas : on aurait dit que la voie publique était plutôt hantée par des revenants que fréquentée par la population, et on voyait, autour des ruines fumantes, des ombres muettes écartées les unes des autres, qui n'osaient pas se risquer à blâmer les perturbateurs ou à en avoir seulement l'air par leurs chuchotements.

Chez le lord président à Piccadilly, dans le palais Lambeth, chez le lord chancelier dans Grent-Ormond-Street, à la Bourse, à la Banque, à Guildhall, dans les *Inns* de la Cour, dans les salles de justice, dans chaque chambre ayant sa façade sur les rues des environs de Westminster et du Parlement, il y avait des déta-

chements de soldats, postés là avant le jour. Un corps de Horse-Guards était en parade devant Palace-Yard. On avait formé dans le Park un camp où quinze cents hommes et cinq bataillons de la milice étaient sous les armes ; la Tour était fortifiée, les ponts-levis étaient dressés, les canons chargés et pointés, avec deux régiments d'artillerie occupés à renforcer la forteresse et à la mettre en état de défense. Un fort détachement de soldats stationnait sur le qui-vive à New-River-Head, que le peuple avait menacé d'attaquer, et où l'on disait qu'ils avaient l'intention de couper les conduits, afin qu'il n'y eût pas d'eau pour éteindre les flammes. Dans le marché à la volaille, à Corn-Hill, sur plusieurs autres points principaux, on avait tendu à travers les rues des chaînes de fer ; des escouades avaient été distribuées dans quelques vieilles églises de la Cité, pendant qu'il faisait encore nuit, ainsi que dans un certain nombre de maisons particulières, comme celle de lord Buckingham à Grosvenor-Square : on les avait barricadées comme pour y soutenir un siège, avec des canons pointés aux fenêtres. Le soleil, en se levant, éclaira des appartements somptueux remplis d'hommes armés ; les meubles mis en tas dans les coins, à la hâte et sans précaution, au milieu de la terreur du moment ; les armes qui brillaient dans les chambres de la Cité au milieu des pupitres, des tabourets, des livres poudreux ; les petits cimetières enfumés dans les ruelles tortueuses et les rues de traverse, avec des soldats étendus parmi les tombes, ou flânant à l'ombre de quelque vieil arbre, et leurs fusils en faisceau étincelant au jour ; les sentinelles solitaires se promenant de long en large dans les cours de la Cité, maintenant silencieuses, mais hier encore animées par le bruit et le mouvement des affaires ; enfin partout des postes militaires, des garnisons, des préparatifs menaçants.

À mesure que le jour faisait fuir l'ombre, on voyait dans les rues des spectacles encore plus inaccoutumés. Les portes du Banc du roi et des prisons de Fleet, quand on vint les ouvrir à l'heure ordinaire, se trouvèrent placardées d'avis annonçant que les émeutiers reviendraient cette nuit pour les réduire en cen-

dres. Les directeurs, sachant qu'ils ne tiendraient que trop bien, selon toute apparence, leur parole, ne demandaient pas mieux que de lâcher leurs prisonniers et de leur permettre de déménager. De sorte que, tout le long du jour, ceux qui avaient quelques meubles s'occupèrent à les emporter, les uns ici, les autres là, la plupart chez des revendeurs, pour en tirer le plus d'argent qu'ils pourraient. Parmi ces débiteurs incarcérés pour dettes, il y en avait qui étaient si abattus par le long séjour qu'ils avaient fait en prison, si misérables, si dénués d'amis, si morts au monde, sans personne qui eût conservé leur souvenir ou qui leur eût gardé quelque intérêt, qu'ils suppliaient leurs geôliers de ne pas leur rendre leur liberté, et de les diriger sur quelque autre maison de force. Mais les geôliers n'en avaient garde ; ils craignaient trop de s'exposer à la colère de la populace, et les mettaient à la porte, où ils erraient çà et là dans les rues, se rappelant à peine les chemins dont leurs pieds avaient depuis si longtemps perdu l'habitude ; et ces pauvres créatures dégradées et pourries jusqu'au cœur par le séjour de la prison s'en allaient, la larme à l'œil, ratatinées dans leurs haillons, et traînant la savate tout le long de la chaussée.

Parmi les trois cents prisonniers eux-mêmes qui s'étaient échappés de Newgate, il y en avait… un petit nombre, il est vrai, mais quelques-uns pourtant… qui cherchaient partout leurs geôliers pour se remettre entre leurs mains, préférant l'emprisonnement et une punition nouvelle aux horreurs d'une nuit à passer encore comme la dernière. Plusieurs détenus, ramenés au lieu de leur ancienne captivité par quelque attrait indéfinissable, ou par le désir de triompher de sa chute et de repaître leur ressentiment du plaisir de le voir réduit en cendres, ne craignaient pas d'y retourner en plein midi et de flâner autour des cachots. Ce jour-là, on en reprit cinquante dans l'enceinte de la prison ; ce qui n'empêcha pas les autres d'y retourner, malgré tout, et de s'y faire prendre, tout le long de la semaine, plusieurs fois par jour, par groupes de deux ou trois. Sur les cinquante dont nous venons de parler, il y en avait quelques-uns

d'occupés à essayer de ranimer le feu ; mais en général ils ne semblaient avoir d'autre objet que de venir errer et se promener autour de leur ancienne résidence : car souvent on les trouva là endormis au milieu des ruines, ou assis à causer ensemble, ou même occupés à boire et à manger, comme dans un lieu de plaisir.

Outre les placards affichés aux portes des prisons de Fleet et du Banc du roi, on déposa plusieurs avis pareils, avant une heure de l'après-midi, à la porte de quelques maisons particulières ; et plus tard l'émeute proclama son intention de se saisir de la Banque, de la Monnaie, de l'Arsenal de Woolwich et des palais royaux. Ces avis étaient presque toujours distribués par un porteur seul, qui tantôt, si c'était une boutique, entrait pour le déposer, avec des menaces sanglantes peut-être, sur le comptoir ; tantôt, si c'était une maison bourgeoise, frappait à la porte, et le remettait à la servante. Malgré la présence de la force armée dans chaque quartier de la ville, et de la troupe nombreuse campée dans le Park, ces messagers continuèrent la distribution de leurs manifestes avec impunité, tout le long de la journée. On vit de même deux jeunes garçons descendre Holborn, armés de barreaux pris aux grilles de la maison de lord Mansfield, et quêtant de l'argent pour les émeutiers. On vit ainsi un homme de haute taille aller à cheval dans Fleet-Street, faire une collecte pour le même objet : celui-là refusait de recevoir autre chose que des pièces d'or.

Il circulait aussi, dans ce moment, une rumeur qui répandait encore plus de terreur dans toute la ville de Londres que ces intentions même annoncées publiquement d'avance par l'émeute, quoique tout le monde ne doutât pas que la réussite de ces machinations ne dût entraîner une banqueroute nationale et la ruine générale. On disait qu'ils étaient résolus à ouvrir les portes de Bedlam et à lâcher les fous. C'était là ce qui présentait à l'esprit de la population des images si effrayantes, et qui menaçait en effet d'un attentat si fécond en horreurs d'un nouveau

genre, dont l'imagination même ne pouvait se rendre compte, qu'il n'y avait pas de perte si importante ni de cruauté si barbare dont on n'eût plus volontiers couru le risque, et que beaucoup d'hommes jouissant de leur bon sens quelques heures auparavant furent sur le point d'en perdre la tête.

C'est ainsi que se passa la journée : les prisonniers déménageaient ; les gens couraient çà et là dans les rues, emportant ailleurs leurs meubles et leurs effets, des groupes silencieux restaient debout autour des maisons ruinées ; tout commerce était suspendu ; et les soldats, disposés dans l'ordre que nous avons vu, restaient dans une complète inaction. C'est ainsi que se passa la journée, en attendant la nuit qu'on voyait approcher avec terreur.

Enfin, le soir, sur le coup de sept heures, le Conseil privé du roi publia une proclamation solennelle déclarant : qu'il était devenu nécessaire d'employer la force armée ; que les officiers avaient reçu l'ordre le plus direct et le plus formel de faire à l'instant usage de tous les moyens en leur pouvoir pour réprimer les troubles ; que tous les sujets honnêtes de Sa Majesté étaient invités à rester chez eux cette nuit-là, eux, leurs domestiques et leurs apprentis. Puis on distribua aux soldats de service trente-six cartouches par homme ; on battit le tambour, et toute la troupe fut sous les armes au soleil couchant.

Les autorités municipales, stimulées par ces mesures de rigueur, se réunirent en assemblée générale, votèrent des remercîments aux autorités militaires pour le concours qu'elles voulaient bien prêter à l'administration civile, l'acceptèrent et placèrent les corps désignés sous la direction des deux shériffs. Dans le palais de la reine, une double garde, les yeomen de service, les officiers des menus plaisirs, et tous les autres serviteurs, furent placés dans les corridors et sur les escaliers, à sept heures, avec la recommandation expresse de veiller à leur poste toute la nuit ; puis on ferma toutes les portes. Les gentlemen du

Temple et autres Inns montèrent la garde à l'intérieur de leurs bâtiments, et firent dépaver le devant de la rue pour barricader leurs portes. Dans Lincoln's Inn, ils cédèrent la grand'salle et les communs à la milice du Northumberland, commandée par lord Algernon Percy ; dans quelques quartiers de la Cité, les bourgeois s'offrirent d'eux-mêmes et, sans forfanterie, firent bonne contenance. Des centaines de gentlemen forts et robustes vinrent se jeter, armés jusqu'aux dents, au milieu des salles des diverses compagnies, fermèrent à double tour et au verrou toutes les portes, en disant aux factieux dont ils étaient entourés ; « Venez-y, si vous l'osez, et vous allez voir. » Tous ces arrangements faits simultanément, ou à peu près, furent complétés, en attendant qu'il fît tout à fait noir : les rues se trouvèrent comparativement dégagées, gardées aux quatre coins et dans les abords principaux par les troupes, pendant que des officiers à cheval allaient dans toutes les directions, ordonnant aux traînards qu'ils pouvaient rencontrer de rentrer chez eux, et invitant les habitants à rester dans leurs maisons, et même, en cas de fusillade, à ne pas approcher des fenêtres. On doubla les chaînes dressées dans les carrefours où l'on pouvait craindre davantage l'invasion des masses, et on y établit des postes considérables de soldats. Quand on eut pris toutes ces précautions et qu'il fit tout à fait nuit, les commandants attendirent le résultat avec quelque anxiété, mais aussi avec quelque espérance que ces démonstrations vigoureuses suffiraient pour décourager la populace et prévenir de nouveaux désordres.

Mais ils s'étaient cruellement trompés dans leurs calculs : car, moins d'une demi-heure après, comme si la tombée de la nuit eût été le signal arrêté d'avance, les émeutiers, ayant pris d'abord la précaution d'empêcher, par petites bandes, l'allumage des réverbères, se levèrent comme une mer en furie, se montrant à la fois sur tant de points différents, et avec une rage si inconcevable, que les officiers qui commandaient les troupes ne surent d'abord de quel côté se tourner ni que faire. De nouveaux incendies éclatèrent, l'un après l'autre, dans chaque quar-

tier de la ville, comme si les insurgés avaient l'intention d'envelopper la Cité dans un cercle de flammes qui, se resserrant petit à petit, la réduirait en cendres tout entière ; la foule grouillait dans les rues comme une fourmilière, avec des cris affreux ; et, comme il n'y avait plus dehors que les perturbateurs d'un côté et les soldats de l'autre, ceux-ci pouvaient croire qu'ils voyaient là Londres tout entier rangé contre eux en bataille, et qu'ils étaient seuls contre toute la ville.

En deux heures, trente-six incendies, trente-six conflagrations importantes, étaient signalés ; parmi lesquels on comptait Borough-Clink dans Tooley-Street, le Banc du roi, la prison de la Fleet, et le nouveau Bridewell. Chaque rue était un champ de bataille. Dans chaque quartier, le bruit des mousquets de la troupe dominait les clameurs et le tumulte de la populace. La fusillade commença dans le marché à la volaille, où on avait tendu une chaîne au travers de la chaussée ; c'est là que la première décharge tua du coup une vingtaine de factieux. Les soldats, après avoir à l'instant emporté leurs cadavres dans l'église Saint Médard, firent feu une seconde fois, et, serrant de près la foule qui avait commencé à céder passage en voyant l'exécution commencer, se reformèrent en ligne dans Cheapside et chargèrent à la baïonnette.

Les rues offraient alors un horrible spectacle. Les huées de la canaille, les cris des femmes, les plaintes des blessés, le bruit incessant de la fusillade, formaient un accompagnement étourdissant et épouvantable aux diverses scènes étalées sous les yeux à chaque bout. Là où le chemin était barré par des chaînes était aussi le fort du combat et le plus grand nombre de victimes ; mais on peut dire qu'il n'y avait pas un carrefour important où l'affaire ne fût pas chaude et sanglante.

À Holborn-Bridge, à Holborn-Hill, la confusion était plus grande que partout ailleurs ; car la foule qui débordait de la Cité en deux courants impétueux, l'un par Ludgate-Hill, et l'autre

par Newgate-Street, se réunissait là et formait une masse si compacte, qu'à chaque décharge les gens semblaient tomber par tas. On avait posté en cet endroit un gros détachement de soldats qui tiraient tantôt du côté de Fleet-Market, tantôt du côté de Holborn, ou de Snowhill, balayant constamment les rues dans toutes les directions. Là aussi il y avait plusieurs incendies considérables, de sorte que toutes les horreurs de cette nuit terrible semblaient s'être donné rendez-vous sur ce seul et même théâtre.

Au moins vingt fois les assaillants, ayant à leur tête un homme qui brandissait une hache dans sa main droite, monté sur un gros et grand cheval de brasseur, caparaçonné avec les chaînes emportées de Newgate, dont le cliquetis accompagnait chacun de ses pas, firent une tentative pour forcer le passage et mettre le feu à la maison du négociant en vins. Au moins vingt fois ils furent repoussés avec perte, ce qui ne les empêcha pas de revenir à la charge ; et, quoique le bandit qui était à leur tête fût bien reconnaissable, et bien visible, car il n'y avait pas d'autre factieux à cheval, pas un coup ne put l'atteindre. Chaque fois que la fumée de la fusillade se dissipait, on était sûr de le trouver là, appelant ses compagnons de sa voix enrouée, brandissant toujours sa hache sur sa tête, et prenant un nouvel élan, comme s'il portait un charme qui protégeât sa vie, et qu'il fût à l'épreuve de la poudre et des balles.

C'était Hugh : c'était lui qu'on voyait se multiplier sur tous les points dans l'émeute. C'était lui qui avait dirigé deux attaques sur la Banque, qui avait aidé à renverser les baraques de péage sur le pont de Black-Friars, et en avait semé l'argent sur le pavé ; qui avait mis le feu de sa propre main à deux prisons ; qui, ici, là, partout et toujours, était à l'avant-garde, toujours en mouvement, frappant les soldats, encourageant la foule, faisant entendre la musique de fer de son cheval à travers les cris et le tapage, sans jamais être atteint ni arrêté un moment. Cerné d'un côté, il se faisait jour de vive force ailleurs ; obligé de se retirer

sur ce point, il avançait sur cet autre à l'instant même. Repoussé de Holborn pour la vingtième fois, il poussait son cheval à la tête d'une grosse troupe d'insurgés droit à Saint-Paul, attaquait un poste de soldats chargés de la garde des prisonniers derrière les grilles, les forçait à la retraite, leur prenait les hommes dont ils devaient compte, et, avec ce renfort, revenait à la charge, dans le délire du vin et de la rage, les excitant de ses hourras comme un démon.

Le plus habile cavalier aurait eu bien de la peine à rester à cheval au milieu d'une telle foule et d'un pareil tumulte mais, quoique ce furieux roulât sur la croupe (il n'avait pas de selle) comme un bateau ballotté par la mer, il n'était pas un instant embarrassé de se tenir ferme et de diriger sa monture partout où il voulait. Dans les rangs les plus épais et les plus pressés, sur les cadavres et les débris enflammés, tantôt sur les trottoirs, tantôt sur la chaussée, tantôt poussant son cheval sur les marches d'un perron pour mieux se faire voir de son parti, tantôt enfin se frayant un passage dans une masse d'êtres vivants, si serrée et si compacte qu'on n'aurait pas pu en couper une tranche avec la lame d'un couteau, il allait toujours, sûr de surmonter tous les obstacles à son gré. Et peut être est-ce à cette circonstance même qu'il devait de n'avoir pas encore reçu une balle : car son audace extrême, et la certitude où l'on était qu'il devait être un de ceux dont la proclamation officielle avait mis à prix la capture, inspiraient aux soldats le désir de le prendre vivant et détournaient bien des coups qui, sans cela, ne se seraient pas égarés loin de lui.

Le négociant et M. Haredale, ne pouvant plus rester tranquillement assis à écouter le bruit, sans voir ce qui se passait, avaient grimpé sur le toit de la maison, et là, cachés derrière une pile de cheminées, ils regardaient en bas avec précaution dans la rue ; ils avaient quelque espérance qu'après tant d'attaques toujours repoussées, les assaillants allaient céder, quand un grand cri leur annonça qu'un parti nouveau arrivait de l'autre côté, et

quand l'effroyable fracas de ces fers maudits les avertit en même temps que c'était encore Hugh qui était à la tête de cette troupe. Les soldats s'étaient avancés dans Fleet-Market, où ils étaient occupés à disperser la foule devant eux ; ce qui permit aux assaillants de marcher sans rencontrer d'obstacle et d'arriver bientôt devant la maison.

« Tout est perdu maintenant, dit le négociant : dans une minute voilà cinquante mille livres sterling qui vont être jetées dans la rue. Il faut nous sauver. Nous ne pouvons plus rien faire, trop heureux si nous pouvons seulement échapper. »

Leur première idée avait été de se glisser comme ils pourraient le long des toits des maisons, et d'aller frapper à la fenêtre de quelque mansarde pour qu'on leur permît de passer par là, et de descendre dans la rue afin de se sauver. Mais un autre cri, plus furieux encore, monta de la populace, dont tous les visages en l'air étaient tournés vers eux, et leur apprit qu'ils étaient découverts, que même on avait reconnu M. Haredale : car Hugh, le voyant en plein, à la lueur du feu qui éclairait ce côté de la maison *a giorno*, l'appela par son nom, en jurant qu'il voulait avoir sa vie.

« Laissez-moi, dit M. Haredale au négociant, et au nom du ciel, mon bon ami, sauvez-vous... Viens y donc, marmottait-il entre ses dents en se tournant du côté de Hugh, et en lui faisant face, sans prendre davantage aucun souci de se cacher. Le toit est haut et, si une fois je t'y tiens, je te réponds que nous mourrons ensemble.

– Folie ! dit l'honnête marchand en le tirant par derrière ; folie toute pure ! Entendez raison, monsieur ; mon bon monsieur, entendez raison. Je ne pourrais plus maintenant me faire ouvrir en allant cogner à quelque fenêtre, et, quand je le pourrais, je ne trouverais personne d'assez hardi pour favoriser ma fuite. Traversons les caves ; il y a là sur la rue de derrière une

espèce de passage par où nous entrons et sortons les tonneaux. Ne perdez pas un instant : venez avec moi... pour nous deux... pour moi... mon cher monsieur. »

Tout en parlant, tout en tirant M. Haredale, il put, comme lui, jeter un coup d'œil sur la rue ; un simple coup d'œil, mais qui suffit pour leur montrer la foule se resserrant et se pressant contre la maison : les uns avec des armes courant au premier rang pour enfoncer les portes et les fenêtres ; les autres apportant des tisons du feu voisin ; d'autres, le nez en l'air, suivant des yeux leur course sur les toits et les montrant à leurs compagnons ; tous, furieux et mugissants, comme les flammes qu'ils avaient allumées. Ils virent des hommes avides des trésors de liqueurs fortes qu'ils savaient entassés là, ils en virent d'autres, qui avaient été blessés, étendus par terre pour y mourir, dans les allées d'en face, misérables abandonnés, au milieu de ce vaste rassemblement ; ici une femme tout effrayée qui cherchait à s'échapper ; là un enfant perdu ; plus loin un ignoble ivrogne, qui, sans s'apercevoir seulement d'une blessure mortelle qu'il avait reçue à la tête, criait et se battait jusqu'à la fin. Ils virent tout cela distinctement, même avec une foule d'incidents vulgaires, comme un homme qui avait perdu son chapeau, ou qui se retournait, ou qui se baissait, ou qui donnait une poignée de main à un autre, mais d'un coup d’œil si rapide que, rien que le temps de faire un pas pour se retirer, ils avaient perdu de vue tout ce spectacle, et ne voyaient plus que leur pâleur mutuelle, et le ciel en feu sur leurs têtes.

M. Haredale céda aux prières de son compagnon, plutôt parce qu'il était résolu à le défendre. que par souci de sa propre vie et pour assurer sa fuite ; ils rentrèrent donc dans la maison et redescendirent ensemble l'escalier. Les coups roulaient comme le tonnerre sur les volets ; les pinces travaillaient déjà sous la porte ; les vitres tombaient des croisées : une lumière éclatante brillait par les plus minces ouvertures, et ils entendaient parler les meneurs si près de chaque trou de serrure ou

autre, qu'on aurait dit que ces brigands leur murmuraient à l'oreille d'une voix enrouée des menaces de mort. Ils n'eurent que le temps d'arriver au bas des degrés de la cave et de fermer la porte derrière eux : la populace était entrée dans la maison.

Les voûtes étaient d'une obscurité profonde, et, comme ils n'avaient ni torche ni chandelle (ils se seraient bien gardés de trahir ainsi leur lieu de refuge), ils étaient obligés de chercher leur chemin à tâtons. Mais ils ne furent pas longtemps sans y voir clair : car ils n'avaient encore fait que quelques pas, lorsqu'ils entendirent l'émeute forcer la porte, et, en jetant derrière eux un regard sous les arcades du corridor, ils purent les voir de loin se précipiter çà et là avec des flambeaux, mettre les tonneaux en perce, défoncer les cuves, tourner à droite à gauche dans les celliers, et se jeter à plat ventre pour boire aux ruisseaux de spiritueux qui déjà coulaient sur le sol.

Les deux fugitifs n'en pressaient que mieux le pas, et déjà ils avaient pénétré jusqu'à la dernière voûte qui les séparait du passage, quand tout à coup, dans la direction où ils allaient, une vive lumière vint éclairer leurs visages, et, avant même qu'ils eussent pu se jeter sur le côté, ou faire un pas en arrière, ou chercher une cachette, deux hommes, dont l'un portait une torche, arrivèrent sur eux et s'écrièrent, dans une espèce de murmure de saisissement : « Les voilà ! »

Au même instant ils jetèrent la coiffure postiche dont ils s'étaient affublés. M. Haredale vit devant lui Édouard Chester, et puis après, quand le négociant étonné eut la force d'ouvrir la bouche pour prononcer ce nom… Joe Willet.

Vraiment oui ! c'était bien Joe Willet en personne, le même Joe (avec un bras de moins pourtant), qui, tous les ans, faisait à chaque trimestre un voyage sur la jument grise pour venir payer le mémoire du rougeaud marchand de vins. Et c'était ce même

rougeaud marchand de vins, ci-devant de Thomas-Street, qui en ce moment le regardait en face et l'appelait par son nom.

« Donnez-moi la main, dit Joe doucement et, qui plus est, la prenant de lui-même bon gré mal gré, n'ayez pas peur de secouer la mienne : elle est à vous de bon cœur ; malheureusement elle n'a plus sa camarade. Mais, avez-vous bonne mine ! quel gaillard vous faites ! Et vous… que Dieu vous bénisse, monsieur. Prenez courage, prenez courage. Nous les retrouverons, allez ! n'ayez pas peur ; nous n'avons pas perdu notre temps. »

Il y avait dans le langage de Joe quelque chose de si franc et de si honnête, que M. Haredale, involontairement, lui mit la main dans la main, quoique leur rencontre ne laissât pas de lui être un peu suspecte. Mais le regard qu'il lança en même temps à Édouard Chester, la discrétion avec laquelle ce jeune gentleman se tenait à l'écart, n'échappèrent pas à Joe, qui se mit à dire hardiment, en jetant aussi un coup d'œil du côté d'Édouard :

« Les temps sont bien changés, monsieur Haredale, et voilà le moment venu de distinguer nos amis de nos ennemis et de ne pas prendre les uns pour les autres. Permettez-moi de vous dire que, sans ce gentleman, il est bien probable que vous ne seriez plus en vie à cette heure, ou que vous seriez pour le moins grièvement blessé.

– Que dites-vous là ? lui demanda M. Haredale.

– Je dis premièrement qu'il ne fallait déjà pas être capon pour aller dans la foule, déguisé comme un gueux de leur clique : mais passons là-dessus, j'y songe, puisque je me trouvais dans le même cas ; secondement, que c'est une action brave et glorieuse (voilà comme je l'appelle), d'avoir porté à ce gredin-là un coup qui l'a descendu de son cheval, et sous leurs yeux.

– Quel gredin ? sous les yeux de qui ?

– Quel gredin, monsieur ! dit Joe. Un gredin qui ne vous veut guère de bien et qui a bien en lui l'étoffe de vingt gredins, ou plutôt de vingt diables. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je le connais. S'il avait été une fois dans la maison, il vous aurait bien trouvé, lui, n'importe où. Les autres n'ont pas de rancune particulière contre vous, et, tant qu'ils ne vous verront pas, ils ne songeront qu'à boire à mort. Mais nous perdons là notre temps. Êtes-vous prêt ?

– Oui, dit Édouard. Éteignez la torche, Joe, et en avant. Surtout du silence, et vous serez un bon garçon.

– Silence ou pas, murmura Joe en jetant la torche allumée par terre et en l'écrasant avec son pied, en même temps qu'il prenait M. Haredale par la main ; c'est égal : c'était toujours une action brave et glorieuse... ça y est. »

M. Haredale et le digne négociant étaient trop étonnés et trop pressés pour faire d'autres questions : ils suivirent donc leurs guides en silence. Seulement, d'après deux mots de chuchotement entre eux et le brave marchand sur le moyen le plus sûr de sortir de là, il apprit qu'ils étaient entrés par la porte de derrière, grâce à la connivence de John Grueby, qui faisait le guet dehors avec la clef dans sa poche et qu'ils avaient mis dans leur confidence. Comme il y avait justement une bande d'insurgés qui arrivaient de ce côté au moment où ils venaient d'entrer, John avait refermé la porte à double tour, et était allé chercher des soldats pour couper la retraite à ces malfaiteurs.

Cependant, comme la porte de devant était enfoncée, et que cette petite troupe, impatiente de se ruer sur les liquides, n'avait pas envie de perdre son temps à en enfoncer une autre, elle avait fait le tour et était entrée par Holborn avec les autres, laissant tout à fait libre et déserte l'étroite ruelle sur laquelle donnait le derrière de la maison. Ainsi donc, quand M. Haredale

et ses compagnons eurent rampé par le passage qu'avait indiqué le négociant (ce n'était qu'une espèce de trappe mobile pour passer les tonneaux), et qu'ils eurent réussi, avec quelque difficulté, à déchaîner et lever la porte du fond, ils débouchèrent dans la rue sans avoir été observés ni interrompus par personne. Joe, qui n'avait pas lâché M. Haredale, et Édouard, qui tenait bon aussi avec le négociant, se dépêchèrent de filer par les rues d'un pas rapide ; se jetant seulement, par occasion, à l'écart, pour laisser passer quelques fugitifs, ou pour ne pas embarrasser la marche de quelques soldats qui arrivaient derrière eux au pas de course, et dont les questions, quand ils s'arrêtèrent pour leur en faire, furent tout de suite satisfaites par un mot de réponse que Joe leur glissa à l'oreille.

CHAPITRE XXVI.

Pendant que Newgate brûlait, la nuit précédente, Barnabé et son père, après avoir passé de main en main à travers la foule, s'arrêtèrent dans Smithfield, derrière la populace, à contempler les flammes comme des gens qui venaient de se réveiller en sursaut. Il s'écoula quelques moments avant qu'ils pussent reconnaître distinctement où ils étaient, et comment ils y étaient venus, oubliant, pendant qu'ils restaient là spectateurs inactifs et nonchalants de l'incendie, qu'ils avaient dans les mains des outils qu'on leur avait donnés pour se délivrer eux-mêmes de leurs fers.

Barnabé, tout enchaîné qu'il était, n'aurait rien eu de plus pressé, s'il avait suivi son instinct, ou qu'il eût été seul, que de revenir se mettre aux côtés de Hugh, que son intelligence bornée lui représentait en ce moment comme brillant d'un nouveau lustre, depuis qu'il voyait en lui son libérateur et son plus fidèle ami. Mais la terreur que son père éprouvait à rester dans les rues se communiqua bientôt à son esprit, quand il eut compris toute l'étendue de ces craintes, et lui inspira le même empressement à chercher ailleurs leur salut.

Dans un coin du marché, au milieu des stalles à bétail, Barnabé s'agenouilla, et se mit à briser les fers de son père, en s'arrêtant de temps en temps pour lui passer sur la figure une main caressante, ou pour le regarder avec un sourire. Lorsqu'il l'eut vu se dresser, libre, sur ses pieds, et qu'il se fut abandonné au transport de joie que lui causait cette vue, il se mit à l'ouvrage pour son propre compte, et bientôt ses chaînes tombant avec fracas laissèrent ses membres souples et dégagés.

Quand cette tâche fut achevée, ils se glissèrent ensemble furtivement, passèrent devant des groupes de gens rassemblés autour de quelque misérable, accroupi devant eux, pour le cacher aux yeux des passants mais sans pouvoir empêcher qu'on entendit retentir le bruit des marteaux, qui annonçaient assez haut qu'ils étaient aussi occupés de la même besogne. Les deux fugitifs se dirigèrent du côté de Clerkenwell, puis de là gagnèrent Islington, comme la sortie de Londres la plus voisine, et se trouvèrent en un moment dans les champs. Après avoir erré longtemps, ils trouvèrent dans un pâturage, près de Finchley, un misérable hangar dont les murs étaient de pisé et le toit de broussailles et de bruyère ; c'était un abri destiné aux bestiaux, mais il était désert pour l'instant. C'est là qu'ils se couchèrent pour y passer la nuit. Ils errèrent encore de tout côté, quand le jour fut venu, et Barnabé alla seul une fois vers un petit hameau à deux ou trois milles de là, pour y acheter du pain et du lait. Mais n'ayant pas trouvé de meilleur lieu de retraite, ils revinrent au même endroit, et s'y couchèrent encore en attendant la nuit.

Il n'y a que Dieu qui puisse dire avec quelle vague idée de devoir et d'affection, avec quelle étrange inspiration de la nature, aussi claire pour lui que pour un homme qui aurait eu l'intelligence la plus radieuse et les facultés les plus développées ; avec quelle obscure souvenance des enfants dont il partageait les jeux quand il était enfant lui-même, et qui lui parlaient toujours de leur père, de leur amour pour lui, de son amour pour eux ; par quelles associations de souvenirs obscurs de la douleur, des larmes et du veuvage de sa mère, il soignait cet homme et veillait tendrement sur lui. Mais si vagues, si confuses que fussent ces idées qui étaient venues l'émouvoir par degrés, c'est à elles qu'il devait le chagrin qu'il montrait en regardant son visage égaré, les larmes qui inondaient ses yeux en se baissant pour l'embrasser, le soin avec lequel il l'éveillait tout content au milieu de ses pleurs, l'abritant du soleil, l'éventant avec des branchages, la calmant dans les sursauts de son sommeil… Ah ! quel sommeil agité !… et se demandant si elle, elle ne voudrait

pas bientôt les rejoindre, pour que leur bonheur fût complet. Il resta assis près de lui tout le jour, l'oreille au guet, pour écouter le pas de sa mère à chaque souffle de l'air, cherchant au loin son ombre sur les herbes mollement balancées par le vent, tressant les fleurs des haies pour qu'elle en eût le plaisir quand elle arriverait, et lui aussi quand il s'éveillerait ; enfin se baissant de temps en temps pour écouter les murmures des rêves de son père, et pour s'étonner qu'il ne goûtât pas un meilleur repos dans un lieu si tranquille.

Le soleil disparut, la nuit vint et le trouva aussi paisible, tout entier à ces pensées, comme s'il n'y avait qu'eux au monde, et que le lourd nuage de fumée qu'on voyait de loin suspendu sur l'immense cité ne recelât ni vices, ni crimes, ni vie, ni mort, ni aucun sujet d'inquiétude… comme si c'était seulement le vide de l'air.

Mais l'heure était enfin venue où il fallait qu'il allât seul chercher l'aveugle (quel bonheur pour lui !) et le ramener là, en prenant grand soin qu'on ne l'épiât et qu'on ne le suivît en chemin. Il écouta bien les instructions qu'il devait observer, les répéta souvent pour être sûr de les retenir, et, après être revenu deux ou trois fois sur ses pas pour faire une surprise à son père, en riant à cœur joie, il finit par partir sérieusement pour accomplir sa commission, en lui recommandant d'avoir soin de Grip, qu'il n'avait pas oublié d'emporter de la prison dans ses bras.

Agile et impatient de revenir, il ne fut pas long à gagner la ville ; cependant, quand il arriva, les incendies étaient déjà allumés et insultaient aux ténèbres de la nuit avec leur éclat affreux. À son entrée dans la ville, peut-être ce changement venait-il de ce qu'il n'avait plus là près de lui ses anciens compagnons, et qu'il n'était point chargé d'une commission violente ; peut-être aussi cela venait-il de la beauté de la solitude, où il avait passé la journée, ou des pensées qui l'avaient occupé, mais enfin Londres lui parut peuplé d'une légion de démons. Cette

fuite et cette poursuite, cette dévastation cruelle par le fer et la flamme, ces cris effrayants, ce tapage étourdissant, il se demandait si c'était bien là la noble cause du bon lord.

Malgré la stupeur où le plongeait cette scène sauvage, il trouva pourtant le logis de l'aveugle. Tout était fermé : il n'y avait personne. Il attendit longtemps, mais en vain. Il finit par s'en aller, et, comme il apprit justement en ce moment-là que les soldats venaient de tirer, et qu'il devait y avoir beaucoup de morts, il se dirigea vers Holborn, où on lui avait dit qu'était le grand rassemblement ; il voulait essayer d'y rencontrer Hugh, pour lui persuader d'éviter le danger et de revenir avec lui.

S'il avait été abasourdi et dégoûté du tumulte tout à l'heure, son horreur ne fit que redoubler en pénétrant dans ce tourbillon de l'émeute, et lorsqu'il en eut sous les yeux ce terrible spectacle, sans y prendre part. Mais enfin, là, au beau milieu, dominant le reste des insurgés, tout près de la maison qu'on attaquait alors, Hugh était à cheval, appelant, animant tous les autres.

Le tumulte qui l'entourait, la chaleur étouffante, les cris, les craquements, tout cela lui faisait mal au cœur ; cependant il pénétra de force au travers de la foule, reconnu de bien des gens qui se reculaient eu poussant des bravos pour le laisser passer, et il arrivait justement auprès de Hugh, au moment où il proférait des menaces sauvages contre quelqu'un ; mais contre qui et pourquoi, l'extrême confusion de cette scène ne permettait pas à Barnabé de le savoir. Au même instant, la foule se précipita dans la maison dont elle avait brisé la porte, et Hugh… il fut impossible de savoir comment… tomba à terre tout de son long.

Barnabé était à côté de lui, quand il se remit sur ses pieds, encore tout chancelant ; heureusement pour lui qu'il fit entendre sa voix, car Hugh levait sa hache pour lui fendre le crâne en deux.

« Barnabé !... vous ! Quelle était donc la main qui m'a jeté par terre ?

– Ce n'est toujours pas la mienne.

– Qui donc est-ce ?,... je vous demande qui c'est ? cria-t-il en vacillant et en regardant autour de lui d'un air farouche. Voyons ! dépêchons-nous ! où est-il ? qu'on me le montre.

– Vous avez du mal, » lui dit Barnabé ; et, en effet, il était blessé à la tête, d'abord du coup qu'il avait reçu, et puis d'une ruade de son cheval. « Venez-vous-en avec moi. »

En même temps il prit en main la bride, tourna le cheval, et entraîna Hugh à quelques pas de là. Cela suffit pour les dégager de la foule qui se précipitait de la rue dans les caves du négociant en vins.

« Où donc ?... où donc est Dennis ? dit Hugh s'arrêtant tout court et saisissant Barnabé de son bras vigoureux. Où est-il resté tout le jour ? Qu'est-ce qu'il voulait dire en me laissant là, hier au soir, dans la prison ? Dites-moi ça... le savez-vous ? »

En faisant tourner son arme dangereuse, il tomba par terre, étendu comme un chien. Une minute après, quoique exalté déjà jusqu'à la frénésie par la boisson et par sa blessure à la tête, il rampa jusqu'à un courant d'eau-de-vie enflammée qui coulait dans le ruisseau, et se mit à en boire comme de l'eau.

Barnabé le tira de là et le força à se relever. Quoiqu'il ne fût capable ni de marcher ni de se tenir debout, il se dirigea involontairement en trébuchant jusqu'à son cheval, grimpa sur son dos et s'y tint attaché. Après de vains efforts pour dépouiller l'animal de ses harnais sonores, Barnabé sauta en croupe derrière Hugh, attrapa la bride, tourna dans Leather-Lane, qui était tout près de là, et mit à un bon trot le coursier effrayé.

Cependant, avant de sortir de la rue, il regarda derrière lui : il regarda un spectacle tel qu'il ne devait plus s'effacer jamais, même de sa pauvre mémoire, dût-il vivre cent ans. La maison du négociant en vins, avec une demi-douzaine de maisons voisines, n'était plus qu'une grande et brûlante fournaise. Toute la nuit, personne n'avait essayé d'éteindre les flammes ou d'en arrêter le progrès ; mais, pour le moment, un détachement de soldats étaient sérieusement occupés à abattre deux maisons en bois qui étaient à chaque instant en danger de prendre feu, et qui ne pouvaient manquer, si on les laissait s'enflammer, d'étendre au loin l'incendie. La chute bruyante des murs vacillants et des énormes pièces de charpente ; les huées et les vociférations de la foule furieuse, la fusillade lointaine d'autres détachements militaires ; les regards éplorés et les cris de détresse de ceux dont les habitations étaient en péril ; la course errante des gens effrayés qui emportaient leurs effets ; la réflexion, sur chaque partie du ciel, des flammes d'un rouge de sang qui s'élançaient dans l'air, comme si le dernier jour était enfin venu et que tout l'univers fût en feu ; la poussière, la fumée, les tourbillons de flammèches qui venaient roussir et allumer tous les objets sur lesquels elles tombaient ; les bouffées de chaleur malsaine qui venaient tout infecter ; les étoiles, la lune, le ciel même, éclipsés : tout cela présentait un tel spectacle de ruine et de terreur, qu'on eût dit que le firmament était effacé du coup, et que la nuit, avec son repos tranquille et sa lumière douce, ne reviendrait plus jamais visiter la terre.

Mais voici un spectacle bien pire encore ; pire cent fois que le feu et la fumée, et même que la rage insensée, impitoyable de la canaille ! Les gouttières de la rue, et chaque crevasse, chaque fissure dans les pierres de la muraille, versaient les spiritueux enflammés, qui, bientôt endigués par des mains actives, débordaient sur le trottoir et la chaussée et formaient une grande mare où les gens tombaient morts par douzaines. Ils étaient couchés par tas autour de ce lac effroyable, maris et femmes,

pères et fils, mères et filles, des femmes avec des enfants dans leurs bras ou contre leur mamelle, et là ils buvaient jusqu'à la mort. Pendant que les uns étaient penchés, pressant leurs lèvres sur le bord pour ne jamais relever la tête, d'autres, d'un bond, s'arrachaient à cette boisson de feu, et se mettaient à danser, moitié dans les transports d'un triomphe insensé, moitié dans l'agonie d'une suffocation dévorante, jusqu'à ce qu'enfin ils tombaient là, plongeant leurs cadavres dans la liqueur qui les avait tués. Eh bien ! cela même, ce n'était pas encore la mort la plus cruelle et la plus effrayante qu'on eût à déplorer cette nuit-là. Du fond des celliers enflammés où ils avaient bu dans leurs chapeaux, dans des seaux, dans des baquets, des cuviers, des souliers, on tira quelques hommes encore vivants, mais qui n'étaient qu'une flamme, des pieds à la tête. Dans l'angoisse de leurs souffrances insupportables, avides de tout ce qui ressemblait à de l'eau, ils roulaient leurs corps sifflants dans cet étang hideux, et lançaient à droite et à gauche des éclaboussures du feu liquide qui lapait tout ce qu'il rencontrait dans sa course, n'épargnant pas plus les vivants que les morts. Dans cette dernière nuit des grands troubles, car ce fut la dernière, les malheureuses victimes d'une révolte absurde devinrent elles-mêmes la cendre et la poussière des flammes qu'elles avaient allumées, et jonchèrent de leurs débris méconnaissables les rues et les places de Londres.

L'âme profondément empreinte de ce souvenir ineffaçable qu'un seul coup d'œil avait suffi pour lui révéler dans sa fuite, Barnabé sortit en courant de la ville qui recelait de telles horreurs ; et baissant la tête pour ne pas même voir la lueur des feux souiller le tranquille paysage qui s'étendait sous ses yeux, il fut bientôt sur la route des champs paisibles.

Il s'arrêta environ à un demi-mille du hangar où était couché son père, et faisant comprendre avec quelque difficulté à Hugh qu'il fallait descendre là, il jeta le harnais du cheval au fond d'une mare d'eau stagnante, et abandonna l'animal à lui-

même. Après cela il soutint son compagnon du mieux qu'il put, et l'emmena tout doucement du côté de leur asile.

CHAPITRE XXVII.

On était au cœur de la nuit, et d'une nuit très noire quand Barnabé, avec son trébuchant ami, s'approcha de l'endroit où il avait laissé son père ; cependant il put le voir se dérobant dans les ténèbres, car il ne se fiait pas même à son fils, et se retirant d'un pas rapide. Après lui avoir crié deux ou trois fois, mais sans succès, qu'il pouvait revenir, qu'il n'y avait rien à craindre, il laissa tomber Hugh sur le sol et se mit à la recherche de son père pour le ramener.

L'autre continua de se glisser furtivement dans l'ombre, jusqu'à ce que Barnabé l'eût rattrapé. Alors il se retourna, et lui dit d'une voix terrible, quoique étouffée :

« Laisse-moi aller. Ne me touche pas. Tu l'as dit à ta mère, et vous vous êtes entendus pour me trahir. »

Barnabé le regarda en silence.

« Tu as vu ta mère ?

– Non, cria Barnabé avec ardeur. Oh ! non, il y a bien longtemps… plus longtemps que je ne puis dire. Il doit bien y avoir un an. Est-ce qu'elle est ici ? »

Son père le regarda fixement quelques instants, puis il lui dit en se rapprochant de lui, car, rien qu'à voir sa figure et à l'entendre parler, il était impossible de douter de sa sincérité :

« Qu'est-ce que c'est que cet homme-là ?

– Hugh... c'est Hugh. Pas davantage, vous savez bien. Ce n'est pas celui-là qui vous fera du mal. Comment ! vous aviez peur de Hugh ! ha ! ha ! ha ! peur de ce bon gros vieux farceur de Hugh !

– Je vous demande qui il est, reprit l'autre d'un ton si farouche que Barnabé s'arrêta au beau milieu de ses éclats de rire, et recula quelques pas, le regardant d'un air de stupéfaction et de terreur.

– Dieu ! êtes-vous sévère ! vous me faites trembler, comme si vous n'étiez pas mon père. Pourquoi donc me parlez-vous comme cela ?

– Je veux, répondit-il en repoussant la main que son fils, d'un air timide, posait, pour l'apaiser, sur sa manche, je veux une réponse, et au lieu de cela vous me répliquez par les plaisanteries et des questions. Quel est l'homme que vous venez d'amener dans notre cachette, pauvre imbécile ? et où est l'aveugle ?

– Je ne sais pas où il est. Sa maison était fermée. J'ai attendu, sans voir personne venir : ce n'est pas ma faute. Quant à celui-ci, c'est Hugh... le brave Hugh, qui a enfoncé cette odieuse prison pour nous délivrer. Ah ! dites à présent que vous ne l'aimez pas, hein ? n'est-ce pas que vous l'aimez ?

– Pourquoi est-il couché par terre ?

– Il a fait une chute, et puis il a trop bu. Les champs, les arbres, tout ça tourne, tourne, tourne autour de lui, et la terre lui manque sous les pieds. Vous le connaissez bien ! vous vous le rappelez ! Tenez ! regardez-le. »

En effet ils étaient revenus à l'endroit où il était couché, et ils se baissèrent sur lui tous les deux pour voir sa figure.

« Bien ! je me le rappelle, murmura le père. Pourquoi l'avez-vous amené ici ?

– Parce qu'il aurait été tué, si je l'avais laissé là-bas. Si vous aviez vu comme on tirait des coups de fusil et comme le sang coulait ! La vue du sang ne vous fait-elle pas trouver mal, mon père ? Je vois bien que si, à votre figure. C'est comme moi… qu'est-ce que vous regardez donc ?

– Rien, dit l'assassin doucement, après avoir reculé un pas ou deux pour regarder avec les lèvres serrées et l'œil fixe par-dessus la tête de son fils. Rien. »

Il resta dans la même attitude et avec la même expression dans ses traits pendant quelques minutes ; puis il promena lentement son regard autour du lui, comme s'il avait perdu quelque chose, et revint en frissonnant vers le hangar.

« Voulez-vous que je l'emporte là-dedans, père ? » demanda Barnabé qui était resté, pendant ce temps-là, à regarder aussi, sans savoir ce que cela voulait dire.

Il ne répondit que par un gémissement étouffé, en se couchant par terre enveloppé de son manteau jusque par-dessus la tête, et se retira dans le coin le plus obscur.

Voyant qu'il n'y avait pas moyen, pour le moment, d'éveiller Hugh ou de lui faire reprendre ses sens, Barnabé le traîna sur l'herbe et le coucha sur un petit tas de foin et de paille de rebut, dont il avait déjà lui-même fait son lit, après avoir commencé par apporter un peu d'eau d'un ruisseau voisin, pour laver sa blessure et lui nettoyer les mains et la figure. Ensuite il se coucha lui-même, entre eux deux, pour y passer la nuit, et, la face tournée vers les étoiles, il tomba dans un profond sommeil.

Réveillé de bonne heure, le lendemain matin, par l'éclat du soleil, le chant des oiseaux et le bourdonnement des insectes, il laissa dormir les autres dans la hutte, pour aller se promener un peu et respirer cet air doux et frais. Mais il sentit que ses sens harassés, accablés, alourdis par les terribles scènes de la veille et des autres soirées précédentes, se refusaient à jouir des beautés du jour naissant, dont il avait si souvent goûté la douceur avec un plaisir infini. Il pensa à ces matinées heureuses où il allait avec ses chiens, bondissant comme lui, au travers des plaines et des bois, et ce souvenir lui remplit les yeux de larmes. Il ne se reprochait pas, Dieu le bénisse ! d'avoir fait le moindre mal, et il n'avait pas changé de sentiment sur la justice de la cause où il s'était engagé, ou des hommes qui la défendaient : mais il était, en ce moment, plein de soucis, de regrets, de souvenirs effrayants ; il souhaitait, pour la première fois, que tel ou tel événement ne fut jamais arrivé, et qu'on eût épargné à bien des gens tant de chagrins et de souffrances. Il commença aussi à songer combien ils seraient heureux, son père, sa mère, Hugh et lui, s'ils s'en allaient ensemble demeurer dans quelque endroit solitaire, où il n'y eût aucun de ces troubles à craindre ; peut-être l'aveugle, qui parlait de l'or en connaisseur, et qui lui avait confié qu'il avait de grands secrets pour en gagner, pourrait-il leur apprendre à vivre sans ressentir l'aiguillon de la faim et du besoin. À ce propos, il regretta encore davantage de ne pas l'avoir vu la nuit dernière, et il méditait encore là-dessus, quand son père vint lui toucher l'épaule.

« Ah ! cria Barnabé, tressaillant au sortir de sa rêverie. Ce n'est que vous !

– Qui donc vouliez-vous que ce fût ?

– Je croyais presque que c'était l'aveugle. Il faut, père, que j'aie avec lui un bout de conversation.

– Et moi aussi : car, si je ne le vois pas, je ne sais plus où fuir ni que faire, et j'aimerais mieux la mort que de perdre mon temps ici. Il faut que vous alliez tout de suite le voir et que vous me l'ameniez ici.

– Vraiment ? s'écria Barnabé charmé. À la bonne heure, mon père. C'est tout ce que je demandais.

– Mais c'est lui qu'il faut me ramener, et pas d'autre. Surtout, quand vous devriez l'attendre à sa porte pendant vingt-quatre heures, attendez toujours, et ne revenez pas sans lui.

– N'ayez pas peur, cria-t-il gaiement. Je vous l'amènerai, je vous l'amènerai.

– Mettez bas ces babioles, dit le père en lui arrachant les bouts de ruban et les plumes qu'il portait à son chapeau, et jetez mon manteau par-dessus vos habits. Faites bien attention à votre démarche ; du reste, on est trop occupé d'autre chose dans les rues pour qu'on vous remarque. Quant à votre retour, ne vous en inquiétez pas ; il saura bien y pourvoir en toute sûreté.

– Je crois bien ! dit Barnabé, certainement qu'il y pourvoira. C'est ça un habile homme, n'est-ce pas, mon père, et bien capable de nous apprendre le moyen de devenir riches ? Oh ! je le connais bien, je le connais bien. »

Il fut bientôt habillé, et aussi bien déguisé que possible. Cette fois il avait le cœur plus léger en entreprenant ce second voyage, et en laissant Hugh, encore abruti par l'ivresse, étendu par terre sous le hangar, avec son père qui se promenait devant, de long en large.

L'assassin, en proie aux plus tristes pensées, le regarda partir, et se remit à marcher comme tout à l'heure, troublé par le moindre murmure de l'air dans les branches, et par l'ombre la

plus légère que les nuages en passant jetaient sur les prés émaillés de marguerites. Il était impatient de voir son fils revenu sain et sauf, et cependant, quoique sa vie et sa sûreté en dépendissent, il n'était pas fâché de le voir parti. Le profond sentiment d'égoïsme que lui inspiraient ses crimes, toujours présents à ses yeux avec leurs conséquences actuelles ou futures, absorbait et faisait entièrement disparaître toute pensée de Barnabé, comme étant son fils. Bien plus, la présence de ce malheureux était pour lui un reproche pénible et cruel ; il retrouvait dans ses yeux égarés les terribles images de cette nuit criminelle. Son visage de l'autre monde, son esprit informe, représentaient à l'assassin une créature qui avait pris naissance dans le sang de sa victime. Il ne pouvait supporter son regard, sa voix, son toucher. Et pourtant il se voyait forcé, par sa condition désespérée. et son unique chance d'échapper au gibet, de l'avoir à ses côtés et de reconnaître qu'il ne pouvait sans lui songer à se soustraire à la mort.

Il se promena donc de long en large, sans repos, tout le jour, roulant ces pensées dans son esprit, et Hugh était encore étendu, sans le savoir, sous le hangar. À la fin, au moment où le soleil allait se coucher, Barnabé revint, amenant l’aveugle et causant avec lui d'un air animé tout le long du chemin.

L'assassin s'avança à leur rencontre, et ordonnant à son fils d'aller parler à Hugh qui venait de se dresser sur ses pieds, il le remplaça près de l'aveugle, et le suivit à pas lents du côté du hangar.

« Pourquoi l'avoir envoyé, *lui* ? dit Stagg. Ne saviez-vous pas que c'était le moyen de le perdre, sitôt qu'on l'aurait reconnu ?

– Ne vouliez-vous pas que j'y allasse moi-même ? répliqua l'autre.

– Hem ! peut-être que non. J'étais devant la prison mardi soir ; mais, dans la foule, je vous ai manqué. On a fait hier soir de fameuse besogne… oh ! mais de la jolie besogne !… une besogne profitable, ajouta-t-il en faisant sonner l'argent dans son gousset.

– Avez-vous…

– Vu votre bonne dame ?… Certainement.

– Eh bien ! n'avez-vous rien à me dire de plus ?

– Oh ! je vais vous dire tout, reprit l'aveugle en éclatant de rire. Pardon, mais j'aime à vous voir si impatient : c'est signe d'énergie.

– Consent-elle à dire le mot qui peut me sauver ?

– Non, répondit l'aveugle d'un ton décidé, en tournant vers lui son visage. Non ; voici ce que c'est : elle a été à deux doigts de la mort, depuis qu'elle a perdu son cher fils… elle est restée privée de sentiment, enfin, je ne sais pas quoi. Je l'ai été chercher dans un hôpital, et me suis présenté (sauf votre permission) au chevet de son lit. Notre conversation n'a pas été longue ; elle était trop faible, et puis il y avait là tant de monde auprès de nous, que je n'étais pas à mon aise. Mais je lui ai dit tout ce dont j'étais convenu avec vous ; je lui ai fait toucher au doigt, et dans les termes les plus forts, la situation du jeune gentleman. Elle a voulu m'attendrir ; mais, comme je lui ai dit, c'était peine perdue. Alors elle s'est mise à pleurer et à gémir, bien entendu : c'est toujours comme ça avec les femmes Puis, ne voilà-t-il pas que tout d'un coup elle a retrouvé sa force et sa voix pour me dire qu'elle se mettait, elle et son fils, sous la garde de Dieu ; que c'était à lui qu'elle en voulait appeler contre nous… et elle le fit, ma foi ! dans un langage tout à fait gentil, je vous assure. Je lui conseillai, en ami, de ne pas trop compter sur une assistance

aussi éloignée ; je lui recommandai d'y songer à deux fois ; je lui laissai mon adresse, en lui disant que j'étais sûr qu'elle enverrait chez moi le lendemain avant midi, et je la quittai pâmée ou faisant semblant de l'être. »

Après ce beau récit, qu'il interrompit de temps à autre pour casser et croquer à son aise quelques noix, dont il paraissait avoir sa poche pleine, l'aveugle tira d'une autre poche un flacon dont il commença par boire une gorgée, et qu'il offrit ensuite à son compagnon.

« Vous n'en voulez pas, n'est-ce pas ? dit-il en sentant que l'autre repoussait le flacon. Comme il vous plaira. Le brave gentleman qui loge là à côté de vous ne me refusera peut-être pas, lui. Eh, sacripant !

– Au nom du diable ! dit l'assassin en le retenant par la basque ; ne me direz-vous pas ce qu'il faut que je fasse ?

– Ce que vous fassiez ! Il n'y a rien de plus aisé : une petite course de deux heures, pas plus, au clair de la lune, avec le jeune gentleman, qui ne demande pas mieux ; je l'ai catéchisé en chemin, et éloignez-vous de Londres tant que vous pourrez. Vous me ferez savoir où vous êtes, et je me charge du reste. Il faudra bien qu'elle revienne : elle ne peut pas résister longtemps ; et en attendant, quant aux chances de vous voir rattraper, songez que ce n'est pas un prisonnier seulement qui s'est échappé de Newgate, il y en a trois cents. Cela ne doit-il pas vous rassurer ?

– Mais enfin, il faut que nous vivions. Comment cela ?

– Comment ! répliqua l'aveugle ; en buvant et en mangeant. Et comment boire et manger ? Il faut payer. C'est donc de l'argent qu'il faut, cria-t-il en tapant sur son gousset ; c'est de l'argent que vous voulez dire, n'est-ce pas ? Bah ! les rues en étaient pavées. Ce serait diablement dommage que ça fût déjà

fini, car c'est un bien joli moment : un moment d'or, comme on n'en voit guère, pour pêcher en eau trouble dans tout ce remue-ménage. Eh ! holà ! Veux-tu boire, sacripant ? Voyons, bois. Où est-tu donc ? eh ! »

En proférant ces vociférations d'un ton tapageur qui montrait sa parfaite confiance dans le désordre général et, la licence des temps, il alla à tâtons vers le hangar, où Hugh et Barnabé étaient assis par terre.

« Prends-moi ça, cria-t-il en passant à Hugh son flacon. Il ne coule plus maintenant que du vin et de l'or dans les ruisseaux de Londres. Les pompes mêmes ne versent plus que de l'eau-de-vie et des guinées. Prends-moi ça, et ne l'épargne pas. »

Épuisé, sale, la barbe longue, barbouillé de fumée et de suie, les cheveux emmêlés par le sang, la voix presque éteinte, et ne parlant que par chuchotements ; la peau desséchée par la fièvre, tout le corps en capilotade, couvert de plaies et de meurtrissures, Hugh eut pourtant encore la force de prendre le flacon et de le porter à ses lèvres. Il était en train de boire, quand le devant du hangar fut tout à coup obscurci par une ombre : c'était Dennis qui venait là se planter devant eux.

« Je ne vous dérange pas ? dit ce personnage d'un ton railleur, au moment où Hugh cessait de boire, pour le toiser d'un air peu agréable des pieds à la tête. Je ne vous dérange pas, camarade ? Tiens, Barnabé ici avec vous ? Comment ça va-t-il, Barnabé ? Et ces deux autres messieurs aussi ? votre serviteur très humble, messieurs. Je ne vous dérange pas non plus, j'espère ? n'est-ce pas, camarades ? »

Malgré le ton amical et l'air confiant dont il leur tenait ce langage, on voyait qu'il éprouvait quelque hésitation à entrer, et qu'il restait volontiers dehors, il était un peu mieux mis que de coutume : c'était toujours le même habillement noir usé jusqu'à

la corde ; mais il avait autour du col une cravate d'assez mauvaise mine, d'un blanc jaune, et à ses mains des gants de peau, comme les jardiniers en portent dans l'exercice de leur état. Ses souliers étaient tout frais graissés, et décorés d'une paire de boucles d'acier rouillé ; les rosettes des genoux de sa culotte courte avaient été renouvelées, et, à défaut de boutons, il avait ses vêtements attachés avec des épingles. En somme, il avait l'air d'un recors ou d'un aide de garde du commerce, terriblement fané, mais encore jaloux de conserver les apparences de son rôle officiel, et faisant bonne mine à mauvais jeu.

« Vous êtes joliment bien ici, dit M. Dennis, tirant de sa poche un mouchoir moisi qui ressemblait plutôt à un licou en décomposition, et s'en frottant le front de toutes ses forces.

– Pas assez bien, pourtant, pour vous empêcher de nous trouver, à ce qu'il parait, répondit Hugh de mauvaise humeur.

– Écoutez donc, je vais vous dire, camarade, reprit Dennis avec un sourire amical ; quand vous voudrez que je ne sache pas de quel côté vous êtes à chevaucher, vous ferez bien de ne pas attacher de pareils grelots au cou de votre cheval. Ah ! je les ai assez entendus la nuit dernière pour ne pas les oublier ; il me semble que je les ai encore dans l'oreille ; voilà la vérité. Mais, voyons ! comment ça va-t-il, camarade ?

Pendant ce temps-là il s'était approché, et il s'était même risqué à s'asseoir à côté de lui.

« Comment je vais ? répondit Hugh. Dites-moi d'abord ce que vous avez fait hier. Où donc êtes-vous allé quand vous m'avez quitté dans la prison ? Pourquoi m'avez-vous quitté ? Et qu'est-ce que vous aviez à rouler vos yeux comme vous faisiez, et à me montrer le poing, hein ?

– Moi, montrer le poing… à vous, camarade ! dit Dennis, arrêtant doucement la main que Hugh venait de lever d'un air menaçant.

– Alors c'était votre bâton : c'est toujours la même chose.

– Que le bon Dieu vous bénisse ! camarade ; je n'avais rien du tout. Vous me connaissez bien mal. Je ne serais vraiment pas étonné maintenant, ajouta-t-il du ton découragé d'un homme qui se sent calomnié, que vous vous fussiez mis dans la tête, parce que je vous demandais de me laisser ces drôles-là en prison, que j'allais déserter le drapeau.

– Eh bien, oui ! je me l'étais mis dans l'idée, répondit Hugh en jurant.

– Quand je vous disais ! répliqua M. Dennis tristement. En vérité, il y a de quoi dégoûter de la confiance. Déserter le drapeau, moi, Ned, Dennis, comme m'a baptisé feu mon père… Est-ce à vous, cette hache-là, camarade ?

– Oui, c'est à moi, dit Hugh du même ton de mauvaise humeur. Vous l'auriez bien sentie, si vous vous étiez seulement trouvé sur son chemin cette nuit. Posez-la par terre.

– Je l'aurais sentie ! dit M. Dennis sans la lâcher, et examinant d'un air distrait si elle avait bien le fil. Je l'aurais sentie ! Et moi qui, pendant ce temps-là, travaillais de mon mieux ! Voilà bien le monde ! Vous n'auriez seulement pas le cœur de me demander si je ne boirais pas bien un coup au goulot de cette bouteille, hein ? »

Hugh la lui passa. Comme l'autre l'approchait de ses lèvres, Barnabé fit un bond et, lui recommandant de se taire, regarda dehors d'un air sérieux.

« Qu'est-ce que vous avez, Barnabé ? dit Dennis, observant Hugh et laissant tomber le flacon, mais non pas la hache, qu'il gardait toujours à la main.

– Chut ! répondit tout bas Barnabé. Qu'est-ce que je vois briller là, derrière la haie ?

– Ce que c'est ? cria le bourreau à tue-tête, en se saisissant de lui et de Hugh, ce ne seraient pas… ce ne seraient pas les soldats, peut-être ? »

Au même instant, le hangar se remplit de gens armés, et un détachement de cavalerie arriva, à travers champs, au grand galop.

« Là ! dit Dennis, qui était resté libre pendant qu'ils s'étaient saisis de leurs prisonniers ; voici, messieurs, les deux jeunes gens que la proclamation a mis à prix. L'autre, là-bas, est un criminel échappé… J'en suis bien fâché, camarade, ajouta-t-il d'un ton résigné, en s'adressant à Hugh, mais c'est votre faute ; c'est vous qui m'y avez forcé. Vous n'avez pas voulu respecter les plus fermes principes constitutionnels, vous savez : vous êtes venu violer et ébranler les fondements mêmes de la société. Je ne sais pas ce que je n'aurais pas donné pour que vous ne fissiez pas ça, ma parole d'honneur… Si vous voulez, messieurs, les tenir ferme, je crois que je ne serai pas embarrassé pour les lier plus solidement que vous ne pourriez le faire. »

Cependant, cette opération fut suspendue pour quelques moments par un autre événement. L'aveugle, dont les oreilles étaient plus clairvoyantes que les yeux de bien des gens, avait été alarmé, avant Barnabé, par un bruit de frottement dans les buissons à l'abri desquels les soldats s'étaient avancés. Il avait fait immédiatement bonne retraite, et s'était tapi dans un coin quelques minutes ; mais, dans son trouble, s'étant trompé sans

doute en sortant de sa cachette, il était maintenant en pleine vue, courant à travers la plaine.

Un officier cria aussitôt qu'il le reconnaissait pour avoir aidé la nuit précédente à piller une maison. On lui ordonna à haute voix de se rendre. Il n'en courut que plus fort ; encore quelques secondes, et il était trop loin pour qu'un coup de feu pût l'atteindre. L'ordre donné, les soldats tirèrent.

Il y eut un moment de profond silence, chacun retenant son haleine. Tous les yeux étaient fixés sur lui. On l'avait vu tressaillir au moment de la décharge, comme s'il avait eu seulement peur du bruit. Mais il ne s'était pas arrêté : il n'avait seulement point ralenti son pas ; au contraire, il avait continué sa course encore une quarantaine de mètres plus loin. Mais là, sans tournoyer, sans chanceler, sans aucun signe de faiblesse ou de frémissement dans ses membres, il tomba comme un plomb.

Quelques soldats coururent à l'endroit où il était étendu. Le bourreau les accompagnait. Tout cela s'était passé si vivement, que la fumée n'était pas tout à fait dissipée et serpentait encore dans l'air en un léger nuage, qu'on aurait pu prendre pour l'esprit que venait de rendre le défunt et qui désertait son corps d'un air solennel. Il n'y avait que quelques gouttes de sang sur l'herbe ; un peu plus de l'autre côté, quand on l'eût retourné... Voilà tout.

« Venez voir un peu ! venez voir un peu ! dit le bourreau se baissant, un genou en terre, à côté du corps, et regardant d'un air désolé l'officier avec ses hommes : voilà qui est joli !

– Ôtez-vous de là, répliqua l'officier. Sergent, voyez ce qu'il avait sur lui. »

Le sergent retourna les poches de l'aveugle, les vida sur l'herbe, et trouva, sans compter quelques pièces de monnaie

étrangère et deux bagues, quarante-cinq guinées en or. On les emporta enveloppées dans un mouchoir, laissant là, pour le moment, le cadavre, avec le sergent et six soldats chargés de le transporter au poste le plus voisin.

« À présent, si vous voulez partir, dit le sergent en donnant une tape sur l'épaule de Dennis et en lui montrant l'officier qui retournait vers le hangar. »

À quoi M. Dennis répondit seulement : « Je vous défends de me parler. Et en même temps il répéta ce qu'il avait déjà dit, en terminant encore par : « Voilà qui est joli !

– Il me semble que c'était un homme qui ne vous intéressait pas beaucoup ? remarqua le sergent froidement.

– Et qui donc intéresserait-il, répliqua M. Dennis en se relevant, si ce n'est pas moi ?

– Oh ! je ne savais pas que vous aviez le cœur si tendre, dit le sergent : voilà tout.

– Le cœur si tendre ! répéta Dennis ; le cœur si tendre ! Regardez-moi cet homme-là ! Trouvez-vous ça constitutionnel ? Voyez-vous comme on l'a percé d'une balle de part en part, au lieu de l'exécuter comme un bon Anglais ? Le diable m'emporte si je sais maintenant de quel côté me retourner. Votre parti ne vaut pas mieux que l'autre. Que va devenir le pays, si le pouvoir militaire se permet de se substituer comme ça aux autorités civiles ? Qu'avez-vous fait des droits du citoyen, de cette pauvre créature, notre semblable, en le privant du privilège de m'avoir, moi, pour l'assister à ses derniers moments ? Est-ce que je n'étais pas là ? Je ne demandais pas mieux que de le servir. J'étais tout prêt. Nous voilà bien lotis, camarade, si nous faisons crier comme ça les morts contre nous, et que nous allions nous coucher tranquillement par là-dessus : c'est du propre ! »

Peut-être trouva-t-il dans son chagrin quelque consolation à garrotter les autres prisonniers ; il faut l'espérer pour lui. Dans tous les cas, la sommation qu'on lui fit de se mettre à la besogne parut le distraire, pour le moment, de ses pénibles réflexions, en donnant à ses pensées une occupation qui les flattait davantage.

On ne les emmena pas tous trois ensemble : on en fit deux escouades. Barnabé et son père allèrent d'un côté, au centre d'un peloton d'infanterie, et Hugh, bien attaché sur un cheval, suivit un autre chemin, avec une bonne escorte de cavaliers.

Ils n'eurent pas occasion d'avoir ensemble la moindre communication pendant le court intervalle qui précéda leur départ, parce qu'on eut soin de les tenir rigoureusement séparés. Hugh s'aperçut seulement que Barnabé marchait la tête basse au milieu de ses gardes, et qu'en passant devant lui il souleva doucement, en signe d'adieu, sa main chargée de chaînes, sans lever les yeux. Quant à lui, il ne perdait pas courage, tout le long du chemin, persuadé que la populace viendrait forcer sa prison, où qu'il fût, pour le mettre en liberté. Mais quand ils furent entrés dans Londres, et particulièrement dans Fleet-Street, naguère le quartier général de l'émeute, et qu'il y vit les soldats occupés à poursuivre jusqu'à la dernière trace du rassemblement, il vit qu'il fallait renoncer à cette espérance, et reconnut qu'il marchait à la mort.

CHAPITRE XXVIII.

M. Dennis avait dépêché ce petit bout d'affaire sans aucun désagrément personnel ; retiré maintenant dans la sécurité respectable de la vie privée, il eut envie d'aller se donner une heure ou deux de bon temps dans la société des dames. Dans cette aimable intention, il dirigea ses pas vers la maison où Dolly était encore emprisonnée avec Mlle Haredale et où l'on avait aussi transporté miss Miggs, par ordre de M. Simon Tappertit.

En s'en allant le long des rues avec ses gants de peau croisés derrière son dos et le visage animé par la douce gaieté que lui inspiraient ses heureux calculs, M. Dennis pouvait se comparer à un fermier qui rumine ses gains futurs au milieu de ses blés, et qui jouit, par anticipation, des bienfaits abondants de la Providence. De quelque côté qu'il se tournât, il voyait des amas de ruines qui lui promettaient d'amples et riches exécutions. La ville entière semblait comme une plaine où quelque bon génie avait préparé les sillons avec la charrue et semé le grain, fécondé par le temps le plus propice. Il ne lui restait plus qu'à récolter une magnifique moisson.

Tout en prenant les armes et en s'associant aux actes de violence qui s'étaient commis, dans le grand et simple but de conserver à Old-Bailey toute sa pureté, et à la potence toute son utilité première, comme aussi toute sa grandeur morale, ce serait peut-être aller trop loin d'affirmer que M. Dennis eût envisagé et deviné d'avance d'aussi heureux résultats. Il avait plutôt considéré la chose comme une de ces belles combinaisons du sort dont la loi impénétrable est de tourner au profit et à l'avantage des honnêtes gens comme lui. Il se sentait personnellement privilégié dans cette maturité prospère de la moisson promise

au gibet, et jamais il ne s'était autant félicité d'être le favori, l'enfant gâté de la Destinée ; jamais de la vie il n'avait tant aimé cette belle dame, ni montré autant de calme et de vertueuse confiance.

Car de supposer que lui, on pût aussi l'arrêter comme perturbateur, et le punir avec les autres, c'est une idée que M. Dennis rejetait bien loin de lui, comme une pure chimère. Il se disait que la ligne de conduite qu'il avait adoptée dans Newgate, et le service qu'il avait rendu ce jour-là, protesteraient assez haut contre tous les témoignages qui pourraient établir son identité comme complice de l'émeute. Si par hasard quelqu'un de ceux qui feraient des révélations, se sentant en danger, venait à déposer de sa complicité, cela ne ferait rien du tout ; et, quand on découvrirait, au pis aller, quelque petite indiscrétion par lui commise, l'utilité plus grande que jamais de sa profession et les commandes considérables qui allaient se présenter en foule pour l'exercice de ses fonctions, ne manqueraient pas de faire qu'on mettrait de l'indulgence à passer là-dessus. En un mot, il avait joué son jeu d'un bout à l'autre avec beaucoup d'habileté ; il avait viré de bord au bon moment ; il avait livré deux des insurgés les plus notables et encore un criminel distingué, pardessus le marché : il était donc bien tranquille, sauf pourtant (car il y avait une petite réserve à faire, qui empêchait même M. Denis de jouir d'un bonheur parfait)... sauf pourtant une circonstance : c'était la détention de Dolly et de miss Haredale dans une maison presque attenante à la sienne. C'était là la pierre d'achoppement : car, si on venait à les découvrir et à les reprendre, elles pouvaient, en portant contre lui témoignage, le mettre dans une situation où il y avait de grands risques à courir. D'un autre côté, les mettre en liberté, après leur avoir arraché auparavant le serment de garder le secret sans rien dire, il n'y avait pas à y penser. La considération du danger qu'il devinait de ce côté avait peut-être bien remplacé dans ce moment, chez le bourreau, son goût général pour le conversation des dames, lorsque, hâtant sa course, il se dépêchait d'aller goûter les

charmes de leur société, donnant de bon cœur à tous les diables les amoureuses ardeurs de Hugh et de M. Tappertit, à chaque pas qu'il faisait.

Quand il entra dans le misérable réduit où on les tenait enfermées, Dolly et miss Haredale se retirèrent en silence dans le coin le plus reculé. Mais Mlle Miggs, qui était très prude à l'endroit de sa réputation, tomba aussitôt à genoux et se mit à pousser des cris de mélusine : « Qu'est-ce que je vais devenir ?... où est mon Simmuns ? Ayez pitié, mon bon gentleman, de la faiblesse de mon sexe ; » et d'autres lamentations non moins pathétiques, qu'elle lançait avec une pudeur et un décorum très propres à lui faire honneur.

« Mademoiselle, mademoiselle, lui insinua Dennis à l'oreille, en lui faisant un signe de son index, venez ici, je ne veux pas vous faire de mal. Venez ici, mon agneau, voulez-vous ? »

En entendant cette tendre épithète, Mlle Miggs, qui avait suspendu ses cris pour mieux l'écouter quand il avait ouvert la bouche, recommença à crier de plus belle : « Oh ! mon agneau ! Il m'appelle son agneau ! Oh ! faut-il que je sois malheureuse de n'être pas venue au monde vieille et laide ! Pourquoi le ciel a-t-il fait de moi la plus jeune de six enfants, tous défunts et maintenant dans leurs tombes bénies, excepté ma sœur mariée, qui est établie dans la Cour du Lion d'or, numéro vingt-six, le second cordon de sonnette à...

– Ne vous ai-je pas dit que je ne veux pas vous faire de mal ? dit Dennis en lui montrant une chaise pour la faire asseoir. Alors, mademoiselle, qu'est-ce qu'il y a ?

– Demandez-moi plutôt ce qu'il n'y a pas, cria Miggs en se serrant les mains dans l'agonie de la douleur. Il y a tout, quoi.

– Mais quand je vous dis au contraire qu'il n'y a rien, reprit le bourreau. Voyons ! commencez par ne plus faire tout ce tapage et par venir vous asseoir ici. Voulez-vous, mon petit poulet ? »

Le ton caressant dont il disait ces dernières paroles aurait peut-être manqué son but, s'il ne l'avait pas accompagné de plusieurs mouvements saccadés de son pouce par-dessus son épaule, et de divers autres signes d'intelligence, comme de cligner l'œil et de soulever sa joue avec sa langue, pour faire comprendre à la demoiselle, comme elle n'y manqua pas, qu'il désirait l'entretenir à part au sujet de miss Haredale et de Dolly. Comme Miggs avait une curiosité admirable et une jalousie très active, elle se releva, et, tout en frissonnant, en tremblant, en imprimant un mouvement musculaire des plus prononcés à tous les petits os de sa gorge, elle finit par approcher un peu de lui.

« Asseyez-vous, » dit le bourreau.

Joignant le geste à la parole, il la jeta, un peu brusquement et sans préparation, sur la chaise, et, pour la rassurer par un petit trait de jovialité innocente, comme il en faut pour plaire au sexe et pour le fasciner, il fit de son index une espèce de poinçon ou de vilebrequin dont il fit semblant de vouloir lui percer le flanc : sur quoi Mlle Miggs poussa encore de nouveaux cris et montra quelque envie de tomber en pâmoison.

« Mon cher cœur, lui murmura Dennis à l'oreille en approchant sa chaise près de la sienne, quand est-ce que votre jeune homme est venu ici la dernière fois, hein ?

– Mon jeune homme, bon gentleman ! répondit Miggs avec un charmant embarras.

– Oui, Simmuns, vous savez... lui, quoi !

– Oh oui ! il est bien à moi, cria Miggs avec des éclats de douleur amère... » Et en même temps elle lançait un regard jaloux à Dolly. « *À moi*, vous avez raison, bon gentleman. »

C'était juste ce que M. Dennis voulait et espérait.

« Ah ! » dit-il, regardant si tendrement, pour ne pas dire si amoureusement, Mlle Miggs, qu'elle était assise, comme elle en fit depuis l'observation, sur des épines plus piquantes que toutes les aiguilles et les épingles de Whitechapel, se méfiant des intentions que laissait naturellement supposer cette expression inquiétante de ses traits ; voilà justement ce que je craignais, j'en étais sûre. Aussi c'est sa faute à elle. Pourquoi est-elle toujours à les attirer par ses coquetteries ?

« Ce n'est pas moi, criait Miggs, croisant les mains et regardant en face d'elle dans le vide des airs avec une espèce de componction dévote, ce n'est pas moi qui voudrais me jeter à leur tête comme elle fait ; ce n'est pas moi qui aurais cette effronterie ; ce n'est pas moi qui voudrais avoir l'air de dire à toutes les créatures mâles de l'autre sexe : Venez n'embrasser ... (Et ici elle eut une chair de poule qui lui fit trembler tous les membres). Non, non, quand on m'offrirait tous les royaumes de la terre. Des mondes, ajouta-t-elle d'un ton solennel, des milliers de mondes n'y réussiraient pas ; non, quand je serais une Vénus.

– Mais vous en êtes une Vénus, vous le savez bien, lui dit M. Dennis d'un air confidentiel.

– Non, je n'en suis pas une, bon gentleman, répondit Miggs en branlant la tête d'un air révolté, qui semblait proclamer qu'elle savait bien qu'il ne tenait qu'à elle d'en être une, mais qu'elle en serait bien fâchée. Non, je n'en suis pas une, bon gentleman, ne me calomniez pas. »

Jusque-là elle s'était retournée de temps en temps du coté où s'étaient retirées Dolly et Mlle Haredale, et alors elle poussait un cri ou un gémissement, ou bien elle mettait la main sur son cœur, en tremblant de tous ses membres, afin de garder les apparences et de faire croire à ses compagnes que, si elle s'entretenait avec leur visiteur, c'était forcée, contrainte, et qu'elle ne se résignait à ce sacrifice personnel que dans leur intérêt commun. Mais en ce moment M. Dennis eut l'air si expressif et lui fit une grimace si singulièrement significative pour qu'elle vint encore plus près de lui, qu'elle renonça à ces petits artifices pour lui donner sans partage sa pleine et entière attention.

« Je vous demandais quand Simmuns est venu ici, lui dit Dennis à l'oreille.

– Pas depuis hier matin, et encore il n'est resté que quelques minutes ; il n'était pas venu du tout la veille.

– Vous savez que tout ce qu'il a fait c'était uniquement pour enlever celle-là, dit Dennis en indiquant Dolly du doigt, le plus légèrement qu'il put, et pour vous repasser à un autre ? »

Mlle Miggs, qui était tombée dans un état du désespoir intolérable en entendant la première partie de la phrase, revint un peu à elle en entendant la fin, et, par la vivacité soudaine avec laquelle, elle réprima ses larmes, elle eut l'air de déclarer que cet arrangement ne la contrarierait pas autrement, et que c'était peut-être une chose à voir.

« Mais malheureusement, poursuivit Dennis, qui pénétra ses sentiments, malheureusement cet autre est aussi amoureux d'elle, et, quand cela ne serait pas, cet autre est arrêté comme perturbateur, et il ne faut plus penser à lui. »

Mlle Miggs retomba dans son désespoir.

« À présent, continua Dennis, il faut que je fasse évacuer la maison pour vous donner satisfaction. Qu'en dites-vous ? ne ferais-je pas bien de la renvoyer d'ici pour qu'elle ne vous embarrasse plus, hein ? »

Mlle Miggs, se ranimant, répondit, avec beaucoup de suspensions et d'interruptions causées par son trouble excessif, que c'étaient les tentations qui avaient été la perte de Simmuns ; qu'il n'y avait pas de sa faute ; que c'était cette Dolly qui avait tout fait ; que les hommes ne savaient pas démêler, comme les femmes, ces artifices odieux, et que c'est pour cela qu'ils se laissaient attraper et mettre en cage comme Simmuns ; qu'elle ne disait pas ça par un sentiment de rancune personnelle ; bien loin de là, elle ne voulait que du bien à tout le monde ; mais, comme elle savait bien que Simmuns, une fois uni à quelque gaupe hypocrite et fallacieuse (elle ne voulait rien dire d'offensant pour personne, ce n'était pas dans son caractère), à quelque gaupe hypocrite et fallacieuse, ne pouvait manquer d'être misérable et malheureux pour le restant de ses jours, elle ne pouvait s'empêcher d'avoir des préventions.

« Ça, c'est vrai, ajouta-t-elle, je ne demande pas mieux que de le confesser. » Mais comme ce n'était, au bout du compte, que son opinion particulière, et qu'on pourrait croire que c'était par esprit de vengeance, elle s'excusait auprès du gentleman de ne pas vouloir en dire plus long. Il aurait beau dire : résolue à accomplir son devoir envers le genre humain, même envers les gens qui avaient toujours été ses plus cruels ennemis, elle ne voulait pas seulement l'écouter.

Là-dessus elle se boucha les oreilles, et remua la tête de droite à gauche, pour faire savoir à M. Dennis qu'il pouvait s'époumoner à lui parler, si cela lui faisait plaisir, mais qu'à partir de ce moment elle était sourde comme un pot.

« Voyons, ma canne à sucre, dit M. Dennis, si vos vues concordent avec les miennes, vous n'avez qu'à vous tenir coite et vous éclipser au bon moment, et demain j'aurai fait maison nette pour nous délivrer de tout ce tracas… Un moment pourtant, voilà l'autre.

– Quel autre, monsieur ? demanda Miggs, toujours les doigts dans ses oreilles, et secouant la tête avec un refus obstiné de l'entendre.

– Mais le grand, là-bas » dit Dennis, en se caressant le menton ; et il ajouta à mi-voix, comme s'il se parlait à lui même, quelque chose comme qui dirait qu'il ne fallait pas contrarier maître Gashford.

Mlle Miggs répliqua (toujours sourde comme un pot) que, si Mlle Haredale le gênait, il pouvait se mettre l'esprit en repos de ce côté ; que, d'après ce qui s'était passé la dernière fois entre Hugh et M. Tappertit, elle croyait savoir qu'on devait la transporter seule le lendemain soir, non pas chez eux, mais chez quelque autre.

M. Dennis ouvrit de grands yeux à cette nouvelle, siffla, réfléchit, et finalement se frappa le front et remua la tête, tout cela à la fois, comme s'il venait d'attraper le fil de cette translation mystérieuse et qu'il eût arrêté son plan. Puis il fit part de ses vues sur Dolly à Mlle Miggs, qui redevint immédiatement plus sourde que jamais, sans en démordre, jusqu'à la fin.

Voici quel était ce plan remarquable : M. Dennis allait sur-le-champ s'occuper de trouver dans les insurgés quelque gaillard jeune et entreprenant (il en avait, dit-il, déjà un en vue), qui, effrayé des menaces qu'il pourrait lui faire, et alarmé par la prise de tant d'autres qui ne valaient ni mieux ni pis que lui, saisirait avec empressement une occasion de pouvoir partir à l'étranger pour y sauver sûrement son butin, quand on y met-

trait pour condition de l'embarrasser de la compagnie de quelque personne qu'il faudrait emmener de force ; que, bien entendu, cette personne qu'il faudrait emmener de force étant une jolie fille, ce serait pour lui un attrait et une tentation de plus. Une fois le ravisseur trouvé, Dennis se proposait de l'amener là le soir même, quand le Grand n'y serait plus, et que Mlle Miggs se serait retirée tout exprès ; qu'alors on vous bâillonnerait Dolly, qu'on l'entortillerait bien dans un manteau, et qu'on l'emporterait dans quelque voiture qui l'attendrait pour l'emmener sur le bord de la rivière ; qu'il y avait là toute sorte de facilités pour la faire transporter en contrebande dans quelque petite embarcation, gentiment et sans qu'on fit de questions. Quant aux frais de cet enlèvement, il croyait bien, à vue de nez, qu'il ne faudrait pas, pour les couvrir, plus de deux ou trois théières ou cafetières d'argent, avec un petit pourboire supplémentaire, comme un plat à muffins ou un porte-rôtie ; que, comme les émeutiers avaient enterré diverses pièces d'argenterie dans différents endroits de Londres, et, en particulier, à sa connaissance, dans Saint-James Square, qui était facile d'accès, peu fréquenté à la tombée de la nuit, et qui avait au milieu de la place une pièce d'eau bien commode, les fonds nécessaires étaient faciles à se procurer, et qu'on pourrait en disposer au premier moment, quand on en aurait besoin. Le ravisseur, d'ailleurs, ne serait tenu qu'à une chose, à l'emmener et à la garder au loin. On laisserait entièrement à sa discrétion le soin d'arranger et de régler tout le reste.

Si Mlle Miggs n'avait pas été sourde, point de doute qu'elle n'eût été grandement choquée par l'indélicatesse d'une pareille proposition. Une jeune femme s'en aller avec un étranger, la nuit ! car la moralité de Miggs, nous l'avons déjà dit, était des plus chatouilleuses et se serait révoltée sur-le-champ. Mais, comme elle le dit elle-même à M. Dennis, quand il eut fini de parler, il avait perdu son temps ; elle n'avait rien entendu. Tout ce qu'elle pouvait dire (toujours ses doigts dans les oreilles), c'est qu'il n'y avait qu'une sévère leçon pratique qui pût sauver

la fille du serrurier de son entière ruine, et qu'elle se croyait moralement obligée, ne fût-ce que pour remplir un devoir sacré envers la famille, de souhaiter que quelqu'un voulût bien se donner la peine d'entreprendre de la réformer. Mlle Miggs remarqua, et avec beaucoup de sens, comme une idée fortuite qui venait de lui passer par la tête, qu'elle ne craignait pas de dire que le serrurier et sa femme feraient bien entendre quelques murmures et quelques regrets, s'ils venaient, par un enlèvement ou autrement, à perdre leur enfant ; mais qu'il était bien rare que nous pussions savoir nous-mêmes ce qu'il nous faut dans ce monde, notre nature étant trop peccative et trop imparfaite pour que la plupart d'entre nous en vinssent à bien comprendre leurs véritables intérêts.

Après cette conclusion satisfaisante de leur entretien, ils se séparèrent : Dennis, pour aviser à l'exécution de ses desseins, et faire une petite promenade dans sa ferme ; Mlle Miggs pour se lancer, quand il l'eut quittée, dans une telle explosion d'angoisse morale (qu'elle attribua, dans son récit à ces dames, à certains propos scabreux qu'il avait eu l'audace et la présomption de lui tenir), que le petit cœur de la triste Dolly en fut tout attendri. Aussi, la pauvrette en dit tant, en fit tant pour apaiser la sensibilité outragée de Mlle Miggs, et, pendant tout ce temps-là, elle paraissait si jolie, que si sa jeune chambrière n'avait pas eu, pour se consoler de son dépit furieux, la connaissance du complot qui se brassait contre elle, elle lui aurait sauté aux yeux à l'instant pour lui égratigner la figure.

CHAPITRE XXIX.

Toute la journée du lendemain, Emma Haredale, Dolly et Miggs restèrent claquemurées ensemble dans cette prison où elles avaient déjà passé tant de jours, sans voir personne, sans entendre d'autre voix que les murmures d'une conversation chuchotée dans une chambre voisine entre les hommes chargés de les surveiller. Il paraissait y en avoir un plus grand nombre depuis quelque temps, et on n'entendait plus du tout les voix de femmes qu'elles avaient pu clairement distinguer d'abord. Il semblait aussi qu'il régnât parmi eux un peu plus d'agitation, car ils étaient toujours à entrer et à sortir avec mystère, et ne faisaient que questionner les nouveaux arrivants. Ils avaient commencé par ne point se gêner le moins du monde dans leur conduite : ce n'était que tapage, querelles entre eux, batailles, danses et chansons. À présent, ils étaient réservés et silencieux, ne causaient plus qu'à demi-voix, entraient ou sortaient sur la pointe du pied, au lieu de ces pas bruyants et de ces démarches fanfaronnes dont le fracas annonçait leur arrivée ou leur départ à leurs captives tremblantes.

Ce changement venait-il de ce qu'il y avait maintenant quelque personne d'autorité parmi eux, dont la présence leur imposait, ou bien fallait-il l'attribuer à d'autres causes ? elles n'en pouvaient rien savoir. Quelquefois elles s'imaginaient qu'il fallait en imputer la raison à ce qu'il y avait dans cette chambre un malade, parce que la nuit précédente on avait entendu un piétinement de gens qui paraissaient apporter un fardeau, et, après cela, un bruit semblable à un gémissement. Mais elles n'avaient aucun moyen de s'en assurer ; les moindres questions, les moindres prières de leur part ne leur attiraient qu'un orage de jurements, ou d'insultes pires encore ; et elles ne deman-

daient qu'une chose, c'était qu'on les laissât tranquilles, sans avoir à subir de menaces ou de compliments ; trop heureuses de cet isolement pour risquer de compromettre la paix qu'elles y trouvaient par quelque communication aventureuse avec ceux qui les tenaient en captivité.

Il était bien évident, pour Emma et même pour la pauvre petite fille du serrurier, que c'était elle, Dolly, qui était le grand objet de convoitise de ces brigands ; et qu'aussitôt qu'ils auraient le loisir de s'occuper de soins plus tendres, Hugh et M. Tappertit ne manqueraient pas d'en venir aux coups pour elle, auquel cas il n'était pas difficile de prévoir à qui tomberait cette jolie prise. En proie à son ancienne horreur pour ce misérable, ravivée maintenant par le danger et devenue un sentiment indicible d'aversion et d'épouvantable dégoût ; en proie à mille souvenirs, à mille regrets, à mille sujets d'angoisse, d'anxiété, de crainte, qui ne lui laissaient aucun repos, la pauvre Dolly Varden… la suave, la florissante, la folâtre Dolly, commençait à pencher la tête, à se faner et se flétrir comme une belle fleur. Les roses s'éteignaient sur ses joues, son courage l'abandonnait, son triste cœur était en défaillance. Adieu tous ses caprices provocants, ses goûts de conquête et d'inconstance, toutes ses petites vanités séduisantes : il n'en restait plus rien. Elle demeurait blottie tout le long du jour contre le sein d'Emma Haredale ; tantôt appelant son cher père, son vieux père en cheveux gris, tantôt sa mère ; tantôt soupirant même après son logis, si précieux à sa mémoire ; elle dépérissait lentement, comme un pauvre oiseau dans sa cage.

Cœurs légers, cœurs légers, qui vous laissez doucement entraîner au courant paisible de la vie, étincelant et flottant gaiement sur ses eaux aux rayons du soleil… duvet de la pêche, fleur des fleurs, vapeur purpurine du jour d'été, âme de l'insecte ailé qui ne vit qu'un jour… ah ! qu'il faut peu de temps pour vous plonger au fond du torrent, quand il est troublé par l'orage ! Le cœur de la pauvre Dolly, cette petite chose si gentille, si insou-

ciante, si mobile, toujours dans le vertige d'une agitation sans fin et sans repos, qui ne connaissait de constance que dans ses regards pénétrants, son sourire gracieux et les éclats de sa joie... le cœur de Dolly allait se briser.

Emma, qui avait connu la douleur, était plus capable de la supporter. Elle n'avait pas grandes consolations à donner ; mais elle pouvait toujours calmer et soigner sa compagne. Elle n'y manquait pas, et Dolly ne la quittait pas plus que l'enfant ne quitte sa nourrice. En essayant de lui rendre quelque courage, elle augmentait le sien, et, quoique les nuits fussent bien longues, les jours bien pénibles, et qu'elle ressentit la funeste influence de la veille et de la fatigue, quoiqu'elle eût peut-être une idée plus claire et plus distincte de leur isolement et des périls effrayants qui en étaient la suite, elle ne laissait pas échapper une plainte. Devant les bandits qui les tenaient en leur pouvoir, elle avait à la fois dans sa tenue tant de calme et de dignité ; au milieu même de ses terreurs, elle montrait si bien sa conviction secrète qu'ils n'oseraient pas la toucher, qu'il n'y en avait pas un parmi eux qui ne la regardât avec un certain sentiment de crainte : il y en avait même qui la soupçonnaient de porter sur elle quelque arme cachée, toute prête à en faire usage.

Telle était leur condition lorsque Mlle Miggs vint les rejoindre, leur donnant à entendre qu'elle aussi elle avait été emprisonnée avec elles pour ses charmes, et leur comptant par le menu tant d'exploits de sa résistance héroïque, dont elle avait puisé la force surnaturelle dans sa vertu, qu'elles regardèrent comme un bonheur d'avoir avec elles un pareil champion. Et ce ne fut pas la seule consolation qu'elles tirèrent d'abord de la présence de Miggs et de sa société : car cette jeune demoiselle déploya tant de résignation et de longanimité, tant de patience céleste dans ses peines ; enfin tous ses chastes discours respiraient tant de pieuse confiance et de soumission, tant de dévote assurance de voir tout cela finir bien, qu'Emma se sentit encouragée par ce brillant exemple, sans mettre en doute la vérité de

tout ce qu'elle disait, et bien persuadée que c'était, comme elles, une victime arrachée à tout ce qu'elle aimait, en proie à toutes les souffrances de l'inquiétude et de la crainte. Quant à la pauvre Dolly, elle fut un peu ranimée d'abord à la vue d'une personne qui lui rappelait la maison paternelle ; mais en apprenant dans quelles circonstances elle l'avait quittée, et dans quelles mains était tombé son père, elle se remit à verser des larmes plus amères que jamais, et à refuser toute consolation.

Mlle Miggs se donnait bien du mal à lui faire des remontrances sur ces dispositions d'esprit, à la supplier de prendre exemple sur elle :

« Voyez-moi, disait-elle ; voyez comme je recueille à présent, à de gros intérêts, dix fois le montant de mes souscriptions à la petite maison rouge, par la paix de l'âme et la tranquillité de conscience qu'elles me procurent.

Et, pendant qu'elle en était sur ces sujets sérieux, elle crut de son devoir d'essayer la conversion de miss Haredale. Pour son édification, elle se lança dans une polémique assez confuse, dans le cours de laquelle elle se comparait à un missionnaire d'élection, et mademoiselle à un cannibale réprouvé. Enfin, elle revint si souvent là-dessus, elle les conjura tant de fois de prendre exemple sur elle, avec un suave mélange de vanterie et de modestie, en songeant à son mérite indigne et à l'énormité de ses péchés, qu'elle ne tarda pas à les ennuyer plutôt qu'à les consoler dans cet étroit réduit, et les rendit encore plus malheureuses, s'il était possible, qu'elles ne l'avaient été avant sa venue.

Cependant la nuit était arrivée, et, pour la première fois, car leurs geôliers avaient toujours mis beaucoup d'exactitude à leur apporter le soir des lumières et leur nourriture, on les laissa dans l'obscurité. Tout changement d'habitudes, dans leur situation et dans un pareil lieu, leur inspirait naturellement de nouvelles craintes, et, au bout de quelques heures qu'on les eut lais-

sées ainsi dans les ténèbres, Emma ne put réprimer plus longtemps ses inquiétudes.

Elles prêtèrent une oreille attentive. C'étaient toujours les mêmes chuchotements dans la chambre voisine, avec un gémissement de temps en temps, poussé, à ce qu'il semblait, par une personne très souffrante, qui faisait, mais en vain, tout ce qu'elle pouvait pour étouffer ses plaintes. Ces hommes semblaient aussi dans l'obscurité de leur côté, car on ne voyait pas briller la moindre lueur à travers les fentes de la porte : ils ne remuaient pas comme à l'ordinaire, ils avaient l'air de se tenir cois ; c'est tout au plus si l'on entendait par hasard rompre le silence par quelque chose comme le craquement d'un buffet qu'on ouvrait.

Dans les commencements, Mlle Miggs s'étonnait grandement en elle-même de ce que ce pouvait être que cette personne malade ; mais, après réflexion, elle en vint à penser que c'était sans doute un stratagème qui rentrait dans le plan en exécution, un artifice habile, destiné, selon elle, à un grand succès, pour apporter à miss Haredale quelque consolation : ce devait être un mécréant de papiste qui avait été blessé ; et cette heureuse supposition l'encouragea à dire plusieurs fois à mi-voix : « Dieu soit *lié* ! Dieu soit *lié* ! »

« Est-il possible, dit Emma avec quelque indignation, vous qui avez vu ces hommes commettre tous les outrages dont vous nous avez parlé, et qui avez fini par tomber entre leurs mains, que vous veniez louer Dieu de leurs cruautés !

– Les considérations personnelles, mademoiselle, répliqua Miggs, sont moins que rien devant une si noble cause. Dieu soit *lié* ! Dieu soit *lié* ! mes bons messieurs. »

On aurait cru, à entendre la voix perçante de Mlle Miggs, répétant obstinément cet alléluia d'un nouveau genre, qu'elle le

criait jusque par le trou de la serrure ; mais il faisait trop noir pour qu'on pût la voir.

« S'il doit venir un temps, et Dieu sait que cela peut être d'un moment à l'autre, où ils voudront mettre à exécution les projets, quels qu'ils soient, pour lesquels ils nous ont amenées ici, pouvez-vous encore les encourager comme vous faites, et avoir l'air de prendre leur parti ? demanda Emma.

– Si je le puis ? certainement oui, grâces en soient rendues à mes bonnes étoiles du bon Dieu, certainement je le puis et je le fais, reprit Miggs avec un redoublement d'énergie... Dieu soit *lié !* Dieu soit *lié* ! mes bons messieurs. »

Dolly elle-même, tout abattue, tout anéantie qu'elle était, se ranima à ce cri, et ordonna à Miggs de se taire sur-le-champ.

« À qui faites vous l'honneur d'adresser cette observation, miss Varden ? » dit Miggs, en appuyant avec une attention marquée sur le pronom interrogatif.

Dolly lui répéta son ordre.

« Oh ! bonté divine, cria Miggs en se tenant les côtes à force de rire, bonté divine ! Bien sûr que je vais me taire, ô mon Dieu oui ! Ne suis-je pas une vile esclave qui n'est bonne qu'à travailler, peiner, se fatiguer, se faire gronder, vilipender, qui n'a seulement pas le temps de se débarbouiller, en un mot le vaisseau du potier, n'est-ce pas, mademoiselle ? Ô mon Dieu, oui ! ma position est humble, mes capacités bornées, et mon devoir est de m'humilier devant les filles dégénérées, dénaturées, de bonnes et dignes mères, de vraies saintes qui souffrent le martyre à voir toutes les persécutions qu'elles ont à souffrir de leur famille corrompue : mon devoir est peut-être aussi de courber l'échine devant elles, ni plus ni moins que les infidèles devant leurs idoles... n'est-ce pas, mademoiselle ? Ô mon Dieu,

oui ! je ne suis bonne qu'à aider de jeunes coquettes païennes à se brosser, à se peigner, à se transformer en sépulcres blanchis, pour faire croire aux jeunes gens qu'il n'y a pas seulement là-dessous un morceau de ouate pour remplir les vides, ni cosmétiques, ni pommades, ni aucune invention de Satan et des vanités terrestres. N'est-ce pas, mademoiselle ? Oh certainement ! mon Dieu oui ! »

Après avoir débité cette tirade ironique avec une volubilité étonnante, et surtout avec une voix perçante qui étourdissait les oreilles, surtout quand elle lançait comme autant de fusées chaque interjection, Mlle Miggs, par pure habitude, et non pas parce que les larmes pouvaient être justifiées par la circonstance, puisqu'il s'agissait pour elle d'un vrai triomphe, termina en répandant un ruisseau de pleurs et en appelant, du ton le plus pathétique, le nom, le doux nom de Simmuns.

Qu'est-ce que Emma Haredale et Dolly allaient faire, et où se serait arrêtée Mlle Miggs, une fois qu'elle avait arboré franchement son drapeau et qu'elle se disposait à le balancer victorieusement sous leurs yeux étonnés, c'est ce qu'il est impossible de savoir ; mais, d'ailleurs, il serait inutile d'approfondir cette question, car il y eut sur le moment même un incident saisissant qui vint interrompre le cours de l'éloquence de Miggs et enlever d'assaut leur attention tout entière.

C'était un violent coup de marteau frappé à la porte de la maison, qu'on entendit immédiatement s'ouvrir brusquement ; puis tout de suite une bagarre dans l'autre chambre et un bruit d'armes. Transportée par l'espérance que l'heure de la délivrance était enfin arrivée, Emma et Dolly appelèrent à grands cris au secours, et leurs cris reçurent bientôt une réponse. Au bout d'un moment à peine d'intervalle, un homme, portant d'une main une épée nue et de l'autre au flambeau, se précipita dans la chambre qui leur servait de prison.

Leurs premiers transports furent réprimés par la vue d'un étranger, car elles ne connaissaient pas l'homme qui se présentait alors à leurs yeux ; cependant elles s'adressèrent à lui pour le supplier, dans les termes les plus pathétiques, de les rendre à leurs familles.

« Et croyez-vous que je sois ici pour autre chose ? répondit-il en fermant la porte, contre laquelle il appuya son dos, comme pour en défendre le passage. Pourquoi donc vous imaginez-vous que je me sois frayé un passage jusqu'à vous à travers tant de dangers et tant d'obstacles, si ce n'est pas pour vous sauver ? »

Avec une joie impossible à décrire, elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre, en remerciant le ciel de ce secours inespéré. Leur libérateur s'avança de quelques pas pour mettre le flambeau sur la table ; et retournant sur-le-champ prendre sa première position, il ôta son chapeau et les regarda d'un air souriant.

« Vous avez des nouvelles de mon oncle, monsieur ? dit Emma, se tournant vivement de ce côté.

– Et de mes père et mère ? ajouta Dolly.

– Oui, dit-il, de bonnes nouvelles.

– Ils sont vivants et sains et saufs ? crièrent-elles à la fois.

– Vivante et sains et saufs, répéta-t-il.

– Et tout près de nous ?

– Je ne puis pas dire cela, répondit-il d'un air doucereux ; ils sont, au contraire, bien loin. Les vôtres, ma mignonne, ajouta-t-il en s'adressant à Dolly, ne sont qu'à quelques heures d'ici : vous pourrez leur être rendue, j'espère, cette nuit.

– Mon oncle, monsieur ?... balbutia Emma.

– Votre oncle, chère demoiselle Haredale, heureusement... je dis heureusement, parce qu'il s'est tiré mieux qu'un grand nombre de nos coreligionnaires de ce conflit... est en lieu de sûreté... Il a traversé la mer et s'est réfugié sur le continent.

– Dieu soit béni ! dit Emma presque défaillante.

– Vous avez bien raison ; il y a de quoi le bénir plus que vous ne pouvez l'imaginer peut-être, n'ayant pas eu la douleur de voir une seule de ces nuits de cruels outrages.

– Désire-t-il, dit Emma, que j'aille le rejoindre ?

– Comment pouvez-vous le demander ? cria l'étranger d'un air de surprise. S'il le désire ! Mais vous ne savez donc pas le danger qu'il y aurait pour vous à rester en Angleterre, la difficulté d'échapper, tous les sacrifices que feraient volontiers des milliers de personnes pour en acheter les moyens ! sans cela vous ne me feriez pas pareille question. Mais pardon ! j'oubliais que vous ne pouviez pas vous douter de tout cela, étant restée ici prisonnière.

– Je m'aperçois, monsieur, dit Emma après un moment de silence, par tout ce que vous venez de me faire entendre sans oser me le dire, que je n'ai vu que la première et la moins violente des scènes de désordre dont nous pouvions être menacés, et que leur furie ne s'est pas encore ralentie. »

Il haussa les épaules, secoua la tête, leva les mains au ciel, et toujours avec le même sourire doucereux, qui n'était pas agréable à voir, abaissa ses yeux à terre et resta silencieux.

« Vous pouvez hardiment, monsieur, reprit Emma, me dire toute la vérité : les maux par lesquels nous venons de passer nous ont préparées à tout entendre. »

Mais ici Dolly s'entremit, pour la prier de ne pas insister pour savoir tout, le mal comme le bien, et supplia le gentleman de ne dire que le bien, et de garder le reste pour le moment où elles seraient réunies avec leurs parents et leurs amis.

« Cela peut se dire en deux mots, répondit-il en lançant à la fille du serrurier un regard de dépit. Le peuple s'est levé comme un homme contre nous. Les rues sont remplies de soldats qui soutiennent l'insurrection et font cause commune avec elle. Nous n'avons aucun secours à attendre d'eux, et point d'autre salut que la fuite. Encore est-ce une pauvre ressource, car on nous épie de tous côtés, et on veut nous retenir ici par la force ou par la fraude. Miss Haredale, il m'est pénible, croyez-le bien, de vous parler de moi, ou de ce que j'ai fait ou de ce que je suis disposé à faire ; j'aurais trop l'air de vous vanter mes services. Mais comme j'ai des connaissances puissantes parmi les protestants, et que toute ma fortune est embarquée dans leur navigation et leur commerce, j'ai eu le bonheur de trouver là le moyen de sauver votre oncle. Je puis vous sauver de même, et c'est pour acquitter la promesse sacrée que je lui ai faite de ne pas vous quitter avant de vous avoir remise dans ses bras, que vous me voyez ici. La trahison ou le repentir d'un des hommes qui vous entourent m'a fait découvrir votre retraite, et vous voyez comment je m'y suis frayé un chemin l'épée à la main.

– Vous m'apportez sans doute, dit Emma défaillante, quelque lettre ou quelque gage de la part de mon oncle ?

– Non, il n'en a pas, cria Dolly en lui montrant l'étranger avec vivacité. Je suis sûre à présent qu'il n'en a pas. Pour tout au monde n'allez pas avec lui.

– Taisez-vous, petite sotte, taisez-vous, répliqua-t-il en fronçant le sourcil avec colère ; non, mademoiselle Haredale, je n'ai ni lettre ni gage d'aucune espèce car, en vous montrant de la sympathie, à vous et à ceux d'entre vous qui vous trouvez victimes d'un malheur si accablant et si peu mérité, je ne me dissimule pas que j'expose ma vie ; et je n'avais pas envie, par conséquent, d'apporter sur moi une lettre qui m'aurait valu une mort certaine. Je n'ai pas songé un moment à demander, ni M. Haredale à me proposer le moindre gage de la fidélité de mon message… peut-être aussi n'en a-t-il pas eu l'idée, se fiant à la parole, à la sincérité d'un homme à qui il devait la vie. »

Il y avait dans cette réponse un reproche qui ne pouvait manquer son effet sur un caractère confiant et généreux pomme celui de miss Haredale ; mais Dolly, qui n'était pas si candide, n'en fut pas touchée le moins du monde, et continua de la conjurer, dans les termes de l'affection et de rattachement les plus tendres, de ne pas s'y laisser prendre.

« Le temps presse, dit leur visiteur, qui, malgré ses efforts pour leur témoigner le plus vif intérêt, avait jusque dans son langage une certaine froideur qui glaçait l'oreille, et le danger nous menace. Si je m'y suis exposé pour vous en vain, à la bonne heure ; seulement promettez-moi, si nous nous retrouvons jamais, de me rendre témoignage. Si vous êtes décidée à rester, comme je le suppose, rappelez-vous, mademoiselle Haredale, que je n'ai pas voulu vous quitter sans vous donner un avertissement solennel, sans me laver les mains de toutes les conséquences dont vous voulez courir les risques.

– Arrêtez, monsieur, cria Emma… encore un moment, je vous prie. Ne pouvez-vous pas, et elle tenait Dolly serrée plus près encore de son cœur, ne pouvez-vous pas nous emmener ensemble ?

– C'est déjà une tâche assez difficile, répondit-il, d'emmener une femme en toute sûreté, au milieu des scènes que nous allons rencontrer, sans compter que nous devons éviter d'attirer l'attention de la foule rassemblée dans les rues. Je vous ai dit qu'elle sera rendue cette nuit à ses parents. Si vous acceptez mon offre de services, mademoiselle Haredale, je vais la faire à l'instant placer sous bonne garde pour acquitter ma promesse. Êtes-vous décidée à rester ? Il y a, en ce moment, des gens de tout rang et de toute religion qui cherchent à se sauver de la ville, saccagée d'un bout à l'autre. Permettez-moi d'aller voir si je ne puis pas me rendre utile à quelques autres. Partez-vous ou restez-vous ?

– Dolly, dit Emma d'un ton précipité, ma chère enfant, nous n'avons plus que cette seule espérance. Si nous nous séparons à présent, c'est seulement pour nous retrouver plus tard heureuses et honorées. Je me confie à ce gentleman.

– Non… non… non, criait Dolly, qui ne voulait pas la lâcher ; je vous en prie, je vous en supplie, n'en faites rien.

– Vous l'entendez, dit Emma ; cette nuit… cette nuit même… dans quelques heures… songez-y… vous allez être au milieu de ceux qui mourraient de chagrin loin de vous, et que votre absence plonge en ce moment dans le plus profond désespoir. Vous prierez pour moi, chère enfant comme je prierai de mon côté pour vous ; n'oubliez jamais les heures de douce paix que nous avons passées ensemble. Dites-moi : « Que Dieu vous bénisse ! » et séparons-nous avec ce souhait. »

Mais Dolly ne voulut rien dire : non, malgré tous les baisers qu'Emma déposait sur sa joue, qu'elle couvrait en même temps de ses larmes, tout ce que Dolly pouvait faire, c'était de se pendre à son col, de sangloter, de l'étreindre sans vouloir la lâcher.

« Voyons ! nous n'avons plus de temps pour tout cela, cria l'homme en lui desserrant les mains et la repoussant rudement, en même temps qu'il attirait Emma Haredale du côté de la porte. À présent, dehors, vite. Sommes-nous prêts ?

– Oui-da, cria une voix retentissante qui le fit tressaillir, tout prêts. Arrière, ou vous êtes mort. »

Et au même instant il fut jeté par terre comme un bœuf dans l'abattoir ; il fut terrassé du coup, comme si un bloc de marbre venait de se détacher du toit pour l'écraser sur la place ; puis on vit entrer à la fois une lumière éclatante et des visages rayonnants... et Emma se sentit étreindre dans les embrassements de son oncle, et Dolly avec un cri qui perça l'air, tomba dans les bras de son père et de sa mère.

Comme on se pâmait, comme on riait aux éclats, comme on pleurait, comme on sanglotait, comme on se souriait comme on s'adressait une foule de questions dont on n'attendait pas la réponse, parlant tous ensemble, sans savoir ce qu'on disait dans ces transports de joie ! Et puis après, comme on s'embrassait, comme on se félicitait, comme on se serrait dans les bras les uns des autres, comme on s'abandonnait à tous les ravissements du bonheur, encore et encore et toujours ! Il n'y a pas moyen de dépeindre cette scène-là.

Enfin, après bien longtemps, le vieux serrurier, par souvenir, alla accoler bel et bien deux étrangers qui s'étaient tenus à part tout seuls devant ce tableau ; et alors qu'est-ce qu'on vit là ?... qui ça ? C'étaient ma foi bien Edward Chester et Joseph Willet.

« Regardez ! cria le serrurier. Regardez par ici. Où serions-nous tous sans ces deux-là ? Eh ! monsieur Édouard, monsieur Édouard...Oh ! Joe, Joe, comme vous avez soulagé mon cœur ce soir ! et pourtant il est encore bien plein.

– C'est M. Édouard qui l'a flanqué par terre, dit Joe. J'en avais grande envie pour mon compte, mais je lui en fais le sacrifice… Allons, mon brave et honnête gentleman, reprenez vos sens, car vous n'avez pas longtemps à vous dorloter comme ça par terre. »

En même temps il avait le pied sur la poitrine du faux libérateur, et le roulait tout doucement. Gashford, car c'était bien lui, et pas un autre, bas et rampant, mais aussi méchant que jamais, souleva sa face malfaisante, comme dans le tableau du péché terrassé par l'ange, et demanda qu'on le traitât doucement.

« Je sais où trouver tous les papiers de milord, monsieur Haredale, dit-il d'une voix soumise, pendant que M. Haredale lui tournait le dos, sans le regarder seulement une fois ; et il y a dans le nombre, des documents très importants. Il y en a beaucoup dans des tiroirs secrets, et dans d'autres endroits, qui ne sont connus que de milord et de moi. Je puis fournir à l'accusation des renseignements précieux et rendre de grands services à l'enquête. Vous aurez à répondre de cela, si vous me faites subir de mauvais traitements.

– Pouah ! cria Joe avec un profond dégoût. Levez-vous, eh ! l'homme de bien On vous attend dehors, voyons ! debout ! m'entendez-vous ? »

Gashford se releva lentement, ramassa son chapeau, et regardant tout autour de la chambre d'un air de malveillance déconfite, mais en même temps d'humilité méprisable, se glissa dehors furtivement.

« Et à présent, messieurs, dit Joe, qui paraissait être l'orateur de la troupe, car tous les autres gardaient le silence, plus tôt nous serons revenus au *Lion Noir*, mieux cela vaudra, je crois. »

M. Haredale fit un signe d'assentiment, et passant sous son bras le bras de sa nièce, en prenant une de ses mains qu'il pressa dans les siennes, il sortit tout droit, suivi du serrurier, de Mme Varden et de Dolly, qui, vraiment, quand elle aurait été, à elle toute seule, une douzaine de Dolly, n'aurait pas présenté assez de surface pour contenir tous les encrassements et les caresses dont elle était comblée par ses parents. Édouard Chester et Joe fermaient la marche.

Et vous me demanderez peut-être si c’est que Dolly ne retourna pas une fois la tête pour regarder derrière elle… pas même une pauvre fois ? s'il n'y eut pas comme un petit clignotement égaré de ses cils d'ébène, presque à fleur de sa joue rougissante, comme un petit éclair de l'œil étincelant, quoique abattu, qu'ils voilaient à demi ? Dame ! Joe le crut, et il est bien probable qu'il ne s'était pas trompé, car il n'y avait pas beaucoup d'yeux comme ceux de Dolly : c'est une justice à leur rendre.

La chambre voisine, qu'il leur fallait traverser, était pleine de gens, parmi lesquels M. Dennis, qui était sous bonne garde, et près de là, depuis la veille, dans une cachette dont on avait tiré la coulisse, Simon Tappertit, l'amusant apprenti, couvert de brûlures et de contusions, avec un coup de feu dans le côté, et des jambes… ces jolies jambes que vous savez, l'orgueil et la gloire de son existence… d'une laideur difforme, grâce aux meurtrissures dont elles avaient été victimes. Comprenant à présent les gémissements qui l'avaient tant étonnée, Dolly se serra contre son père, toute frissonnante à cette vue. Mais les contusions, les brûlures, les meurtrissures, le coup de feu, toute la torture enfin qu'il subissait dans chacun de ses membres détraqués, ne causèrent pas au cœur de Simmuns la moitié de la douleur qu'il éprouva en voyant passer Dolly pour sortir avec Joe son libérateur.

Il y avait une voiture toute prête à la porte pour le voyage, et Dolly fut tout heureuse de s'y trouver en liberté dans l'intérieur, accompagnée de son père, de sa mère, d'Emma Haredale et de son oncle, en personnes naturelles, assis vis-à-vis d'elle. Mais point de Joe, ni d'Édouard, qui n'avaient rien dit. Ils s'étaient contentés de leur faire un salut, et s'étaient tenus à distance. Le voyage allait lui paraître bien long pour arriver au *Lion Noir* !

CHAPITRE XXX.

En effet, le *Lion Noir* était si loin, et il fallait tant de temps pour y arriver, que, malgré les fortes présomptions que Dolly trouvait en elle-même de la réalité des derniers événements, dont les effets étaient bien visibles, elle ne pouvait pas se débarrasser de l'idée que ce ne pouvait être qu'un rêve qui durait toute la nuit. Elle se défiait de ses yeux et de ses oreilles, même quand elle vit, à la fin des fins, la voiture s'arrêter au *Lion Noir*, l'hôte de cette taverne approcher à la lueur éclatante d'une prodigalité de flambeaux, pour les aider à descendre, et leur souhaiter une cordiale bienvenue.

Ce n'est pas le tout : à la portière de la voiture, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, étaient déjà Édouard Chester et Joe Willet : il fallait qu'ils fussent venus par derrière dans une autre voiture, procédé si étrange, si bizarre, si inexplicable, que Dolly n'en était que plus disposée à se bercer de l'idée qu'elle dormait de plus en plus profondément. Mais quand M. Willet apparut aussi… le vieux John lui-même… avec sa grosse caboche têtue et son double menton si copieux que l'imagination la plus téméraire, dans ses conceptions les plus extravagantes, n'aurait jamais rêvé un menton avec de si vastes proportions… alors elle reconnut son erreur, et fut bien obligé de s'avouer qu'elle était, ma foi ! bien éveillée.

Et Joe, qui n'avait plus qu'un bras !… Joe, ce joli garçon si bien tourné, si bel homme ! Quand Dolly jeta un regard de son côté, et qu'elle pensa au mal qu'il avait dû souffrir, aux pays lointains où il était allé se perdre, et qu'elle se demanda qui est-ce qui avait été sa garde-malade, souhaitant dans son cœur que cette femme, quelle qu'elle fût, l'eût soigné avec autant de bonté

et de ménagement qu'elle l'eût fait elle-même, les larmes montèrent à ses beaux yeux, une par une, petit à petit, si bien qu'elle ne put plus les retenir, et se mit à pleurer devant tout le monde, comme une Madeleine.

« Nous voilà tous maintenant, Dolly, lui dit son père avec douceur ; nous ne serons plus séparés ; courage, ma chérie, courage ! »

La femme du serrurier devinait peut-être mieux que lui la cause du chagrin de sa fille. Mais Mme Varden n'était plus du tout la même femme ; c'était toujours cela qu'on devait à l'émeute : elle joignit donc aussi ses consolations à celles de son mari, et adressa à sa fille des représentations amicales du même genre.

« Peut-être bien, dit M. Willet senior, en regardant la compagnie à la ronde, peut-être bien qu'elle a faim. Ça doit être ça, soyez-en sûrs… c'est comme moi. »

Le Lion noir qui, à l'exemple du vieux John, avait prolongé l'attente du souper : au delà de tout délai raisonnable et tolérable, applaudit à cet amendement comme à la découverte philosophique la plus profonde et la plus fine à la fois ; et, comme la table était toute servie, on se mit au souper à l'instant même.

La conversation ne fut pas des plus animées, et il y avait bien quelques convives qui n'avaient pas un gros appétit. Mais le vieux John ne laissa languir ni l'un ni l'autre, et, si quelqu'un eut ce double tort, il fut bien réparé par le vieux John, qui ne s'était jamais tant distingué.

Ce n'est pas que M. Willet soutint une conversation bien suivie ; ce n'est pas par là qu'il brilla au souper ; il n'avait pas là un seul de seul de ses vieux camarades d'enfance à « asticoter » et il n'osait trop s'y risquer avec Joe : il avait à son égard quel-

que vague pressentiment que ce gaillard-là, au premier mot qui ne lui plairait pas, flanquerait par terre le Lion noir et s'en irait tout droit en Chine, ou dans quelque autre région lointaine également inconnue, pour le restant de ses jours, ou au moins jusqu'à ce qu'il se fût débarrassé du bras qui lui restait et de ses deux jambes, peut-être même d'un œil ou de quelque chose comme ça par-dessus le marché. Le beau de la conversation de M. Willet, c'était une espèce de pantomime dont il animait chaque intervalle de silence, et qui faisait dire au Lion noir, son ami intime depuis longues années, qu'il ne l'avait jamais vu comme ça, et qu'il dépassait l'attente et l'admiration de ses amis les plus émerveillés de son esprit.

Le sujet qui occupait toutes les méditations de M. Willet et qui occasionnait ces démonstrations mimiques, n'était autre que le changement corporel qu'avait subi son fils ; il n'avait jamais pu prendre sur lui d'y croire et de s'en rendre raison. Peu de temps après leur première entrevue, on s'était aperçu qu'il s'en était allé, d'un air égaré, dans un état de grande perplexité, tout droit à la cuisine, dirigeant son regard sur le feu de l'âtre, comme pour consulter son conseiller ordinaire en matières de doute et dans les cas embarrassants. Seulement, comme il n'y avait pas de chaudron au Lion noir, et que le sien avait été si bien arrangé par les insurgés, qu'il était tout à fait hors de service, il sortit encore d'un air égaré, dans un effroyable gâchis de confusion morale, et dans son incertitude il avait recours aux moyens les plus étranges pour dissiper ses doutes : par exemple, d'aller tâter la manche de Joe, comme s'il croyait que le bras de son fils était peut-être caché dedans, ou de regarder ses propres bras et ceux de tous les autres assistants, comme pour s'assurer que c'était bien deux, et non pas un, qui étaient le lot ordinaire de chacun, ou de rester assis une heure de suite dans une méditation profonde, comme s'il essayait de se remettre en mémoire l'image de Joe quand il était plus jeune, et de se rappeler si c'était réellement un bras qu'il avait dans ce temps-là, ou s'il

avait bien la paire ; enfin de se donner une foule d'occupations et d'imaginer une foule de vérifications du même genre.

Se voyant donc, au souper, entouré de visages qu'il avait si bien connus dans son vieux temps, M. Willet reprit son sujet avec une nouvelle vigueur : on voyait qu'il était décidé à savoir le fin mot aujourd'hui ou jamais. Tantôt, après avoir mangé deux ou trois bouchées, il déposait sa fourchette et son couteau, pour regarder fixement son fils de toute sa force, surtout du côté mutilé. Puis il promenait ses yeux tout autour de la table, jusqu'à ce qu'il eût rencontré ceux de quelque convive, et alors il remuait la tête avec une grande solennité, se donnait une petite tape sur l'épaule, clignait de l'œil, pour ainsi dire, car un clin d'œil n'était pas chez lui synonyme d'un mouvement rapide : il y mettait le temps ; il serait plus exact de dire qu'il se mettait à dormir d'un œil pendant une minute ou deux. Puis il donnait encore à sa tête une secousse solennelle, reprenait son couteau et sa fourchette, et se remettait à manger. Tantôt il portait à sa bouche un morceau d'un air distrait, et, concentrant sur Joe toutes ses facultés, le regardait, dans un transport de stupéfaction, couper sa viande d'une seule main, jusqu'à ce qu'il fut rappelé à lui par des symptômes d'étouffement qui finissaient par lui rendre sa connaissance. D'autres fois, il imaginait une foule de petits détours, comme de lui demander le sel, ou le poivre, ou le vinaigre, ou la moutarde, tout ce qu'il voyait du côté mutilé, et observait comment son fils faisait pour lui passer ce qu'il lui avait demandé. À force de répéter ces expériences, il finit par se donner pleine satisfaction et se convaincre si bien, qu'après un intervalle de silence plus long que tous les précédents, il remit sa fourchette et son couteau aux deux côtés de son assiette, but une bonne gorgée au pot d'étain qu'il avait près de lui (toujours sans perdre Joe de vue), et se renversant sur le dos de sa chaise avec un gros soupir, dit en regardant les convives à la ronde :

« C'est coupé.

– Par saint Georges ! dit de son côté le Lion noir en frappant sa main contre la table, il a trouvé ça.

– Oui, monsieur, reprit M. Willet, de l'air d'un bomme qui sentait qu'il avait bien gagné le compliment qu'on faisait de sa sagacité, et qu'il le méritait. On dira ce qu'on voudra ; c'est coupé.

– Racontez-lui donc où ça vous est arrivé, dit le Lion noir à Joe.

– À la défense de la Savannah, mon père.

– À la défense de la Savaigne, répéta M. Willet tout bas, en jetant encore un regard autour de la table.

– En Amérique, dans le pays qui est en guerre, dit Joe.

– En Amérique, dans le pays qui est en guerre, répéta M. Willet. On l'a coupé à la défense de la Savaigne en Amérique, dans le pays qui est en guerre. » Après avoir continué de se répéter en lui-même ces paroles à voix basse (notez que c'était bien la cinquantième fois qu'on lui avait déjà donné auparavant ce renseignement dans les mêmes termes), M. Willet se leva de table, tourna autour de Joe, lui tâta sa manche tout du long, depuis le poignet jusqu'au moignon, lui donna une poignée de main, alluma sa pipe, en tira une bonne bouffée, se dirigea vers la porte, se retourna quand il y fut, se frotta l'œil gauche avec le dos de son index, et dit d'une voix défaillante : « Mon fils a eu le bras… coupé… à la défense de la… Savaigne… en Amérique… dans le pays qui est en guerre. » Là-dessus, il se retira pour ne plus revenir de toute la nuit.

Au reste, sous un prétexte ou sous un autre, chacun en fit autant à son tour, excepté Dolly qu'on laissa là toute seule, assise sur sa chaise. Elle était bien soulagée de se trouver seule,

pour pleurer tout son content, quand elle entendit au bout du corridor la voix de Joe qui souhaitait bonne nuit à quelqu'un. Elle l'entendit encore marcher dans le corridor et passer devant la porte ; seulement sa marche trahissait quelque hésitation. Il revint sur ses pas… comme le cœur de Dolly se mit à battre !… et regarda dans la chambre.

« Bonne nuit !… » Il n'ajouta pas : « Dolly ; » mais c'est égal, elle était bien aise qu'il n'eût pas dit non plus : « Mademoiselle Varden.

– Bonne nuit ! sanglota Dolly.

– Je suis bien fâché de vous voir encore si affectée de choses qui sont maintenant passées pour toujours, dit Joe avec bonté. Ne pleurez donc pas. Je n'ai pas le courage de vous voir si triste. Voyons ! n'y pensez plus. Vous voilà maintenant sauvée et heureuse. »

Dolly n'en pleurait que de plus belle.

« Vous avez dû bien souffrir pendant ce peu de jours… et pourtant je ne vous trouve point du tout changée, si ce n'est peut-être en bien. On m'avait dit que vous étiez changée ; mais moi, je ne vois pas ça. Vous étiez… vous étiez déjà très jolie, mais vous voilà plus jolie que jamais. C'est vrai comme je vous le dis. Vous ne pouvez pas m'en vouloir de vous faire ce compliment ; car enfin, vous le savez bien vous-même, et ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on vous l'a dit, bien sûr. »

La vérité est que Dolly le savait bien, et que ce n'était pas la première fois qu'elle se l'entendait dire ; loin de là. Mais il y avait des années qu'elle avait reconnu que le carrossier n'était qu'un âne bâté ; et, soit qu'elle eût peur de faire la même découverte chez les autres, ou que, à force d'entendre, elle se fût blasée en général sur les compliments, il est sûr et certain que, tout

en pleurant bien fort, elle se sentait plus flattée de celui-là, dans ce moment, qu'elle ne l'avait jamais été de tout autre auparavant.

« Je bénirai votre nom, dit en sanglotant la bonne petite fille du serrurier, tant que je vivrai. Je ne l'entendrai jamais sans me sentir briser le cœur. Je ne l'oublierai jamais dans mes prières, soir et matin, jusqu'à la fin de mes jours !

– Vraiment ? fit Joe avec vivacité : est-ce bien vrai ? cela me rend… vous ne sauriez croire comme cela me rend heureux et fier de vous entendre dire de ces choses-là. »

Dolly sanglotait toujours en tenant son mouchoir devant ses yeux ; et Joe restait toujours là debout, à la regarder.

« Votre voix, dit-il, me reporte avec tant de plaisir à mon bon vieux temps, que, pour le moment, il me semble comme si cette soirée… je peux bien en parler, n'est-ce pas, maintenant, de cette soirée-là… comme si cette soirée était encore là, et qu'il ne fût rien arrivé dans l'intervalle. J'ai oublié toutes les peines que j'ai endurées depuis, et il me semble que c'est hier que j'ai rossé ce pauvre Tom Cobb, et que je suis venu vous voir, mon paquet sur l'épaule, avant de décamper… Vous rappelez-vous ? »

Si elle se rappelait ! mais elle ne dit mot ; elle leva seulement les yeux un petit instant. Ce ne fut qu'un coup d'œil, un petit coup d'œil timide et larmoyant, mais qui fit garder à Joe le silence… bien longtemps.

« Bah ! finit-il par dire résolument, il fallait que ça arrivât comme c'est arrivé. Je suis donc allé bien loin me battre tout l'été, et me geler tout l'hiver, depuis ce temps-là. Me voilà revenu, la bourse aussi vide qu'en partant, et estropié par-dessus le marché. Mais voyez-vous, Dolly, c'est égal ; j'aimerais mieux

encore avoir perdu l'autre bras… j'aimerais mieux avoir perdu ma tête… que d'être revenu pour vous voir morte, et non pas telle que je me figurais toujours vous voir, telle que je n'ai pas cessé d'espérer et de souhaiter vous retrouver. Ainsi, au bout du compte, Dieu soit loué ! »

Ah ! comme la petite coquette d'il y a cinq ans était devenue sensible depuis ce temps-là ! Elle avait fini par se trouver un cœur. C'est parce qu'elle n'en connaissait pas tout le prix, qu'elle avait tant méconnu le prix du cœur de Joe, mais à présent elle ne l'aurait pas donné pour tout l'or du monde.

« N'ai-je pas eu autrefois, dit Joe avec son ton de franchise un peu brusque, l'idée que je pourrais revenir riche et me marier avec vous ? Mais dans ce temps-là j'étais un enfant, et il y a longtemps que je ne suis plus si bête. Je sais bien que je ne suis qu'un pauvre soldat licencié et mutilé, trop heureux maintenant de traîner son existence comme il pourra. Pourtant, là ! vrai ! même à présent, je ne peux pas dire que ça me fera plaisir de vous voir mariée, Dolly ; mais c'est égal, je suis content… Oui, je le suis, et je suis bien aise de l'être… en songeant que vous êtes admirée et courtisée, et que vous pouvez, quand vous voudrez, choisir à votre goût un homme pour vous rendre heureuse. C'est une consolation pour moi de savoir que vous parlerez quelquefois de moi à votre mari ; et je ne désespère pas d'en arriver un jour à l'aimer, à lui donner une bonne poignée de main, à venir vous voir quelquefois, comme un pauvre ami qui vous a connue petite fille. Que Dieu vous bénisse ! »

Sa main tremblait ; mais, avec tout ça, il sut bien la contenir, et quitta Dolly.

CHAPITRE XXXI.

La nuit de ce vendredi-là, car c'était le vendredi de la semaine des émeutes qu'Emma et Dolly furent délivrées, grâce à l'aide empressée de Joe et d'Édouard Chester, les troubles furent entièrement apaisés ; l'ordre et la tranquillité furent rétablis dans la ville épouvantée. Mais comme, en vérité, après ce qui s'était passé, personne ne pouvait dire si ce calme nouveau durerait longtemps ou si on n'était pas destiné à voir éclater tout à coup de nouveaux orages qui viendraient remplir les rues de Londres de sang et de ruines, ceux qui s'étaient dérobés par la fuite au tumulte récent se tenaient encore à distance, et bien des familles. qui n'avaient pu jusque-là se procurer les moyens de fuir, profitaient de ce moment de répit pour se retirer à la campagne. De Tyburn à Whitechapel, les boutiques étaient encore fermées, et il ne se faisait guère d'affaires dans aucun des centres habituels du mouvement commercial. Cependant, malgré les prédictions sinistres des alarmistes, cette nombreuse classe de la société qui voit toujours si clair dans les évènements les plus obscurs, la ville restait dans une tranquillité profonde, la force armée, composée de troupes considérables, distribuée sur tous les points les plus dangereux, et postée dans tous les endroits principaux, tenait en échec les restes dispersés de l'émeute. On poursuivait avec une vigueur infatigable la recherche des perturbateurs, et s'il s'en trouvait encore parmi eux d'assez incorrigibles et d'assez téméraires pour avoir la fantaisie, après les terribles scènes des derniers jours, de se risquer dans les rues, ils étaient tellement abattus par ces mesures fermes et résolues, qu'ils se dépêchaient de retourner s'ensevelir dans leurs cachettes, ne songeant plus qu'à leur propre salut.

En un mot, l'émeute était en déroute. On avait tué à coups de fusil plus de deux cents insurgés dans les rues. Il y en avait en outre deux cent cinquante dans les hôpitaux avec des blessures graves : là-dessus, peu de jours après, on comptait soixante-dix ou quatre-vingts morts de plus. Il y en avait une centaine d'arrêtés, sans compter ceux qu'on arrêtait d'heure en heure. Quant à ceux qui avaient péri victimes de l'incendie ou de leurs propres excès, le nombre en était inconnu.

Cependant il est certain qu'il y avait beaucoup de ces misérables qui avaient trouvé une horrible sépulture dans la cendre brûlante des feux qu'ils avaient allumés, ou qui s'étant glissés dans des caves et des celliers, soit pour y boire en secret, soit pour y panser leurs blessures, ne revirent jamais le jour. Bien des semaines après que le foyer de l'incendie ne contenait plus qu'une cendre noire et froide, la bêche du fossoyeur, mise en réquisition, ne laissa point de doute à cet égard.

Pendant les quatre grands jours de l'insurrection, soixante-dix maisons particulières et quatre prisons considérables avaient été détruites. La perte totale des objets mobiliers, d'après l'estimation de ceux qui l'avaient subie, était de cent cinquante mille livres sterling. À l'estimer au plus bas, d'après l'évaluation plus impartiale de personnes désintéressées, elle montait toujours bien à plus de cent vingt-cinq mille livres. Cette perte immense fut bientôt après couverte par une indemnité sur la fortune publique, en exécution d'un vote de la chambre des Communes, la somme ayant été prélevée sur les différents quartiers de Londres, et sur le comté et le bourg de Southwark. Toutefois, lord Mansfield et lord Saville ne voulurent ni l'un ni l'autre recevoir d'indemnité d'aucun genre.

La chambre des Communes dans sa séance du mardi, avec ses portes fermées et bien gardées, avait émis une résolution à l'effet de procéder, immédiatement après la fin des émeutes, à l'examen des pétitions présentées par un grand nombre des su-

jets protestants de Sa Majesté, et à leur prise en sérieuse considération. Pendant qu'on débattait cette question, M. Herbert, l'un des membres présents, se leva indigné et pria la chambre de remarquer que lord Georges Gordon était là sur son banc, au-dessous de la galerie, avec la cocarde bleue, signe de ralliement de la rébellion, attachée à son chapeau. Non seulement ceux qui siégeaient auprès de lui l'obligèrent de l'ôter ; mais, quand il s'offrit à aller dans les rues pacifier l'émeute, rien qu'avec la vague assurance que la chambre était disposée à leur donner « la satisfaction qu'ils voulaient, » plusieurs membres se réunirent pour le retenir de force sur son banc. Bref, le désordre et la violence qui régnaient en vainqueurs au dehors, pénétrèrent aussi dans le sénat, et là, comme ailleurs, l'alarme et la terreur étaient à l'ordre du jour, et les formes régulières furent un moment oubliées.

Le mardi, les deux chambres s'étaient ajournées au lundi suivant, déclarant impossible de continuer le cours de leurs délibérations avec la gravité et la liberté nécessaires, tant qu'elles seraient entourées par la troupe armée. Mais, à présent que les révoltés étaient dispersés, les citoyens furent assaillis par une autre crainte. En effet, en voyant les places publiques et leurs lieux ordinaires de réunion remplis de soldats autorisés à faire usage à discrétion de leurs fusils et de leurs sabres, ils commencèrent à prêter une oreille avide au bruit qui circulait de la proclamation d'une loi martiale et à des contes effrayants de prisonniers qu'on aurait vus pendus aux lanternes de Cheapside et de Fleet-Street. Ces terreurs ayant été promptement dissipées par une proclamation déclarant que tous les perturbateurs seraient jugés par une commission spéciale, constituée conformément à la loi, on eut une autre alerte. Il se disait tout bas, d'un bout de la ville à l'autre, qu'on avait trouvé de l'argent français sur quelques insurgés, et que ces troubles avaient été soudoyés par les puissances étrangères, pour arriver au renversement et à la ruine de l'Angleterre. Cette sourde rumeur, entretenue par des placards anonymes semés avec profusion, quoique

dénués probablement de tout fondement, tenait sans doute à la découverte de quelques pièces de monnaie qui n'étaient point de fabrication anglaise, trouvées, avec d'autres objets volés, en fouillant les poches des rebelles, ou sur les prisonniers arrêtés et les cadavres des victimes. Cela n'empêcha pas que ce bruit, une fois répandu, produisit une grande sensation, et, au milieu de cette excitation générale qui dispose les gens à saisir avidement toute nouvelle alarmante, il fut colporté avec une merveilleuse activité.

Cependant, comme la tranquillité ne se démentit pas pendant toute la journée de vendredi, puis pendant toute la nuit, et qu'on ne fit plus de nouvelles découvertes, la confiance commença à renaître, et les plus timides, les plus découragés, recommencèrent à respirer. Rien que dans Southwark, il n'y eut pas moins de trois mille habitants qui se formèrent en garde privée, pour faire dans les rues des patrouilles d'heure en heure. Les citoyens de Londres ne restèrent pas en arrière pour imiter ce bel exemple, et, selon l'habitude des gens paisibles, qui deviennent d'une audace incroyable quand le danger est passé, il était impossible de rien voir de plus intraitable et de plus hardi. Ils n'hésitaient pas à faire subir au passant le plus robuste un interrogatoire sévère, et menaient haut la main les petits commissionnaires, les bonnes et les apprentis qu'ils trouvaient sur leur chemin.

Quand le jour s'obscurcit pour faire place au soir, à l'heure où les ténèbres commencèrent par se glisser dans les coins et recoins de la ville comme pour s'essayer en secret et prendre leur clan avant de s'aventurer en pleine rue, Barnabé était assis dans son cachot, s’étonnant du silence, et attendant en vain le bruit et les clameurs qui avaient troublé les nuits précédentes. À côté de lui était assis, la main dans la sienne, une compagne dont la présence mettait son âme en paix. Elle était pâle, bien changée, accablée de chagrin, et elle avait le cœur bien gros ; mais elle était pour lui toujours la même.

« Ma mère, dit-il après un long silence, combien de temps encore... combien de jours et de nuits... vont-ils me retenir ici ?

– Pas beaucoup, mon enfant ; pas beaucoup, j'espère.

– Vous espérez ! c'est bon, mais ce n'est pas avec des espérances que vous ferez tomber mes chaînes. Moi aussi j'espère, mais cela leur est bien égal. Grip espère ; mais qui est-ce qui se soucie de Grip ? »

Le corbeau poussa un petit cri triste et mélancolique.

« Personne, dit-il, aussi clairement que peut parler un corbeau.

– Qui est-ce qui se soucie de Grip, excepté vous et moi ? dit Barnabé, passant la main sur les plumes ébouriffées de l'oiseau. Il ne parle jamais ici ; il ne dit pas un mot en prison. Il est là à se morfondre toute la journée dans son petit coin noir, tantôt faisant un somme, tantôt regardant le jour qui se glisse à travers les barreaux et qui brille dans son œil, perçant comme une étincelle de ces grands feux qui viendrait à tomber dans la chambre, et qui brûlerait encore. Mais qui est-ce qui se soucie de Grip ?

Le corbeau croassa encore : « Personne.

– Et à propos, dit Barnabé, retirant sa main de l'oiseau pour la mettre sur le bras de sa mère, en la regardant fixement en face, s'ils me tuent, car c'est bien possible, j'ai entendu dire qu'ils me tueraient ; que deviendra Grip, quand ils m'auront fait mourir ? »

Le son du mot ou le courant de ses propres pensées suggéra à l'oiseau sa vieille sentence : « N'aie pas peur de mourir. » Seulement il s'arrêta au beau milieu, tira un bouchon mélanco-

lique, et finit par un croassement languissant, comme s'il ne se sentait pas le courage d'aller jusqu'au bout de sa phrase, quoiqu'elle ne fût pas bien longue.

« Est-ce qu'ils lui ôteront la vie comme à moi ? dit Barnabé. Je le voudrais bien ; si lui et moi et vous nous mourions tous ensemble, il ne resterait personne pour en avoir du chagrin et de la peine, Mais ils feront ce qu'ils voudront, je ne les crains pas, mère.

– Ils ne vous feront pas de mal, dit-elle, d'une voix presque étouffée par ses larmes. Ils ne voudront pas vous faire de mal, quand ils sauront tout. Je suis sûre qu'ils ne vous en feront pas.

– Oh ! n'en soyez pas trop sûre, cria Barnabé, qui montrait un étrange plaisir à croire qu'elle se trompait, mais que lui, il avait trop de sagacité pour tomber dans la même erreur. Ils m'ont désigné, mère, dès le commencement. Je le leur ai entendu dire entre eux quand ils m'ont amené ici la nuit dernière, et je les crois. Ne pleurez pas pour ça, mère. Ils disaient que j'étais hardi, et je leur ferai voir jusqu'au bout qu'ils ne se trompent pas. On peut me croire imbécile, mais cela ne m'empêchera pas de mourir aussi bien qu'un autre… Je n'ai pas fait de mal, n'est-ce pas ? ajouta-t-il vivement.

– Pas devant Dieu, répondit-elle.

– Eh bien ! alors, dit Barnabé, qu'ils me fassent tout ce qu'ils voudront. Vous m'avez dit un jour, vous-même, un jour que je vous demandais ce que c'était que la mort, que c'était quelque chose qui n'était pas à craindre, quand on n'avait pas fait de mal. Ha ! ha ! mère, je suis sûre que vous pensiez que j'avais oublié cela. »

Elle était navrée de voir ce joyeux éclat de rire et le ton enjoué avec lequel il lui disait ces mots. Elle le serra contre son

cœur et le supplia de lui parler tout bas et de se tenir tranquille, parce qu'il commençait à faire nuit, qu'ils n'avaient plus que peu de temps à rester ensemble, et qu'elle allait être obligée de le quitter.

« Vous reviendrez demain ? dit Barnabé.

– Oui, et tous les jours, et nous ne nous séparerons plus. »

Il répliqua avec joie que c'était bien, que c'était tout ce qu'il désirait, et qu'il était sûr d'avance de sa réponse. Puis il lui demanda où elle était restée depuis si longtemps, et pourquoi elle n'était pas venue le voir, pendant qu'il était un grand soldat ; et alors il se mit à lui détailler tous les plans qu'il avait formés pour qu'ils pussent devenir riches et vivre dans l'opulence. Cependant il eut quelque soupçon qu'elle avait du chagrin et que c'était lui qui en était en cause ; il essaya de la consoler et de la distraire en lui parlant de la vie qu'ils menaient autrefois ensemble, de ses amusements et de la liberté dont il jouissait alors. Il ne se doutait pas que chacune de ses paroles redoublait la douleur de sa mère, et qu'elle répandait des larmes de plus en plus amères à chaque souvenir qu'il ravivait de leur tranquillité perdue.

« Mère, dit Barnabé, quand ils entendirent approcher l'homme qui venait fermer les cellules pour la nuit, tout à l'heure, quand je vous ai parlé de mon père, vous m'avez crié : « Chut ! » et vous avez détourné la tête ; pourquoi donc ? dites-moi pourquoi en deux mots. Vous l'aviez cru mort. Vous n'êtes pas fâchée qu'il vive et qu'il soit revenu nous voir ? où est-il ? serait-il ici ?

– Ne demandez à personne où il est ; ne parlez de lui à qui que ce soit, répondit-elle.

– Pourquoi pas ? Est-ce parce que c'est un homme sévère et qui a la parole rude ? Car enfin, je ne l'aime pas, et je ne tiens pas à me trouver seul avec lui ; mais pourquoi ne pas parler de lui ?

– Parce que je suis fâchée qu'il vive encore, fâchée qu'il soit revenu nous voir, fâchée que vous et lui vous vous soyez trouvés ensemble. Parce que, cher Barnabé, j'ai fait ce que j'ai pu, toute ma vie, pour vous tenir séparés.

– Séparés ! un fils et un père ! Pourquoi ?

– Il a, lui murmura-t-elle à l'oreille, il a versé le sang ; le temps est venu de vous faire cette révélation ; il a versé le sang d'un homme qui l'aimait bien, qui avait placé en lui sa confiance, qui ne lui avait jamais rien dit ni rien fait de mal. »

Barnabé recula d'horreur, et, jetant un coup d'œil rapide sur la tache de son poignet, la cacha en frissonnant sous sa veste.

« Mais, ajouta-t-elle avec précipitation, en entendant la clef tourner dans la serrure, quoique nous devions le fuir, ce n'en est pas moins votre père, mon cher enfant, et moi, je n'en suis pas moins sa malheureuse femme. On en veut à sa vie, et il la perdra. Il ne faut pas que nous y soyons pour quelque chose. Bien au contraire, si nous pouvions l'amener à se repentir, notre devoir serait de l'aimer encore. N'ayez pas l'air de le connaître, si ce n'est comme un homme qui s'est sauvé de la prison, et, si on vous fait des questions sur son compte, ne répondez pas. Que Dieu veille sur vous toute cette nuit, cher enfant ! que Dieu soit avec vous ! »

Elle s'arracha de ses bras et, quelques secondes après, Barnabé fut tout seul. Il resta longtemps comme enraciné là, la fi-

gure cachée dans ses mains, puis il se jeta en sanglotant sur son triste lit.

Mais la lune vint tout doucement dans sa gloire modeste, et les étoiles se montrèrent à travers le petit espace de la fenêtre grillée, comme, à travers l'étroite brèche d'une bonne action, dans une sombre vie de crime, la face du ciel rayonne pleine d'éclat et de miséricorde. Il leva la tête, regarda en l'air ce ciel tranquille qui avait l'air de sourire à la terre affligée, comme si la nuit, plus compatissante que le jour, abaissait des regards de pitié sur les souffrances et les fautes des hommes, et qu'elle voulût insinuer sa paix au fond du cœur de Barnabé. Un pauvre idiot comme lui, emprisonné dans son étroite cellule, se sentait élevé aussi près de Dieu, en contemplant cette clarté si douce, que l'homme le plus libre et le plus heureux de toute cette vaste cité ; et dans sa prière, qu'il ne se rappelait pas bien, dans le bout d'hymne, souvenir de son enfance, qu'il se chantonnait pour se bercer avant de s'endormir, il y avait un souffle aussi pur pour monter vers le ciel que dans toutes les homélies du monde, et dans l'écho des voûtes des plus vieilles cathédrales.

Sa mère, en traversant une cour pour sortir, vit, à travers une porte grillée qui donnait sur une autre cour, son mari, marchant autour de l'enceinte, les mains croisées sur sa poitrine et la tête penchée. Elle demanda à l'homme qui la conduisait si elle ne pourrait pas dire un mot au prisonnier. Il y consentit, mais en lui recommandant de se dépêcher, parce qu'il allait fermer pour la nuit, et il n'avait plus qu'une ou deux minutes à lui. En même temps, il ouvrit la porte et lui dit d'entrer.

La porte, en tournant, grinça bien fort sur ses gonds ; mais lui, il était sourd au bruit, et continuait sa promenade circulaire dans la petite cour, sans lever la tête ni changer d'attitude le moins du monde. Elle lui parla ; mais sa voix était si faible qu'elle ne pouvait se faire entendre. Enfin, elle alla au-devant de ses pas, et, quand il vint, elle étendit la main et le toucha.

Il tressaillit et recula d'un pas, tremblant des pieds à la tête ; mais en voyant qui c'était, il lui demanda ce qu'elle venait faire là. Sans attendre sa réponse :

« Voyons ! dit-il, venez-vous me rendre la vie ou me l'ôter ? m'assassiner aussi, ou me sauver ?

– Mon fils… notre fils, répondit-elle, est dans cette prison.

– Qu'est-ce que ça me fait ? cria-t-il en frappant du pied avec impatience le pavé de la cour. Je sais bien cela. Il ne peut pas plus m'aider que je ne puis l'aider. Si vous êtes venue pour me parler de lui, vous pouvez vous en aller. »

En même temps il reprit sa promenade, et se mit à faire son tour dans la cour comme auparavant, d'un pas précipité. Quand il la retrouva où il l'avait laissée, il s'arrêta pour lui dire :

« Venez-vous me rendre la vie ou me l'ôter ? Vous repentez-vous ?

– Oh ! c’est à vous qu'il faut demander ça, répondit-elle. Voulez-vous vous repentir, pendant qu'il en est temps encore ? Quant à vous sauver, croyez bien que je n'en aurais pas le pouvoir, quand j'en aurais le courage.

– Dites que c'est la volonté qui vous manque, répondit-il avec un juron, en cherchant à se dégager d'elle et à passer outre. Dites que vous ne le voulez pas.

– Écoutez-moi un instant seulement, répliqua-t-elle, rien qu'un instant. Je ne fais que de relever d'une maladie dont je croyais que je ne relèverais jamais. Les meilleurs d'entre nous, dans des moments pareils, pensent aux bonnes intentions qu'ils n'ont pas réalisées, aux devoirs qu'ils ont laissés inachevés. Si

j'ai jamais, depuis cette fatale nuit, manqué à prier Dieu pour vous envoyer le repentir avant votre mort... si j'ai manqué de vous en suggérer la pensée, même au moment où l'horreur de votre crime était encore toute fraîche, si, la dernière fois que je vous ai vu, tout entière à la crainte qui venait de m'accabler, j'ai oublié de tomber à deux genoux pour vous adjurer de la façon la plus solennelle, au nom de celui que vous avez envoyé au ciel pour y porter témoignage contre vous, de vous préparer à la punition qui ne pouvait manquer de vous atteindre, et qui s'approche insensiblement en ce moment même... je m'humilie devant vous, et, dans l'agonie de mon rôle de suppliante, je vous conjure de me laisser expier ma faute.

– Qu'est-ce que tout ce jargon veut dire ? répondit-il rudement. Parlez donc de manière que je puisse vous comprendre.

– Je vais le faire, répliqua-t-elle ; c’est tout ce que je désire. Accordez-moi encore un moment de patience. La main de celui qui a maudit l'assassin s'est appesantie sur nous, vous n'en pouvez douter. Notre fils, notre innocent enfant, sur lequel est tombée sa colère, avant même qu'il vînt au monde, est ici en danger de perdre la vie... il y est, conduit par votre faute, oui, Dieu le sait, par votre unique faute : car, si la faiblesse de son intelligence l'a entraîné dans ses égarements, n'est-ce pas la terrible conséquence de votre crime ?

– Si vous venez pour m'ennuyer de vos reproches et de vos criailleries de femme... marmotta-t-il entre ses dents, en essayant encore de passer.

– Non. Je viens pour autre chose, qu'il faut que vous entendiez. Si ce n'est pas ce soir, c'est demain. Si ce n'est pas demain, ce sera un autre jour ; mais il faut que vous l'entendiez. Mon mari, il n'y a point d'espoir pour vous de vous sauver de là... c'est impossible.

– Et c'est vous qui venez me dire ça ? » En même temps il leva sa main chargée de fers et l'en menaça. « Ah ! c’est vous ?

– Oui, dit-elle, avec une vivacité inexprimable, c’est moi. Mais pourquoi ?

– Sans doute pour me tranquilliser dans cette prison. Pour me faire passer agréablement le temps d'ici jusqu'à ma mort. Pour mon bien... oui, pour mon bien sans aucun doute, dit-il en grinçant des dents et en lui adressant un sourire avec sa face livide.

– Non, ce n'est pas pour vous accabler de reproches, répliqua-t-elle ; non, ce n'est pas pour aggraver les misères et les tortures de votre situation ; non, ce n'est pas pour vous dire une seule parole amère : c'est au contraire pour vous rendre l'espérance et la paix. Mon mari, mon cher mari, avouez seulement ce crime abominable ; implorez seulement le pardon du ciel et de ceux que vous avez offensés sur la terre. Écartez seulement ces vaines pensées qui vous troublent, et qui ne se réaliseront jamais, pour ne compter que sur votre repentir et votre sincérité, et je vous promets, au nom suprême du créateur, dont vous avez détruit l'image, qu'il vous donnera aide et consolation. Et moi, cria-t-elle en joignant les mains et en levant les yeux au ciel, je jure devant lui, devant lui qui connaît mon cœur et qui peut y lire la vérité de mes paroles, je vous promets, à partir de ce moment-là, de vous aimer tendrement comme autrefois, de veiller sur vous nuit et jour durant le court intervalle qui nous reste, de vous prodiguer les témoignages de ma plus fidèle affection comme je le dois, de joindre mes prières aux vôtres pour que Dieu suspende le jugement qui menace votre tête, pour qu'il épargne notre fils et lui permette de bénir ici son saint nom, de son mieux, le pauvre enfant, à l'air libre et à la clarté du jour. »

Il recula et fixa ses yeux sur elle, pendant qu'elle lui adressait ces prières ardentes, comme s'il était un moment frappé de

respect pour elle, et qu'il ne sût que faire. Mais la crainte et la colère prirent bientôt le dessus, et il la repoussa avec mépris.

« Allez-vous-en ! cria-t-il. Laissez-moi. Vous complotez contre moi, n'est-ce pas ? Vous voulez me faire parler, pour aller dire que je suis bien ce qu'on soupçonne. Malédiction sur vous et votre enfant !

– Hélas ! elle est déjà tombée sur lui, la malédiction, répliqua-t-elle en se tordant les mains.

– Qu'elle y tombe plus lourdement encore ! Qu'elle tombe sur lui et sur vous tous ! Je vous déteste tous les deux. Je n'ai plus rien à perdre. La seule consolation qui puisse me rester et que je me souhaite, c'est de savoir avant de mourir que la malédiction vous atteint. À présent, partez. »

Elle allait encore lui faire de douces instances, même après cet éclat de fureur ; mais il menaça de la frapper de sa chaîne.

« Je vous le répète, partez… je vous le répète pour la dernière fois. Le gibet me tient dans ses griffes, et c'est un noir fantôme qui peut me porter encore à d'autres excès. Allez-vous-en ! Je maudis l'heure où je suis né, l'homme que j'ai tué, et toutes les créatures vivantes de ce monde. »

Dans un paroxysme de rage, de terreur, de crainte de la mort, il la repoussa, pour se précipiter dans les ténèbres de sa cellule, où il se jeta pantelant sur le carreau, qu'il grattait de ses mains enchaînées. Le geôlier revint fermer la porte du cachot, et emmena ensuite la malheureuse femme.

Dans cette nuit de juin, chaude et embaumée, il y avait par toute la ville des visages heureux et des cœurs gais et légers, qui savouraient doublement la douceur d'un sommeil depuis plusieurs jours inconnu, au milieu des horreurs qui venaient

d'avoir lieu. Cette nuit-là, chacun chez soi se réjouissait en famille ; on se félicitait les uns les autres d'avoir échappé au danger commun ; ceux qui avaient été désignés pour victimes par l'émeute, s'aventuraient à sortir dans les rues ; ceux qui avaient été pillés, allaient gagner quelque bon refuge ; même le pusillanime lord-maire, qui avait été cité ce soir-là devant le Conseil privé pour donner des explications sur sa conduite, revint content, déclarant à tous ses amis qu'il avait été bien heureux d'en être quitte pour une réprimande, et leur répétant avec la plus grande satisfaction sa mémorable défense devant le Conseil, « qu'il avait montré dans les troubles une telle témérité de courage, qu'il avait bien cru la payer de sa vie. »

Cette nuit-là aussi, quelques agents dispersés de l'émeute furent poursuivis jusque dans leurs cachettes, et arrêtés. Dans les hôpitaux, ou sous les amas de ruines qu'ils avaient faites, dans les fossés, dans les champs, on trouva de ces misérables enterrés sans linceul ; plus heureux que ceux qui, pour avoir pris une part active au désordre, dans des prisons provisoires, reposaient en ce moment sur la paille leur tête promise au bourreau.

À la Tour aussi, dans une chambre lugubre dont les murs épais interdisaient l'accès au moindre bourdonnement de la vie et entretenaient un silence dont les inscriptions laissées par d'anciens prisonniers sur ces témoins muets ne faisaient que redoubler l'horreur, gisait sur sa couche un homme tourmenté de remords pour chaque cruauté commise par chaque révolté, reconnaissant à présent que leur crime était son crime, et que c'était lui qui avait mis leurs vies en péril ; ne trouvant, au milieu de ces réflexions, qu'une triste consolation dans son fanatisme, ou dans sa vocation imaginaire ; c'était le malheureux autour de tout le mal… lord Georges Gordon.

On l'avait arrêté le soir même. « Si vous êtes sûr que c'est moi que vous voulez, dit-il à l'officier qui l'attendait à la porte de

chez lui avec un mandat d'amener sous la prévention de haute trahison, je suis prêt à vous accompagner… »

Et en effet, il le suivit sans résistance. On commença par le conduire devant le Conseil privé, puis à la caserne des Horse-Guards, puis on l'emmena par le pont de Westminster, pour éviter l'embarras des rues, jusqu'à la Tour, sous l'escorte la plus forte qu'on eût encore vue chargée d'y conduire un prisonnier seul.

De tous ses quarante mille hommes, il ne lui en restait pas un pour lui tenir compagnie. Tant amis que protégés, clients et serviteurs… il n'avait personne. Son tartuffe de secrétaire l'avait trahi et l'homme qui s'était laissé, dans sa faiblesse, pousser et compromettre par tant d'intrigants uniquement occupés de leurs intérêts personnels, se trouvait à présent seul et abandonné.

CHAPITRE XXXII.

M. Dennis, ayant été fait prisonnier à une heure avancée le même soir, fut emmené pour la nuit seulement au violon voisin, et le lendemain, samedi, on le fit comparaître devant un juge de paix. Comme les charges qui s'élevaient contre lui étaient nombreuses et importantes, qu'en particulier, il fut prouvé par le témoignage de Gabriel Varden qu'il avait manifesté bonne envie de lui ôter la vie, il fut renvoyé devant les assises. De plus, il eut l'honneur distingué de se voir considérer comme un chef de révoltés, et de recevoir de la bouche même du magistrat la flatteuse assurance qu'il était dans une position d'un danger imminent, et qu'il ferait bien de s'attendre à tout.

Dire que la modestie de M. Dennis ne fut pas un peu émue par ces honneurs insignes, ou qu'il fût bien préparé à une réception si obligeante, ce serait lui prêter un plus grand fonds de philosophie stoïque qu'il n'en posséda jamais. À dire vrai, le stoïcisme de ce gentleman était de ceux (combien en voit-on comme cela !) qui mettent un homme en état de supporter avec un courage exemplaire les afflictions de ses amis, mais qui, par une espèce de compensation, le rendent, en ce qui le concerne, très sensible à ses maux, et d'un égoïsme très susceptible. On peut donc, sans calomnier ce fonctionnaire intéressant, déclarer sans réserve et sans déguisement qu'il commença par se montrer très alarmé tout d'abord, et qu'il manifesta des émotions qui ne faisaient pas honneur à son héroïsme, jusqu'à ce qu'il eut appelé à son aide ses facultés ratiocinatives, qui lui firent entrevoir une perspective moins désespérée.

À mesure que M. Dennis exerçait les qualités intellectuelles dont la nature l'avait doué à passer en revue ses chances les plus

favorables de se tirer d'affaire bellement et sans grand désagrément personnel, il sentait renaître ses esprits et augmenter sa confiance. Quand il se rappelait la haute estime dans laquelle était tenu son ministère, et le besoin constant qu'on avait de ses services ; quand il se considérait lui-même, dont le Code pénal avait fait une espèce de remède universel, applicable aussi bien aux femmes qu'aux hommes, aux vieillards qu'aux enfants, aux gens de tout âge, de toute variété de criminalité ; quand il songeait à la haute faveur dont il jouissait, par titre officiel, près de la Couronne, et des deux Chambres du parlement, de la Monnaie, de la Banque d'Angleterre et des Juges du territoire ; quand il repassait dans son esprit tous les ministres successifs dont il était resté toujours la panacée favorite ; quand il réfléchissait que c'était à lui que l'Angleterre devait de rester isolée dans la gloire de la pendaison parmi les nations civilisées de la terre ; quand il se représentait tous ces titres et qu'il les pesait dans son esprit, il n'avait pas l'ombre d'un doute qu'il y allait de l'honneur de la nation reconnaissante de l'acquitter des conséquences de ses dernières escapades, et qu'elle ne pouvait manquer de lui rendre son ancienne place dans le bienheureux système social.

Il en était donc resté, comme on dit, sur sa bonne bouche, quand il prit place au milieu de l'escorte qui l'attendait, et il se rendit à la prison avec une indifférence héroïque. Et arrivant à Newgate, où on avait réparé à la hâte les ruines de quelques cachots pour y tenir en toute sûreté les révoltés, il reçut un accueil chaleureux des porte-clefs, charmés de voir un cas extraordinaire, un cas intéressant, qui rompait agréablement la monotonie de leur service uniforme. Aussi, sous l'empire de cette aimable surprise, lui mit-on les fers avec un soin tout particulier, avant de le coffrer dans l'intérieur de la prison.

« Camarade, dit le bourreau, pendant que, sous la conduite d'un officier de la geôle, il traversait, dans cet attirail nouveau

pour lui, tous les corridors qu'il connaissait si bien, est-ce que je vais rester longtemps avec quelqu'un ?

– Si vous nous aviez laissé plus de cellules debout, on vous en aurait donné une pour vous tout seul, lui répondit-on ; mais, pour le moment, la place nous manque, et nous sommes obligés de vous donner de la compagnie.

– À la bonne heure, répliqua Dennis, je n'ai pas de répugnance pour être en compagnie, camarade ; au contraire, j'aime assez la société. J'étais né pour la société, vrai.

– Quel dommage, n'est-ce pas ? dit son conducteur.

– Mais non, répondit Dennis, je ne trouve pas. Pourquoi donc serait-ce dommage, camarade ?

– Oh ! dame ! je ne sais pas, dit l'autre négligemment. C'est que, comme vous dites que vous étiez né pour la société, et qu'on va vous en priver dans votre fleur, vous comprenez…

– Dites-moi donc, reprit l'autre vivement, de quoi diable me parlez-vous là ? Qu est-ce que c'est que ces gens-là qu'on va priver dans leurs fleurs ?

– Oh ! personne précisément : je croyais que c'était peut-être vous, » dit le geôlier.

M. Dennis s'essuya la face, qui était devenue tout à coup rouge comme le feu. « Vous avez toujours aimé à dire des farces » dit-il à son conducteur d'une voix tremblante, et il le suivit en silence, jusqu'à ce qu'il se fut arrêté devant la porte.

– C'est là ma résidence, n'est-ce pas ? demanda-t-il d'un air facétieux.

– Oui, voilà la boutique, monsieur, » répliqua l'autre. Dennis se disposait à y entrer, d'assez mauvaise grâce, quand tout à coup il s'arrêta et recula tout saisi.

« Eh bien ! dit le geôlier, comme vous voilà ému !

– Hum ! dit Dennis à voix basse et fort alarmé. Il y a de quoi ! Fermez cette porte.

– C'est ce que je vais faire, quand vous serez entré.

– Mais je n'entrerai pas du tout. Je ne veux pas qu'on m'enferme avec cet homme-là. Est-ce que vous avez envie de me faire étrangler, camarade ? »

Le geôlier n'avait pas l'air d'avoir la moindre envie pour ou contre ; mais lui faisant observer en deux mots qu'il avait sa consigne, et qu'il voulait l'exécuter, il ferma la porte par-dessus lui, tourna la clef et se retira.

Dennis se tenait tout tremblant le dos contre la porte, et levant le bras par un mouvement involontaire pour se mettre en défense, les yeux fixés sur un homme, le seul locataire pour le moment du cachot, qui était étendu tout de son long sur un banc de pierre, et qui venait de suspendre sa respiration comme s'il était en train de se réveiller. Cependant il se roula sur le côté, laissa pendre son bras négligemment poussa un long soupir et, murmurant quelques mots inintelligibles, retomba aussitôt dans le sommeil.

Légèrement rassuré par ce répit, le bourreau détourna un moment les yeux de son compagnon endormi, et jeta un coup d'œil autour du cachot pour voir s'il ne trouverait pas quelque endroit favorable ou quelque arme propice pour se défendre. Il n'y avait pas d'autre meuble qu'une mauvaise table, qu'on ne pouvait déranger sans faire du bruit, et une lourde chaise. Il se

glissa sur la pointe du pied vers ce dernier article de mobilier, l'emporta dans le coin le plus reculé, et le mettant devant lui pour s'en faire un rempart, il surveilla de là les mouvements de l'ennemi avec la plus grande vigilance et une extrême défiance.

L'homme qui dormait là, c'était Hugh. Et naturellement Dennis devait se trouver dans un état d'attente assez pénible, et souhaiter à part lui que l'autre ne se réveillât jamais. Fatigué de rester debout, il s'accroupit dans son coin au bout de quelque temps, et finit par s'asseoir sur le pavé glacé. Cependant, quoique la respiration de Hugh annonçât toujours qu'il dormait d'un bon somme, il ne pouvait se résoudre à le quitter des yeux un instant. Il en avait si grand'peur, il redoutait tellement un assaut subit de sa part, que, non content d'observer ses yeux fermés au travers des barreaux de la chaise, il se levait en tapinois de temps en temps sur ses pieds pour le regarder, le cou tendu, et s'assurer qu'il était réellement bien endormi, et qu'il n'allait pas profiter d'un moment de surprise pour s'élancer sur lui.

Hugh dormit si longtemps et si profondément, que M. Dennis commença à croire qu'il ne se réveillerait pas avant la visite du porte-clefs. Déjà il se félicitait de cette supposition flatteuse, et bénissait son étoile avec ferveur, quand il se manifesta deux ou trois symptômes assez peu rassurants, comme par exemple un nouveau mouvement du bras, un nouveau soupir, une agitation incessante de la tête ; puis, juste au moment où le dormeur allait tomber lourdement à bas de ce lit étroit, les yeux de Hugh s'ouvrirent.

Le hasard voulut que sa figure se trouvât précisément tournée du côté de son visiteur inattendu, il le regarda bien une douzaine de secondes tranquillement, sans avoir l'air d'être surpris ni de le reconnaître. Puis tout à coup il fit un bond et prononça son nom avec un gros juron.

« N'approchez pas, camarade, n'approchez pas, cria Dennis, se cachant derrière la chaise, ne me touchez pas. Je suis prisonnier comme vous. Je n'ai pas la liberté de mes membres. Je ne suis qu'un pauvre vieux. Ne me faites pas de mal. »

Il prononça les derniers mots d'un air si câlin et d'un ton si piteux, que Hugh, qui avait saisi la chaise et la tenait en l'air pour lui en asséner un coup, se retint et lui dit de se relever.

« Oui certainement, camarade, je vais me relever, cria Dennis, prompt à l'apaiser par tous les moyens en son pouvoir ; je ne demande pas mieux que de faire tout ce qui peut vous être agréable, bien sûr ; là ! me voici relevé. Qu'est-ce que je puis faire pour vous ? Vous n'avez qu'un mot à dire, et je le ferai.

– Ce que vous pouvez faire pour moi ! cria Hugh, en l'empoignant par le collet avec ses deux mains et le secouant aussi rudement que s'il voulait lui couper la respiration. Et qu'est-ce que vous avez fait pour moi ?

– J'ai fait de mon mieux, ce que je pouvais faire de mieux. » répondit le bourreau.

Hugh, sans répliquer, le secoua dans ses serres vigoureuses à lui faire branler les dents dans la mâchoire, le lança par terre, et alla se rejeter lui-même sur son banc.

« Si ce n'était pas le plaisir que je ressens au moins de vous voir ici, murmura-t-il entre ses dents, je vous aurais écrasé la tête contre la muraille ; oh ! oui, et ça ne serait pas long. »

Il se passa quelque temps avant que Dennis eût retrouvé sa respiration pour pouvoir parler ; mais sitôt qu'il put reprendre son langage humble et soumis, il n'y manqua pas.

« Oui, j'ai fait de mon mieux, dit-il d'un ton caressant ; savez-vous que j'avais là deux baïonnettes dans les reins, et je ne sais pas combien de cartouches à mon service, pour me forcer à aller où vous étiez, et que, si vous n'aviez pas été pris, vous auriez été tué à coups de fusil ? Jugez un peu, la belle figure que vous auriez faite !... un beau jeune homme comme vous !

– Je vais donc faire à présent plus belle figure, hein ? demanda Hugh, en relevant la tête avec une expression si terrible que l'autre n'osa pas lui répliquer pour le moment.

– Il n'y a pas de doute, dit Dennis d'un ton doucereux, après un instant de silence. D'abord il y a les chances du procès, et vous en avez mille pour vous. Nous pouvons nous en tirer les braies nettes : on a vu des choses plus extraordinaires que ça. Après cela, quand même ce ne serait pas, et que les chances tourneraient contre nous, nous en serons quittes pour être exécutés une bonne fois ; et ça se fait, voyez-vous, avec tant de propreté, d'adresse et d'agrément, si le terme ne vous paraît pas trop fort, que vous ne pourriez jamais croire qu'on ait pu porter la chose à ce point de perfection. Tuer un de nos semblables à coups de fusil... Pouah ! » Et cette idée seule révoltait tellement sa nature, qu'il cracha sur le pavé du cachot.

La chaleur qu'il montrait sur ce sujet pouvait passer pour du courage aux yeux de quelqu'un qui ne connaissait pas ses goûts et ses préférences artistiques ; de plus, comme il se gardait bien de laisser percer ses espérances secrètes, et qu'il avait l'air au contraire de se mettre sur le même pied que Hugh, ce vaurien fut plus sensible à ces considérations pour se laisser attendrir, qu'il ne l'aurait été à tous les plus beaux raisonnements ou à la soumission la plus abjecte. Il reposa donc ses bras sur ses genoux, et, se baissant en avant, il regarda Dennis pardessous les mèches de ses cheveux, avec une espèce de sourire sur les lèvres.

« Le fait est, camarade, dit le bourreau d'un ton de plus intime confiance, que vous vous étiez fourré là en assez mauvaise compagnie. Vous étiez avec un homme qu'on poursuivait bien plus que vous : c'était lui que je cherchais. Au reste, vous voyez ce que j'ai gagné à tout cela. Me voici ici comme vous : nous sommes dans la même barque.

– Tenez, gredin, lui dit Hugh en fronçant les sourcils, je ne suis pas assez dupe pour ne pas savoir que vous comptiez y gagner quelque chose, sans quoi vous ne l'auriez pas fait ; mais c'est une affaire finie. Vous voilà ici. Il ne sera bientôt pas plus question de vous que de moi ; et je ne tiens pas plus à vivre qu'à mourir, à mourir qu'à vivre ; ce m'est tout un. Alors, pourquoi me donnerais-je la peine de me venger de vous ? Boire, manger, dormir, tout le temps que j'ai à rester ici, je ne me soucie pas d'autre chose. S'il pouvait seulement pénétrer un peu plus de soleil dans ce maudit trou, pour qu'on pût s'y réchauffer, je voudrais y rester couché tout le long du jour, sans me donner la peine de me lever ou de m'asseoir une fois : voilà comme je me soucie de moi. Pourquoi donc me soucier de vous ? »

Il finit cette harangue par un grognement qui ressemblait assez au bâillement d'une bête féroce, se remit tout de son long sur le banc, et ferma de nouveau les yeux.

Après l'avoir regardé quelques moments en silence, Dennis tout heureux de l'avoir trouvé si bénin, approcha de sa couche grossière la chaise sur laquelle il s'assit près de lui ; pourtant il prit la précaution de ne pas se mettre à portée de son bras nerveux.

« Bien dit, camarade, on ne peut pas mieux dire, se risqua-t-il à répondre. Nous allons boire et manger tant que nous pourrons, dormir tant que nous pourrons, nous rendre la vie douce tant que nous pourrons ; et avec de l'argent on a tout : dépensons-le gaiement.

– De l'argent ! dit Hugh en se retournant dans une position plus commode… où est-il ?

– Dame ! ils m'ont pris le mien à la loge, dit M. Dennis, mais ils ne traitent pas tout le monde de même.

– Vous croyez ? Eh bien ! ils m'ont pris le mien aussi.

– Alors je vais vous dire, camarade, il faut vous adresser à vos parents.

– Mes parents ! dit Hugh se relevant en sursaut et se soutenant sur ses mains ; où sont-ils, mes parents ?

– Vous avez toujours bien de la famille ?

– Ha ! ha ! ha ! dit Hugh en éclatant de rire et balançant son bras au-dessus de sa tête. Ne va-t-il pas parler de parents, ne va-t-il pas parler de famille à un homme dont la mère a péri de la mort qui attend son fils, et l'a laissé, pauvre affamé, sans un visage de connaissance au monde ! Venez donc me parler de parents et de famille !

– Camarade, cria le bourreau, dont les traits éprouvèrent un changement subit, vous ne voulez pas dire que…

– Je veux dire, reprit Hugh, qu'ils l'ont pendue à Tyburn. Ce qui était bon pour elle est assez bon pour moi. Qu'ils m'en fassent autant quand ils voudront… le plus tôt sera le mieux. Pas un mot de plus ; je vais dormir.

– Au contraire, j'ai besoin de vous parler ; j'ai besoin d'avoir là-dessus plus de détails, dit Dennis, changeant de couleur.

– Ne vous avisez pas de ça, répondit Hugh en grognant ; vous ferez bien de tenir votre langue. Quand je vous dis que je vais dormir ! »

Dennis s'étant risqué à dire quelques mots encore malgré cet avertissement, son camarade, furieux, lui lança de toute sa force un coup de poing qui pourtant ne l'atteignit pas, puis se recoucha en murmurant une foule de jurons et d'imprécations et en se tournant la face contre la muraille. Après avoir essayé encore une ou deux fois à ses risques et périls, malgré la terrible humeur de son compagnon, de le tirer tout doucement par la basque de son habit pour reprendre cette conversation dont M. Dennis, pour des raisons à lui connues, tenait tant à poursuivre le cours, il n'eut pas d'autre alternative que d'attendre, aussi patiemment qu'il le put, le bon plaisir du dormeur.

CHAPITRE XXXIII.

Un mois s'est écoulé... Nous sommes dans la chambre à coucher de sir John Chester. À travers la fenêtre entr'ouverte, le jardin du Temple paraît vert et agréable. La paisible rivière, égayée par des bateaux et des barques, sillonnée par le battement des rames, étincelle au loin. Le ciel est clair et bleu, et l'air suave de l'été pénètre doucement dans la chambre, qu'il remplit de ses parfums. La ville même, cette ville de fumée, est radieuse. Ses toits élevés, ses clochers, ses dômes, ordinairement noirs et tristes, ont pris une teinte de gris clair qui est presque un sourire. Toutes les vieilles girouettes dorées, les boules, les croix qui surmontent les édifices, brillent à nouveau au gai soleil du matin, et bien haut, au-dessus de tous les autres, domine Saint-Paul, montrant sa crête majestueuse d'or bruni.

Sir John était en train de déjeuner dans son lit. Son chocolat et sa rôtie étaient placés près de lui sur une petite table. Des livres et des journaux étaient étalés sur le couvre-pied, et, s'interrompant tantôt pour jeter un coup d'œil de satisfaction tranquille autour de sa chambre rangée dans un ordre parfait, tantôt pour contempler d'un air indolent le ciel azuré, il continuait de manger, de boire et de lire les nouvelles, en homme qui sait savourer les douceurs de la vie élégante.

La joyeuse influence du matin semblait produire quelque effet, même sur son humeur toujours uniforme. Ses manières étaient plus gaies qu'à l'ordinaire, son sourire plus serein et plus agréable, sa voix plus claire et plus animée. Il déposa le journal qu'il venait de lire, se renfonça dans son oreiller de l'air d'un homme qui s'abandonne au cours d'une foule de charmants

souvenirs, et, après un moment de repos, s'adressa à lui-même le monologue suivant :

« Et mon ami le Centaure, qui suit les traces de sa petite maman ! cela ne m'étonne pas, Et son mystérieux ami, M. Dennis, qui prend le même chemin ! cela ne m'étonne pas non plus. Et mon ancien facteur, ce jeune imbécile de Chigwell, avec ses allures indépendantes ! cela me fait infiniment de plaisir. Il ne pouvait rien lui arriver de plus heureux. »

Après s'être soulagé de ces réflexions, il retomba dans le cours de ses pensées souriantes, auxquelles il ne s'arracha plus que pour finir son chocolat, qu'il ne voulait pas laisser refroidir, et pour tirer la sonnette afin qu'on lui en apportât encore une tasse.

La tasse arrivée, il la prit des mains de son domestique, et lui dit, en le congédiant avec une affabilité charmante : « Bien obligé, Peak. »

« C'est une circonstance bien remarquable, se dit-il d'un ton nonchalant, en jouant tranquillement avec sa petite cuiller, qu'il ne s'en est fallu de rien que mon ami l'imbécile s'échappât de là. Par bonheur (ou, comme on dit dans le monde, par un cas providentiel), le frère de milord le maire s'est trouvé juste à point à l'audience avec d'autres juges de paix campagnards, dont la tête épaisse n'a pu résister à la curiosité d'aller voir ça. Car, bien que le frère de milord le maire eût décidément tort, et donnât par sa déposition stupide une nouvelle preuve de sa parenté avec ce drôle de personnage, en déclarant que la tête de mon ami était très saine, et qu'à sa connaissance il avait parcouru la province avec sa vagabonde mère pour y proclamer des sentiments révolutionnaires et séditieux, je ne lui en suis pas moins obligé d'avoir porté de lui-même ce témoignage. Ces créatures idiotes font quelquefois des observations si étranges et

si embarrassantes, qu'en vérité il n'y a rien de mieux à faire que de les pendre, pour le repos de la société. »

Le juge de paix campagnard avait en effet tourné les chances contre le pauvre Barnabé, et décidé les doutes qui faisaient pencher la balance en sa faveur. Grip ne se doutait guère de la responsabilité qui pesait sur lui dans cette affaire.

« Cela fera un trio singulier, dit sir John, s'appuyant la tête sur sa main et dégustant son chocolat, un trio très curieux. Le bourreau en personne, le Centaure et l'imbécile. Le Centaure ferait un excellent sujet d'autopsie dans l'amphithéâtre de chirurgie et rendrait grand service à la science, j'espère qu'ils n'auront pas manqué de le retenir d'avance... Peak, je n'y suis pas, vous sentez : pour personne, excepté le coiffeur. »

Cette recommandation à son domestique fut provoquée par un petit coup à la porte, que Peak se dépêcha d'aller ouvrir. Après un chuchotement prolongé de demandes et de réponses, il revint, et, au moment où il venait de fermer soigneusement derrière lui la porte de la chambre, on entendit tousser un homme dans le corridor.

« Non, c’est inutile, Peak. dit sir John, levant la main pour lui faire signe qu'il pouvait s'épargner la peine de lui rendre compte de son message : je n'y suis pas, je ne puis pas vous entendre. Je vous ai déjà dit que je n'y étais pas, et ma parole est sacrée. Vous ne ferez donc jamais ce que je vous commande ? »

N'ayant rien à répondre à un ordre si péremptoire, l'homme allait se retirer, quand le visiteur qui lui avait valu ce reproche, impatient d'attendre, apparemment, cogna plus fort à la porte, en criant qu'il avait à communiquer à sir John Chester une affaire urgente, qui n'admettait point de retard. « Faites-le entrer, dit sir John. Mon brave homme, ajouta-t-il quand la porte fut ouverte, comment pouvez-vous vous introduire si fa-

milièrement et d'une manière si extraordinaire dans les appartements particuliers d'un gentleman ? Comment pouvez-vous vous manquer ainsi à vous-même, et vous exposer au reproche mérité de vous montrer si mal élevé ?

– L'affaire qui m'amène, sir John, n'est pas ordinaire, je vous assure, répondit la personne à qui s'adressait ce mauvais compliment ; et si je n'ai pas suivi les règles de la politesse ordinaire pour me présenter devant vous, j'espère que vous voudrez bien me le pardonner, par cette considération.

– À la bonne heure ! Nous verrons bien, nous verrons bien, reprit sir John, dont le visage s'éclaircit aussitôt qu'il eut vu celui de son visiteur, et qui reprit tout à fait son sourire avenant. Je crois que nous nous sommes déjà vus quelque part ? ajouta-t-il de son ton séduisant ; mais, réellement, je ne me rappelle plus votre nom.

– Je m'appelle Gabriel Varden.

– Varden ? Ah ! oui, certainement. Varden, reprit sir John en se donnant une tape sur le front. Mon Dieu ! comme ma mémoire devient quinteuse ! Certainement, Varden… M. le serrurier Varden. Vous avez une charmante femme, monsieur Varden, et une bien belle fille ! Ces dames se portent bien ?

– Oui, monsieur, très bien ; je vous remercie.

– J'en suis charmé. Rappelez-moi à leur souvenir quand vous allez les revoir, et dites-leur que je regrette bien de ne pouvoir être assez heureux pour leur faire moi-même les compliments dont je vous ai chargé pour elles. Eh bien ! demanda-t-il après un moment de silence de l'air le plus mielleux, qu'est-ce que je peux faire pour vous ? Disposez de moi, ne vous gênez pas.

– Je vous remercie, sir John, dit Gabriel avec un peu de fierté ; mais ce n'est pas pour vous demander une faveur que je viens ici, c'est simplement pour une affaire... particulière, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil du côté du domestique, qui restait là à regarder... une affaire très pressante.

– Je ne vous dirai pas que votre visite n'en est que plus agréable pour être désintéressée, et que vous n'eussiez pas été également le bienvenu si vous aviez eu à me demander quelque chose, car je me serais estimé heureux de vous rendre service ; mais enfin, soyez le bienvenu dans tous les cas... Faites-moi le plaisir, Peak, de me verser encore un peu de chocolat, et de ne pas rester là. »

Le domestique se retira et les laissa seuls.

« Sir John, dit Gabriel, je ne suis qu'un ouvrier, et je n'ai jamais été autre chose de ma vie ; si je ne sais pas bien vous préparer à entendre ce que j'ai à vous dire, si je vais tout droit au but, un peu brusquement, si je vous donne un coup qu'un gentleman vous aurait mieux ménagé ou au moins adouci mieux que moi, j'espère que vous me saurez toujours gré de l'intention : car j'ai bien le désir d'y mettre du soin et de la discrétion, et je suis sûr que, de la part d'un homme tout rond comme moi, vous prendrez l'intention pour le fait.

– Monsieur Varden, répliqua l'autre, sans être en rien déconcerté par cet exorde, je vous prie de vouloir bien prendre une chaise. Je ne vous offre pas de chocolat, vous ne l'aimez peut-être pas ? À la bonne heure ! Ce n'est pas un goût primitif.

– Sir John, dit Gabriel, qui avait reconnu par un salut l'invitation à lui faite de s'asseoir, sans vouloir en profiter ; sir John... » Il baissa la voix et s'approcha plus près de lui... « J'arrive tout droit de Newgate.

– Dieu du ciel ! s'écria sir John, se mettant bien vite sur son séant dans son lit ; de Newgate, monsieur Varden ! Il n'est pas possible que vous ayez l'imprudence de venir de Newgate. Newgate, où il y a des typhus de prison, des gens en guenilles, des va-nu-pieds, tant hommes que femmes, et un tas d'horreurs ! Peak, apportez le camphre, vite, vite. Ciel et terre ! mon cher monsieur Varden, ma bonne âme ! est-il vraiment possible que vous veniez de Newgate ? »

Gabriel, sans répondre, regardait seulement en silence, pendant que Peak, qui venait d'entrer à propos avec le supplément de chocolat tout chaud, courait ouvrir un tiroir, et rapportait une bouteille dont il aspergeait la robe de chambre de son maître, et toute la literie ; après quoi il en arrosa le serrurier lui-même, à pleines mains, et décrivit autour de lui un cercle de camphre sur le tapis. Cela fait, il se retira de nouveau ; et sir John, appuyé nonchalamment sur son oreiller, tourna encore une fois sa face souriante du côté de son visiteur.

« Vous me pardonnerez, j'en suis sûr, monsieur Varden, de m'être montré si ému tout de suite, dans votre intérêt comme dans le mien. J'avoue que j'en ai été saisi, malgré votre exorde délicat. Voulez-vous me permettre de vous demander la faveur de ne pas approcher davantage ?... Réellement, est-ce que vous venez de Newgate ? »

Le serrurier inclina la tête.

« Vrai... ment ! Eh bien ! alors, monsieur Varden, toute exagération et tout embellissement à part, dit sir John d'un ton confidentiel, en savourant son chocolat, quel genre d'endroit est-ce que Newgate ?

– C'est un endroit bien étrange, sir John, répondit le serrurier. Un endroit d'un genre bleu triste et bien affligeant. Un endroit étrange, où l'on voit et où l'on entend d'étranges choses ;

mais il ne peut pas y en avoir de plus étranges que celles dont je viens vous entretenir. C'est un cas urgent. Je suis envoyé ici…

– Ce n'est toujours pas… de la prison ? Non, non, ce n'est pas possible.

– Si, de la prison, sir John.

– Mais mon bon, mon crédule, mon brave ami, dit sir John en posant sa tasse pour rire aux éclats, envoyé par qui donc ?

– Par un homme du nom de Dennis… qui, après en avoir tant pendu d'autres depuis des années, sera demain lui-même un pendu. » répondit le serrurier.

Sir John s'était attendu… il en était même sûr dès le commencement… qu'il lui dirait que c'était Hugh qui l'avait envoyé, et il tenait là-dessus sa réponse prête. Mais ce qu'il entendait là lui causa un degré d'étonnement que, pour le moment, malgré son habileté à composer son visage, il ne put s'empêcher de laisser percer dans ses traits. Cependant il eut bientôt dissimulé ce léger trouble, et dit du même ton léger :

« Et qu'est-ce que le gentleman veut de moi ? Ma mémoire peut bien encore me faire défaut, mais je ne me souviens pas d'avoir jamais eu le plaisir de lui être présenté, ou de le compter au nombre de mes amis personnels, je vous assure, Varden.

– Sir John, répondit le serrurier gravement, je vais vous répéter, aussi exactement que je pourrai, dans les termes mêmes dont il s'est servi, ce qu'il désire vous communiquer, et ce qu'il faut que vous sachiez, sans perdre un instant. »

Sir John Chester s'installa dans une position plus moelleuse encore et regarda son visiteur avec une expression qui

semblait dire : « Voilà un brave homme bien amusant ; il faut que je l'entende jusqu'au bout. »

« Peut-être avez-vous vu dans le journal, dit Gabriel, en montrant celui que sir John avait sous la main, que j'ai déposé comme témoin contre cet homme dans son procès, il y a déjà quelques jours, et que ce n'est pas sa faute si j'ai vécu assez pour être à même de dire ce que j'avais vu ?

– Peut-être ! cria sir John. Comment pouvez-vous dire peut-être ? Mon cher monsieur Varden, vous êtes un héros, et vous méritez bien de vivre dans la mémoire des hommes. Rien ne peut surpasser l'intérêt avec lequel j'ai lu votre déposition, et avec lequel je me suis rappelé que j'avais le plaisir de vous connaître un peu… J'espère bien que nous allons faire publier votre portrait !

– Ce matin, monsieur, dit le serrurier, sans faire attention à ces compliments, ce matin, de bonne heure, on m'a apporté de Newgate un message de la part de cet homme, qui me priait d'aller le voir, parce qu'il avait quelque chose de particulier à me communiquer. Je n'ai pas besoin de vous dire que ce n'est pas un de mes amis, et que je ne l'avais même jamais vu avant le siège de ma maison par les insurgés. »

Sir John s'éventa doucement avec le journal, en faisant un signe de tête pour témoigner de son assentiment.

« Cependant, reprit Gabriel, je savais, par le bruit public, que le mandat d'exécution pour le mettre à mort demain était arrivé la nuit dernière à la prison, et le regardant comme un homme in extremis, je cédai à sa demande.

– Vous êtes un vrai chrétien, monsieur Varden, dit sir John ; et cette aimable qualité de plus redouble le désir que je vous ai déjà exprimé de vous voir prendre une chaise.

– Il m'a dit, continua Gabriel, en regardant avec fermeté le chevalier, qu'il m'avait envoyé chercher parce qu'en sa qualité d'exécuteur des hautes œuvres, il n'avait ni ami ni camarade au monde, et parce qu'il croyait, d'après la manière dont il m'avait vu déposer en justice, que je devais être un homme loyal, qui agirait franchement et fidèlement avec lui. Il ajouta qu'étant évité par chacun de ceux qui connaissaient sa profession, même par les gens du plus bas étage et de la plus misérable condition, et voyant, quand il était allé rejoindre les rebelles, que ceux auxquels il s'était associé ne s'en doutaient pas (et je crois qu'il m'a dit vrai, car il avait là pour camarade un pauvre imbécile d'apprenti que j'avais depuis longtemps à la boutique), il s'était bien gardé de leur livrer son secret, jusqu'au moment où il avait été pris et mené en prison.

– C'est très discret de la part de M. Dennis, fit observer sir John avec un léger bâillement, quoique toujours avec la plus extrême affabilité mais... à l'exception de votre manière admirable et lucide de narrer, contre laquelle je n'ai rien à dire... ce n'est pas autrement intéressant pour moi.

– Lorsque, poursuivit le serrurier sans se laisser intimider par ces interruptions auxquelles il ne faisait seulement pas attention... lorsqu'il fut mené en prison, il y trouva pour camarade de chambrée un jeune homme nommé Hugh, un des chefs de l'émeute, qui avait été trahi et livré par lui. D'après quelques paroles échappées à ce malheureux dans le cours de la conversation vive qu'ils échangèrent en se retrouvant, il découvrit que la mère de Hugh avait subi la même mort que celle qui leur était à tous deux réservée... Le temps est bien court, sir John. »

Le chevalier posa son éventail de papier, remit sa tasse sur la table près de lui, et, à l'exception du sourire qui perça dans le coin de sa bouche, il regarda le serrurier d'un œil aussi assuré que le serrurier le regardait lui-même.

« Voici maintenant un mois qu'ils sont en prison. De fil en aiguille, le bourreau a bientôt reconnu, par leurs conversations, en comparant les dates, les lieux, les circonstances, que c'était lui-même qui avait exécuté la sentence prononcée contre cette femme par la loi. Tentée par le besoin, comme tant d'autres, elle s'était laissé entraîner au délit fatal de passer de faux billets de banque. Elle était jeune et belle, et les industriels qui emploient des hommes, des femmes et des enfants à ce trafic, jetèrent les yeux sur elle comme sur une personne faite pour réussir dans leur commerce, et probablement pour ne pas éveiller de long-temps les soupçons. Ils s'étaient bien trompés : elle fut arrêtée du premier coup, et condamnée à mort pour son début. Elle était Bohémienne de naissance, sir John… »

Peut-être n'était-ce que l'effet d'un nuage qui obscurcit le soleil en passant, et jeta une ombre sur la figure du chevalier ; mais il devint d'une pâleur mortelle. Cela ne l'empêcha pas de soutenir d'un œil ferme l'œil du serrurier, comme auparavant.

« Elle était Bohémienne de naissance, sir John, répéta Gabriel, et elle avait l'âme haute, indépendante ; raison de plus, avec sa bonne mine et ses manières distinguées, pour intéresser quelques-uns de ces gentlemen qui se laissent aisément prendre à des yeux noirs : on fit donc des efforts pour la sauver. On y aurait réussi, si elle avait voulu seulement leur dire quelques mots de son histoire. Mais elle n'y consentit jamais, elle s'obstina dans son silence. On eut même des raisons de soupçonner qu'elle attenterait à sa vie. On la mit en surveillance nuit et jour, et, à partir de ce moment, elle n'ouvrit plus la bouche. »

Sir John étendit la main vers sa tasse, mais le serrurier l'arrêta en chemin :

« Excepté, ajouta-t-il, une minute avant de mourir. Car alors elle rompit le silence pour dire d'une voix ferme, qui ne fut

entendue que de son exécuteur, lorsque toute créature vivante s'était retirée pour l'abandonner à son sort : « Si j'avais là une dague dans les doigts, et qu'il fût à portée de mes mains, je la lui enfoncerais dans le cœur, même en ce moment suprême ! – À qui ça ! demanda l'autre. – Au père de mon garçon, » dit-elle. »

Sir John retira sa main, et, voyant que le serrurier s'était tu, il lui fit signe avec la plus tranquille politesse et sans aucune émotion apparente, de continuer.

« C'était le premier mot qui lui fût échappé depuis le commencement, qui pût faire soupçonner qu'elle eût aucun attachement sur la terre. « Et l'enfant, est-il vivant ? demanda-t-il. – Oui, » répondit-elle. Il lui demanda où il était, quel était son nom, et si elle avait quelque souhait à former pour lui. « Je n'en ai qu'un : c'est qu'il puisse vivre et grandir dans une ignorance absolue de son père, pour que rien au monde ne puisse lui apprendre ce que c'est que douceur et pardon. Quand il sera devenu un homme, je m'en fie au dieu de ma tribu pour le faire rencontrer avec son père, et me venger par mon fils. » Il lui fit encore quelques questions, mais elle ne répondit plus rien. Encore, d'après le récit du bourreau, n'est-ce pas à lui qu'elle semblait dire ce peu de mots, car elle avait, pendant ce temps-là, les yeux levés vers le ciel, sans les tourner vers lui une seule fois. »

Sir John prit une prise de tabac, en regardant d'un air approbateur une élégante esquisse représentant la Nature sur muraille, et, relevant les yeux vers le visage du serrurier, il lui dit d'un air de courtoisie protectrice.

« Vous alliez remarquer, monsieur Varden ...

– Que jamais, répliqua Gabriel, qui ne se laissait pas démonter par tous ces semblants et n'en gardait pas moins son ton ferme et son regard assuré, que jamais elle ne tourna les yeux vers lui ; pas une seule fois, sir John, et que c'est comme cela

qu'elle mourut. Lui, il l'eut bientôt oubliée ; mais, quelques années après, un homme fut de même condamné à mort, un Bohémien comme elle, un gaillard au teint brun et basané, une espèce d'enragé. Et, pendant qu'il était en prison, en attendant l'exécution, comme il avait vu bien des fois le bourreau avant d'être arrêté. Il lui sculpta son portrait sur sa canne, comme pour montrer qu'il bravait la mort, et pour faire voir à ceux qui l'approchaient le peu de souci qu'il avait de la vie. Arrivé à Tyburn, il lui remit sa canne entre les mains, en lui disant que la femme dont il lui avait parlé avait déserté sa tribu pour aller trouver un gentleman, et que, se voyant ensuite abandonnée par son séducteur et répudiée par ses anciennes camarades, elle avait fait le serment, dans son orgueil irrité, de ne jamais plus demander aide ni secours à personne, quelle que fût sa misère. Il ajouta qu'elle avait tenu parole jusqu'au dernier moment, et que le rencontrant dans les rues, même lui, qui, à ce qu'il paraît, l'avait autrefois tendrement aimée, elle avait fait un détour pour échapper à sa vue, et qu'il ne l'avait plus revue depuis, que le jour où, se trouvant dans un des fréquents rassemblements de Tyburn, avec quelques-uns de ses rudes compagnons, il était devenu presque fou, en la voyant, mais sous un autre nom, parmi les criminels dont il était venu contempler la mort. Là donc, debout sur la même planche où elle avait figuré avant lui, il raconta tout cela au bourreau, et lui dit le vrai nom de la femme, qui n'était connu que de sa tribu et du gentleman pour l'amour duquel elle avait abandonné les siens... Ce nom, sir John, il ne veut plus le dire qu'à vous.

– Qu'à moi ! s'écria le chevalier s'arrêtant dans le geste de porter sa tasse à ses lèvres, d'une main ferme comme un roc, et courbant en l'air son petit doigt, pour déployer à son avantage la splendeur d'une bague de diamant dont il était orné. Qu'à moi !... mon cher monsieur Varden. À quoi bon, je vous prie, me choisir tout exprès pour me faire cette confidence, quand il avait sous sa main un homme aussi digne que vous de toute sa confiance ?

– Sir John, sir John, répondit le serrurier, demain à midi ces hommes-là seront morts, Écoutez le peu de mots que j'ai encore à vous dire, et n'espérez pas me tromper. Car je ne suis, il est vrai, qu'un homme simple et humble de condition, tandis que vous, vous êtes un gentleman de haut rang et de grand savoir ; mais la vérité m'élève à votre niveau, et je sais que vous devinez où j'en veux venir, et que vous êtes convaincu que Hugh le condamné est votre fils.

– Par exemple ! dit sir John, en le raillant d'un ton badin ; je ne suppose pas que ce gentleman sauvage, qui est mort si subitement, soit allé jusque-là.

– C'est vrai, reprit le serrurier, car elle lui avait fait prêter serment, d'après un rite connu seulement de ces gens-là, et que les plus détestables parmi eux respectent comme sacré, de ne point dire votre nom ; seulement, il avait sculpté sur sa canne un dessin fantastique où l'on voyait quelques lettres, et quand le bourreau la reçut de ses mains, l'autre lui recommanda particulièrement, s'il devait jamais rencontrer plus tard le fils de la Bohémienne, de ne pas oublier l'endroit désigné par ces lettres.

– Quel endroit ?

– Chester. »

Le chevalier acheva sa tasse de chocolat avec l'air d'y trouver un plaisir infini, et s'essuya soigneusement les lèvres sur son mouchoir.

« Sir John, dit le serrurier, voilà tout ce qu'il m'a dit ; mais, depuis que ces deux hommes ont été laissés ensemble, en attendant la mort, ils ont conféré ensemble très intimement. Allez les voir, allez entendre ce qu'ils peuvent vous dire de plus. Voyez ce Dennis. il vous apprendra ce qu'il n'a pas voulu me confier à

moi-même. Vous qui tenez maintenant le fil dans les mains, si vous voulez quelque confirmation de tous ces faits, rien ne vous est plus aisé.

– Ah çà, qu'est-ce donc, mon cher, mon bon, mon estimable monsieur Varden ? car, en vérité, malgré moi, je ne puis pas me fâcher contre vous, dit sir John Chester en se relevant de son oreiller et s'appuyant sur son coude ; qu'est-ce donc que tout cela signifie ?

– Je vous prends pour un homme, sir John, et je suppose que cela signifie qu'il faut réveiller quelque affection naturelle dans votre cœur ; qu'il faut tendre tous vos nerfs et déployer toutes les facultés et l'influence dont vous pouvez jouir en faveur de votre misérable fils et de l'homme qui vous a révélé son existence. Au moins devez-vous, je suppose, aller voir votre fils, pour lui inspirer l'horreur de son crime et le sentiment du danger qui le menace : car pour le moment il y est insensible. Jugez de ce qu'a dû être sa vie, par ce que je lui ai entendu dire, que si je réussissais à vous déranger le moins du monde, ce ne serait que pour faire hâter sa mort, si vous en aviez le pouvoir, parce qu'elle vous répondrait de son silence !

– Et est-il possible, mon bon monsieur Varden, dit sir John d'un ton de doux reproche, est-il réellement possible que vous ayez vécu jusqu'à l'âge que vous avez, et que vous soyez resté assez simple et assez crédule pour venir trouver un gentleman d'un caractère bien connu, avec une pareille mission, de la part de quelques misérables poussés à bout par le désespoir, et qui se rattacheraient à un fétu ? Dieu du ciel ! ah, fi donc ! fi donc ! »

Le serrurier allait répliquer, mais l'autre l'arrêta.

« Sur tout autre sujet, monsieur Varden, je serai charmé... de converser avec vous ; mais je dois à ma dignité d'ajourner cette question à un autre moment.

– Réfléchissez-y bien, monsieur, quand je vais être parti, répondit le serrurier ; réfléchissez-y bien. Quoique vous ayez trois fois, depuis quelques semaines, mis à la porte votre fils légitime, M. Édouard, vous pouvez avoir le temps, vous pouvez avoir des années devant vous pour faire votre paix avec celui-là, sir John ; mais ici vous n'avez plus que douze heures : c'est bientôt passé, et après cela ce sera fini.

– Je vous remercie beaucoup, répliqua le chevalier en envoyant de sa main délicate un baiser en forme d'adieu au serrurier, je vous remercie de votre avis ingénu. Je regrette seulement, mon brave homme, quoique vous soyez d'une simplicité charmante, que vous n'ayez pas avec cela un peu plus de connaissance du monde. Je n'ai jamais été plus contrarié qu'en ce moment d'être interrompu par l'arrivée de mon coiffeur. Que Dieu vous bénisse ! Bonjour. N'oubliez pas, je vous prie, ma commission auprès de ces dames, monsieur Varden. Peak, conduisez M. Varden jusqu'à la porte. »

Gabriel ne dit plus rien ; il rendit seulement à sir John un signe d'adieu, et le quitta. Comme il sortait de la chambre, la figure de sir John changea, et le sourire stéréotypé fit place à une expression égarée et inquiète. Comme celle d'un acteur ennuyé, épuisé par le rôle difficile qu'il vient de jouer. Il se leva de son lit avec un soupir pénible, et s'enveloppa dans sa robe de chambre.

« Ainsi elle a tenu parole, dit-il, elle a fidèlement exécuté sa menace. Je voudrais pour beaucoup n'avoir jamais vu cette sombre figure... Il était facile d'y lire du premier coup toutes ces conséquences. C'est une affaire qui ferait un bruit terrible, si elle reposait sur un témoignage plus honnête ; mais celui-là, avec tous les anneaux rompus qui empêchant de renouer la chaîne, je peux impunément le braver ... C'est extrêmement désagréable d'être le père d'une créature si grossière. Pourtant je lui avais

donné un bon avis, je lui avais bien dit qu'il se ferait pendre. Qu'aurais-je pu faire de plus si j'avais su le secret de notre parenté ? car enfin, combien y a-t-il de pères qui n'en font pas même autant pour leurs bâtards !... Vous pouvez faire entrer le coiffeur, Peak. »

Le coiffeur entra, et, dans sir John Chester, dont la conscience accommodante fut bientôt tranquillisée par les nombreux exemples que lui fournissait sa mémoire à l'appui de sa dernière réflexion, il retrouva le même gentleman séduisant, élégant, imperturbable, qu'il avait vu la veille, l'avant-veille et toujours.

CHAPITRE XXXIV.

En s'en allant tout doucement de chez sir John Chester, le serrurier ralentit encore son pas sous les arbres qui ombrageaient l'entrée, avec une sorte d'espérance qu'on allait peut-être le rappeler. Il était revenu déjà sur ses pas, et s'arrêtait encore au détour de la rue, quand l'horloge sonna douze fois. Douze heures, tintement solennel ! non pas seulement en pensant à demain, mais il savait que c'était le glas funèbre de l'assassin, il l'avait vu passer dans la rue encombrée par la foule, au milieu des imprécations de la multitude ; il avait remarqué sa lèvre frémissante et ses membres tremblants ; la couleur plombée de sa face, son front gluant, son œil égaré… la crainte de la mort qui absorbait chez lui toute autre pensée, et qui lui dévorait sans pitié le cœur et la cervelle. Il avait remarqué son regard errant, en quête de quelque espérance, et ne rencontrant, de quelque côté qu'il se tournât, que le désespoir. Il avait vu cette créature agitée par son crime, pitoyable et désolée, conduite avec sa bière à côté d'elle dans la charrette jusqu'au gibet. Il savait que jusqu'à la fin il était resté inflexible, obstiné ; que, dans la terreur sauvage de sa condition, il s'était plutôt endurci qu'attendri à l'égard de sa femme et de son fils ; que ses dernières paroles avaient été des paroles de malédiction contre eux, comme étant ses ennemis.

M. Haredale avait résolu d'y aller, pour s'assurer par ses yeux du dénoûment. Il n'y avait que le témoignage de ses sens qui pût satisfaire cette soif ardente de vengeance qui le tenait en haleine depuis tant d'années. Le serrurier le savait, et, quand les cloches eurent cessé leur carillon, il courut à sa rencontre.

« Quant à ces deux hommes, lui dit-il en arrivant, je ne peux plus rien faire. Que le ciel ait pitié d'eux !... Hélas ! je ne peux rien faire pour eux ni pour d'autres. Mary Rudge aura un gîte, et elle est assurée d'un ami fidèle qu'elle retrouvera au besoin. Mais Barnabé... le pauvre Barnabé... le bon Barnabé... quel service puis-je lui rendre ? Il y a bien des hommes dans leur bon sens, Dieu me pardonne ! cria l'honnête serrurier en s'arrêtant dans une cour étroite qu'ils traversaient, pour passer sa main sur ses yeux humides, que je me résignerais plus facilement à perdre que Barnabé. Nous avons toujours été bons amis ; mais je ne savais pas, non je n'ai jamais su jusqu'à ce jour combien j'aimais ce garçon-là. »

Il n'y avait pas grand monde dans la ville qui pensât à Barnabé ce jour-là, si ce n'est comme à l'acteur principal du spectacle qu'on allait donner au peuple le lendemain. Mais, quand toute la population y aurait songé, pour souhaiter de voir épargner sa vie, il n'y en avait pas un parmi eux qui l'eût fait avec un zèle plus pur, ni avec une plus grande sincérité de cœur que la bon serrurier.

Barnabé devait mourir. Il n'y avait plus d'espérance. Ce n'est pas le moindre des maux qui résultent de cette punition suprême et terrible, la peine de mort, qu'elle endurait les cours de ceux qui ont affaire à elle, et fait des hommes les plus aimables d'ailleurs, les êtres les plus indifférents à la grande responsabilité qui pèse sur eux : souvent même ils ne s'en doutent pas. On avait prononcé la sentence qui condamnait à mort Barnabé. On la prononçait, tous les mois, pour des crimes plus légers. C'était une chose si ordinaire, qu'il y avait bien peu de personnes que cet arrêt épouvantable fit tressaillir, ou qui se donnassent la peine d'en discuter la légitimité. Cette fois encore, cette fois surtout, où la Loi avait été outragée d'une manière si flagrante, il fallait assurer, disait-on, « la dignité de la Loi. » Le symbole de sa dignité, gravé à chaque page du Code criminel, c'était la potence, et Barnabé devait mourir.

On avait essayé de le sauver. Le serrurier avait porté pétitions sur pétitions, mémoires sur mémoires, de ses propres mains à la source des grâces. Mais la source des grâces n'était pas, comme dans la Bible, la fontaine de miséricorde, et Barnabé devait mourir.

Depuis le commencement, sa mère ne l'avait pas quitté un moment, excepté la nuit ; et, en la trouvant à ses côtés, il était content comme toujours. Ce jour-là, qui devait être le dernier pour lui, il fut plus animé et plus fier qu'il ne l'avait encore été ; et, quand elle laissa tomber de ses mains le saint livre qu'elle venait de lui lire tout haut, pour lui sauter au cou, il s'arrêta dans le soin empressé qu'il prenait de rouler un morceau de crêpe autour de son chapeau, tout surpris des angoisses de sa mère. Grip proféra un faible croassement, moitié encouragement, à ce qu'on pouvait croire, moitié remontrance ; mais il n'eut pas le cœur d'aller plus loin, et retomba brusquement dans un profond silence.

Pendant qu'ils étaient là sur le bord de ce grand golfe, au delà duquel personne ne peut voir l'Océan, le Temps, qui allait bientôt lui-même se perdre dans le vaste abîme de l'Éternité, roulait avec eux comme un puissant fleuve qui enfle et précipite son cours à mesure qu'il approche de la mer. C'est à peine si le matin était arrivé, ils étaient restés assis à causer ensemble comme dans un rêve, et déjà venait le soir. L'heure redoutable de la séparation, qui, hier encore, semblait si éloignée, allait sonner.

Ils marchaient ensemble dans la cour des condamnés, sans se quitter l'un l'autre, mais sans parler. Barnabé trouvait que la prison était un séjour pénible, lugubre, misérable, et espérait le lendemain comme un libérateur qui allait l'arracher à ce lieu de tristesse pour le conduire vers un lieu de lumière et de splendeur. Il avait une idée vague qu'on s'attendait à le voir se

conduire en brave… qu'il était un homme d'importance, et que les geôliers seraient trop contents de le surprendre à verser des larmes. À cette pensée, il foulait la terre d'un pied plus ferme, en recommandant à sa mère de prendre courage et de ne plus pleurer. « Sentez ma main, lui disait-il, vous voyez bien qu'elle ne tremble pas. Ils me traitent d'imbécile, ma mère, mais ils verront… demain. »

Dennis et Hugh étaient dans la même cour. Hugh sortit de sa cellule en même temps qu'eux, s'étirant les membres comme s'il venait de dormir. Dennis était assis sur un banc dans un coin, son menton enfoncé dans ses genoux, et il se balançait de haut en bas, comme une personne qui souffre des douleurs atroces.

La mère et le fils restèrent d'un côté de la cour, et ces deux prisonniers de l'autre, Hugh marchait à grands pas de long en large, jetant de temps à autre un regard farouche vers le ciel brillant d'un jour d'été, puis se retournant, après cela, pour regarder la muraille.

« Pas de sursis ! pas de sursis ! Personne ne vient. Nous n'avons plus que la nuit, à présent, disait Dennis d'une voix faible et gémissante en se tordant les mains. Croyez-vous qu'ils vont m'accorder mon sursis ce soir, camarade ? Ce ne serait pas la première fois que j'aurais vu arriver des sursis la nuit. J'en ai vu qui n'arrivaient qu'à cinq, six et même sept heures du matin. Ne pensez-vous pas qu'il me reste encore quelque bonne chance, n'est-ce pas ? Dites-moi que oui, dites-moi que oui, jeune homme, criait la misérable créature avec un geste suppliant, implorant Barnabé, ou je vais devenir fou.

– Il vaut mieux être fou ici que dans son bon sens. Tu n'as qu'à devenir fou, lui dit Hugh.

– Mais dites-moi donc ce que vous en pensez. Comment ! quelqu'un ne me dira pas ce qu'il en pense, continuait le malheureux, si humble, si misérable, si abject, que la Pitié en personne aurait tourné le dos en voyant tant de bassesse sur la figure d'un homme. Ne me reste-t-il plus une chance ? pas une seule chance favorable ? N'est-il pas vraisemblable qu'ils ne tardent tant que pour me faire peur ? N'est-ce pas que vous le croyez ? Oh ! ajoutait-il avec un cri perçant, en se tordant toujours les mains, personne ne veut donc me consoler !

– C'est vous qui devriez montrer le plus de courage, et c'est vous qui en montrez le moins, dit Hugh en s'arrêtant devant lui. Ha ! ha ! ha ! voyez-vous le bourreau, quand c'est à son tour !

– Vous ne savez pas ce que c'est, vous, criait Dennis, qui se tordait en deux tout en parlant ; moi, je le sais. Comment ! je pourrais être exécuté ! moi ! moi ! en venir là !

– Et pourquoi pas ? dit Hugh, rejetant de côté ses mèches de cheveux pour mieux voir son ancien collègue de révolte. Que de fois, avant de connaître votre état, vous ai-je entendu parler de ça, de manière à en faire venir l'eau à la bouche ?

– Je suis toujours le même ; j'en parlerais encore de même, si j'étais encore bourreau. C'en est un autre que moi qui hérite de mon opinion, à l'heure qu'il est. C'est bien ce qui m'afflige le plus. Il y a quelqu'un, à présent, qui m'attend avec impatience pour m'exécuter. Je sais bien par moi-même ce qui en est.

– Il n'a pas longtemps à attendre, dit Hugh en reprenant sa promenade. Vous n'avez qu'à vous dire cela pour vous tranquilliser. »

Quoiqu'un de ces deux hommes étalât dans ses paroles et son attitude l'immobilité la plus absolue, et que l'autre, dans chaque mot, dans chaque geste, fît preuve d'une lâcheté si ab-

jecte, que c'était humiliant de le voir, il était difficile de dire quel était celui des deux qui présentait le spectacle le plus repoussant et le plus dégoûtant. Chez Hugh, c'était le désespoir obstiné d'un sauvage attaché au poteau funeste, le bourreau, au contraire, était réduit à l'état d'un chien qu'on va noyer, et qui a déjà la corde au cou. Cependant M. Dennis aurait pu dire, car il le savait bien par expérience, que ce sont là les deux formes les plus ordinaires chez les patients qui vont sauter le pas. Telle est, en gros, la belle récolte du grain semé par la Loi, qu'on regardait généralement cette moisson comme une chose toute naturelle.

Il y avait cependant des points par lesquels ils se ressemblaient tous. Le cours errant et fatal de leurs pensées, qui les ramenait à des souvenirs subits de choses anciennes dans le passé, depuis longtemps oubliées, sans relations entre elles… le vague besoin, qui les tourmentait sans cesse, de quelque chose d'indéfini que rien ne pouvait leur donner… la fuite ailée des minutes qui formaient des heures, comme par enchantement… la venue rapide de la nuit solennelle… l'ombre de la mort planant toujours sur eux, dont cependant l'obscurité ténébreuse n'empêchait pas les détails les plus communs et les plus triviaux de surgir au milieu de l'horreur dont ils étaient frappés, pour les forcer à les contempler… l'impossibilité de conserver leur esprit, quand ils y eussent été disposés, dans un état de pénitence et de préparation dernière, ou même de le tenir fixé sur toute autre chose que l'image hideuse qui fascinait toutes leurs facultés, voilà ce qu'ils avaient tous de commun ; il n'y avait de différence que dans les signes extérieurs.

« Allez nous chercher le livre que j'ai laissé là dedans… sur votre lit, dit-elle à Barnabé en entendant sonner l'heure. Embrassez-moi d'abord. »

Il regarda son visage et vit bien dans ses traits que le moment était venu. Après s'être tenus longtemps dans les bras l'un de l'autre, il s'arracha de ceux de sa mère, en lui recommandant

de ne pas bouger avant son retour. Il ne fut pas long à revenir, car il avait été rappelé par un cri déchirant… Mais elle était partie.

Il courut à la porte de la cour, pour regarder au travers. Il vit qu'on l'emportait. Elle lui avait dit que son cœur se briserait. Hélas ! plût à Dieu !

« Ne croyez-vous pas, lui dit Dennis en pleurnichant et en se traînant jusqu'à lui, pendant qu'il était là debout, le pied enraciné dans le sol, à regarder la muraille nue et vide ; ne croyez-vous pas qu'il me reste encore quelque chance ? C'est une fin si terrible ! une fin si terrible pour un homme comme moi ! Ne croyez-vous pas qu'il se trouvera quelque chance, je ne dis pas pour vous, mais pour moi ? Parlez bas, que celui-là (montrant Hugh) ne nous entende pas : c'est un tel garnement !

– Allons, dit le gardien, qui venait de faire sa ronde en dedans et en dehors avec les mains dans ses poches, et qui bâillait comme s'il s'ennuyait à mourir, allons, mes gars, il est temps de rentrer !

– Non, pas encore, cria Dennis ; pas encore : il s'en faut d'une heure.

– Dites donc… il parait que votre montre a bien changé d'allure, reprit le gardien ; j'ai vu le temps où elle avançait : elle a maintenant le défaut contraire.

– Mon ami, criait la misérable créature en tombant à genoux, mon cher ami, car vous avez toujours été mon cher ami, il faut qu'il y ait quelque méprise. Il y a, j'en suis sûr, quelque lettre égarée, quelque messager qui aura été arrêté en route. Qui sait s'il n'est pas tombé de mort subite ? J'ai vu comme cela, une fois, un homme tomber roide mort dans la rue ; je l'ai vu de mes yeux, et même il avait des papiers dans sa poche. Envoyez de-

mander. Que quelqu'un aille aux informations. Il n'est pas possible qu'ils veuillent me pendre ; c'est tout à fait impossible... Mais si, j'y pense, ils veulent me pendre, reprit-il en se relevant sur ses pieds avec un cri d'angoisse. Ils veulent me pendre par surprise, et c'est pour cela qu'ils retiennent la grâce qu'on m'a faite. C'est un complot contre ma vie, ils veulent que je la perde. »

Et poussant un autre hurlement, il tomba par terre dans une crise de nerfs.

« Voyez-vous le bourreau, quand c'est son tour ! répéta Hugh, pendant qu'on emportait son camarade. Ha ! ha ! ha ! Courage, brave Barnabé ! ça ne nous fait rien à nous. Votre main. D'ailleurs ils font bien de nous retirer du monde : car, s'ils nous relâchaient, nous ne les tiendrions pas quittes à si bon marché, hein ? Encore une poignée de main ; on ne meurt qu'une fois. Si vous vous réveillez la nuit, vous n'avez qu'à vous bercer avec ce gai refrain, et vous retomberez tout de suite la tête sur l'oreiller, Ha ! ha ! ha ! »

Barnabé jeta encore un coup d'œil par la grille de la cour, qui était vide maintenant. Puis il regarda Hugh enjamber hardiment le pas qui conduisait à son cachot. Il l'entendit crier bravo ! et partir d'un grand éclat de rire en faisant tourner son chapeau au-dessus de sa tête. Alors, il s'en alla lui-même, comme un somnambule, aussi insensible à la crainte ou au chagrin, et se jeta sur sa paillasse, écoutant l'heure qu'allait sonner l'horloge.

CHAPITRE XXXV.

Le temps suivait son cours. Le tapage des rues devenait moins fréquent petit à petit, jusqu'à ce qu'enfin le silence ne fut plus guère interrompu que par les cloches des tours de l'église, marquant la marche... plus lente et plus discrète pendant le sommeil de la ville endormie, de ce grand Veilleur à tête grise, qui ne connaît pour lui ni sommeil ni repos. Dans le court intervalle des ténèbres et du calme dont jouissent les villes après la fièvre de la journée, tout bruit d'affaires s'éteint, et ceux qui, par hasard, s'éveillent de leurs songes, restent à écouter dans leurs lits, à soupirer après l'aube, à regretter que la fin de la nuit ne soit pas encore écoulée.

Dans la rue, en dehors du long mur de la prison, des ouvriers vinrent en flânant à cette heure solennelle, par groupes de deux ou trois, et, en se rencontrant sur la chaussée, ils posèrent leurs outils par terre et se mirent à chuchoter entre eux. D'autres sortirent bientôt de la prison même, portant sur leur dos des planches et des charpentes. Quand ils eurent sorti tous ces matériaux, les premiers se mirent à la besogne à leur tour, et le son lugubre des marteaux commença à retentir dans les rues jusque-là silencieuses.

Çà et là, parmi ces ouvriers réunis, on en voyait un, avec une lanterne ou une torche fumante à la main, se tenir auprès des autres pour les éclairer dans leur travail ; et à l'aide de cette lueur douteuse on en entrevoyait quelques-uns dans l'ombre qui arrachaient des pavés sur le chemin, pendant que d'autres tenaient tout droits de grands poteaux ou les fixaient dans des trous préparés d'avance pour les recevoir. D'autres amenaient lentement à leurs camarades une charrette vide, qui grondait

derrière eux en sortant de la prison ; pendant que d'autres, enfin, dressaient de longues barricades en travers de la rue. Ils étaient tous très occupés à leur ouvrage. Leurs figures sombres, qui se mouvaient de droite et de gauche, à cette heure inaccoutumée, si actives et si silencieuses, auraient pu passer pour des ombres de revenants employés, à l'heure de minuit, à quelque ouvrage fantastique, qui s'évanouirait comme elles au chant du coq, au premier rayon du jour, ne laissant plus à leur place que le brouillard et les vapeurs du matin.

Tant qu'il fit encore noir, il s'amassa sur la place un petit nombre de curieux, qui étaient venus tout exprès avec l'intention d'y rester. Ceux même qui ne traversaient la place qu'en passant pour aller ailleurs, s'arrêtaient là quelque temps comme par un attrait irrésistible. Cependant le bruit de la scie et du maillet allait son train gaillardement, mêlé au fracas des planches qu'on jetait sur le pavé de la chaussée, et de temps en temps aux voix des ouvriers qui s'appelaient les uns les autres. Toutes les fois qu'on entendait le carillon de l'église voisine, et c'était à chaque quart d'heure, une étrange sensation, instantanée et inexprimable, mais bien visible, courait comme un frisson sur le corps de tous les assistants.

Petit à petit on vit apparaître à l'orient une faible lueur, et l'air, qui était resté chaud toute la nuit, devint froid et glacé. Ce n'était pas encore le jour, mais l'obscurité diminuait, et les étoiles pâlissaient. La prison, qui n'avait été jusque-là qu'une masse noire sans figure et sans forme, prit son aspect accoutumé, et de temps à autre on put voir sur son toit un veilleur solitaire s'arrêter pour regarder de là les préparatifs qu'on faisait dans la rue. Comme cet homme faisait, en quelque sorte, partie de la prison même, et qu'il savait, ou du moins on pouvait le supposer, tout ce qui s'y passait, il devenait par cela même l'objet d'un intérêt particulier, et on regardait sa silhouette, on se la montrait les uns aux autres avec autant de vivacité que si c'était un esprit.

Cependant la faible lueur devint plus éclatante, et les maisons, avec leurs inscriptions et leurs enseignes, se détachèrent distinctement sur le fond grisâtre du matin. De grosses voitures publiques sortirent lourdement de la cour d'auberge vis-à-vis, avec les voyageurs avançant la tête pour avoir leur part du coup d'œil ; et en s'en allant cahin-caha, chacun d'eux jetait en arrière un dernier regard sur la prison. Puis bientôt les premiers rayons du soleil vinrent éclairer la rue, et l'œuvre nocturne qui, dans ses divers progrès et surtout dans l'imagination variée des spectateurs, avait pris cent formes successives, possédait enfin sa vraie et due forme, … c'était un échafaud et un gibet.

Dès que la chaleur d'un jour éclatant commença à se faire sentir à la foule encore peu épaisse, on entendit les langues se délier, les volets s'ouvrir, les jalousies se tirer ; les personnes qui avaient couché dans des appartements de l'autre côté de la prison, et qui avaient de bonnes places à louer à grand prix pour voir l'exécution, sortirent de leur lit à la hâte. Dans plusieurs maisons, les gens étaient occupés à relever les châssis des croisées pour la plus grande commodité des spectateurs ; il y en avait même d'autres où les spectateurs étaient déjà à leur poste, assis sur leurs chaises, et jouant aux cartes, ou buvant, ou plaisantant ensemble, pour passer le temps. Quelques-uns avaient loué des places jusque sur le toit, et on les voyait déjà grimper pour les prendre, par le parapet ou par les fenêtres des greniers. Quelques autres, ne trouvant pas leurs places assez bonnes hésitaient à les occuper, et restaient debout dans un état d'indécision, contemplant en bas la foule qui grossissait successivement, avec les ouvriers qui se reposaient nonchalamment contre l'échafaud, et affectant de se montrer peu sensibles à l'éloquence du propriétaire, qui leur vantait le magnifique coup d'œil qu'on avait de la maison, et le bon marché qu'il en demandait.

Jamais on n'avait vu plus belle matinée du haut des toits et des étages supérieurs de ces bâtiments ; les clochers des églises

de Londres et le dôme de la grande cathédrale appelaient les regards, bien au-dessus de la prison, découpés sur un ciel bleu, et colorés par les nuages légers d'un jour d'été, montrant dans une atmosphère pure et claire jusqu'aux dessins dentelés de leur architecture, toutes leurs niches et leurs ouvertures. Tout était lumière et bonheur, excepté en bas dans la rue, encore dans l'ombre ; l'œil plongeait là dans une grande fosse sombre, où, au milieu de tant de vie et d'espérance, au milieu de cette renaissance générale, était dressé le terrible instrument de mort. On aurait dit que le soleil même ne pouvait pas se décider à regarder par là.

Mais cet appareil lugubre était encore mieux ainsi, triste et caché dans l'ombre, qu'au moment où la journée étant plus avancée, il étala dans la pleine gloire du soleil brillant sa peinture noire toute craquelée, et ses nœuds coulants qui se balançaient à la lumière du jour comme des guirlandes hideuses. Il était mieux dans la solitude et la tristesse de l'heure de minuit, avec un petit nombre de formes vivantes groupées autour de lui, qu'à la fraîcheur du matin, signal du réveil de la vie, au centre d'une foule avide. Il était mieux quand il hantait la rue comme un spectre, pendant que tout le monde était couché, et qu'il ne pouvait infecter de son influence que les rêves de la ville, que lorsqu'il vint braver le grand jour et salir de sa présence impure les sens des citoyens éveillés.

Cinq heures étaient sonnées… puis six… puis huit. Le long des deux grandes rues, à chaque bout de la place, il y avait maintenant un torrent de monde qui roulait ses flots vivants vers les rendez-vous d'affaires et les marchés où les appelaient l'amour du gain. Les charrettes, les diligences, les fourgons, les camions, les diables et les brouettes se frayaient de force un passage à travers les derniers rangs de la foule, pour se rendre dans la même direction. Les voitures publiques qui venaient des environs s'arrêtaient, et le conducteur montrait avec son fouet le gibet, quoiqu'il eût pu s'en épargner la peine : car ses voyageurs

n'avaient pas besoin de cela pour tourner tous la tête de ce côté, et les portières étaient tapissées d'yeux tout grands ouverts. Dans quelques charrettes et quelques fourgons, on pouvait voir des femmes jetant avec épouvante un coup d'œil du côté de cette horrible machine ; il n'y avait pas jusqu'aux petits enfants que leurs papas tenaient au-dessus de leur tête dans la foule pour leur faire voir le beau joujou qu'on appelle une potence, et pour leur apprendre comment on pend un homme.

On devait mettre à mort, devant la prison, deux des insurgés qui avaient pris part à l'attaque dirigée contre elle ; immédiatement après on devait en exécuter un autre dans Bloomsbury-Square, À neuf heures, un fort détachement de soldats se mit en marche dans la rue, se forma en double haie, et ne laissa qu'un étroit passage dans Holborn, qui avait été, tant bien que mal, occupé toute la nuit par les constables. À travers les rangs de la troupe, on amena une autre charrette (celle dont nous avons déjà parlé servait à la construction de l'échafaud), et on la roula jusqu'à la porte de la prison. Après ces préparatifs, les soldats purent mettre l'arme au pied : les officiers se promenaient de long en large dans le passage qu'ils avaient pratiqué, ou causaient ensemble au pied de l'échafaud. Quant à la foule qui s'était rapidement accrue depuis quelques heures, et qui recevait encore de nouveaux renforts à chaque minute, elle attendait midi avec une impatience que redoublait chaque carillon de l'horloge du Saint-Sépulcre.

Jusqu'à ce moment la foule était restée tranquille, et même, vu les circonstances, comparativement silencieuse, excepté quand l'arrivée de quelque nouvelle société à une fenêtre encore inoccupée fournissait l'occasion de regarder par là et de faire quelques observations. Mais, à mesure que l'heure approchait, il s'éleva un bourdonnement, un murmure qui, croissant de moment en moment, finit par devenir un tumulte assez fort pour remplir l'air d'alentour.

Il n'y avait pas moyen d'entendre distinctement des mots ni même des voix dans cette clameur, et d'ailleurs on ne se parlait guère les uns aux autres : si ce n'est que, par exemple, ceux qui se prétendaient mieux informés, disaient peut-être à leurs voisins qu'ils reconnaîtraient bien le bourreau quand il paraîtrait, parce qu'il était plus petit que l'autre ; ou bien que l'homme qui devait être pendu avec lui s'appelait Hugh, et que c'était Barnabé Rudge qu'on pendrait à Bloomsbury-Square.

À l'approche du moment fatal, le bourdonnement devint si fort, que ceux qui étaient aux fenêtres ne pouvaient pas entendre sonner l'heure à l'horloge de l'église, quoiqu'elle fût tout près d'eux. Il est vrai qu'ils n'avaient pas besoin de l'entendre, ils pouvaient bien la voir sur le visage des gens. Il n'y avait pas plus tôt un nouveau quart de sonné, qu'il se faisait un mouvement dans la foule… comme s'il venait de leur passer quelque chose sur la tête… comme s'il y avait un changement subit dans la température… et dans ce mouvement on pouvait lire le fait comme sur un cadran d'airain avec le bras d'un géant pour aiguille.

Onze heures trois quarts ! le murmure devient étourdissant, et cependant chacun a l'air d'être muet. Regardez partout où vous voudrez dans la foule, et vous ne voyez que des yeux tendus, des lèvres serrées. L'observateur le plus vigilant aurait eu bien de la peine à vous montrer tel point ou tel autre, et à vous dire : « Tenez, c'est l'homme de là-bas qui vient de crier. » Il serait aussi facile de voir une huître remuer les lèvres dans son écaille.

Onze heures trois quarts ! Bon nombre de spectateurs, qui s'étaient retirés de leurs fenêtres, reviennent restaurés, comme si c'était l'heure juste où ils doivent reprendre leur faction. Ceux qui s'étaient endormis se réveillent, et chacun dans la foule fait un dernier effort pour se ménager une meilleure place, ce qui occasionne une presse effrayante contre les balustrades, et les

fait céder et ployer sous le poids comme de simples roseaux. Les officiers, qui jusque-là s'étaient tenus en groupes, vont reprendre leurs positions respectives, et commander la manœuvre, le sabre en main : « Portez armes ! « et l'acier poli, en circulant à travers la foule, brille et s'agite au soleil comme les eaux d'un fleuve. Au milieu de cette traînée éclatante, deux hommes amènent vivement un cheval qu'on se dépêche d'atteler à la charrette qui est à la porte de la prison ; puis un profond silence remplace le tumulte qui n'avait fait jusque-là que s'accroître, et après cela un moment de calme pendant lequel tout le monde retient sa respiration. Pour le coup, chaque croisée était bouchée par les têtes etagées les unes sur les autres : les toits grouillaient de gens, qui s'attachaient aux cheminées, qui avançaient le corps par-dessus les gouttières, qui se tenaient n'importe où, au risque de se voir entraînés sur le pavé de la rue par la première tuile qui viendrait à leur manquer dans la main. La tour de l'église, le toit de l'église, le cimetière de l'église, les plombs de la prison, jusqu'aux tuyaux de descente et aux poteaux de réverbères, il n'y a pas un pouce de terrain qui ne fourmille de créatures humaines.

Au premier coup de midi, la cloche de la prison commença à tinter. Alors le tumulte, mêlé maintenant des cris de : « À bas les chapeaux ! » et de : « Les pauvres diables ! » et par-ci par-là dans la foule de quelques cris et de quelques gémissements, éclata avec une force nouvelle. C'était affreux à voir (si on avait rien pu voir dans ce moment d'excitation et de terreur) tout ce pêle-mêle d'yeux avides braqués sur l'échafaud et la potence.

Le murmure sourd se faisait entendre dans la prison aussi distinctement qu'au dehors. Pendant qu'il résonnait dans l'air, on amena les trois prisonniers dans la cour ; ils savaient bien ce que c'était que tout ce bruit.

« Entendez-vous ? cria Hugh, sans en éprouver aucun souci. Ils nous attendent. Je les ai entendus qui commençaient à se

rassembler, quand je me suis éveillé cette nuit, et je me suis retourné de l'autre côté pour me rendormir tout de suite. Nous allons voir l'accueil qu'ils vont faire au bourreau, à présent que c'est son tour. Ha ! ha ! ha ! »

L'aumônier, qui arrivait justement en ce moment, le gronda de sa joie indécente et l'avertit de changer de conduite.

« Et pourquoi ça, notre maître ? dit Hugh. Qu'est-ce que je peux faire de mieux que de ne pas m'en désoler ? Il me semble que vous, vous ne vous en désolez pas trop non plus. Oh ! vous n'avez pas besoin de me le dire, cria-t-il au moment où l'autre allait parler, vous n'avez pas besoin de prendre vos airs tristes et solennels, je sais bien que vous ne vous en souciez guère. On dit qu'il n'y a personne comme vous dans Londres pour savoir faire une salade de homards. Ha ! ha ! je savais ça, comme vous voyez, avant de venir ici. Allez-vous en avoir une bonne, ce matin ? Avez-vous jeté un coup d'œil au déjeuner ? J'espère qu'il y en a à gogo pour toute cette compagnie affamée qui prendra place à table avec vous, quand la comédie sera finie.

– Je crains bien, fit observer le ministre en secouant la tête, que vous ne soyez incorrigible.

– Vous avez raison. Je le suis, répliqua Hugh sévèrement. Pas d'hypocrisie, notre maître. Puisque c'est pour vous un jour de plaisir et de régal tous les mois, laissez-moi me régaler et prendre du plaisir à ma manière. S'il vous faut absolument un garçon qui se meure de peur, il y en a là un qui fera bien votre affaire : vous n'avez qu'à essayer votre pouvoir sur lui. »

En même temps il lui montra Dennis que deux hommes tenaient entre eux, se traînant à peine sur ses jambes et si tremblant que toutes ses articulations et ses jointures avaient l'air d'être agitées par des convulsions ; puis détournant la tête de cet ignoble spectacle, il appela Barnabé qui se tenait à part.

« Courage, Barnabé ! ne te laisse pas abattre mon garçon, c'est bon pour lui.

– Ma foi ! cria Barnabé, en s'approchant vers lui d'un pas léger, je n'ai pas peur, Hugh. Je suis très content. On m'offrirait maintenant de me laisser la vie que je n'en voudrais pas ; regardez-moi, trouvez-vous que j'aie l'air d'avoir peur de mourir ? Croyez-vous qu'ils pourront me voir trembler, moi ? »

Hugh contempla un moment ses traits, où il y avait un sourire étrange qui n'était pas de ce monde ; son œil vif étincela, et se mettant entre lui et l'aumônier, il murmura rudement quelques mots à l'oreille de ce dernier.

« Tenez ! notre maître, si j'étais à votre place, je ne lui en dirais pas bien long. Vous avez beau avoir l'habitude de ces choses-là, cette fois-ci ça pourrait vous gâter l'appétit pour votre déjeuner. »

Barnabé était le seul des trois condamnés qui se fût levé et eût fait sa toilette le matin. Les autres n'y avaient pas songé seulement une fois, depuis que leur sentence avait été prononcée. Il portait encore à son chapeau les débris de ses plumes de paon, et tous ses atours ordinaires étaient disposés sur sa personne avec le même soin. Son œil de feu, son pas ferme, son port fier et résolu, auraient fait honneur à quelque haut exploit de véritable héroïsme, à quelque acte de sacrifice volontaire, inspiré par une noble cause et un honnête enthousiasme. Quel dommage de les voir honorer la mort d'un rebelle !

Mais tout cela ne faisait encore qu'ajouter à son crime. C'était le comble de l'audace. Ainsi l'avait déclaré l'arrêt ; il fallait bien que cela fut. Le bon ministre lui-même avait été grandement choqué, pas plus tard qu'un quart d'heure avant, de voir

comme il avait fait des adieux à Grip. Un homme, dans sa position, s'amuser à caresser un oiseau !...

La cour était pleine de gens ; de fonctionnaires civils de bas étage, d'officiers de justice, de soldats, d'amateurs et d'étrangers qu'on avait invités à venir là comme à la noce. Hugh regardait autour de lui, faisait d'un air sombre un signe de tête à quelque autorité qui lui indiquait de la main par où il devait avancer, et, donnant une tape sur l'épaule de Barnabé, il passait outre avec la démarche d'un lion.

Ils entrèrent dans une grande chambre, si voisine de l'échafaud qu'on pouvait de là très bien entendre ceux qui se tenaient contre les barrières, demander avec instance aux hallebardiers de les enlever de la foule où ils étouffaient, et d'autres crier à ceux de derrière de reculer, au lieu de les fouler à les écraser, et de les suffoquer faute d'air.

Au milieu de cette chambre, deux serruriers, avec leurs marteaux, se tenaient près d'une enclume. Hugh alla droit à eux, et plaça son pied si hardiment sur l'enclume, qu'il la fit résonner comme sous le coup de quelque arme pesante. Puis, croisant les bras, il resta debout pour se faire ôter ses fers, promenant hautement dans la salle ses yeux menaçants sur ceux qui étaient là à le dévisager en se chuchotant à l'oreille.

On perdit tant de temps à traîner Dennis, que la cérémonie était finie pour Hugh et presque pour Barnabé avant qu'il parût. Cependant il ne fut pas plus tôt à cette place qu'il connaissait si bien, et au milieu de figures qui lui étaient si familières, qu'il retrouva assez de force et de sentiment pour joindre les mains et faire un dernier appel à la pitié.

« Messieurs, mes bons messieurs, cria cette abjecte créature, rampant sur ses genoux, et finissant par se jeter tout de son long étendu sur les dalles : gouverneur, cher gouverneur...

honorables shériffs… mes dignes gentlemen, prenez pitié d'un pauvre homme qui a vécu au service de Sa Majesté, de la justice, du parlement, et… ne me laissez pas mourir… par une méprise.

– Dennis, dit le gouverneur de la prison, vous savez bien comment tout cela se fait, et que le mandat d'exécution est venu pour vous en même temps que pour les autres. Vous savez bien que nous n'y pouvons rien changer, quand nous en aurions l'envie.

– Tout ce que je demande, monsieur, tout ce que je demande et ce que je désire, c'est du temps pour qu'on s'assure du fait, cria le pauvre diable tout tremblant, en jetant de tous côtés un regard qui implorait la sympathie. Le roi et le gouvernement ne peuvent pas savoir que c'est de moi qu'il s'agit ; sans cela ils n'auraient jamais le cœur de m'envoyer à cette affreuse boucherie. Ils ont vu mon nom, mais ils ne savent pas que c'est moi. Retardez mon exécution… par charité, retardez mon exécution, mes bons messieurs du bon Dieu… jusqu'à ce qu'on soit allé leur dire que c'est moi qui suis bourreau ici depuis près de trente ans. Quoi ! n'y a-t-il personne qui veuille aller le leur dire ? » Et en même temps il pressait ses mains d'un air suppliant et regardait tout autour, tout autour, bien des fois… « N'y a-t-il pas une âme charitable qui veuille aller le leur dire ?

– Monsieur Akerman, dit un monsieur qui se trouvait là près de lui, après un moment de silence ; comme il ne serait pas impossible que cette certitude rendît à ce malheureux homme un peu du calme désirable en un pareil moment, voulez-vous me permettre de lui donner l'assurance qu'on n'ignorait pas, quand on a rendu la sentence, que c'était bien lui qui était le bourreau ?

– Oui ; mais en ce cas, peut-être n'auront-ils pas cru la peine si forte, s'écria le criminel, se traînant aux genoux de l'interlocuteur, pour le saisir de ses deux mains, tandis qu'elle est

plus forte pour moi, cent fois pire que pour tout autre. Faites-leur savoir ça, monsieur. Ils m'ont puni plus sévèrement rien qu'en m'infligeant la même peine. Retardez mon exécution jusqu'à ce qu'ils le sachent. »

Le gouverneur fit un signe, et les deux hommes qui l'avaient soutenu s'approchèrent. Il poussa un cri perçant.

« Attendez, attendez ! un seul moment ! un seul moment encore. Laissez-moi cette dernière chance de sursis ; il y en a un de nous trois qui doit aller à Bloomsbury-Square. Permettez que ce soit moi. Le sursis peut venir pendant ce temps-là ; je suis sûr qu'il va venir. Au nom du ciel ! permettez qu'on m'envoie à Bloomsbury-Square. Ne me pendez pas ainsi. C'est un assassinat. »

On lui mit le pied sur l'enclume : mais là même on entendait ses vociférations au-dessus du fracas des marteaux entre les mains des serruriers, et de la rage enrouée de la foule ; il criait qu'il connaissait la naissance de Hugh… que son père était vivant, et que c'était un gentilhomme d'une naissance et d'un rang distingués… qu'il possédait des secrets de famille importants ; qu'il ne pouvait les révéler si on ne lui en donnait pas le temps, et qu'on le forcerait à mourir en les ayant sur la conscience. Enfin il ne cessa de déraisonner que lorsque la voix lui manqua, et qu'il tomba comme un paquet de linge sale entre les mains de ses deux gardiens.

C'est à ce moment que l'horloge frappa le premier coup de midi, et que la cloche de la prison commença à tinter. Les différents employés de la prison, avec deux shériffs à leur tête, se mirent en marche vers la porte. Tout était prêt quand le dernier coup de l'heure frappa les oreilles.

On en avertit Hugh en lui demandant s'il n'avait pas quelque chose à dire.

« À dire ! s'écria-t-il ; moi, non ; je suis tout prêt… Ah ! mais si, ajouta-t-il en jetant les yeux sur Barnabé ; j'ai un mot à dire en effet. Viens ici, mon garçon. »

Il y avait en ce moment quelque chose de bon, même de tendre, en désaccord avec son visage farouche, quand il saisit son pauvre camarade par la main.

« Voilà ce que j'ai à dire, cria-t-il en regardant d'un œil ferme autour de lui ; c'est que quand j'aurais dix vies à perdre, et que la perte de chacune d'elles devrait me donner dix fois l'agonie de la mort la plus douloureuse, je les donnerais toutes… oui, messieurs là-bas qui avez l'air de ne pas me croire… je les donnerais toutes les dix pour sauver seulement celle-là… seulement celle-là, répéta-t-il en serrant encore la main de Barnabé… celle qu'il va perdre par ma faute.

– Ce n'est pas par votre faute, dit l'idiot avec douceur, ne dites pas ça ; il n'y a pas de reproche à vous faire : vous avez toujours été très bon pour moi… Hugh, nous allons enfin savoir qu'est-ce qui fait briller les étoiles, à présent.

– Je l'ai enlevé à sa mère par surprise, sans savoir qu'il dût en résulter tant de mal, dit Hugh, lui posant la main sur la tête et parlant d'un ton de voix moins élevé ; je la prie de me pardonner, et toi aussi, Barnabé… Tenez, ajouta-t-il avec énergie, regardez ! voyez-vous bien ce garçon-là ?

– Oui, oui, murmura-t-on de tous côtés, sans trop savoir pourquoi cette question.

– Le gentleman de là-bas… il montra l'aumônier… m'a souvent entretenu ces jours derniers de foi et de ferme croyance. Vous voyez tous ce que je suis… plutôt une brute qu'un homme : on me l'a dit assez de fois… Eh bien ! avec tout cela j'avais assez

de foi pour croire, et je l'ai cru aussi fortement que pas un de vous, messieurs, peut croire quelque chose, que cette vie-là, du moins, serait épargnée. Voyez-le ! regardez-le ! »

Barnabé avait fait un pas vers la porte, où il se tenait debout en lui faisant signe de le suivre.

« Si ce n'était pas là de la foi, si ce n'était pas là une ferme croyance, cria Hugh, tenant son bras étendu en avant et levant les yeux au ciel dans l'attitude d'un prophète sauvage que l'approche de la mort a rempli d'une inspiration fatidique, alors c'est qu'il n'y en a pas. Quel autre sentiment pouvait m'apprendre… avec une naissance comme la mienne et une éducation comme celle que j'ai reçue, à espérer encore de la pitié dans ce lieu barbare, cruel, impitoyable ? Moi qui n'ai jamais joint les mains pour prier, j'invoque sur cette boucherie humaine la colère de Dieu ; sur cet arbre de deuil, dont je vais être le fruit mûr suspendu à la branche qui m'attend, j'appelle la malédiction de toutes ses victimes, passées, présentes et à venir, sur la tête de l'homme qui, dans sa conscience, sait bien que je suis son fils, je dépose le vœu qu'il ne meure pas dans son lit de duvet, mais de mort violente comme moi, et qu'il n'ait pas d'autre pleureur à ses funérailles que le vent de la nuit. Et là-dessus, ainsi soit-il ! ainsi soit-il ! »

Son bras retomba à son côté ; il se retourna et se dirigea vers eux d'un pas assuré. Il était redevenu le même homme qu'auparavant.

« Vous n'avez rien de plus à dire ? » reprit le gouverneur.

Hugh fit signe à Barnabé de ne pas l'approcher (sans porter les yeux de son côté), et répondit : « Rien de plus. En avant ! À moins, dit Hugh, jetant avec vivacité un regard derrière lui, à moins qu'il n'y ait parmi vous quelqu'un qui ait envie d'un chien, et encore à la condition qu'il le traitera bien. J'en ai un

qui m'appartient dans la maison d'où je viens, et il serait difficile d'en trouver un meilleur. Il commencera bien par grogner un peu, mais ça passera… Cela vous étonne que je pense à un chien dans un moment comme ça, ajouta-t-il presque en riant ; mais, voyez-vous, si je connaissais un homme qui le méritât seulement à moitié autant que lui, ce n'est pas au chien que je penserais. »

Il n'ajouta plus un mot et alla prendre sa place, d'un air insouciant, tout en écoutant cependant le service des morts, avec quelque chose comme une attention sombre ou une curiosité vivement excitée. Aussitôt qu'il eut passé la porte, on emporta son misérable compagnon de supplice… et la foule vit le reste.

Barnabé aurait volontiers monté les marches en même temps qu'eux… il avait même voulu les devancer ; mais on le retint les deux fois, parce que c'était ailleurs qu'il devait subir sa peine. Quelques minutes après, les shériffs reparurent. La même procession reprit sa marche à travers un grand nombre de passages et de corridors, pour passer par une autre porte où la charrette attendait. Il baissa la tête pour éviter de voir ce qu'il savait bien que ses yeux ne manqueraient pas de rencontrer sans cela, et s'assit tristement, quoiqu'avec un certain orgueil et une certaine joie d'enfant… sur le véhicule. Les aides prirent leurs places à côté, devant et derrière. Les voitures des shériffs vinrent après. Un détachement de soldats entoura le tout, et on se mit lentement en route à travers les rangs pressés de la foule, pour arriver à la maison en ruines de lord Mansfield.

C'était bien triste à voir… tout cet appareil, toute cette force déployée, toutes ces baïonnettes étincelantes autour d'une créature sans défense… Mais ce qui était plus triste encore, c'était de remarquer comme tout le long du chemin ses pensées errantes trouvaient un étrange encouragement dans le spectacle de ces fenêtres garnies de curieux et de la multitude qui encombrait les rues ; c'était d'observer comme dans ce moment-là même il se

montrait sensible à l'influence du beau ciel bleu dont il semblait chercher à pénétrer, le sourire sur les lèvres, la profondeur impénétrable. Mais on avait déjà vu tant de scènes pareilles depuis la fin des émeutes ; on en avait vu de si attendrissantes, de si repoussantes, qu'elles avaient bien plutôt réussi à éveiller la pitié pour les victimes que le respect de la Loi, dont le bras rigoureux semblait, dans bien des cas, s'être appesanti avec autant de barbare plaisir, une fois le danger passé, qu'elle s'était montrée, lâchement paralysée dans le péril de la crise.

Deux boiteux...deux vrais enfants... l'un avec une jambe de bois, l'autre traînant, à l'aide d'une béquille, ses membres tout tortillés, furent pendus à cette même place de Bloomsbury-Square. Quand la charrette fut au moment de glisser sous leurs pieds pour consommer leur supplice, on s'aperçut qu'ils tournaient le dos au lieu de tourner la face à la maison qu'ils avaient aidé à piller, et on prolongea leur angoisse pour réparer cet oubli. On pendit aussi dans Bowstreet un autre petit garçon ; d'autres jeunes gars eurent le même sort dans divers quartiers de la ville ; quatre malheureuses femmes furent mises à mort : en un mot, ceux qu'on exécuta comme insurgés n'étaient guère, pour la plupart, que les plus faibles, les plus vulgaires, les plus misérables d'entre eux. La meilleure satire qu'on pût faire du fanatisme hypocrite qui avait servi de prétexte à tous ces maux, c'est qu'un certain nombre de ces malheureux déclarèrent qu'ils étaient catholiques, et demandèrent des prêtres de cette religion pour les assister à leurs derniers moments.

On pendit dans Bishopsgate-Street un jeune homme dont le vieux père avec sa tête grise attendait son arrivée au pied de la potence pour l'embrasser, et s'assit là par terre, jusqu'à ce qu'on eût descendu le corps. On lui aurait bien fait cadeau du cadavre de son fils ; mais il n'avait ni corbillard, ni bière, ni rien pour l'emporter : il était trop pauvre ! il fallut qu'il se contentât de la satisfaction de marcher tout bonnement à côté de la charrette

qui ramenait son enfant à la prison, essayant, le long du chemin, de toucher au moins sa main sans vie.

Mais la foule avait oublié ces détails, ou, si elle n'en avait pas perdu la mémoire, elle ne s'en souciait guère ; et, pendant qu'une multitude nombreuse se battait et tempêtait pour s'approcher du gibet devant Newgate, afin d'y jeter un dernier coup d'œil avant de s'en séparer, il y en avait une autre qui suivait l'escorte du pauvre Barnabé, pour aller grossir la foule qui l'attendait sur les lieux.

CHAPITRE XXXVI.

Le même jour, et presque à la même heure, M. Willet senior fumait sa pipe sur sa chaise, dans une chambre du *Lion Noir*. Quoiqu'on fût en pleine chaleur d'été, M. Willet était assis tout contre le feu. Il était plongé dans une profonde méditation, tout entier à ses propres pensées, auquel cas il ne manquait jamais de se mijoter à l'étuvée, persuadé que ce procédé de cuisson était favorable pour mettre en fusion ses idées, qui, lorsqu'il commençait à mitonner, se mettaient quelquefois à couler assez copieusement pour l'étonner lui-même.

Mille et mille fois déjà, les amis et connaissances de M. Willet, pour le consoler, lui avaient donné l'assurance que, pour se récupérer des pertes et dommages qu'il avait soufferts dans le pillage du Maypole, il pouvait avoir « un recours sur le comté. » Mais comme cette manière de parler avait le malheur de ressembler à cette expression populaire : « avoir recours à la paroisse[7], » M. Willet ne voyait dans ces consolations prétendues qu'un paupérisme déguisé, sur une plus grande échelle peut-être, mais qui n'en était pas moins le signe de sa ruine à un point de vue plus étendu. En conséquence, il n'avait jamais manqué de recevoir ces communications par un mouvement de tête douloureux, ou par de grands yeux hébétés, de sorte qu'on le voyait toujours plus mélancolique après une visite de condoléance, qu'à tout autre moment des vingt-quatre heures de chaque journée.

Cependant le hasard voulut que, se trouvant assis devant le feu dans cette occasion particulière, soit qu'il fût déjà, pour ainsi

---

[7] Chaque paroisse doit entretenir ses pauvres.

dire, rissolé à point, soit qu'il fût dans un état d'esprit plus gaillard que d'habitude, soit par un heureux concours de ces deux circonstances combinées… le hasard voulut que, se trouvant assis dans cette occasion particulière, M. Willet aperçût de loin, dans les profondeurs les plus reculées de son intellect, une espèce d'idée cachée, ou de faible probabilité qu'il y avait peut-être à tirer sur la bourse publique des fonds applicables à la restauration du Maypole, pour lui faire reprendre son ancienne splendeur parmi les tavernes de ce monde. Et ce rayon mystérieux de lumière encore incertaine se fit tout doucement si bien jour au dedans de lui, qu'il finit par y prendre feu, et par l'illuminer d'une pensée claire et visible à ses yeux, comme le brasier devant lequel il était assis. Enfin, bien convaincu qu'il avait les premiers honneurs de cette découverte ; que c'était lui qui avait levé, chassé, visé et abattu d'un bon coup à la tête une idée parfaitement originale, qui ne s'était jamais jusque-là présentée à aucun homme, mort ou vivant, il posa sa pipe pour se frotter les mains, et rit à gorge déployée.

« Eh mais ! père, lui cria Joe, qui entrait en ce moment, vous êtes bien gai, aujourd'hui !

– Oh ! rien de particulier, dit M. Willet, continuant de rire de bon cœur, rien du tout de particulier, Joseph. Voyons ! contez-moi quelque chose de cette Savaigne. »

Et, après avoir exprimé ce désir, M. Willet eut un troisième accès de rire, et interrompit ces démonstrations d'humeur légère qui ne lui étaient pas ordinaires, en remettant sa pipe entre ses dents.

« Que voulez-vous que je vous dise, père ? répondit Joe en posant la main sur l'épaule paternelle, et en regardant son visage en face ; que me voilà revenu plus pauvre qu'un rat d'église ? Ce n'est pas nouveau pour vous. Ou bien que me voilà

revenu mutilé et estropié ? C'est encore quelque chose qui n'est pas nouveau pour vous.

– On l'a coupé, marmotta M. Willet, toujours les yeux fixés sur le feu, à la défense de la Savaigne, en Amérique, dans le pays où on fait la guerre.

– C'est bien cela, répliqua Joe, souriant et s'appuyant, avec le coude qui lui restait, sur le dos du fauteuil de son père. C'est justement le sujet dont je venais causer avec vous. Un homme qui n'a plus qu'un bras, père, ne peut pas servir à grand'chose dans l'activité générale de ce monde.

C'était là une de ces propositions vastes auxquelles M. Willet n'avait jamais réfléchi et qui méritaient mûre considération. Aussi ne répondit-il pas.

« Dans tous les cas, reprit Joe, il n'est pas libre de prendre et de choisir ses moyens d'existence comme un autre. Il ne peut pas dire : « Je vais mettre la main à ceci, » ou : « Je ne veux pas mettre la main à cela ; » il faut qu'il prenne ce qu'il trouve, et encore qu'il se trouve heureux de n'être pas réduit à pis... Plaît-il ? »

M. Willet venait, en effet, de se répéter tout bas à lui-même, d'un air rêveur, les mots : « Défense de la Savaigne, » mais il parut embarrassé d'avoir été entendu, et répondit : « Rien.

– Maintenant, écoutez bien, père. M. Édouard est revenu en Angleterre des Indes occidentales. À l'époque où on l'a perdu de vue (vous savez, père, le même jour où je me sauvai de mon côté), il a fait un voyage dans une île de ce pays-là, où s'était établi un de ses camarades de collège. Quand il l'eut retrouvé là, il ne se crut pas déshonoré de prendre un emploi dans son domaine et... et, bref, il y a bien fait ses affaires ; il y prospère, il a

fait ici un voyage pour son compte, et va y retourner au plus tôt. C'est un bonheur de toute manière que nous soyons revenus à peu près en même temps, et que nous nous soyons rencontrés dans les derniers troubles : car non seulement ce fut pour nous l'occasion de rendre service à d'anciens amis ; mais cette circonstance m'a procuré l'avantage de pouvoir me tirer d'affaire sans être à charge à personne. En un mot, père, il peut me donner de l'occupation ; de mon côté, je me suis assuré que je peux lui être de quelque utilité, et je m'en vais emporter mon unique bras à son service pour en tirer le meilleur parti possible. »

Aux yeux intellectuels de M. Willet, les Indes occidentales, ou plutôt toute contrée étrangère, n'étaient habitées que par des nations sauvages qui ne faisaient toute la journée qu'enterrer le calumet de paix, brandir des tomahawks, et se tatouer sur le corps des dessins plus étranges les uns que les autres. Il n'eut donc pas plus tôt entendu cette déclaration qu'il se renversa sur son fauteuil, tira sa pipe de ses lèvres, et fixa sur son fils des yeux aussi effarés que s'il le voyait déjà attaché à un pieu, et livré aux plus cruelles tortures pour l'amusement d'une population folâtre. Quelle forme allait-il donner à l'expression de ce sentiment, c'est ce qu'on n'a jamais pu savoir ; mais peu importe, d'ailleurs : car, avant qu'il eût pu trouver une syllabe, Dolly Varden accourut dans la chambre, toute en larmes, se jeta sur le sein de Joe, sans un mot d'explication, et lui passa ses bras blancs autour du cou.

« Dolly ! cria Joe. Dolly !

– Oui, appelez-moi comme ça, toujours comme ça, s'écria la petite demoiselle du serrurier. Et ne me parlez plus avec froideur ; ne me tenez pas à distance, comme vous faisiez ; ne m'en veuillez plus jamais de mes folies, dont je me suis depuis longtemps repentie, ou vous me ferez mourir de chagrin, Joe.

– Moi vous en vouloir ! dit Joe.

– Oui… car chaque mot de bonté et de sincère franchise que vous prononciez m'allait au cœur ; car vous, qui avez tant souffert avec moi… car vous, qui ne devez qu'à mes caprices toutes vos peines et vos chagrins… quand je vous vois si bon… si noble pour moi, Joe… »

Il ne put rien lui dire, pas une syllabe, il y avait bien une sorte d'éloquence assez drôle dans son bras gauche qui lui avait serré la taille ; mais, quant à ses lèvres, elles étaient muettes.

« Encore, si vous m'aviez rappelé par un mot… seulement un petit mot… continua Dolly, sanglotant, et s'attachant encore à lui de plus près, que je ne méritais pas la patience que vous m'aviez montrée ; si vous vous étiez un seul moment prévalu de votre triomphe, j'en aurais eu moins de chagrin.

– Mon triomphe ! » répéta Joe, avec un sourire qui semblait dire : « Avec cela que je suis un beau garçon pour triompher !

– Oui, votre triomphe, criait-elle, toujours de tout son cœur et de toute son âme, qui éclataient dans sa voix et dans les larmes dont étaient inondées ses joues, car c'en est un. Je suis heureuse de penser et de reconnaître que c'en est un. Je ne voudrais pas pour tout au monde me sentir moins humiliée… Oh non ! je ne voudrais pas avoir perdu le souvenir de ce dernier soir où nous nous sommes entretenus ici même… non, non, quand même je pourrais effacer le passé de ma mémoire, et qu'il dépendrait de moi que ce fût hier seulement que notre séparation eût eu lieu. »

Jamais vous n'avez vu regard d'amoureux comme celui de Joe en ce moment.

« Cher Joe, dit Dolly, je vous ai toujours aimé… oui, dans le fond du cœur je vous aimais toujours, malgré ma vanité et mes étourderies. J'avais espéré que vous reviendriez ce soir-là. Je m'étais figuré que vous n'y manqueriez pas. J'en ai fait au ciel la prière à deux genoux. Et dans tout le cours de ces longues, longues années que vous avez passées loin de moi, jamais je n'ai cessé de penser à vous, et d'espérer qu'enfin nous aurions un jour le bonheur d'être réunis. »

L'éloquence du bras de Joe surpassa toute celle du langage le plus passionné ; et celle de ses lèvres, donc !… Et cependant, avec tout cela, il ne disait pas un mot.

« Et maintenant enfin, cria Dolly toute palpitante de l'ardeur qu'elle mettait dans ses paroles, quand vous seriez malade, estropié de tous vos membres, valétudinaire, infirme, morose ; quand même, au lieu d'être ce que vous êtes, vous ne seriez aux yeux de tout le monde, non pas aux miens, qu'un débris, qu'une ruine, plutôt qu'un homme, je n'en serais pas moins votre femme, votre bonne amie, avec plus d'orgueil et de joie que si vous étiez le lord le plus magnifique de toute l'Angleterre.

– Qu'ai-je fait, s'écria Joe à son tour, qu'ai-je donc fait pour obtenir une telle récompense ?

– Vous m'avez appris, dit Dolly, levant vers lui sa jolie figure, à me connaître et à vous apprécier ; à valoir un peu mieux que je ne valais ; à mieux me rendre digne de votre brave et virile nature. Plus tard, cher Joe, vous verrez avec le temps que vous m'avez appris tout cela : car je veux être, non seulement à présent que nous sommes jeunes et pleins d'espérance, mais encore quand nous serons devenus vieux et cassés, je veux être votre douce, votre patiente, votre infatigable petite femme. Je ne veux plus avoir de pensée ni de soin que pour notre ménage et pour vous ; je veux m'étudier sans cesse à vous plaire par le

témoignage constant de ma plus vive affection et de mon amour le plus dévoué. Je le veux, oh oui, je le veux ! »

Joe ne put que répéter ses premiers mouvements d'éloquence, mais… c'était bien tout ce qu'il pouvait faire de mieux approprié à la circonstance.

« Ils le savent à la maison ; dit Dolly. Pour vous suivre, je les quitterais, s'il le fallait ; mais je n'en ai pas besoin ; ils savent tout, et ils en sont charmés ; ils sont aussi fiers de vous que moi-même, et aussi pleins de reconnaissance…Ne viendrez-vous pas me voir, comme un pauvre cher ami qui m'a connue, quand j'étais petite fille ? n'est-ce pas que vous viendrez, cher Joe ? »

C'est bon ! c'est bon ! ne vous inquiétez pas de ce que Joe dit en réponse : il en dit bien long, à coup sûr. Et Dolly ne fut pas en reste. Et il pressa Dolly dans son bras, qui la serrait joliment, pour un bras seul. Et Dolly ne fit pas de résistance ; et s'il y a jamais eu un couple heureux dans ce monde, qui avec tous ses défauts n'est pas encore si misérable, au bout du compte, vous pouvez dire, sans risque de vous tromper, que c'était celui-là.

Dire que, durant ces évolutions, M. Willet senior éprouvait les plus grandes émotions de surprise dont la nature humaine soit susceptible ; dire qu'il était dans une espèce de paralysie d'étonnement, et qu'il était enlevé dans les régions les plus ardues, les plus étourdissantes, les plus inaccessibles, d'une stupéfaction compliquée… ce serait faire en termes bien imparfaits une esquisse trop incomplète de l'état d'esprit où il se trouvait égaré. Si un *Roc*, un aigle, un griffon, un éléphant volant, un cheval marin avec ses grandes ailes, lui eût apparu subitement, qu'il l'eût pris sur son dos, et l'eût emporté corporellement au cœur même de la *Savaigne*, ce n'aurait été pour lui qu'un événement vulgaire et journalier, en comparaison de ce qu'il voyait de ses yeux. Quoi ! être là sur sa chaise tout tranquillement, à

regarder et à entendre tout ça ! se voir complètement négligé, oublié, laissé de côté, pendant que son fils et une demoiselle causaient ensemble d'une manière si passionnée, s'embrassaient l'un l'autre, et ne se gênaient pas plus que s'ils étaient chez eux ! c'était vraiment une position si monstrueuse, si inexplicable, qui passait si bien ses plus vastes facultés de compréhension, qu'il en tomba dans une léthargie d'ébahissement dont il ne pouvait pas plus se réveiller qu'un dormeur enchanté dans la première année de son bail emphytéotique avec les fées.

« Père, dit Joe en lui présentant Dolly, vous voyez de quoi il s'agit ? »

M. Willet regarda d'abord la jeune fille, puis son fils, puis encore Dolly, et alors il fit un effort inutile pour tirer une bouffée de sa pipe, qui était éteinte depuis longtemps.

« Dites seulement un mot, quand ce ne serait que… comment vous portez-vous ? insista Joe.

– Certainement, Joseph, répondit M. Willet, oui, sans doute. Pourquoi pas ?

– Vous avez raison, dit Joe. Pourquoi pas ?

– Oh ! répliqua le père, pourquoi pas ? »

Et en faisant cette réflexion à voix basse, comme s'il discutait en lui-même quelque grave question, il se servit de son petit doigt… si toutefois il en avait un sur les dix qui méritât cette qualification ; il se servit du petit doigt de sa main droite comme d'un bourre-pipe, et retomba dans son silence.

Et il resta là assis au moins une demi-heure, quoique Dolly, du ton le plus caressant, lui exprimât plus d'une douzaine de fois l'espérance qu'il n'était pas fâché contre elle. Il resta là assis

une demi-heure, comme pétrifié, sans remuer, ni plus ni moins qu'une grosse quille. À l'expiration de cette période, tout à coup, et sans la moindre préparation, il poussa, au grand saisissement des deux jeunes gens, un éclat de rire bruyant et court, en répétant :

« Certainement, Joseph. Oui, sans doute. Pourquoi pas ? »

Et il sortit pour faire un petit tour.

CHAPITRE XXXVII.

Ce n'est pas du côté de la *Clef d'or* que le vieux John alla faire son petit tour de promenade : car entre la *Clef d'or* et le *Lion Noir* il y a tout un voyage de rues à la file, comme le savent bien ceux qui connaissent les distances respectives de Clerkenwell et de White-Chapel, et M. Willet était connu pour n'être pas un fameux piéton. Mais la *Clef d'or* se trouve sur notre chemin, si elle n'était pas sur le sien ; ce chapitre va donc nous suivre, s'il vous plaît, à la *Clef d'or*.

La *Clef d'or* en personne, cet emblème naturel de l'état de serrurier, avait été jetée à bas par les émeutiers, et foulée injurieusement sous leurs pieds. Mais, en ce moment, on l'avait remontée à sa place, dans toute la gloire d'une nouvelle couche de peinture, et jamais elle n'avait eu si bonne mine.

Elle n'était pas la seule. Toute la façade de la maison était élégante et coquette : on l'avait si bien rafraîchie du haut en bas, que, s'il restait encore quelques-uns des perturbateurs, qui étaient venus l'attaquer, la vue de ce bon vieux logis, rajeuni et prospère, devait être pour eux un ver rongeur, un vrai crève-cœur.

Cependant les volets de la boutique étaient clos ; les jalousies du premier étage étaient toutes abaissées, et, au lieu de la gaieté qui régnait d'ordinaire dans la maison, on lui voyait un extérieur triste et comme un air de deuil, que les voisins, accoutumés à voir autrefois entrer et sortir le pauvre Barnabé, n'avaient pas de peine à comprendre. La porte était entrebâillée, mais on n'entendait pas le marteau sur l'enclume ; le

chat était ronflant accroupi sur les cendres de la forge : tout était désert, sombre et silencieux.

M. Haredale et Édouard Chester se rencontrèrent sur le seuil de la porte. Le jeune homme céda le pas à l'autre, et, après être entrés tous les deux d'un air de familiarité qui semblait indiquer qu'ils attendaient là quelque chose, et qu'on était accoutumé à les laisser entrer et sortir sans les questionner, ils fermèrent la porte derrière eux.

Ils entrèrent dans l'ancien parloir, montèrent l'escalier à pic, façonné à l'ancienne mode, et tournèrent à droite dans la belle salle, l'orgueil et la gloire de Mme Varden, autrefois le théâtre des labeurs domestiques de Miggs.

« D'après ce que m'a appris Varden, dit M. Haredale, il a amené la mère ici hier au soir.

– Oui, répondit Édouard ; elle est à présent au second, dans la chambre au-dessus. On dit que sa douleur passe toute croyance. Je n'ai pas besoin de vous dire, vous le savez d'avance, que le soin, l'humanité, la sympathie de ces braves gens, sont sans limites.

– Je m'en doute. Que le ciel les récompense de cet acte de bonté et de bien d'autres ! Varden n'est pas ici ?

– Il est retourné avec votre messager, qui l'a trouvé au moment où il revenait chez lui. Il a été dehors toute la nuit… mais cela, vous le savez bien, puisqu'il en a passé la plus grande partie avec vous.

– C'est vrai. Si je ne l'avais pas eu, c'est comme s'il m'eût manqué mon bras droit : il a beau être plus âgé que moi, rien ne l'arrête.

– C'est bien le cœur le plus ferme et en ce moment l'homme le plus gai de la terre.

– Il en a bien le droit. Il en a bien le droit. Il n'y a jamais eu de meilleure créature au monde. Il ne fait que récolter ce qu'il a semé… Ce n'est que trop juste.

– Tout le monde, dit Édouard après un moment d'hésitation, n'a pas le bonheur de pouvoir en dire autant.

– Il y en a plus que vous ne croyez, reprit M. Haredale ; seulement nous, nous faisons plus d'attention au temps de la moisson qu'à celui des semailles ; voilà aussi pourquoi vous vous trompez en ce qui me concerne. »

Le fait est que son visage pâle, ses yeux hagards et son extérieur sombre, avaient eu tant d'influence sur la réflexion qu'Édouard avait faite, que celui-ci, pour le moment, ne sut que répondre.

« Bah ! bah ! dit M. Haredale, votre allusion n'était pas difficile à deviner. Mais, c'est égal, vous vous êtes trompé. J'ai eu ma part de chagrins, plus que ma part, peut-être ; mais je n'ai pas su la supporter comme il fallait. J'ai rompu, quand j'aurais dû plier. J'ai perdu dans la rêverie et la solitude le temps que j'aurais dû employer à mêler mon existence à celles de toutes les créatures du bon Dieu. Les hommes qui apprennent la patience, sont ceux qui donnent à tous leurs semblables le nom de frère. Mais moi, j'ai tourné le dos au monde, et j'en subis la peine. » Édouard allait protester, mais M. Haredale ne lui en laissa pas le temps.

« Il est trop tard, continua-t-il, pour en éviter maintenant les conséquences. Je me dis quelquefois que, si j'avais à recommencer ma vie, je pourrais réparer cette faute… non pas tant précisément, il me semble, en y réfléchissant, par amour pour ce

qui est bien, que dans mon propre intérêt. Je recule par instinct devant l'idée de souffrir une seconde fois tout ce que j'ai souffert, et c'est dans cette circonstance que je puise la triste assurance que je serais encore le même, quand je pourrais effacer le passé, et recommencer à nouveau en prenant pour guide l'expérience que j'ai déjà faite.

– Non, non ; vous ne vous rendez pas justice, dit Édouard.

– Vous croyez cela, répondit M. Haredale, et j'en suis bien aise. Mais je me connais mieux que personne, et c'est ce qui fait que je n'ai pas en moi tant de confiance. Passons à un autre sujet de conversation… qui, d'ailleurs, n'est pas aussi éloigné du premier qu'on pourrait le croire au premier abord. Monsieur, vous aimez toujours ma nièce, et elle vous est toujours attachée.

– J'en tiens l'assurance de sa bouche même, dit Édouard, et vous savez… je suis sûr que vous n'en doutez pas… que je n'échangerais pas cet aveu contre toute autre bénédiction que le ciel voudrait m'octroyer.

– Vous êtes un jeune homme franc, honorable et désintéressé, dit M. Haredale. Vous en avez porté la conviction jusque dans mon esprit malade, et je vous crois. Attendez ici mon retour. »

En même temps il quitta la chambre, et revint l'instant d'après avec Mlle Haredale.

« La première et seule fois, dit-il, en les regardant tour à tour, que nous nous sommes trouvés ensemble tous les trois sous le toit du père de ma nièce, je vous ai enjoint, Édouard, de le quitter, et je vous ai défendu d'y revenir jamais.

– C'est le seul détail de l'histoire de notre amour que j'aie oublié, reprit Édouard.

– Vous portez un nom, dit M. Haredale, que je n'ai que trop de raisons de me rappeler. J'étais poussé, excité par des souvenirs de torts et d'injures qui m'étaient personnels, je le sais et le confesse ; mais, même en ce moment, je me calomnierais si je vous disais qu'alors ou jamais j'aie cessé de faire au fond du cœur les vœux les plus ardents pour son bonheur, ou que j'aie agi en cela (je reconnais du reste mon erreur) par une autre impulsion que le désir pur, unique, sincère, de remplacer près d'elle, autant que je le pouvais du moins, le père qu'elle avait perdu.

– Cher oncle, dit Emma en pleurant, je n'ai jamais connu d'autre père que vous. Ma mère et mon père ne m'ont laissé à chérir que leur mémoire ; mais vous, j'ai pu vous aimer toute ma vie. Jamais père n'a été plus tendre pour son enfant que vous ne l'avez été pour moi, depuis le premier moment que je puis me rappeler jusqu'au dernier.

– Vous me parlez avec trop de tendresse, répondit-il, et pourtant je n'ai pas le courage de souhaiter que vous me jugiez moins favorablement : j'ai trop de plaisir à entendre ces mots de votre bouche, comme j'en aurai toujours à me les rappeler quand nous serons séparés ; ce sera le bonheur de ma vie. Encore un peu de patience, je vous prie, Édouard ; elle et moi nous avons passé bien des années ensemble ; et, quoique je sache bien qu'en la remettant entre vos mains je mets le sceau à son bonheur futur, je sens qu'il me faut un effort pour m'y résigner. »

Il la pressa tendrement contre son sein et, après une minute de silence, il reprit :

« J'ai eu tort avec vous, monsieur, et je vous en demande pardon… ce n'est pas ici une formule banale, ni un regret affecté : c'est l'expression vraie et sincère de ma pensée. Avec la

même franchise, je vous avouerai à tous deux qu'il a été un temps où je me suis rendu complice par connivence d'une trahison dont le but était de vous séparer à jamais… car, si je n'y ai point trempé moi-même, j'ai du moins laissé faire : je m'en confesse coupable.

– Vous vous jugez trop sévèrement, dit Édouard. Laissons cela de côté.

– Non, cette trahison se dresse pour ma condamnation ; je regarde en arrière, et ce n'est pas aujourd'hui la première fois, répondit-il. Je ne peux pas me séparer de vous sans obtenir mon pardon plein et entier. Car je n'ai plus guère de temps à passer dans la vie commune du monde, et j'ai déjà bien assez de regrets à emporter dans la solitude à laquelle désormais je me voue, sans en grossir le nombre.

– Vous n'emporterez de nous deux, dit-elle, que des bénédictions. Ne mêlez jamais le souvenir de votre Emma… qui vous doit tant d'amour et de respect… avec aucun autre sentiment que celui d'une affection et d'une reconnaissance éternelles pour le passé, et les vœux les plus ardents pour votre félicité à venir.

– L'avenir, reprit son oncle avec un sourire mélancolique, est un mot plein de bonheur pour vous, et son image doit vous apparaître entourée d'une guirlande de joyeuses espérances. Mais, pour moi, c'est autre chose : puisse-t-il être seulement un temps de paix, exempt de soucis et de haine ! Quand vous quitterez l'Angleterre, je la quitterai comme vous. Il y a sur le continent des cloîtres, mon seul asile, maintenant que les deux grands vœux de ma vie sont satisfaits. Cela vous fait de la peine, parce que vous oubliez que je deviens vieux, et que me voilà bientôt au bout de ma carrière. Allons ! nous en reparlerons… plutôt deux fois qu'une, et je vous demanderai, Emma, vos bons conseils.

– Pour les suivre ? lui dit sa nièce.

– Au moins les écouterai-je, répondit-il en l'embrassant, et je vous promets que je les prendrai en considération. Voyons ! n'ai-je pas encore quelque chose à vous dire ? Vous vous êtes vus beaucoup depuis quelque temps. Il vaut mieux il est plus convenable que je laisse de côté les circonstances du passé qui avaient causé votre séparation et semé entre nous le soupçon et la défiance.

– Oui, oui, cela vaut beaucoup mieux, répéta tout bas Emma.

– J'avoue la part que j'y ai prise à cette époque, dit M. Haredale, tout en me le reprochant. Cela prouve qu'on ne doit jamais s'écarter, si peu que ce soit, du bon chemin, du chemin de l'honneur, sous le prétexte spécieux que la fin justifie les moyens. Quand la fin qu'on se propose est bonne, il faut l'obtenir par de bons moyens. Ceux qui font autrement sont des méchants, et il n'y a rien de mieux à faire que de les regarder comme tels et de ne point se faire leur complice. »

Il détourna ses yeux de sa nièce pour les reporter sur Édouard, et lui dit d'un ton plus doux :

« Vous avez maintenant presque autant de fortune l'un que l'autre. J'ai été pour elle un intendant fidèle, et à ce qui lui reste des biens autrefois plus considérables de son père, je désire ajouter, comme gage de mon affection, une pauvre pitance qui ne vaut pas la peine d'en parler, et dont je n'ai plus besoin. Je suis bien aise que vous alliez voyager à l'étranger. Que notre maison maudite reste en ruines ! Quand vous reviendrez après quelques années prospères, vous en ferez bâtir une meilleure, et, j'espère, plus fortunée. Voulez-vous faire la paix ? »

Édouard prit la main que lui tendait Haredale, et la serra cordialement.

« Vous ne mettez ni retard ni froideur dans votre réponse, dit M. Haredale, en lui rendant une poignée de main aussi chaleureuse, et maintenant, que je vous connais, je me dis, quand je vous regarde, que vous êtes bien l'homme que j'aurais voulu lui choisir pour époux. Son père était d'un caractère généreux, et vous lui auriez convenu tout à fait. Je vous la donne en son nom, et je vous bénis pour lui. Si le monde et moi, nous nous séparons là-dessus, nous nous serons séparés en meilleurs termes que nous n'avons vécu ensemble depuis longtemps. »

Il la mit dans les bras de son mari, et il allait quitter la chambre, quand il fut arrêté dans sa marche, sur le pas de la porte, par un grand bruit dans le lointain, qui les fit tressaillir en silence.

C'était un tumulte éclatant, mêlé d'acclamations frénétiques qui déchiraient l'air. Les clameurs approchaient de plus en plus à chaque moment, avec tant de rapidité que, rien que le temps d'y prêter l'oreille, elles éclatèrent en une confusion de sons assourdissants au coin de la rue.

« Il faut mettre ordre à ça… il faut apaiser ce tapage, dit M. Haredale avec vivacité. Nous aurions dû y penser et l'empêcher. Je vais les trouver à l'instant. »

Mais, avant qu'il pût atteindre la porte de la rue, avant qu'Édouard eût eu seulement le temps de prendre son chapeau pour le suivre, ils furent encore arrêtés par un cri perçant, qui, cette fois, partait du haut de l'escalier. En même temps la femme du serrurier se précipita dans la chambre, et courant tout bonnement se jeter dans les bras de M. Haredale, elle s'écria :

« Elle sait tout, cher monsieur... elle sait tout. Nous lui en avons dit quelques mots petit à petit, et maintenant elle est toute préparée. »

Après cette communication, accompagnée des actions de grâces les plus ferventes pour remercier Dieu de ce nouveau bienfait, la bonne dame, fidèle à l'usage classique des matrones dans toutes les occasions d'une émotion vive, se pâma tout de suite.

Ils coururent à la fenêtre, levèrent le châssis, et regardèrent dans la rue encombrée par la foule. Au milieu d'une immense multitude parmi laquelle il n'y avait pas une personne qui restât un moment en repos, on voyait en plein la bonne grosse et rougeaude figure du serrurier, culbuté à droite, à gauche, comme s'il luttait contre une mer agitée. Tantôt il était emporté vingt pas en arrière, tantôt poussé en avant presque jusqu'à la porte ; puis emporté par un nouveau flot, puis pressé contre le mur d'en face, puis contre les maisons attenantes à la sienne, puis soulevé jusque sur un perron où les bras d'une cinquantaine de gens le poursuivaient de leurs saluts, pendant que tous les autres, dans le plus grand tumulte, s'égosillaient à l'applaudir de toutes leurs forces. Quoique véritablement il fût en danger de se voir mettre en morceaux par l'enthousiasme général, le serrurier, aussi rassuré que jamais, répondait à leurs acclamations par les siennes, jusqu'à s'en faire mal à la gorge, et, dans un élan de joie et de bonne humeur, il agitait son chapeau avec tant d'ardeur, que le jour avait fini par y passer entre le bord et la forme.

Mais au milieu de tout cela, ballotté de main en main, avançant un pas, reculant deux, poussé, bousculé comme il était, il n'en reparaissait que plus jovial et plus radieux après chaque assaut. La paix de son âme n'en était pas plus affectée que s'il avait volé comme une plume sur la surface de l'eau et il n'en tenait pas moins ferme, sans le lâcher seulement une fois,

un bras serré contre le sien ; c'était celui d'un ami vers lequel il se tournait de temps en temps pour lui frapper sur l'épaule, ou bien pour lui glisser un mot d'encouragement solide, ou bien pour l'égayer par un sourire ; mais avant tout, son soin constant était de le défendre contre l'empressement indiscret de la foule, et de lui ouvrir un passage pour le faire entrer à la *Clef d'or*. Passif et timide, effarouché, pâle, étonné, regardant la foule comme s'il venait de ressusciter des morts, et qu'il se considérât lui-même comme un revenant au milieu des vivants, Barnabé… non pas Barnabé en esprit, mais bel et bien Barnabé en chair et en os, avec un pouls naturel, des nerfs, des muscles, un cœur qui battait bien fort, et des émotions violentes… se pendait au bras de son vieil ami, le robuste serrurier, se laissant conduire par lui comme un enfant.

C'est ainsi qu'à la fin des fins ils atteignirent la porte, que des mains complaisantes tenaient toute prête en dedans pour les recevoir. Alors, se glissant par l'ouverture, et repoussant de vive force la foule de ses pétulants admirateurs, Gabriel ferma la porte derrière lui, et se trouva entre M. Haredale et Édouard Chester, pendant que Barnabé ne faisait qu'un bond au haut de l'escalier et tombait à genoux au pied du lit de sa mère.

« Bénie soit la fin de la plus heureuse et de la plus rude besogne que nous ayons faite de notre vie ! dit à M. Haredale le serrurier haletant. Les mâtins ! avons-nous eu du mal à nous en débarrasser ! En vérité, j'ai vu le moment où, avec toutes leurs belles amitiés, nous allions y rester. »

Ils avaient employé toute la journée précédente à tâcher d'arracher Barnabé à son triste destin. Trompés dans leurs tentatives auprès des premières autorités auxquelles ils s'étaient adressés, ils les renouvelèrent d'un autre côté. Encore repoussés par là, ils recommencèrent sur nouveaux frais au milieu de la nuit, et finirent par parvenir, non seulement jusqu'au juge et au jury qui l'avaient condamné, mais jusqu'à des personnages in-

fluents à la cour, jusqu'au jeune prince de Galles, et jusqu'à l'antichambre du roi lui-même, ayant enfin réussi à éveiller quelque intérêt en sa faveur, et à donner l'envie d'examiner son cas avec moins de passion, ils avaient eu une entrevue avec le ministre, dans son lit, à huit heures du matin. Le résultat d'une enquête minutieuse, due à leurs démarches, et secondée par les attestations en faveur d'un pauvre garçon qu'ils connaissaient depuis son enfance, fut qu'entre onze heures et midi le pardon absolu da Barnabé Rudge fut apprêté, signé, et confié à un cavalier pour le porter en toute hâte au lieu de l'exécution. Le messager de grâce arriva sur les lieux juste au moment où on voyait déjà paraître la fatale charrette ; et, pendant qu'elle remportait Barnabé à la prison, M. Haredale, après s'être assuré que tout était fini, était revenu tout droit de Bloomsbury-Square à la *Clef d'or*, laissant à Gabriel l'agréable tâche de le ramener chez lui en triomphe.

« Je n'ai pas besoin de vous dire, fit observer là-dessus le serrurier après avoir donné des poignées de main à tous les hommes de la maison, et serré dans ses bras toutes les femmes plus de quarante-cinq fois, qu'excepté entre nous, en famille, ce n'est pas moi qui ai voulu en faire un triomphe ; mais nous n'avons pas été plus tôt dans la rue qu'on nous a reconnus, et alors a commencé le vacarme. Si on me donnait le choix entre les deux, ajouta-t-il en essuyant sa figure toute cramoisie, et après avoir éprouvé l'un et l'autre, je crois que j'aimerais encore mieux me voir enlevé de ma maison par une bande d'ennemis qu'escorté à la maison par une émeute d'amis. »

Mais on voyait bien que c'était seulement de la part de Gabriel une façon de parler, et qu'au contraire l'affaire, d'un bout à l'autre, lui causait un plaisir extrême ; car le peuple continuant son tapage au dehors, et redoublant ses acclamations comme s'il venait de prendre des gosiers de rechange, capables de durer au moins une quinzaine, il envoya chercher Grip au second étage ; Grip était revenu sur le dos de son maître et avait reconnu les

faveurs de la multitude en tirant du sang de chaque doigt qui s'aventurait à la portée de son bec. Alors, prenant l'oiseau sur son bras, il se présenta lui-même à la fenêtre du premier et agita encore son chapeau, si bien que cette fois il ne tenait plus qu'à un fil entre les quatre doigts et le pouce. Cette démonstration ayant été accueillie par des vivats mérités, et le silence s'étant un peu rétabli, il les remercia de leur sympathie, et, prenant la liberté de les informer qu'il y avait quelqu'un de malade dans la maison, il leur proposa trois hourras en faveur du roi Georges, trois autres en faveur de la vieille Angleterre, puis trois autres en faveur de n'importe qui, pour la clôture. La foule y consentit, en substituant seulement le nom de Gabriel Varden dans le hourra de n'importe qui, et en lui en donnant un de plus, pour faire la bonne mesure ; puis elle se dispersa pleine de bonne humeur. Ainsi finit la cérémonie.

Toutes les félicitations échangées parmi les habitants de la *Clef d'or*, quand on les eut laissés tranquilles ; le débordement de joie et de bonheur qu'ils ressentaient ; la difficulté où Barnabé en personne se trouvait de l'exprimer autrement qu'en allant comme un fou de l'un à l'autre, jusqu'à ce qu'enfin, ayant recouvré plus de calme, il vint s'étendre par terre auprès de la couche de sa mère, et y tomba dans un profond sommeil ; tout cela n'a pas besoin de se dire ; heureusement, car ce ne serait pas facile à décrire, si c'était nécessaire à notre récit.

Avant de quitter cette scène charmante, nous ferons bien de jeter un coup d'œil sur un tableau plus sombre et d'un genre tout différent, qui, cette nuit-là même, avait eu un petit nombre de spectateurs.

C'était dans un cimetière, à l'heure de minuit ; il n'y avait d'autres assistants qu'Édouard Chester, un ministre, un fossoyeur, et les quatre porteurs d'une bière grossière. Ils se tenaient tous debout autour d'une fosse nouvellement creusée, et l'un des porteurs tenait à la main une lanterne sourde, la seule

lumière qui éclairât ces lieux funèbres, pour répandre sa faible lueur sur le livre d'offices. Il la plaça un moment sur le cercueil, avant de la descendre avec l'aide de ses compagnons. Le couvercle de la bière ne portait aucune inscription.

La terre humide retomba avec un bruit solennel sur la dernière demeure de cet homme sans nom ; et le bruit du gravier laissa un triste écho même dans l'oreille endurcie de ceux qui l'avaient porté à son dernier asile. La fosse fut remplie jusqu'au haut, puis aplanie en piétinant dessus, et ils s'en allèrent tous ensemble.

– Vous ne l'avez jamais vu de son vivant ? demanda le ministre à Édouard.

– Pardon, souvent, mais il y a bien des années, et je ne ne doutais pas que ce fût mon frère.

– Jamais depuis ?

– Jamais. J'ai voulu le voir hier, mais il s'y est refusé obstinément, malgré les instances répétées que j'ai fait faire auprès de lui.

– Et il a refusé de vous voir ? Il fallait que ce fût un cœur endurci et dénaturé.

– Croyez-vous ?

– Vous avez l'air de n'être pas de mon avis ?

– En effet. Nous entendons tous les jours le monde s'étonner de voir ce qu'il appelle des monstres d'ingratitude. Ne dirait-on pas qu'il s'attendait plutôt à voir partout des monstres d'affection, comme si c'était la chose la plus naturelle ? »

Cependant ils étaient arrivés à la porte de la grille. Là ils se souhaitèrent bonne nuit, et s'en retournèrent chacun chez soi.

CHAPITRE XXXVIII.

Cette après-midi, après avoir fait un somme pour se reposer de ses fatigues ; après s'être rasé, habillé, rafraîchi des pieds à la tête ; après avoir dîné et s'être régalé d'une pipe, d'un petit extra de Toby, d'une sieste dans le grand fauteuil, et d'une causerie familière avec Mme Varden sur tout ce qui venait de se passer, sur tout ce qui se passait, sur tout ce qui allait se passer, dans la sphère de leurs intérêts domestiques, le serrurier s'assit à la table de thé dans le petit parloir de derrière, l'homme le plus vermeil, le plus à son aise, le plus gai, le plus cordial, le plus satisfait de tous les bons vieux gaillards d'Angleterre, d'Irlande et d'Écosse.

Il était là assis, avec son œil rayonnant fixé sur Mme Varden ; sa figure respirait la joie, et son vaste gilet semblait sourire dans chaque pli : je vous assure que son humeur joviale lui perçait par tous les pores et lui montait sous la table tout le long de ses gros mollets : c'était un spectacle à faire tourner en douce crème de bienveillante satisfaction jusqu'au vinaigre même de la misanthropie. Il était là assis, à suivre des yeux sa femme qui décorait la salle de fleurs pour faire plus d'honneur à Dolly et à Joseph Willet, qui étaient allés se promener ensemble et que la bouilloire appelait depuis plus de vingt minutes de son chant le plus engageant, auprès du feu, en gazouillant comme jamais bouilloire n'a gazouillé. On avait aussi pour eux déployé sur la table, dans toute sa gloire, le beau service de porcelaine, mais de vraie porcelaine de Chine, avec des mandarins joufflus qui tenaient de larges parapluies. On avait encore, pour tenter l'appétit du jeune couple, mis en évidence un jambon clair, transparent, juteux, garni de feuilles de laitue verte toute fraîche et de concombre odorant, le tout posé sur une ta-

ble dressée dans le demi-jour, et couverte d'une nappe blanche comme de la neige. C'était pour satisfaire leur friandise qu'on avait répandu avec tant de profusion des confitures, des marmelades, des gâteaux frisés et d'autres menues pâtisseries, dont on ne fait qu'une bouchée, avec des petits pains nattés, du pain de ménage, des flûtes de pain bis ou blanc : c'étaient eux dont la jeunesse rajeunissait aussi Mme Varden, qui se tenait là toute droite, avec sa robe à fleurs ponceau sur un fond blanc ; bien tirée à quatre épingles, bien cambrée dans son corset, les lèvres aussi vermeilles que les joues, la cheville bien prise, toute riante et de belle humeur, enfin, à tous égards, délicieuse à voir… Il était là assis, le serrurier, au milieu de tous ces délices et de bien d'autres, comme le soleil qui leur communiquait leur éclat ; le centre du système, entouré de ses satellites ; la source de la lumière, de la chaleur, de la vie, de la joie vive et franche qui égayaient toute la maison.

Et Dolly donc ! ce n'était plus du tout la Dolly que vous connaissez. Il fallait la voir entrer, bras dessus bras dessous avec Joe ; il fallait voir comme elle se donnait du mal pour ne pas en avoir l'air honteuse du tout, du tout ; comme elle faisait semblant de ne pas tenir le moins du monde à s'asseoir à côté de lui à table ; comme elle câlinait le serrurier en lui disant deux mots à l'oreille, pour lui demander trêve de plaisanteries ; comme ses couleurs allaient et venaient dans une petite agitation de plaisir continuelle, qui lui faisait faire tout de travers, et cela d'une manière si charmante que tout n'en allait que mieux… vraiment ! je ne suis pas étonné que le serrurier dît à sa femme, quand ils se retirèrent pour aller se coucher, qu'il serait resté là vingt-quatre heures de suite à regarder la chose sans se lasser.

Et les souvenirs encore, dont ils se régalèrent tout le long du thé, jusque bien avant dans la soirée ! L'air jovial dont le serrurier demandait à Joe s'il se rappelait cette nuit d'orage au Maypole, où il commença à courir à la recherche de Dolly !… Les éclats de rire de toute la compagnie, à propos de la nuit où elle

était allée en soirée dans la chaise à porteur !... La malice avec laquelle ils raillaient sans pitié Mme Varden d'avoir mis là, à cette même fenêtre, les fameuses fleurs à la belle étoile !... La peine que Mme Varden eut d'abord à prendre part au rire général qu'on se permettait à ses dépens, et l'éclatante revanche qu'elle prit par sa belle humeur... Les déclarations confidentielles de Joe sur le jour précis, l'heure exacte où il s'était aperçu pour la première lois qu'il raffolait de Dolly, et les aveux que Dolly fit en rougissant, moitié de son propre gré, moitié malgré elle, sur le moment où elle avait découvert qu'elle ne voyait pas Joe de mauvais œil... Quel fonds inépuisable de conversation animée !

Et puis, il y avait tant à dire de la part de Mme Varden sur ses doutes, sur ses alarmes maternelles, sur ses soupçons prudents ! car il paraît, au dire de Mme Varden, que rien n'avait jamais échappé à sa pénétration et à son extrême sagacité. Comme si elle ne s'était pas tenue au courant tout du long ! Comme si elle n'avait pas vu ça du premier coup ! Comme si elle ne l'avait pas toujours prédit ! Comme si elle n'avait pas été la première à s'en apercevoir, même avant les amoureux ! Elle ne s'était peut-être pas dit en elle-même, car elle se rappelait ses propres expressions : « Le jeune Willet observe trop notre Dolly pour que je ne l'observe pas lui-même ? » Oh ! que si ! elle l'avait joliment observé, et elle avait remarqué une foule de petites circonstances (qu'elle énumérait l'une après l'autre) si excessivement minutieuses, que personne, excepté elle, n'en pouvait tirer aucune induction, même maintenant. En un mot, il paraît que, depuis le commencement jusqu'à la fin, elle avait montré une habileté infinie, auprès de laquelle la tactique du général le plus consommé n'était que de la Saint-Jean.

Naturellement, la nuit où Joe avait monté à cheval pour accompagner leur retour à côté de la carriole, et où Mme Varden avait insisté pour qu'il retournât chez lui, ne fut pas non plus passée sous silence... pas plus que le soir où Dolly s'était trouvée

mal en entendant prononcer le nom du jeune homme… pas plus que les mille et mille fois où Mme Varden, toujours un modèle de prudence et de vigilance, l'avait trouvée toute triste et toute rêveuse dans sa chambre. Bref, on n'oublia rien, et toujours, d'une manière ou d'une autre, on en revint à cette conclusion, que l'heure d'à présent était l'heure la plus heureuse de leur vie ; que, par conséquent, tout s'était passé pour le mieux, et qu'on ne pouvait rien imaginer qui eût pu ajouter à leur bonheur.

Pendant qu'ils étaient dans le feu de la conversation, ne voilà-t-il pas un coup saisissant qui se fait entendre dans la rue à la porte de la boutique, qu'on avait tenue fermée toute la journée pour n'être pas dérangés ! Joe connaissait trop son devoir pour permettre à personne d'aller ouvrir quand il était là, et se hâta de quitter la chambre pour y aller.

En vérité, il serait par trop étrange que Joe eût oublié le chemin de la porte ; et quand même, elle était ma foi assez grande et tout droit devant lui pour qu'il ne lui fût pas facile de s'y tromper. Cela n'empêcha pas que Dolly, peut-être parce qu'elle était sous l'influence de cette agitation d'esprit à laquelle ils venaient de se livrer tous, ou peut-être parce qu'elle craignait, comme il n'avait qu'un bras, qu'il ne fût pas en état de l'ouvrir (car elle ne pouvait pas avoir d'autres raisons), se précipita derrière lui. Et ils s'arrêtèrent si longtemps dans le corridor… je suppose que c'était parce que Joe la suppliait de ne pas s'exposer au froid du courant d'air (en juillet) qui allait infailliblement entrer par la porte, quand elle s'ouvrirait… que le coup fut répété d'une manière plus saisissante encore que la première fois.

« Est-ce que personne ne va ouvrir cette porte ? cria le serrurier. Faut-il que j'y aille moi-même ? »

Sur quoi, Dolly accourut bien vite dans le parloir, toute rouge jusque dans le fond de ses fossettes ; et Joe ouvrit avec un

bruit terrible et d'autres démonstrations superflues, pour faire voir l'empressement qu'il y mettait.

« Eh bien ! dit le serrurier en le voyant reparaître, qu'est-ce que c'est donc, Joe ? qu'est-ce qui vous fait rire ?

– Rien, monsieur, voilà que ça vient.

– Comment ? ça vient ! Qui est-ce qui vient ? »

Mme Varden, aussi embarrassée que son mari, ne sut que répondre par un mouvement de tête négatif au regard de son mari, qui semblait lui demander une explication. Alors le serrurier fit tourner son fauteuil sur ses roulettes, pour mieux voir la porte, qu'il contempla les yeux tout grands ouverts, avec une espérance mélangée de curiosité et de surprise qui éclata sur sa joviale figure.

Au lieu de voir apparaître immédiatement une ou plusieurs personnes, on ne fit qu'entendre divers sons remarquables, d'abord dans l'atelier, puis après dans le petit corridor qui le séparait du parloir, comme si c'était quelque coffre écrasant ou quelque meuble bien lourd qu'on apportât, avec un déploiement de forces humaines mal proportionné à la pesanteur de la charge. Enfin, après qu'on eut fait bien des efforts, bien heurté, bien meurtri la muraille des deux côtés, la porte fut enfoncée comme d'un coup de bélier ; et le serrurier, regardant fixement ce qui venait derrière, se frappa la cuisse, releva les sourcils, ouvrit la bouche, et s'écria d'une voix profondément consternée :

« Le diable m'emporte si ce n'est pas Miggs qui revient ! »

La jeune demoiselle dont il venait de prononcer le nom n'eut pas plus tôt entendu ces mots, que, laissant là un tout petit garçon et une très grande caisse dont elle était accompagnée, et

s'avançant avec tant de précipitation que son chapeau lui tomba de la tête, elle se rua dans la chambre, joignit les mains, dans lesquelles elle portait une paire de patins, l'un à gauche et l'autre à droite, leva les yeux dévotement vers le plafond, et versa un ruisseau de larmes.

« Toujours la même histoire ! cria le serrurier en la regardant avec un désespoir inexprimable. Cette jeune personne-là était née pour faire un éteignoir, un véritable rabat-joie ; il n'y a pas moyen de lui échapper.

– Oh ! mon maître ! oui ma'ame, cria Miggs : je ne peux pas réprimer ici mes sentiments dans ces heureux moments de réconciliation générale, Oh ! monsieur Varden, que de bénédictions dans notre famille ! que de pardons pour les injures ! comme c’est bon et aimable ! »

Le serrurier promenait ses yeux de sa femme à Dolly, de Dolly à Joe, et de Joe à Miggs, avec ses sourcils toujours relevés et sa bouche toujours ouverte. Quand il en vint à les porter sur Miggs, ils y restèrent… fascinés.

« Quand on pense, cria Miggs dans un accès de joie frénétique, que M. Joe et la chère Mlle Dolly sont réellement revenus bien ensemble, après tout ce qui s'est dit et fait de contraire ! Quand on les voit assis là, auprès l'un de l'autre, lui et elle, si gracieux et tout à fait aimables et avenants ! Et moi qui ne savais pas ça et qui n'étais seulement pas là pour leur préparer leur thé ! Oh ! c'est bien dépitant ; mais c'est égal, ça me donne des sensations bien agréables tout de même. »

Soit en serrant ses mains, soit dans une extase de joie pieuse, Mlle Miggs, en ce moment, fit claquer l'un contre l'autre ses patins, comme une paire de cymbales ; après quoi elle répéta, de son plus doux accent :

« Madame n'a pas pu croire sans doute…Oh ! Dieu du ciel ! aurait-elle pu le croire ?… que sa bonne Miggs, qui l'a soutenue dans toutes ses épreuves, et qui a si bien compris son caractère, du temps que les autres, avec les meilleures intentions du monde, mais avec des procédés si rudes, donnaient des assauts continuels à sa sensibilité… Non, elle n'a pas pu croire que Miggs irait la planter là ? Elle n'a pas pu croire que Miggs, toute domestique qu'elle est, car je sais bien que *service d'autrui n'est pas un héritage*, oubliât jamais qu'elle avait été l'humble instrument qui servait à les raccommoder ensemble dans leurs bisbilles, et que c'était elle qui parlait toujours au bourgeois de la douceur et de la patience d'agneau de sa maîtresse ? Elle n'a pas pu croire que Miggs ne fût pas susceptible d'attachement ? Elle n'a pas pu croire que Miggs ne fût sensible qu'à ses gages ? »

À tous ces interrogatoires adressés avec une éloquence plus pathétique les uns que les autres, Mme Varden ne répondit pas un mot. Mais Miggs, sans se laisser intimider par cette circonstance, se tourna vers le petit garçon qu'elle avait amené pour l'aider (c'était l'aîné de ses neveux et nièces… le fils de sa propre sœur mariée… il était né dans la cour du *Lion d'Or*, n° 27, et il avait été élevé à l'ombre même du second cordon de sonnette à main droite du chambranle de la porte), et, tout en faisant abus de son mouchoir de poche pour essuyer sa sensibilité, elle s'adressa à lui pour le prier, à son retour chez ses parents, de consoler sa tante de la perte qu'elle faisait de sa nièce, en leur faisant un récit fidèle de l'accueil qu'elle avait reçu au sein de cette famille, avec laquelle iceux et susdits parents n'ignoraient pas qu'elle avait incorporé ses affections les plus chères ; de leur rappeler qu'il ne fallait rien moins que le sentiment impérieux de son devoir et son dévouement à son vieux maître et à madame, comme aussi à Mlle Dolly et au jeune M. Joe, pour refuser l'invitation pressante que ses parents, comme il pouvait en porter témoignage, lui avaient faite de coucher, boire et manger chez eux à perpétuité, sans aucun frais ni redevance ; enfin de

l'aider à monter son coffre, puis de s'en retourner chez lui directement avec sa bénédiction et ses injonctions absolues de mêler à ses prières du soir et du matin le vœu exprimé au Tout-Puissant de faire de lui un jour un serrurier, ou un M. Joe, et d'avoir Mme Varden et Mlle Dolly pour parentes et pour amies.

Ayant enfin terminé cette admonition, bien inutile, à vrai dire, car nous sommes obligé d'avouer que le jeune gentleman au profit duquel elle était destinée, n'y fit pas la moindre attention, toutes ses facultés mentales étant, à ce qu'il paraît, pour le moment, absorbées dans la contemplation des friandises étalées sur la table… Mlle Miggs signifia à la compagnie en général de ne pas se tourmenter, qu'elle allait revenir tout à l'heure ; et, avec l'aide de son neveu, elle se prépara à porter sa garde-robe au haut de l'escalier.

« Ma chère, dit le serrurier à sa femme, est-ce que c'est là votre désir ?

– Mon désir ! répondit-elle. Je suis étonnée… je suis surprise de son audace. Qu'elle déguerpisse d'ici, et promptement. »

Miggs, en entendant cela, laissa tomber lourdement le bout de sa malle, fit un reniflement bruyant, se croisa les bras, vissa le coin de sa bouche et cria, sur une gamme ascendante : « Ho ! miséricorde ! » trois fois bien distinctes.

« Vous entendez ce que dit votre maîtresse, ma belle enfant, reprit le serrurier. Je crois que vous ferez bien de vous en aller. Tenez ! prenez ça en mémoire de votre ancien service dans la maison. »

Mlle Miggs empoigna le billet de banque qu'il avait pris dans son portefeuille pour le lui donner ; elle le mit en dépôt dans sa petite bourse de cuir rouge, qu'elle enfonça dans sa po-

che (mettant à découvert, par la même occasion, une portion considérable de quelque vêtement de dessous, en flanelle, et montrant plus de bas de coton noir qu'on n'a l'habitude d'en laisser voir en public), puis elle remua la tête en regardant Mme Varden et en répétant :

« Ho ! miséricorde !

– Voici, ma chère, la seconde fois, si je se me trompe, que vous nous avez dit ça, fit observer le serrurier.

– Les temps sont changés, à ce qu'il paraît, ma'ame, s'écria Miggs en redressant la tête. Il paraît que vous pouvez vous passer de moi, maintenant. Vous n'avez plus besoin de moi pour les tenir en bride. Il ne vous faut plus personne à gronder, ou à vous servir de souffre-douleur, ma'ame, à ce que je vois. Je suis charmée de vous voir devenue si indépendante. Je vous en fais mon compliment, bien sûr. »

Là-dessus elle fit une belle révérence, et tenant sa tête bien droite, l'oreille tournée du côté de Mme Varden, et l'œil sur le reste de la compagnie, à mesure qu'elle adressait à l'un ou à l'autre quelque allusion spéciale dans ses réflexions, elle continua ainsi :

« Oui, bien sûr, je suis enchantée de vous voir tant d'indépendance pour le quart d'heure, quoique je ne puisse pas m'empêcher en même temps de vous plaindre, ma'ame, d'avoir été réduite à tant de soumission, faute d'avoir là quelqu'un pour vous soutenir… hé ! hé ! hé ! vous devez joliment souffrir (surtout quand on pense à tout le mal que vous disiez toujours de M. Joe), de finir par l'avoir pour gendre. Et je m'étonne que Mlle Dolly aussi puisse se remettre avec lui, après toutes ses allées et venues avec le carrossier. Il est vrai que j'ai entendu dire que le carrossier a réfléchi à la chose… hé ! hé ! hé !… et qu'il a confié à un jeune homme de ses amis, qu'il n'était pas si

bête que de se laisser mettre dedans, malgré les efforts extraordinaires qu'elle et toute sa famille faisaient pour l'attirer. »

Ici elle s'arrêta pour attendre une réplique, et, n'en recevant pas, elle reprit sa course :

« J'ai aussi entendu dire, ma'ame, qu'il y avait des dames dont toutes les maladies n'étaient que des simagrées, et qu'elles savent tomber évanouies, roides comme mortes, toutes les fois que la fantaisie leur en prend. Vous pensez bien que ce n'est pas moi qui ai jamais rien vu de pareil de mes propres yeux… non, non. Hé ! Hé ! hé ! ni les bourgeois non plus… non, non. Hé ! hé ! hé ! J'ai encore entendu des voisins faire la remarque qu'il y a quelqu'un de leur connaissance, une bonne pâte de pauvre nigaud d'homme, qui est allé un jour à la pêche pour en rapporter une femme, et qui n'a attrapé qu'un pied de nez. Vous pensez bien que moi, personnellement, je n'ai jamais, que je sache, rencontré cette personne-là, ni vous non plus, ma'ame… non, non ! Je me demande qui ce peut être… qu'en dites-vous, ma'ame ? Je suis sûre que vous n'en savez pas plus long que moi. Oh ! peut-être que si. Hé ! Hé ! hé ! »

Autre pause de Miggs, attendant encore une réplique. La réplique ne vient pas, et alors elle est tellement gonflée de dépit et de douleur qu'elle se sent prête à éclater.

« Cela me fait bien plaisir de voir rire Mlle Dolly, cria-t-elle en riant elle-même du bout des dents. J'aime beaucoup à voir rire les gens… et vous aussi, n'est-ce pas, ma'ame ! Cela vous a toujours fait plaisir de voir les gens de bonne humeur, n'est-ce pas, ma'ame ? Aussi avez-vous toujours fait tout ce que vous pouviez pour entretenir ces dispositions folâtres, n'est-ce pas, ma'ame ? Ce n'est pourtant pas qu'il y ait tant de quoi rire, au bout du compte… qu'en dites-vous, ma'ame ! Ce n'est pas le Pérou, après avoir tant fait sa revêche quand elle n'était encore qu'une poupée, après avoir tant dépensé de toilette et d'affi-

quets, ce n'est déjà pas le Pérou de gagner à la loterie un pauvre diable de pioupiou, et manchot, encore, n'est-ce pas, ma'ame ! Hé ! hé ! ce n'est pas moi, toujours, qui voudrais d'un mari manchot. Je voudrais, au moins, qu'il eût ses deux bras. Deux bras, ce n'est pas de trop, quand il devrait avoir seulement deux crocs au bout de ses moignons, en guise de mains, comme le balayeur qui est là devant notre porte. »

Mlle Miggs allait ajouter, et avait même déjà commencé, qu'à tout prendre, un balayeur était encore un parti plus sortable qu'un pioupiou, quoique, bien sûr, quand les gens ne peuvent plus choisir, il faille bien qu'ils prennent ce qu'ils trouvent, et encore qu'ils se regardent comme bien heureux ; mais comme ses vexations et son chagrin étaient de cette nature amère qui vous tourne sur le cœur sans pouvoir se soulager par des mots, et qui s'exalte jusqu'à la folie, faute d'être alimentée par la contradiction, elle ne put pas aller plus longtemps comme ça, et éclata en une tempête de larmes et de sanglots.

Réduite à cette extrémité, elle tomba sur l'infortuné neveu, en veux-tu en voilà, et lui dérobant une poignée de cheveux qui lui resta dans la main, elle lui déclara qu'elle voudrait bien savoir s'il voulait la faire encore attendre là longtemps à se faire insulter, s'il avait ou non l'intention de l'aider à remporter sa malle, et s'il trouvait plaisir à entendre vilipender sa famille ; je vous fais grâce d'une foule d'autres questions semblables. Victime de ces provocations humiliantes, le petit garçon qui, tout ce temps-là, avait été, petit à petit, poussé à la révolte par la vue d'un croquet sur lequel il ne pouvait pas mettre la main, s'en alla plein d'indignation, laissant sa tante se démener à son aise avec sa malle pour tâcher de le suivre.

Enfin, tant bien que mal, à force de tirer, de pousser, on réussit à gagner la porte de la rue. Et là, Mlle Miggs, tout essoufflée de cet effort, épuisée d'ailleurs par ses sanglots et ses larmes, s'assit sur sa propriété pour y cuver sa douleur, jusqu'à ce

qu'elle pût enjôler quelque autre jeunesse pour l'aider jusque chez elle.

« Il n'y a pas de quoi s'occuper de ça, Marthe, il n'y a que de quoi rire, dit le serrurier à l'oreille de sa femme, en la suivant à la fenêtre et en lui essuyant les yeux avec bonhomie. Qu'est-ce que ça vous fait ? Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous avez reconnu vos torts. Allons ! encore un petit verre de Toby, ma chère. Dolly va nous chanter une petite chanson, et cette interruption ne fera qu'ajouter à notre gaieté. »

CHAPITRE XXXIX.

Un mois après, on était presque à la fin d'août, et M. Haredale se trouvait seul dans le bureau de la malle-poste, à Bristol. Quoiqu'il ne se fût écoulé que quelques semaines depuis sa conversation avec Édouard Chester et sa mère dans la maison du serrurier, et qu'il n'eût rien changé dans l'intervalle à sa mise ordinaire, son extérieur n'était plus du tout le même. Il avait l'air beaucoup plus vieux et plus cassé. L'agitation et l'inquiétude n'épargnent pas à l'homme les rides et les cheveux blancs ; mais le renoncement secret à nos anciennes habitudes, et la rupture des liens qui nous sont chers et familiers, laissent des traces encore plus profondes. Nos affections ne sont pas aussi faciles à blesser que nos passions ; mais le coup descend plus avant, et la plaie demande plus longtemps pour se cicatriser. Il n'était plus maintenant qu'un homme tout à fait solitaire, et le cœur qu'il portait avec lui n'était aussi qu'isolement et tristesse.

Il semble que la réclusion et l'exil auxquels il s'était condamné tant d'années eussent dû lui faire paraître sa solitude actuelle moins pénible ; mais il sentait maintenant que c'était une mauvaise préparation : car elle n'avait fait qu'aiguiser sa sensibilité ; peut-être un petit tour dans les plaisirs du monde aurait-il mieux valu. Il avait si bien compté sur sa nièce pour lui tenir compagnie ; il l'avait tant aimée ; elle était devenue une part si précieuse et si importante de son existence ; ils avaient eu en commun tant de soucis et de pensées que personne d'ailleurs n'avait partagés avec eux, que la perdre, à présent, c'était recommencer la vie. Où trouverait-il, pour cet essai nouveau, l'espérance et l'élasticité de la jeunesse pour triompher des doutes, de la défiance, des découragements de l'âge ?

L'effort qu'il avait fait de montrer, en se séparant d'elle, un faux-semblant de gaieté et d'espérance… et c'était la veille seulement qu'ils s'étaient fait leurs adieux… l'avait encore accablé davantage. C'est sous l'empire de ces sentiments qu'il allait revoir Londres pour la dernière fois : il voulait jeter encore les yeux sur les murs de leur vieux logis avant de lui tourner le dos pour toujours.

C'était un voyage qui ne ressemblait guère alors à ce que nous voyons aujourd'hui. Pourtant Haredale en vit la fin, les plus longs voyages en ont une, et il se retrouva sur ses pieds dans les rues de la métropole. Il prit une chambre à l'auberge où arrêtait la malle, et résolut, avant d'aller se coucher, de ne faire savoir à personne son arrivée, de ne plus passer après qu'une nuit à Londres, et de s'épargner la tristesse d'un adieu même avec l'honnête serrurier.

Les dispositions d'esprit auxquelles il était en proie en se couchant ne prêtent que trop aux écarts de l'imagination, aux visions désordonnées. Il le sentait à l'horreur même qu'il éprouva en se réveillant en sursaut de son premier sommeil, et il courut à la fenêtre pour dissiper son trouble par la présence de quelque objet hors de sa chambre, qui n'eût pas été, pour ainsi dire, témoin de son rêve. Cependant ce n'était pas une terreur née de son sommeil cette nuit-là même ; elle s'était déjà bien des fois présentée à ses sens, sous mille formes. Elle l'avait hanté souvent au temps jadis ; elle était venue le chercher sur son oreiller, toujours et toujours. Si ce n'avait été qu'un objet hideux, un spectre fantastique qui le poursuivît dans son sommeil, le retour de ce cauchemar sous son ancienne forme n'aurait éveillé chez lui qu'une sensation de crainte momentanée, qui aurait passé sitôt qu'il aurait ouvert les yeux. Mais cette vision était impitoyable ; elle ne voulait pas le quitter, elle résistait à tout. Quand il refermait les paupières, il la sentait voltiger près de lui. À mesure qu'il s'enfonçait tout doucement dans le sommeil, il savait qu'elle prenait de la force et de la consistance, et

qu'elle revenait graduellement à sa forme récente ; quand il sautait à bas de son lit, le même fantôme, en s'évanouissant de son cerveau enflammé, le laissait plein d'une crainte contre laquelle le raisonnement et la réflexion dans l'état de veille étaient impuissants.

Le soleil avait déjà paru, avant que M. Haredale eût pu secouer ces impressions. Il se leva tard, mais fatigué, et resta renfermé tout le jour. Il avait envie d'aller ce soir-là rendre sa dernière visite à son vieux manoir, parce que c'était le temps où il avait l'habitude d'y faire une petite tournée, et qu'il était bien aise de le revoir sous l'aspect qui lui était le plus familier. À l'heure qui lui permettait d'y arriver avant le coucher du soleil, il quitta donc l'auberge et se trouva au détour de la grande rue.

Il n'avait encore fait que quelques pas, et marchait tout pensif au travers de la foule bruyante, quand il sentit une main sur son épaule, et reconnut, en se retournant, un des garçons de l'auberge, qui lui dit : « Pardon, monsieur, mais vous avez oublié votre épée.

– Pourquoi me la rapportez-vous ? demanda-t-il en étendant la main, sans reprendre encore son arme au domestique, mais en le regardant d'un air troublé et agité.

– Je suis bien fâché, dit l'homme, d'avoir désobligé monsieur, je vais la remporter. Monsieur avait dit qu'il allait faire un petit tour à la campagne, et qu'il ne reviendrait pas de bonne heure ; or, comme les routes ne sont pas trop sûres pour un voyageur seul attardé après la brune, et que, depuis les troubles, ces messieurs prennent encore plus qu'auparavant la précaution de ne pas se hasarder sans armes dans des endroits écartés, nous avons pensé, monsieur, qu'étranger à ce pays, vous aviez cru peut-être nos routes plus sûres qu'elles ne sont ; mais après cela, peut-être qu'au contraire vous les connaissiez bien et que vous avez sur vous des armes à feu… »

Il prit l'épée, et l'attachant à son côté, il remercia le domestique et continua son chemin.

On se rappela longtemps après qu'il fit tout cela d'une manière étrange et d'une main si tremblante que le garçon resta à le regarder pendant qu'il poursuivait sa route, incertain s'il ne devait pas le suivre pour le surveiller. On se rappela longtemps après qu'on l'avait entendu arpenter à grands pas sa chambre au fort de la nuit ; que les domestiques s'étaient entretenus le lendemain matin de sa pâleur et de sa mine fiévreuse ; qu'enfin, lorsque le garçon qui lui avait porté son épée était revenu à l'auberge, il avait dit à un de ses camarades qu'il avait encore comme un poids sur l'estomac de tout ce qu'il avait observé dans ce court intervalle, et qu'il avait peur que le gentleman n'eût l'intention de se détruire et qu'on ne le vît jamais revenir en vie.

M. Haredale, à peu près sûr que son trouble avait attiré l'attention du domestique, en se rappelant l'expression de ses traits quand ils s'étaient quittés, hâta le pas, gagna une place de fiacres, et monta dans le meilleur, après avoir fait prix avec le cocher pour le conduire sur la route jusqu'au sentier qui conduisait chez lui à travers champs, et pour attendre son retour auprès d'une maison de plaisance qui se trouvait à une portée de fusil loin de là. Il ne tarda pas à arriver à sa destination, et descendit pour faire le reste du chemin à pied. Il passa si près du Maypole qu'il pouvait en voir la fumée monter au-dessus des arbres, pendant qu'une bande de pigeons… sans doute de ses vieux habitants avant l'incendie… déployant gaiement leurs ailes pour retourner au colombier, lui cachait la vue du ciel. « La vieille maison va me rajeunir, dit-il en regardant de ce côté, et il y aura là un gai foyer sous son toit couvert de lierre. C'est toujours une consolation de penser que tout n'est pas ruines dans le voisinage. Je serai bien aise d'avoir au moins un tableau moins morne et moins sombre où reposer mon esprit. »

Il reprit sa marche, en dirigeant ses pas du côté de la Garenne. Quelle belle soirée, claire, calme, silencieuse ! pas un souffle de vent pour agiter les feuilles, rien que les sonnettes monotones des agneaux qui tintaient dans la campagne, et, par intervalles, le beuglement lointain du bétail ou l'aboiement des chiens du village. Le ciel était rayonnant de la gloire adoucie d'un soleil couchant ; sur la terre, comme dans l'air, régnait un profond repos. Telle était l'heure à laquelle il arriva à ce manoir abandonné qui avait été si longtemps sa demeure, et il se mit à regarder pour la dernière fois ses murs noircis par la flamme.

Les cendres du feu le plus ordinaire donnent toujours à l'âme une émotion mélancolique, car elles portent en elles un souvenir de quelque chose qui a été vivant et animé, et qui n'est plus maintenant qu'une inerte, froide et odieuse poussière, une image de mort et de destruction, qui attire malgré nous notre sympathie. Mais combien sont plus tristes encore les restes épars d'une maison qui fut la nôtre, consumée par l'incendie, le renversement du grand autel domestique, où les plus mauvais d'entre nous célèbrent quelquefois le culte secret du cœur, et où les meilleurs ont offert de si nobles sacrifices et accompli de tels actes d'héroïsme que, s'ils étaient enregistrés dans l'histoire, ils forceraient les temples les plus orgueilleux de l'antiquité, avec leurs fanfaronnes annales, à rougir devant eux !

Il s'arracha à ses méditations profondes pour se promener à pas lents autour de la maison. Il commençait à faire noir. Il avait déjà presque achevé le tour des bâtiments, quand il poussa une exclamation à demi étouffée, tressaillit et se tint coi. Appuyé dans une attitude tranquille, le dos contre un arbre, et contemplant les ruines avec une expression de plaisir… de plaisir si vif que, malgré son indolence habituelle, la surveillance qu'il savait si bien exercer sur ses traits, sa joie éclatait sur son visage, libre de toute contrainte et de toute réserve… oui, devant Haredale, sur sa propre terre, et triomphant encore comme il

avait triomphé de toutes les infortunes, de toutes les contrariétés de son ennemi, se tenait l'homme au monde dont l'autre pouvait le moins supporter la présence, n'importe où, mais surtout là.

Quoique son sang se révoltât contre cet homme, quoique sa rage bouillonnât si violemment dans son âme, qu'il l'aurait volontiers frappé roide mort, il eut assez de puissance sur lui-même pour se retenir et passa sans dire un mot, sans jeter un coup d'œil de son côté. Oui, et il allait continuer, il ne se serait même pas retourné, car il voulait résister au diable qui troublait sa cervelle par d'affreuses tentations (et ce n'était pas un effort facile), si cet imprudent ne l'avait pas lui-même engagé à s'arrêter ; et cela avec une voix de compassion affectée qui le rendit presque fou, et lui fit perdre en un instant toute la patience qu'il avait voulu garder malgré son angoisse… la plus poignante, la plus irrésistible de toutes les angoisses.

Aussitôt, réflexion, raison, pitié, clémence, tout ce qui peut aider à contenir la rage et le courroux d'un homme stimulé par la vengeance, tout cela s'envola au moment même où il se retourna. Et pourtant il lui dit lentement et avec le plus grand calme… beaucoup plus de calme qu'il n'en avait jamais mis à lui parler : « Pourquoi m'avez-vous adressé la parole ?

– Pour vous faire remarquer, dit sir John Chester avec son flegme habituel, le drôle de hasard qui nous fait rencontrer ici.

– Oui, c'est un hasard étrange.

– Étrange ! c’est la chose la plus remarquable et la plus singulière du monde. Je ne monte jamais à cheval le soir. Voilà des années que cela ne m'est arrivé. C'est une fantaisie qui m'a passé, je ne puis m'expliquer comment, par la tête, au beau milieu de la nuit dernière… Comme ceci est pittoresque !… »

Il lui montrait en même temps la maison démantelée, et ajustait son lorgnon pour mieux voir.

« Vous ne vous gênez pas pour admirer votre œuvre. ».

Sir John laissa retomber son lorgnon, pencha le visage du côté d'Haredale avec un air des plus courtois, comme pour lui demander une explication, et en même temps il secouait légèrement la tête, comme s'il se disait à lui-même : « Il faut que cet animal soit devenu fou. »

« Je vous répète que vous ne vous gênez pas pour admirer votre œuvre.

– Mon œuvre ! dit sir John en regardant autour de lui d'un air souriant. Mon ouvrage, à moi !… je vous demande pardon… réellement je vous demande pardon, mais…

– Sans doute, vous voyez bien ces murs. Vous voyez bien ces chevrons chancelants ; vous voyez bien de tous les côtés le ravage du feu et de la fumée. Vous voyez bien l'esprit de destruction qui s'est déchaîné ici… n'est-ce pas ?

– Mon bon ami, répondit le chevalier, réprimant doucement d'un signe de sa main la fougue d'Haredale, certainement je le vois. Je vois tout ce dont vous me parlez là, quand vous vous mettez de côté et que vous ne m'en dérobez pas la vue. J'en suis bien fâché pour vous. Si je n'avais pas eu le plaisir de vous rencontrer ici, je crois même que je vous aurais écrit pour vous le dire. Mais vous ne supportez pas ça aussi bien que je m'y serais attendu… veuillez m'excuser, mais je trouve que… vraiment j'attendais mieux de vous. »

Il tira sa tabatière, et, s'adressant à lui de l'air supérieur d'un homme qui, à raison de son caractère plus élevé, se sentait le droit de faire à l'autre une leçon de morale, il continua ainsi :

« Car enfin, vous êtes philosophe, vous savez… et de cette secte de philosophes austères et rigides qui sont bien au-dessus des faiblesses de l'humanité en général. Vous êtes si loin de toutes les frivolités de ce monde ! vous les regardez du haut de votre sérénité, et vous les raillez avec une amertume très émouvante : je vous ai entendu le faire.

– Et vous m'entendrez encore !

– Merci ! Voulez-vous que nous fassions un petit tour de promenade en causant ? car voilà le serein qui tombe un peu fort. Non ! eh bien ! comme il vous plaira. Seulement, je suis fâché d'être obligé de vous dire que je n'ai plus qu'un petit moment à vous donner.

– Plût à Dieu que vous ne m'en eussiez pas donné du tout ! Plût à Dieu, je le dis de toute mon âme, que vous fussiez allé au paradis (si l'on peut proférer un pareil mensonge), plutôt que de venir ici ce soir !

– Mais non, répondit sir John… certainement vous ne vous rendez pas justice ; vous n'êtes pas d'une compagnie très agréable, mais je ne voudrais pas aller si loin pour vous éviter.

– Écoutez-moi ! dit M. Haredale, écoutez-moi.

– Vous allez railler ?

– Non, je vais détailler toute votre infamie. Vous avez pressé et sollicité de faire votre ouvrage un agent capable, mais qui par caractère, par essence plutôt, n'est qu'un traître, et qui vous a trahi malgré la sympathie mutuelle qui vous rapprochait tous deux, comme il a trahi tous les autres ; par allusions, par signes, par mots détournés qui ne signifient rien quand on les répète, vous avez mis Gashford à l'œuvre… à cette œuvre que vous

voyez là devant nous. Toujours grâce à ces allusions, à ces signes, à ces mots détournés qui ne signifient rien quand on les répète, vous l'avez encouragé à satisfaire la haine mortelle qu'il me porte, et que, Dieu merci, je me flatte d'avoir méritée. Vous l'avez encouragé à la satisfaire par le rapt et le déshonneur de ma fille. Vous l'avez fait. Je le lis sur votre figure, cria-t-il en la montrant brusquement et en faisant un pas en arrière : vous le niez, mais vous ne pouvez le nier que par un mensonge. »

Il avait la main sur la garde de son épée ; mais le chevalier, avec un sourire de mépris, lui répliqua aussi froidement qu'auparavant.

« Vous remarquerez, monsieur, s'il vous reste assez de jugement pour le faire, que je ne me suis pas donné la peine de rien nier. Je ne vous crois pas assez de discernement pour lire dans les physionomies, à moins que ce ne soit dans celles qui sont aussi grossières que votre langage, et, autant que je puis me le rappeler, vous n'avez jamais eu ce don ; autrement, je connais une figure où vous auriez pu lire plutôt l'indifférence, pour ne pas dire le dégoût. Je parle là d'un temps bien éloigné de nous… mais vous me comprenez.

– Dissimulez tant que vous voudrez, il n'en est pas moins vrai que vous le niez. Que ce soit un désaveu clair ou équivoque, exprimé ou sous-entendu, ce n'en est pas moins un mensonge : car, enfin, puisque vous dites que vous ne le niez pas… l'admettez-vous ?

– Vous avez vous-même, répondit sir John, laissant le cours régulier de sa parole couler tout uniment comme s'il n'avait pas été effleuré par le moindre mot d'interruption, vous avez vous-même proclamé le caractère da gentleman en question (je crois que c'était à Westminster) dans des termes qui me dispensent de faire à ce personnage plus ample allusion. Peut-être aviez-vous de bonnes raisons pour le faire, peut-être non, je

n'en sais rien. Mais, en supposant que le gentleman fût tel que vous le décriviez, et qu'il vous eût fait, à vous ou à tout autre, des déclarations qui peuvent lui avoir été suggérées par le soin de sa propre sûreté, ou par la tentation de l'argent, ou par le désir de s'amuser, ou par toute autre considération… tout ce que je puis dire de lui, c'est que ceux qui l'emploient ne peuvent échapper au reproche de participer à la honte de cet être dégradé. Vous êtes si franc vous-même, que vous voudrez bien, j'espère, excuser aussi chez moi un peu de franchise.

– Encore une fois, sir John, vous ne m'échapperez pas, cria M. Haredale ; chacun de vos mots, de vos regards, de vos gestes, est calculé pour faire croire que ce que je vous reproche n'était point de votre fait. Eh bien ! moi, je vous dis que c'est le contraire, que c'est vous qui avez pratiqué l'homme dont je parle, et votre malheureux fils (Dieu lui pardonne !), pour leur faire faire cette besogne. Vous parlez de dégradation et de bassesse de caractère ; mais ne m'avez-vous pas dit un jour que c'était vous qui aviez acheté l'absence du pauvre idiot et de sa mère, quand j'ai découvert depuis ce que j'avais déjà soupçonné, que vous étiez allé seulement pour les tenter, et que vous les aviez trouvés partis ? C'est à vous que je fais remonter les insinuations perfides que la mort de mon frère n'avait profité qu'à moi, ainsi que toutes les attaques odieuses et les calomnies secrètes qui en ont été la suite. Il n'y a pas un acte de ma vie, depuis cette première espérance que vous avez changée en deuil, en désolation, où je ne vous aie trouvé, comme mon mauvais génie, entre la paix et moi. En tout et partout vous avez toujours été le même, un sans cœur, un hypocrite, un indigne vilain. Pour la seconde et dernière fois je vous jette ces accusations à la face, et je vous repousse avec mépris comme un chien que vous êtes, homme déloyal et faux. »

En même temps il leva son bras et lui frappa la poitrine d'un coup si rude, que l'autre chancela. Sir John ne fut pas plus tôt remis de cet outrage, qu'il tira son épée, jeta au loin le four-

reau et son chapeau, et se précipitant sur son adversaire, lui porta au cœur une botte désespérée qui l'aurait couché sans vie sur le gazon, s'il n'avait pas opposé à sa fureur une parade vive et sûre.

En frappant sir John, Haredale avait comme épuisé sa rage, il se contentait maintenant de parer ses passes rapides sans riposter, et lui conseillait, avec une espèce de terreur frénétique peinte sur son visage, de ne pas avancer un pas de plus.

« Pas ce soir, pas ce soir, criait-il ; au nom du ciel, pas ce soir ! »

En le voyant abaisser son arme, décidé à ne point riposter encore, sir John abaissa aussi la sienne.

« Pas ce soir ! lui cria encore son adversaire ; profitez de mon avis.

– Vous venez de me dire (il faut que ce soit dans un moment d'inspiration), répliqua sir John d'un ton dégagé, quoique à présent il eût jeté le masque pour lui montrer sa haine en face, vous venez de me dire que c'était la dernière fois. Vous pouvez en être sûr. Est ce que vous pensiez, par hasard, que j'avais oublié notre dernière entrevue ? Vous imaginez-vous que je ne me souvienne pas de chacune de vos paroles, de chacun de vos regards, pour vous en demander compte ? Qui de nous deux, pensez-vous, a choisi son moment ? est-ce vous, est-ce moi ? Voyez un peu l'honnête homme avec son jargon de probité, qui, après avoir contracté avec moi un engagement pour prévenir une union qu'il faisait semblant de ne pas trouver à son goût, engagement tenu par moi fidèlement et à la lettre, le viole de son côté, et saisit l'occasion de bâcler le mariage, pour se débarrasser d'un fardeau qui lui pesait sur les bras, et jeter sur sa maison un lustre mal acquis !

– J'ai agi, cria M. Haredale, avec honneur et de bonne foi. J'agis de même encore maintenant, en vous avertissant de ne pas me forcer à recommencer ce duel avec vous ce soir.

– Vous parliez tout à l'heure de mon « malheureux fils, » je crois, dit sir John avec un sourire. Le pauvre sot ! s'être laissé duper par un pareil tartufe, enlacer dans leurs filets par un pareil oncle et par une pareille nièce ! vous avez bien raison de le plaindre. Mais ce n'est plus mon fils : je vous fais mon compliment, monsieur, de la belle prise que vous avez faite là ; elle fait honneur à votre ruse.

– Encore une fois, lui cria son ennemi frappant du pied dans un transport de rage, quoique vous soyez capable de me faire renier mon bon ange, je vous conjure de ne pas venir ce soir au bout de mon épée. Oh ! quel malheur que vous soyez venu ici ! Pourquoi nous sommes-nous rencontrés ? Demain nous étions séparés pour toujours.

– Puisque c'est comme ça, reprit sir John sans la moindre émotion, c'est fort heureux que nous nous soyons rencontrés ce soir. Haredale, je vous ai toujours méprisé, vous savez, mais pourtant je vous croyais capable d'une espèce de courage brutal. Pour l'honneur de mon jugement, dans lequel j'ai toujours eu confiance, je suis fâché de voir que vous n'êtes qu'un lâche. »

Après cela, pas un mot ne fut échangé des deux parts. Ils croisèrent le fer, malgré les ténèbres, et s'attaquèrent l'un l'autre avec acharnement. Ils étaient bien assortis : chacun d'eux était une fine lame.

Au bout de quelques secondes, ils devinrent plus animés et plus furieux, ils se serrèrent de plus près, portèrent et reçurent des blessures légères. Ce fut immédiatement après en avoir attrapé une au bras que maître Haredale, sentant ruisseler son

sang tout chaud, fit une attaque plus vive, et plongea son épée jusqu'à la garde à travers le corps de son adversaire.

Leurs yeux se rencontrèrent tout près l'un de l'autre, quand il retira son arme fumante. Haredale passa le bras autour du mourant, qui le repoussa faiblement et tomba sur l'herbe. Là, se soulevant sur ses mains, sir John le contempla un instant avec des yeux de haine et de mépris ; mais il parut se rappeler, même alors, que cette expression enlaidirait ses traits après sa mort : il essaya donc de sourire, et, remuant sa droite défaillante, comme pour cacher dans son gilet son linge ensanglanté, il retomba en arrière ; il était mort… c'était là le Fantôme de la nuit passée.

CHAPITRE XL.

Donnons un coup d'œil d'adieu à chacun des acteurs de cette petite histoire que nous n'avons pas encore congédiés dans le cours des événements, et nous aurons fini.

Maître Haredale s'enfuit cette nuit-là même. Avant qu'on eût pu commencer les poursuites, avant même qu'on se fût aperçu de la disparition de sir John et qu'on se fût mis à sa recherche, son adversaire avait déjà quitté la Grande-Bretagne. Il alla tout droit à un établissement religieux, renommé en Europe pour la rigueur et la sévérité de sa discipline et pour la pénitence inflexible que sa règle imposait à ceux qui venaient y chercher un refuge contre le monde : c'est là qu'il fit les vœux qui, à partir de ce moment, l'enlevèrent à ses parents et ses amis, et qu'après quelques années de remords il fut enterré dans les sombres cloîtres du couvent.

Il se passa deux jours avant qu'on retrouvât le corps de sir John. Aussitôt qu'on l'eut reconnu et emporté chez lui, son estimable valet de chambre, fidèle aux principes de son maître, disparut avec tout l'argent et les objets de prix sur lesquels il put mettre la main, grâce à quoi il alla quelque part faire le gentilhomme dans la perfection, pour son propre compte. Il eut un véritable succès dans cette carrière distinguée, et il aurait même fini par épouser quelque héritière, sans un malheureux mandat d'arrêt qui occasionna sa fin prématurée. Il mourut d'une fièvre contagieuse qui faisait alors de grands ravages, et qu'on appelait communément le typhus des prisons.

Lord Georges Gordon, après être resté emprisonné à la Tour jusqu'au lundi 5 février de l'année suivante, fut jugé ce

jour-là à Westminster pour crime de haute trahison. Il est vrai qu'après une enquête sérieuse et patiente, il fut déchargé de cette accusation, faute de pouvoir prouver qu'il eût agité la population dans des intentions déloyales et illégales. Il y avait même encore tant de personnes à qui ces troubles n'avaient pas servi de leçon pour modérer leur faux zèle, qu'on fit, en Écosse, une souscription pour payer les frais de la défense.

Pendant les sept années qui suivirent, il se tint tranquille par comparaison, grâce à l'intercession assidue de ses amis ; pourtant il trouva encore, de temps en temps, l'occasion de déployer son fanatisme protestant par quelques manifestations extravagantes qui réjouirent fort ses ennemis ; il fut même excommunié en forme par l'archevêque de Canterbury, pour avoir refusé de comparaître comme témoin, sur la citation expresse de la Cour ecclésiastique. Dans l'année 1788, il fut poussé par un nouvel accès de folie à composer et publier un pamphlet injurieux, écrit en termes très violents contre la reine de France. Accusé de diffamation, après avoir fait devant la cour différentes déclarations qui n'étaient pas moins insensées, il fut condamné, et se sauva en Hollande pour échapper à la peine prononcée contre lui. Mais, comme les bons bourgmestres d'Amsterdam n'étaient pas flattés d'accueillir un pareil hôte, ils le renvoyèrent chez lui en toute hâte. Il arriva à Harwich dans le mois de juillet, et se dirigea de là à Birmingham, où il fit, en août, profession publique de la religion juive. Il y figura comme israélite jusqu'au moment où il fut arrêté et ramené à Londres pour subir sa peine. En vertu de l'arrêt porté contre lui, il fut, au mois de décembre, jeté dans la prison de Newgate, où il passa cinq ans et dix mois, obligé en outre de payer une forte amende, et de fournir des garanties sérieuses de bonne conduite à l'avenir.

Après avoir adressé, au milieu de l'été de l'année suivante un appel à la commisération de l'Assemblée nationale en France, appel auquel le ministre anglais refusa sa sanction, il

s'arrangea pour subir jusqu'au bout la punition qui lui était infligée ; il laissa croître sa barbe jusqu'à sa ceinture, et se conformant sous tous les rapports aux cérémonies de sa nouvelle religion, il s'appliqua à l'étude de l'histoire, et, par occasion, à l'art de la peinture, pour lequel, dans sa jeunesse, il avait montré des dispositions. Abandonné par ses anciens amis et traité, à tous égards, en prison, comme le plus grand criminel, il y demeura gai et résigné, jusqu'au 1er novembre 1793, époque où il mourut dans son cachot : il n'avait que trente-quatre ans.

Il y a bien des gens qui ont fait dans le monde plus brillante figure et qui ont laissé une renommée plus éclatante, sans avoir jamais témoigné autant de sympathie pour les malheureux et les nécessiteux. Il ne manqua pas de pleureurs à ses funérailles. Les prisonniers déplorèrent sa perte et l'accompagnèrent de leurs regrets : car, avec des moyens bornés, sa charité était grande, et, dans la distribution qu'il faisait parmi eux de ses aumônes, il ne considérait que leurs besoins, sans distinction de secte ou de symbole religieux. Il y a, dans les hauts parages de la société, bien des esprits supérieurs qui pourraient apprendre à cet égard quelque chose, même de ce pauvre cerveau fêlé de lord qui est mort à Newgate.

Jusqu'au dernier moment, le brave John Grueby ne déserta pas son service. Il n'y avait pas vingt-quatre heures que son maître était à la Tour, qu'il vint près de lui pour ne plus le quitter jusqu'à la mort.

Lord Gordon eut encore des soins constants et dévoués dans la personne d'une jeune fille juive d'une grande beauté, elle s'était attachée à lui par un sentiment demi religieux et demi romanesque, mais dont le caractère vertueux et désintéressé parait avoir défié le soupçon des censeurs les plus téméraires.

Gashford, naturellement, l'avait abandonné. Il subsista quelque temps du trafic qu'il fit des secrets de son maître, mais tout a un terme, et, quand il eut épuisé son fonds, son commerce ne pouvant plus lui rapporter rien, il se procura un emploi dans le corps honorable des espions et des mouchards au service du gouvernement. En cette qualité, comme tous les misérables de son espèce, il traîna sa honteuse et pénible existence, tantôt à l'étranger, tantôt en Angleterre, et endura longtemps toutes les misères d'un pareil poste. Il y a dix ou douze ans… tout au plus… un vieillard maigre et hâve, maladif et réduit au dernier état de gueuserie, fut trouvé mort dans son lit, je ne sais dans quel cabaret borgne du Bourg, où il était tout à fait inconnu. Il avait pris du poison. On ne put avoir aucun renseignement sur son nom : on découvrit seulement, d'après certaines notes du carnet qu'il portait dans sa poche, qu'il avait été secrétaire de lord Georges Gordon, à l'époque des fameuses émeutes…

Bien des mois après le rétablissement de l'ordre et de la paix, quand on n'en parlait déjà plus dans la ville ; qu'on ne disait plus, par exemple, que chaque officier militaire entretenu aux frais de Londres pendant les derniers troubles avait coûté pour la table et le logement quatre livres sterling quatre shillings par jour, et chaque simple soldat deux shillings, deux pence et un demi penny ; bien des mois après qu'on avait oublié même ces détails intéressants et que tous les Bouledogues-Unis avaient été jusqu'au dernier, ou tués, ou emprisonnés ou transportés, M. Simon Tappertit, ayant été transféré de l'hôpital à la prison, et de là devant la Cour, fut renvoyé gracié, avec deux jambes de bois. Dépouillé des membres qui faisaient sa grâce et son orgueil, et déchu de sa haute fortune pour tomber dans la condition la plus humble et la plus profonde misère, il se décida à retourner boiteux chez son ancien maître, pour lui demander quelque soulagement. Grâce aux bons conseils et à l'aide du serrurier, il s'établit décrotteur et ouvrit boutique en cette qualité sous une arcade voisine des Horse-Guards. Comme c'est un

quartier central, il eut bientôt une nombreuse clientèle, et, les jours de lever du roi, il est prouvé qu'il a eu jusqu'à vingt officiers, à demi-solde qui faisaient queue pour se faire cirer leurs bottes. Son commerce reçut même une telle extension que, dans le cours des temps, il entretint jusqu'à deux apprentis, sans compter qu'il prit pour femme la veuve d'un chiffonnier éminent, ci-devant à Milbank.

Il vécut avec cette dame (qui l'assistait dans son négoce) sur le pied de la plus douce félicité domestique, entaillée seulement de quelques uns de ces petits orages passagers qui ne servent qu'à éclaircir l'atmosphère des ménages et à en égayer l'horizon. Il arriva quelquefois, par exemple, dans ces bouffées de mauvais temps, que M. Tappertit, jaloux du maintien de ses prérogatives, s'oublia jusqu'à corriger la dame à coups de brosse, de bottes et de souliers ; pendant que sa ménagère (mais il faut lui rendre la justice que c'était seulement dans des cas extrêmes) se vengeait en lui emportant ses jambes et en le laissant exposé dans la rue aux huées des petits polissons, qui ne prennent jamais tant de plaisir qu'à mal faire.

Mlle Miggs, déçue dans tous ses rêves d'établissement matrimonial ou autres, par la faute d'un monde ingrat, qui ne méritait pas ses regrets, tourna à l'aigre comme du petit-lait. Elle finit par devenir si acide, pinçant, cognant, tordant toute la journée les cheveux et le nez de la jeunesse de la cour du Lion d'Or, que, par un consentement unanime, elle fut expulsée de ce sanctuaire, et voulut donner la préférence à quelque autre localité bénie du ciel, pour la régaler de sa présence. Il se trouva justement qu'en ce moment les justices de paix de Middlesex firent savoir, par des affiches officielles, qu'il leur fallait un porte-clefs femelle pour le Bridewell[8] du comté, et désignèrent l'heure et le jour du concours des aspirantes. Mlle Miggs, fidèle au rendez-vous, fut choisie d'emblée et hors ligne sur cent vingt-quatre

---

[8] Maison de correction pour les femmes.

concurrentes, et immédiatement revêtue de l'emploi qu'elle ne cessa d'exercer jusqu'à sa mort, c'est-à-dire plus de trente ans durant, mais hélas ! toujours célibataire pendant tout ce temps-là. On remarqua que cette demoiselle, inflexible d'ailleurs et revêche pour tout le troupeau de femmes dont elle était le pasteur, n'était jamais plus méchante qu'avec celles qui pouvaient avoir quelque prétention à la beauté, et, comme preuve de son indomptable vertu et de sa chasteté sévère, ne faisait jamais quartier à celles qui avaient tenu une conduite légère ; elle leur tombait sur le corps à la première occasion ; elle n'avait même pas besoin d'occasion du tout pour décharger sur elles sa colère. Entre autres inventions utiles et de son cru, qu'elle mettait en pratique avec cette classe de malfaiteurs, et qui ont mérité de passer à la postérité, il ne faut pas oublier l'art d'infliger un coup fourré des plus traîtres dans les reins, tout près de l'épine dorsale, avec la garde d'une clef qu'elle tenait toujours en main pour cet usage. Elle était également brevetée pour une manière de marcher par accident (quand elle était munie de ses bons patins ferrés) sur celles qui avaient de petits pieds. Nous recommandons ce procédé comme extrêmement ingénieux, et tout à fait inconnu avant elle.

Vous pouvez être sûrs qu'il ne se passa pas longtemps avant que Joe Willet et Dolly Varden fussent bien et dûment mari et femme, et, avec une somme bien ronde sur la Banque (car le serrurier ne se fit pas prier pour donner à sa fille une bonne dot), ils rouvrirent le Maypole. Vous pouvez être bien sûrs aussi qu'il ne se passa pas longtemps avant qu'un gros rougeaud de petit garçon fût toujours à trébucher dans le corridor du Maypole et à piétiner avec ses talons sur la pelouse devant la porte. Il ne se passa pas non plus de longues années avant qu'on vît une grosse rougeaude de petite fille, et puis un autre rougeaud de petit garçon, et puis une pleine troupe de petites filles et de petits garçons : de manière que vous pouviez aller à Chigwell quand vous voulez, vous étiez, toujours sûr d'y voir, ou dans la rue du village, ou sur la pelouse, ou folichonnant dans la

cour de la ferme... oui-da, de la ferme, c'en était une à présent aussi bien qu'une taverne... tant de petits Joe et de petites Dolly, qu'on n'en savait pas le compte. Et tout ça ne fut pas long ; mais, par exemple, il se passa du temps avant que Joe parût avoir seulement cinq ans de plus, ni Dolly non plus, ni le serrurier non plus, ni sa femme non plus : car la gaieté et le contentement sont de fameux embellisseurs et de fameux cosmétiques, je vous en réponds, pour conserver la bonne mine.

Il se passa bien du temps aussi avant qu'il y eut dans toute l'Angleterre une auberge de village comme le Maypole. C'est même encore une grande question de savoir si, à l'heure qu'il est, il y en a une pareille, ou s'il y en aura jamais. Il se passa bien du temps aussi... car, jamais, c'est trop dire... avant qu'on cessât de montrer au Maypole un intérêt tout particulier pour les soldats blessés, ou que Joe oubliât de les faire rafraîchir, par souvenir de ses anciennes campagnes ; ou avant que le sergent en tournée de recrutement manquât d'y donner un coup d'œil de temps en temps, ou avant qu'ils fussent las, l'un ou l'autre, de parler sièges et batailles, et du causer des rigueurs du temps et du service, et de mille choses qui intéressent la vie du soldat. Quant à la grande tabatière d'argent que le roi avait envoyée à Joe de sa propre main, pour récompenser sa conduite dans les émeutes, quel est l'hôte qui descendit une seule fois au Maypole sans y mettre le doigt et le pouce, et en retirer une grande prise, quand même il n'aurait jamais respiré auparavant un atome de tabac, et qu'il aurait dû se donner des convulsions à force d'éternuer ? Pour ce qui est du distillateur cramoisi, quel est l'homme qui a vécu dans ce temps-là et qui ne l'a jamais vu au Maypole, aussi à son aise dans la belle chambre que s'il était chez lui ? Et pour ce qui est des fêtes, des baptêmes, des galas de Noël et de la célébration des anniversaires de naissance, de mariage, je ne sais pas de quoi, ou au Maypole ou à la Croix d'Or... si vous n'en avez pas entendu parler, vous n'avez donc entendu parler de rien.

M. Willet Senior, s'étant fourré dans l'esprit, on ne sait par quel procède extraordinaire, que Joe avait envie de se marier, et qu'en sa qualité de père il ferait bien de se retirer dans la vie privée, pour mettre son fils à même de vivre à son aise, choisit pour résidence un petit cottage à Chigwell. On y élargit l'âtre ; on agrandit la cheminée pour lui ; on y pendit le chaudron à la crémaillère, et surtout on y planta, dans le petit jardin devant la porte de la façade, un petit mai pour rire, de manière qu'il se trouva tout de suite chez lui. C'est là, dans sa nouvelle habitation, que Tom Cobb, Phil Parkes et Salomon Daisy venaient régulièrement tous les soirs, et que, dans le coin de la cheminée, ils gobeletaient tous les quatre, fumant, phrasant, faisant un somme tout de même qu'au temps jadis. Comme on découvrit par hasard, au bout de peu de temps, que M. Willet avait l'air de se considérer encore comme aubergiste de profession, Joe lui procura une ardoise, sur laquelle le bonhomme inscrivait régulièrement des comptes énormes de dépenses pour la consommation de viande, de liquide et de tabac. À mesure qu'il avança en âge, cette passion redoubla d'ardeur, et son plus grand plaisir était d'enregistrer à la craie, au nom de chacun de ses vieux camarades, une somme fabuleuse, impossible à payer jamais ; et la joie secrète qu'il éprouvait à établir ses chiffres était telle, qu'on le voyait toujours aller derrière la porte pour jeter un coup d'œil à son tableau, et revenir avec l'expression de la satisfaction la plus vive.

Il ne se remit jamais bien de la surprise que lui avaient faite les insurgés, et resta dans la même condition mentale jusqu'au dernier moment de sa vie, qui fut bien près de se terminer brusquement la première fois qu'il vit son petit-fils, car ce spectacle parut frapper son esprit de l'idée qu'il était arrivé à Joe quelque miracle d'une nature alarmante. Heureusement, une saignée pratiquée à propos par un habile chirurgien le tira de là ; et, quoique les docteurs fussent tous d'accord, quand il eut une attaque d'apoplexie six mois après, qu'il allait mourir, et qu'ils eussent trouvé très mauvais qu'il n'en fît rien, il resta en vie…

peut-être par suite de sa lenteur constitutionnelle... encore sept ans en sus ; mais cette fois on le trouva un beau matin dans son lit, privé de la parole. Il resta dans cet état, sans souffrir, toute une semaine, et reprit subitement connaissance en entendant la garde murmurer à l'oreille de son fils que le vieux papa s'en allait :

« Oui, Joseph, je m'en vais, dit M. Willet se retournant vivement, dans la Savaigne. »

Et immédiatement il rendit l'esprit.

Il laissa un joli magot. Son bien était plus considérable qu'on ne l'avait cru ; quoique les voisins, suivant la coutume pratiquée par le genre humain, quand il calcule par supposition les économies d'autrui, eût estimé la sienne rondement. Joe, son unique héritier, devint par là un homme conséquent dans le pays, et surtout parfaitement indépendant.

Il se passa quelque temps avant que Barnabé put prendre le dessus du coup qu'il avait reçu, et recouvrer sa santé et son ancienne gaieté. Cependant il revint petit à petit, et, sauf qu'il ne put jamais séparer sa condamnation et sa délivrance de la supposition d'un songe terrible, il devint, à d'autres égards, plus raisonnable. À dater de son rétablissement, il eut la mémoire meilleure et plus de suite dans les idées mais un nuage obscur plana toujours sur le souvenir de son existence première, et ne s’éclaircit jamais.

Il n'en fut pas plus malheureux pour cela ; car il conserva toujours avec la même vivacité son amour de la liberté et son intérêt sympathique pour tout ce qui a le mouvement et la vie, pour tout ce qui puise son être dans les éléments. Il demeura avec sa mère sur la ferme du Maypole, soignant les bestiaux et la volaille, travaillant au jardin, et donnant un coup de main partout où il en était besoin. Il n'y avait pas dans tout le pays un

oiseau ou un quadrupède qui ne le connût, et à qui il n'eût donné un nom particulier. Jamais vous n'avez vu un campagnard plus paisible de cœur, une créature plus populaire chez les jeunes comme chez les vieux, une âme plus ouverte et plus heureuse que Barnabé ; et, quoique personne ne l'empêchât d'aller courir, il ne voulut jamais *La* quitter, et resta toujours désormais auprès d'elle pour être sa consolation et son bâton de vieillesse.

Une chose remarquable, c'est que, malgré cette obscurité qui, chez lui, jetait un voile sur le passé, il alla chercher le chien de Hugh, l'emmena pour en prendre soin, et qu'il résista à toutes les tentations de retourner jamais à Londres. Lorsque les émeutes furent plus vieilles de quelques années, et qu'Édouard revint avec sa femme et une petite famille presque aussi nombreuse que celle du Dolly, apparaître un beau jour devant le porche du Maypole, Barnabé les reconnut bien et se mit à pleurer et à sauter de joie. Mais jamais, ni pour leur rendre visite, ni sous aucun autre prétexte, quelque plaisir et quelque amusement qu'on lui pût promettre, il ne voulut se laisser persuader de mettre le pied dans les rues : jamais il ne put même surmonter sa répugnance jusqu'à regarder du côté de la grande ville.

Grip eut bientôt repris sa bonne mine, et redevint lisse et luisant comme dans son beau temps ; mais il resta profondément silencieux. Avait-il désappris l'art de soutenir une conversation polie à Newgate, ou bien n'avait-il pas plutôt fait vœu, dans ces temps de trouble, de suspendre, pendant un temps déterminé, l'exercice de ses talents ? on n'a jamais pu le savoir. Ce qu'il y a de certain, c'est que, pendant une année tout entière, il ne fit pas entendre un autre son qu'un grave et majestueux croassement. À l'expiration de ce terme, par une brillante matinée de beau soleil, on l'entendit interpeller les chevaux de l'écurie, au sujet de la Bouilloire, dont il a été si souvent question dans ces pages ; et, avant que le témoin qui l'avait surpris à parler pût courir en porter la nouvelle à la maison, et déclarer, qui

plus est, sur sa parole d'honneur la plus solennelle, qu'il l'avait entendu rire aux éclats, l'oiseau s'avança lui-même d'un pas fantastique jusqu'à la porte de la salle à boire, et là il se mit à crier : « Je suis un diable ! je suis un diable, moi ; je suis un diable ! »

Depuis lors, quoiqu'on ait eu des raisons de croire qu'il ne fut pas insensible à la mort de M. Willet Senior, il ne cessa pas de s'exercer et de se perfectionner dans la langue vulgaire ; et, comme ce n'était encore qu'un bébé de corbeau quand Barnabé avait déjà les cheveux gris, il y a gros à parier qu'il parle encore à l'heure qu'il est.

FIN.